

Inhaltsverzeichnis

LES PÈRES DU DÉSERT	1
CHAPITRE PREMIER : PRINCIPES PREMIERS PREMIÈRES FORMULES	1
CHAPITRE II LA LUTTE	15
CHAPITRE III SOLITUDE ET DÉPOUILLEMENT	50
CHAPITRE IV. RIGUEURS CORPORELLES	72
CHAPITRE V. L'ASCÈSE INTIME	95
CHAPITRE VI. DISCRÉTION	123
CHAPITRE VII. CHARITÉ	151
CHAPITRE VIII. CONTEMPLATION	202

Titel Werk: Les pères du désert Autor: Wüstenväter Identifier: x Time: 1927

Titel Version: Les pères du désert Sprache: französisch Bibliographie: Les pères du désert par Jean Bremond Introduction par Henri Bremond de l'académie française

LES MORALISTES CHRÉTIENS (TEXTES ET COMMENTAIRES)

DEUXIÈME ÉDITION, PARIS, LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE J. GABALDA, Éditeur RUE BONAPARTE, 90 1927

LES PÈRES DU DÉSERT

CHAPITRE PREMIER : PRINCIPES PREMIERS PREMIÈRES FORMULES

Ce serait proposer une folle gageure que de promettre au nom des Pères du désert un traité condensé de morale théorique.

La valeur propre de leur enseignement est dans l'art d'admettre et de faire pénétrer dans leur propre vie. Ils livrent conseils et préceptes de coeur à coeur, de volonté à volonté. Ils ignorent l'appareil didactique. Ils n'ont pas souci d'hiérarchiser leurs maximes et de les présenter dans un ordre logique.

Ceux qui demandent aux vénérables anciens de donner en un mot la quintessence de l'ascétisme recevront des réponses diverses, sans y trouver d'opposition.

Nous donnons quelques-unes de ces vues d'ensemble, et si nous trouvons que ce n'est pas toujours la même vertu qui est mise au premier plan, nous ne crions pas à la contradiction. Toutes les vertus se tiennent, peu importe celle qui sera mise en plus grande lumière. En pratiquer une à la perfection c'est atteindre la perfection tout court.

Encore moins faut-il attendre d'eux la discussion des fondements de la morale, du caractère absolu de l'obligation, de l'existence de la loi éternelle, de l'immortalité de l'âme. La controverse de saint Pacôme avec des philosophes porte sur des énigmes et des charades. Saint Antoine répond aux philosophes qu'il s'appuie sur là foi et non sur « une dialectique, procédant de l'art de ceux qui l'ont inventée ». Il n'est pas porté, pas plus que ne le seront ses disciples, à voir l'adversaire dans un esprit sceptique mais dans les habitudes vicieuses des disciples.

Sans doute, l'application qu'ils font des maximes évangéliques, leurs directions, leur doctrine spirituelle sont en accord avec les principes immuables, et ne redouteront pas l'examen d'un logicien ou d'un théologien, mais ils ne se pressent pas de dégager et de formuler ces principes. Ils les découvrent peu à peu, à mesure que grandissent les curiosités légitimes et le besoin de mettre en harmonie les connaissances de divers ordres.

Ce qui paraît premier aux yeux du philosophe, héritier de nombreux siècles d'analyse, ou si l'on veut, ce qui est premier en ontologie, ne l'est pas dans l'ordre historique de l'expression, les premières formules n'ayant pas l'aspect de généralité et en même temps de netteté qu'offrent les premiers principes.

Aussi les pages de ce chapitre devraient-elles venir en dernier lieu, si nous voulions suivre la méthode des Pères et le mouvement de leur pensée. Dans ce domaine de l'histoire de la morale, principes, classements, divisions émergent et s'étendent comme le relief rudimentaire de l'Egypte cultivée, à mesure que le Nil rentre dans son lit, avant que les haies de roseaux, les rigoles, les différences de culture aient tracé des limites et fixé des points de repère.

Jean Climaque donne un relevé d'ensemble des méthodes spirituelles. Héritier de la largeur de vues des anciens, il propose divers programmes alphabétiques et rédige une nomenclature de dévotion et d'ascétisme auquel il y aurait peu à ajouter pour avoir le vocabulaire de la spiritualité moderne.

Frappé par le récit de certaines singularités; qu'on n'aille pas y voir des exemples offerts à tous. Les Pères n'ont pas réduit l'ascèse à l'usage de recettes empiriques.

Voyez comme un ancien rebute durement celui qui a mis sa vertu à apprendre par cœur les livres sacrés, ou celui qui penserait avoir réalisé l'abnégation parfaite en ne faisant pas de cuisine. L'admiration ne doit pas aller aux merveilles et aux prodiges ; le grand miracle c'est la guérison des maux de l'âme.

Comment donc apprécier la valeur de nos actions? A les considérer en elles-mêmes, il en est de mauvaises, il en est d'indifférentes. On reconnaît leur caractère en regardant la fin à laquelle elles tendent et celle qu'a en vue celui qui les pose.

Cassien écoutant Moïse, c'est le spirituel prenant langue avec le philosophe. Le vieil abbé découvre un premier dessin de la morale rationnelle des scolastiques. Cette première conférence contient les premières thèses de l'Ethique. Quel est celui des deux qui philosophie et dégage les principes impliqués dans la tradition du désert? Il est probable que Cassien intervertisse les rôles et qu'il fait profiter cet enseignement pratique du souci de logique qu'il a apporté d'ailleurs. Mais nous n'avons pas à discuter en détail les sources de Cassien. Laissant de côté les attributions personnelles, nous constatons le progrès de la doctrine du désert en contact avec la culture grecque et ses premières démarches vers le système qui lui convient. Moïse ne commence pas par saisir l'analyse des sentiments de l'obligation, pour en rechercher l'origine. Il regarde la nature de l'action humaine caractérisée par la recherche de la fin. Il distingue les différents ordres de fins, la fin immédiate, fin qui est un moyen pour atteindre une fin supérieure, et la fin dernière.

Les exemples tirés de l'agriculture initient Germain et Cassien à l'usage des termes philosophiques. Mais ils ne savent que répondre à la question plus élevée et plus générale? Quelle est la fin du chrétien? Le royaume de Dieu? — Soit! Mais encore, il y a plusieurs manières de l'entendre. S'agit-il d'une place dans le royaume éternel et des vertus qui y conduisent? Et le motif dominant, suprême est-il le bonheur à acquérir, ou le service de Dieu pour lui-même?

Moïse amène ses disciples en face du principe qui domine la morale chrétienne aussi bien que la spiritualité monastique : « Nos jeûnes, nos veillées, la méditation de l'Ecriture ne sont pas la perfection, mais les instruments pour l'acquérir. » Saint Thomas appuie ses démonstrations sur le texte de Cassien. Il faut rapporter toutes les œuvres à la pureté de cœur qui n'est autre chose que la charité.

Examiner la direction de l'Intention sera donc un des premiers exercices.

Il n'est pas toujours aisé à l'homme de reconnaître le motif qui l'entraîne, car son âme est d'une extrême mobilité, et change promptement et continuellement d'attitude. Plus grande encore est la difficulté qui vient de la complexité de cet organisme intérieur, des impulsions en sens contraire. Le gouvernement de ce royaume mystérieux est malaisé, tant l'illusion est facile. On subit une impulsion d'origine inavouable au moment où l'on se flatte de se diriger.

Cependant il ne faut pas s'attarder à une analyse trop subtile. Suffisamment mis en garde contre les influences perfides, on doit écarter toutes les sollicitations des apparences séductrices et tendre toute son âme vers le but unique. Qu'au premier réveil, dès qu'il reprend ses sens, l'ascète s'oriente. Qu'il mette en fuite ce démon, l'avant-coureur, qui a la mission spéciale d'égarer vers les ténèbres.

Maximes directrices, principes généraux, aussi bien que les usages et les formes de la vie,

tout cela les maîtres le trouvent dans la tradition ; ils ne se mettent pas trop en peine de discerner ce qui a l'autorité de la révélation d'avec les interprétations et les commentaires des anciens.

A leur exemple, ils cherchent et retrouvent tout dans les versets de l'Ecriture. Mais ils ne concevraient pas qu'on pût se passer de la raison. Nous en avons la preuve, lorsque nous les entendons parler des païens qui ont vécu avant le Christ. Cette faculté naturelle, ce pouvoir de se connaître et de se diriger, le chrétien la voit en action chez ses ancêtres païens qui n'avaient pas pour les guider la loi écrite, et qui cependant pouvaient se diriger vers leur fin dernière. Il peut ainsi supputer quelles sont les limites de nos pouvoirs naturels d'investigation et apprécier la supériorité que lui donnent les connaissances venues directement du Ciel.

Les étapes de la vie spirituelle.

Pour que toutes ces choses exposées dans un long discours pénètrent plus facilement ton coeur, et s'attachent fortement, inséparablement à tes pensées, j'en fais un résumé où tu embrasseras l'universalité des préceptes.

Voici donc l'ordre que tu suivras pour monter sans labeur ni difficulté à la plus haute perfection.

Le principe de notre salut et de notre philosophie d'après l'Écriture, c'est la crainte du Seigneur. De la crainte naît la componction salutaire. De la componction du coeur procède le renoncement, c'est-à-dire, le dépouillement et le mépris de toutes les ressources humaines. Du dépouillement vient l'humilité. L'humilité fait mourir la volonté propre. Par cette mortification de la volonté sont extirpés tous les vices. Les vices étant expulsés, les vertus fructifient et grandissent. Dans cette multiplication des vertus on acquiert la pureté du coeur. Dans la pureté de coeur on possède la perfection de la charité apostolique. (Inst., IV, 43. P. L., 49, 201.)

-
- -

Toutes les personnes de lettres savent quelle est l'étude de ceux qui commencent à entrer dans les sciences, de ceux qui y sont déjà plus avancés, et de ceux qui sont devenus capables d'enseigner les autres. Prenons donc bien garde, qu'après avoir étudié fort longtemps, nous ne soyons encore qu'à la grammaire, puisque c'est une grande honte pour un vieillard qu'on le voie aller à l'école. Voici les vertus qui, comme autant de lettres spirituelles, composent un saint alphabet pour ceux qui commencent à s'instruire dans la vie religieuse. L'obéissance, le jeûne, le cilice, la cendre, les veilles, la force ou la générosité, la souffrance du froid, du travail, du mépris, et de toutes sortes de maux, la contrition, l'oubli des injures, l'amour

fraternel, la douceur, la foi simple et exempte de toute curiosité, l'oubli du monde, l'aversion sainte de ses proches, qui est sans vraie aversion, le détachement de toutes les choses de la terre, la simplicité jointe avec l'innocence, et l'abjection volontaire.

Quant à ceux qui sont avancés dans la vertu, leur étude est la fuite de toute vanité, l'éloignement de toute colère, la ferme espérance des biens à venir, le calme de l'esprit, la discréption, le souvenir fixe et continual du dernier jugement, la compassion pleine de tendresse, l'hospitalité, la modération et la douceur dans les répréhensions qu'on fait aux autres, l'oraison toute pure et toute tranquille, et un entier mépris des richesses.

Et pour ce qui est des parfaits, qui par une fervente piété consacrent à Dieu toutes les pensées de leur esprit, et toutes les actions de leur corps, ils ont pour étude, pour exercice, et pour loi dans leur conduite, de conserver leur âme toujours libre de la malheureuse captivité des passions, de s'efforcer d'acquérir une charité parfaite, de rendre leur coeur comme une source vive d'humilité, de tenir leur esprit comme absent et éloigné de toutes les choses du monde et de lui-même, et d'y tenir Jésus-Christ toujours présent, de conserver le trésor de leurs oraisons et de leurs lumières contre les embûches des démons qui le leur veulent ravir, de s'enrichir des dons célestes et des illuminations divines, de désirer la mort, de haïr la vie, de fuir tout ce qui peut donner de la satisfaction au corps, d'être de puissants intercesseurs pour tout le monde envers Dieu, de faire violence à sa bonté par le mérite et par la force de leurs prières, de participer au ministère des anges en aidant comme eux et en secourant les hommes, d'être des abîmes de science, des interprètes de la vérité divine, des dépositaires des secrets du ciel, des sauveurs des hommes, la terreur du démon, des dompteurs du vice, des dominateurs du corps, des vainqueurs de la nature, des ennemis irréconciliables du péché, des temples vivants de la souveraine paix de l'âme, et enfin des imitateurs du Seigneur, par le secours et la grâce du Seigneur, (Clim., XXVI, 16, 17, 18. P. G., 88, 1017.)

La sainteté n'est ni dans les observances ni dans les miracles.

Trois frères vinrent un jour à un ancien de Scété et l'un d'eux l'interrogeant sur lui-même dit : « Père, j'ai appris par coeur tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament. » L'ancien répondit : « Tu as rempli l'air de paroles. » Le second dit : « Moi, j'ai copié tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament. » Et le vieillard lui dit : « Tu as rempli les fenêtres de parchemin. » Enfin le troisième dit : « Les herbes ont grandi dans mon foyer. » Et le vieillard : « Tu as donc chassé loin de toi la vertu d'hospitalité. » (Pélage, X, 94. P. L., 73, 929.)

-
- -

C'est pourquoi nous ne devons jamais témoigner de l'estime et de l'admiration pour ces

personnes qui se prévalent de miracles, mais nous devons plutôt nous arrêter à considérer si elles se sent rendues parfaites en s'éloignant de tous les vices et se perfectionnant dans la vertu. Car c'est là le grand don que Dieu ne fait point à un homme à cause de la foi d'un autre ou pour d'autres raisons extérieures, mais que sa grâce accorde à chacun, à proportion qu'il voit qu'il le souhaite, et qu'il le désire. C'est en cela que consiste cette science d'action et de pratique à qui saint Paul donne aussi le nom de charité, et que cet Apôtre préfère à toutes les langues des anges et des hommes, à la plénitude d'une fiai qui transporterait même les montagnes, à toutes les sciences et à toutes les prophéties, à la distribution de tous ses biens aux pauvres, et enfin à la gloire même du martyre le plus illustre. Car après avoir fait le dénombrement de tous ces dons, en disant : « Dieu donne à l'eut par son Saint-Esprit la parole de sagesse, à l'autre la parole de science, à l'autre la foi, à l'autre la grâce des guérisons, à l'autre le don des miracles », lorsqu'il va parler de la charité, il fait voir ainsi combien il la préfère à toutes ces choses; « et je vous apprendrai encore, une voie infiniment plus excellente et plus relevée ». Il montre assez ces paroles que la souveraine perfection et la souveraine félicité ne consistent pas dans la vertu de faire de grands miracles, mais dans la pureté de l'amour et de la charité. Et n'est-ce pas avec grande raison que cet Apôtre ce jugement, puisque toutes ces choses seront détruites et anéanties, au lieu que la charité demeurera éternellement. C'est pourquoi nos Pères n'ont jamais affecté de faire ces miracles, et lors même que le Saint-Esprit leur en avait donné la grâce, ils n'ont jamais voulu s'en servir, que dans une extrême et inévitable nécessité. (Coll., XV, 2. P. L., 49, 993.)

-
- -

En effet, n'est-ce pas un plus grand miracle de déraciner de sa propre chair tous les rejets de la concupiscence, que de chasser les démons du corps des autres, et d'étouffer par sa patience les mouvements et l'ardeur de la colère, que de commander aux princes et aux puissances de l'air. N'est-ce pas l'effet d'une bien plus grande puissance, de bannir de son propre cœur la tristesse qui le dévore, que de chasser des corps la fièvre ou les autres maladies? Enfin, n'est-ce pas en toutes manières une plus admirable vertu, et la preuve d'une plus haute sainteté, de guérir les langueurs de son âme que celles des corps ? Car plus l'âme est élevée au-dessus du corps, plus sa guérison est précieuse, et plus sa substance est noble, plus sa ruine est déplorable. (Coll., XV, 8. P. L., 49, 1007.)

La bonne intention.

Il est des actions indifférentes en elles-mêmes. Il faut juger de la moralité d'après la fin qu'on a eue en vue.

La fin prochaine et la fin éloignée : la fin prochaine est un moyen d'atteindre un but plus lointain.

On doit remonter jusqu'à la fin dernière.

La fin dernière du chrétien est la charité.

Le Sage nous dit dans l'Ecclésiaste, qu'il y a un temps pour toutes choses, pour le bien et pour le mal, et pour tout ce qui paraît heureux ou malheureux dans le monde. Toutes choses ont leur temps, dit-il, et tout ce qui est sous le ciel a un temps qui lui est propre. Il y a un temps de naître, et un temps de mourir, un temps de planter, et un temps d'arracher ce qui est planté, un temps de tuer, et un temps de guérir...

Et il conclut ensuite : « Parce que chaque action a son temps ». Il n'appelle rien de bon dans tout ce qu'il a nommé, que lorsqu'il se fait dans le temps propre qui lui a été prescrit. D'où il suit qu'une chose qui serait bonne, parce qu'elle aurait été faite dans son temps, deviendrait ensuite inutile et même dangereuse, parce qu'elle aurait été faite à contre-temps. Il faut excepter de ce nombre ce qui est bon ou mauvais par soi-même, et qui par conséquent est immuable, comme est la justice, la prudence, la force, la tempérance et les autres vertus; et comme sont au contraire tous les vices opposés à ces vertus, parce qu'il est impossible que les vertus ne soient pas toujours des biens, et que les vices ne soient pas toujours des maux. Pour les autres choses qui étant indifférentes d'elles-mêmes, ne sont déterminées que par l'usage qu'on en fait, elles ne demeurent pas toujours les mêmes, mais elles deviennent ou utiles ou dangereuses, selon les circonstances du temps, ou les dispositions et les qualités des personnes. (Coll., XXI, 12. P. L., 49, 1185.)

-
- -

Je vous ai déjà montré, dit l'abbé Joseph, qu'en toutes choses, il ne faut pas tant considérer l'action que la volonté et qu'il ne faut pas s'informer d'abord de ce qu'a fait un homme, mais de l'intention qu'il a eue. Cela est si vrai, que nous voyons que des personnes ont été damnées pour des choses dont il est arrivé de grands biens, et d'autres au contraire, ayant fait des actions dignes de blâme, n'ont pas laissé d'acquérir une parfaite justice. Celui donc qui fait une chose avec très mauvaise intention, n'est pas moins coupable, quoiqu'elle réussisse après heureusement, puisqu'il n'avait pas dans l'esprit le bien qui en naît, mais le mal qu'il voulait faire ; comme au contraire celui qui a une intention sainte, et qui fait ce qui était nécessaire, ne perd pas le fruit de son action, quoiqu'il se mélo dans le principe quelque chose qui mérite d'être blâmé, parce qu'il ne s'y engage pas par un dessein de pécher et de violer le commandement de Dieu, mais seulement par une rencontre d'une nécessité inévitable. (Coll., XVII, 11. P. G., 49, 1057.)

Fins et moyens dans l'action.

Chaque art et chaque profession ont leur but¹ particulier, et une fin qui leur est propre, que celui qui désire d'y exceller se propose toujours, et souffre pour cela tous les travaux, tous les périls et toutes les pertes, auxquels il est exposé, non seulement avec patience, mais avec joie.

Un laboureur a son but, lorsque pour cultiver son champ, il endure avec un courage infatigable les plus violentes ardeurs de l'été et les plus grandes rrigueurs de l'hiver; et ce but est de rendre son champ bien net, bien aplani, sans ronces, sans épines, et sans aucune mauvaise herbe. Mais la fin qu'il se propose et qu'il sait ne pouvoir obtenir qu'en préparant ainsi sa terre est de recueillir une grande abondance de grains pour avoir ensuite de quoi passer doucement sa vie, et de quoi même se pouvoir enrichir. C'est dans cette espérance qu'il épouse sans hésiter tout le blé de ses greniers pour le confier à la terre, et qu'il ne sent point cette perte présente, à cause de la récompense qu'il s'en promet à l'avenir.

De même ceux qui sont dans le trafic et dans le commerce, méprisent tous les dangers, et n'ont point d'horreur des plus longues et des plus périlleuses navigations, parce que la fin qu'ils se proposent, et le gain qu'ils espèrent, les anime et les soutient dans ces hasards.

Ceux qui font profession des armes, et qui brûlent d'ambition, sont insensibles aux travaux des longs voyages et des exils volontaires de leur patrie, lorsqu'ils en considèrent la fin qui est d'acquérir des charges et de l'honneur : et ces hautes récompenses qu'ils désirent avec ardeur, les empêchent de s'abattre par les difficultés de la guerre qu'ils regardent comme la voie pour y parvenir.

Notre profession a donc aussi son but et sa fin particulière pour laquelle nous souffrons constamment et de bon coeur tous les travaux qui se rencontrent. C'est cette fin qui nous empêche de nous lasser dans la continuation de nos jeûnes, qui nous fait trouver du plaisir

¹Le vocabulaire de Cassien peut induire en erreur. Il distingue scopon, id est destinationem, et telos, hoc est finem proprium. Il n'a pas trouvé de termes latins pour la distinction qu'il veut faire et recourt aux mots grecs skopos et telos. Le traducteur français éprouve le même embarras que Cassien; telos c'est la fin, skopos c'est l'objectif, c'est comme la fin instrumentale. Fontaine traduit telos par but et skopos par fin; mais ces mots fin et but sont pris l'un pour l'autre dans la langue courante. Quel est le sens spécial qu'on leur donne dans cette traduction? Cassien fait comprendre sa pensée en l'appliquant au travail des champs. Quel est le skopos (but) du laboureur? c'est la mise en état du champ. Quel est son telos (sa fin)? c'est la moisson abondante. Si on veut distinguer ces deux objets, il ne faut pas recourir à deux termes différents, en opposant le but à la mais il faut dire que la mise en état du champ, c'est la fin prochaine et que la moisson abondante est la fin éloignée. On peut dire aussi le but prochain et le but éloigné. Employer le même mot n'est pas marque de manque de logique ou de pauvreté du vocabulaire, car ces mots ont un sens relatif, ce qui est fin prochaine peut être considéré comme fin éloignée. Par exemple : la mise en état des terres sera la fin éloignée du laboureur, si nous regardons celui-ci se rendant au marché pour acheter un cheval de labour; par contre la moisson abondante peut être dite la fin prochaine, si on pense à la fortune que le laboureur veut acquérir.

dans la fatigue de nos veilles, qui nous ôte le dégoût dans l'assiduité de la lecture et de la méditation de la parole de Dieu, qui nous fait supporter avec douceur et avec joie ce travail sans relâche dans lequel nous passons notre vie, cette pauvreté, ce dénuement, et cette privation de toutes choses, et qui fait enfin que noua n'avons point d'horreur de cette vaste et affreuse solitude.

C'est sans doute cette même fin qui vous a fait renoncer si généreusement à l'affection de vos parents, mépriser votre pays, fouler aux pieds toutes les délices du monde, faire tant de chemin, et traverser tant de terres pour venir chercher des gens faits comme nous, des hommes rustiques, grossiers, ignorants, et qui passent leur vie dans ces déserts sombres et sauvages. Je vous supplie donc de me répondre et de m'expliquer quel est le but où vous tendez, et la fin qui vous fait endurer tant de fatigues?

Ce saint abbé nous pressant de lui dire notre pensée, nous lui répondîmes, que ce qui nous portait à souffrir tout ce qu'il venait de représenter, était le désir et l'espérance du royaume des Cieux.

-
- -

Vous me dites fort bien, répliqua-t-il, quelle est la fin que vous vous êtes proposée : mais l'importance est de savoir quel est le moyen que nous nous devons proposer comme un but où nous devons toujours tendre pour arriver ensuite à cette fin. Nous lui avouâmes fort simplement notre ignorance, et nous le priâmes de nous dire ce que nous ne savions pas.

Je viens de vous montrer, nous dit ce saint vieillard, qu'en toute profession, il y a d'abord un but fixe et arrêté où l'on tend par une attention continue de l'esprit; et que si on ne s'y attache de la sorte, on ne peut arriver à la fin que l'on désire.

Je vous ai distingué ces deux choses dans l'exemple d'un laboureur. La fin est le désir d'une grande moisson; et le but qu'il se propose comme un moyen pour parvenir à cette fin, est le soin et l'application continue à bien cultiver son champ. Je vous ai fait voir la même chose dans la marchandise et dans la guerre. Il en est ainsi de nous, notre fin est le royaume de Dieu, mais il est d'une grande importance de savoir le but que nous devons nous proposer pour y arriver. Sans cela, c'est en vain que nous travaillons. Nos efforts seront inutiles, et nos fatigues infructueuses ; parce que tout voyageur qui marelle sans avoir de route assurée, a toujours la peine de marcher, et n'a jamais la consolation d'arriver au lieu qu'il désire.

Cela nous surprit étrangement, et ce sage vieillard voyant notre surprise continua de la sorte. La fin donc de notre profession est le royaume des Cieux; mais le but pour y arriver est la pureté du cœur, sans laquelle il est impossible que jamais personne arrive à cette fin . C'est à ce moyen que nous devons rappeler toute notre application. Si nous ne le perdons jamais

de vue; nous courons droit au terme qui nous est marqué ; mais si nous en détournons tant soit peu notre pensée, nous la devons rappeler aussitôt à ce même point. Ainsi nous nous redresserons comme sur une règle parfaitement juste, qui rappellera et réunira tous nos efforts à ce seul but, et nous fera remarquer le moindre égarement où nous pourrions nous laisser aller. (Coll., 1, 2, 3, 4. P. L., 49, 484.)

La pureté du coeur

C'est donc cette pureté de coeur qui doit être l'unique but de nos actions et de nos désirs. C'est pour elle que nous devons rechercher la solitude, nous mater par les jeûnes, la veille, et le travail, souffrir la nudité, nous occuper à la lecture, et nous exercer en toutes sortes de vertus, afin de pouvoir par tous ces exercices, rendre notre coeur invulnérable à toutes les passions, le conserver dans la pureté, et monter par ces degrés jusqu'au comble d'une charité parfaite. Nous ne devons pas aussi, lorsque quelque occupation raisonnable et nécessaire nous empêche de continuer nos exercices dans toute leur rigueur, entrer dans la tristesse, et nous laisser aller à l'impatience et à la colère, puisque tout ce que nous devons faire et que nous avons été obligé de discontinuer, n'était que pour combattre ces mêmes passions, et les détruire dans notre coeur. On perd plus par un mouvement de colère, qu'on ne pourrait gagner par un jeûne, et on retire moins de fruit d'une lecture, qu'on ne reçoit de désavantage par un mépris qu'on fait de son frère. Il faut toujours rapporter nos veilles, nos jeûnes, notre retraite, notre application à méditer l'Écriture, et toutes ces choses semblables qui ne sont que comme des effets et des suites de notre piété, au principal but où nous devons tendre, c'est-à-dire, à cette pureté du coeur, qui n'est autre chose que la charité. (Coll., I, 7. P. L., 49, 489.)

L'ascète dirige ses intentions vers la charité ou les vertus qui lui sont subordonnées.

Mais il ne suffit pas de présenter à l'intelligence ce motif élevé.

On se fait aisément illusion, tant notre intérieur est mobile et complexe.

Il arrive qu'on prétend agir par un motif de vertu, alors qu'on est poussé par une passion mauvaise.

D'où la nécessité de bien examiner son intention.

Nous devons en toutes rencontres examiner devant Dieu, quelle est notre intention et notre but, tant dans les choses qui doivent être exécutées promptement, que dans celles qui peuvent être différées. Car toutes les choses où nous agissons avec la pureté d'un coeur entièrement dégagé de toute passion et de tout intérêt, et que nous faisons véritablement et uniquement pour Dieu, et non pour quelqu'autre fin que ce puisse être, quoi qu'en elles-mêmes elles ne soient pas tout à fait saintes, Dieu ne laissera pas de nous en récompenser, comme les ayant faites saintement. (Clim., XXVI, 118. P. G., 88, 1060.)

-
- -

La forme et la règle que nous devons suivre dans toute notre conduite et toutes nos actions, soit dans celles que nous faisons par obéissance, ou dans celles que nous faisons par nous-mêmes, soit qu'elles soient extérieures et visibles, soit qu'elles soient intérieures et invisibles, est d'examiner si elles sont faites véritablement selon Dieu; comme par exemple, si lorsque ne faisant qu'entrer dans l'exercice de la vertu, et nous employant avec zèle à quelque ouvrage, nous ne recevons dans, l'âme. un nouvel accroissement d'humilité dans le mérite de cette action, nous pouvons conclure, ce me semble, que nous n'y avons pas agi selon Dieu, soit que l'action soit petite, ou qu'elle soit grande. Car pour les personnes qui commencent, c'est l'humilité qui est une marque certaine que leurs actions sont conformes à la volonté de Dieu; pour celles qui sont avancées, c'est possible la paix et la fin de toutes leurs guerres contre les démons et les passions; et pour celles qui sont parfaites, c'est un surcroît et une surabondance de la lumière divine. (Clim., XXVI, 90. P. G., 88, 1033.)

Cassien commente une parole du Maître qui ne se trouve pas dans le texte du Nouveau Testament mais qui est rapportée par plusieurs Peres : « Soyez d'habiles changeurs, dit saint Jérôme, de sorte que si un écu est faux, s'il n'est pas loyale monnaie courante, il soit jeté au rebut; mais la pièce de monnaie qui. à la pleine lumière, présente l'image du Christ, cachons-la dans la bourse de notre coeur². »

Il faut donc avoir toujours dans l'esprit ces trois principes, et examiner avec un sage discernement toutes les pensées qui sortent de notre cœur; en découvrir la source et la cause ; et reconnaître de qui elles viennent, afin de nous conduire à leur dard selon le mérite de celui que nous aurons reconnu en être fauteur. C'est ainsi que selon la parole de Jésus-Christ nous deviendrons semblables à ces changeurs si habiles dans le discernement de l'or. Ils savent distinguer avec une adresse merveilleuse le plus pur d'avec celui qui a été mains épuré par le feu. Ils ne se laissent jamais éblouir d'une fausse pièce qui couvre un fond d'airain par une surface de bon or. Leur science leur fait discerner non seulement les monnaies qui sont marquées de l'image des tyrans ; mais celles mêmes qui portant le caractère du roi légitime, ont été contrefaites et falsifiées. Enfin lorsqu'ils ont éprouvé tout le reste, ils pressent encore la balance en main pour voir si elles sont de poids.

Toutes ces circonspections que ces personnes apportent, doivent comme Jésus-Christ nous l'ordonne en nous comparant à eux, nous servir de modèles pour notre conduite. Nous devons examiner d'abord si tout ce qui se glisse dans nos coeurs, ou si quelque dogme qu'on nous inspire, vient du Saint-Esprit, et s'il a été purifié de son feu céleste, s'il ne tient point encore de la superstition des Juifs, s'il ne vient point de la vanité des philosophes du monde

²saint Jérôme, épit. 152 ad Numerium.

quoiqu'il porte au dehors une image ou une apparence de piété. Ce que nous ferons, si nous pratiquons ce précepte de l'Apôtre : Ne croyez pas tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu.

Il faut en second lieu prendre garde, qu'un faux sens qu'on attache au plus pur or de l'Écriture, ne nous trompe par le prix de la matière à laquelle on l'attache. Le diable attaqua Jésus-Christ lui-même par cet artifice. Le croyant un simple homme, il tâche de le tromper en lui persuadant par une interprétation maligne que ce qui était dit en général de tous les justes se devait particulièrement appliquer à lui qui n'avait aucun besoin de tout le secours des anges. Dieu, lui dit-il, a commandé à ses anges de vous garder en toutes vos voies. Ils vous porteront sur leurs mains de peur que votre pied ne heurte contre la pierre. C'est ainsi que ce séducteur artificieux corrompt les Écritures, et qu'il leur donne une explication adroite, afin de nous éblouir par l'éclat d'un or brillant, mais qui ne porte que l'image d'un usurpateur. C'est encore son dessein lorsqu'il tâche de nous surprendre en nous donnant de fausses pièces de monnaie, c'est-à-dire lorsqu'il nous porte à des exercices de piété que nos supérieurs ne reconnaissent point, et qui n'ont jamais eu de cours, pour dire ainsi dans la conduite dont se sont servi nos sages prédecesseurs. Il nous cache adroitement la fin malheureuse qu'il a dans ce qu'il nous inspire. Il nous propose la vertu pour nous faire tomber dans le vice, il nous pousse à des jeûnes excessifs et à contre-temps, il nous fait rechercher des veilles démesurées, faire de longues prières en des temps incommodes, aimer la lecture lorsqu'il faut faire autre chose; il nous porte à des voyages de dévotion et à des visites de charité, dans l'unique vue de nous faire sortir du secret de notre monastère et du repos de notre solitude. (Coll., I, 20. P. L., 49, 510.)

Tendre ses forces vers le but unique.

Ceci nous paraîtra plus clair par la comparaison de ceux qui se servent de l'arc et des flèches. Lorsque ces personnes désirent signaler leur habileté et leur adresse devant leur prince, elles se proposent pour but un petit écusson où sont dépeints les prix que l'on promet aux vainqueurs, et font ensuite tous leurs efforts pour l'atteindre avec leurs dards ou avec leurs flèches parce qu'elles sont très assurées du prix, si elles le frappent, et que sans cela elles n'auront jamais la récompense, qui était leur unique fin dans cet exercice.

Appliquez cela à notre profession : Notre fin est, selon saint Paul, la vie éternelle. Car c'est ce qu'il dit clairement : Ayant pour fruit la sanctification de vos âmes, et pour fin la vie éternelle. Le moyen que nous nous proposons comme un but pour y arriver est la pureté du cœur, que saint Paul appelle avec grande raison, la sanctification de l'âme : sans laquelle on ne pourra jamais arriver à cette fin. Comme s'il eût dit, en d'autres termes, ayant pour but la pureté de cœur et pour fin la vie éternelle.

Et parlant ailleurs sur ce même sujet, il s'exprime plus nettement lorsqu'il dit : J'oublie

ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours sans relâche au bout de la carrière. Le grec porte clairement le mot de but; j'avance toujours vers mon but : comme s'il disait le but que je me propose pour parvenir à la récompense du Ciel, est d'oublier tout ce qui est derrière moi, c'est-à-dire les dérèglements du vieil homme qui a précédé.

Il faut donc embrasser de toutes nos forces, tout ce qui peut contribuer à faire atteindre ce but de la pureté du cœur, et rejeter comme pernicieux tout ce qui nous en peut éloigner. C'est pour elle que nous faisons et souffrons toutes choses, que nous méprisons nos parents et notre pays, que nous fuyons les honneurs, les richesses, les plaisirs, et tout ce qui peut satisfaire les sens, afin de nous conserver dans une éternelle pureté de coeur. Tant que nous nous la proposerons pour notre but, toutes nos pensées et toutes nos actions tendront à l'acquérir. Mais si elle s'échappe à nos yeux, nos travaux aussitôt deviendront inconstants, nos peines inutiles, nos efforts sans récompense ; et nos pensées même toutes flottantes et toutes incertaines se combattront et s'entredétruiront elles-mêmes : parce qu'il faut nécessairement qu'une âme qui n'a rien de fixe et d'arrêté où elle doive tendre, change à tout moment et à toute heure, selon la variété des choses qui se rencontrent; et que n'ayant rien qui la retienne au dedans, elle se transforme en quelque sorte en toutes les dispositions, et tous les états qui se présentent à elle au dehors. (Coll., I, 5. P. L., 49, 486.)

Le démon avant-coureur.

Entre les démons, il y en a un qu'on appelle l'avant-coureur, qui vient nous tenter au moment que nous nous éveillons, et qui tâche de corrompre la pureté de nos premières pensées. C'est pourquoi, consacrez à Dieu ces prémisses de votre journée. Car elle appartiendra à celui qui en aura pris possession le premier. Un grand serviteur de Dieu me dit autrefois cette parole mémorable : Qu'il jugeait par l'état auquel il se trouvait au commencement du jour en quel état il serait durant tout le reste de la journée. (Clim., XXVI, 104. P. G., 88, 1035.)

Ne pas imaginer le jugement de Dieu sur une vie humaine d'après les événements heureux ou malheureux.

S'incliner devant la Providence mystérieuse. Ce mystère se fait saisir en particulier dans la diversité d'humeur et de tempérament. Celui-là a plus de mérite à atteindre le but, qui rencontre plus d'obstacles dans ses tendances naturelles.

Voilà ce que nous devons rechercher et examiner devant Dieu. Car, si nous voulons trop entrer dans le secret de sa volonté, cette recherche étant au-dessus de nous n'aura qu'une dangereuse fin. Les jugements de Dieu sur nous sont aussi impénétrables qu'ineffables. Il veut souvent par une sage dispensation de sa Providence que sa volonté nous soit cachée, sachant que quand elle nous serait connue, nous ne la suivrions pas, et qu'ainsi cette connaissance ne nous servirait que pour attirer sur nous de plus sévères châtiments de sa justice.

(Clim., XXVI, 119. P. G., 88, 1034.)

Lorsque nous verrons quelques-uns de nos frères qui servent Dieu tomber dans quelque maladie corporelle, ne soyons pas si méchants que de croire que cet accident fâcheux leur est arrivé par un secret jugement de Dieu, qui les punit par là de quelques fautes qu'ils ont commises ; mais dans la simplicité de notre coeur, et sans mauvaises pensées, prenons soin d'eux, car ils sont membres du corps auquel nous appartenons tous ; ce sont des compagnons d'armes avec lesquels nous faisons la guerre avec un ennemi commun.

Au reste Dieu envoie quelquefois des maladies pour purifier notre âme des souillures que les péchés lui ont faites, et quelquefois pour nous aider à chasser la vanité de nos coeurs. Il n'est pas rare encore que Dieu, dont la bonté et la miséricorde sont infinies, en nous voyant lâches et paresseux dans les saints exercices de la piété, se serve de la maladie comme d'une mortification salutaire et plus facile pour humilier et affaiblir nos coeurs rebelles, pour purifier notre esprit des mauvaises pensées et pour délivrer notre corps des passions déréglées. (Clim., XXVI, 52. P. G., 88, 1023.)

•
• -

Il y en a qui sont, pour le dire ainsi, naturellement portés à la tempérance, ou au repos de la solitude, ou à la chasteté, ou à la modestie, ou à la douceur, ou à la componction. J'avoue que la raison de cet effet naturel m'est entièrement inconnue. Car je n'ai jamais eu assez de présomption pour vouloir pénétrer par une vaine et téméraire curiosité dans les raisons secrètes de la Providence, qui distribue ses dons aux hommes selon qu'il lui plaît. Il y en a d'autres, qui ayant des inclinations presque toutes contraires à ces vertus naturelles, se font tente la violence qu'ils peuvent pour les surmonter. Et quoiqu'ils demeurent quelquefois vaincus, néanmoins je les estime plus que ces premiers, parce qu'ils font violence à la nature. (Clim., XXVI, 28. P. G., 88, 1.019.)

La loi naturelle et la loi créée.

Dieu en créant l'homme, répandit en même temps dans son coeur toute la connaissance de la loi, S'il eût toujours été fidèle à l'observer, comme il avait commencé et comme Dieu l'exigeait de lui, il n'eût pas été nécessaire de lui en donner une autre, ni de la lui graver sur des tables, car elle était assez gravée dans son âme ; et cette loi extérieure eût été fort superflue au dehors; puisque la loi intérieure eût été encore entière au dedans. Mais parce que la licence et l'habitude du crime corrompirent bientôt cette loi de la nature dans l'homme, il fallut la renouveler et la rétablir; pour user des termes de l'Ecriture, il fallut l'aider par cette loi de Moïse, si sévère et si exacte, afin qu'au moins l'appréhension d'une peine présente, empêchât l'homme d'éteindre entièrement cette lumière naturelle, qu'il n'avait eu encore

effacer. (Coll., VIII, 24. P. L., 49, 784)

-
- -

Lorsque Dieu créa l'homme, il lui inspira quelque chose de divin, savoir un sentiment intérieur, comme une étincelle, un feu et une lumière pour éclairer sa raison et lui donner la puissance de discerner le bien d'avec le mal; ce qui est la loi naturelle et ce qui s'appelle la conscience. Nous en voyons . une figure, selon l'application que nos pères ont faite des puits qui avaient été creusés par Jacob et qui furent comblés par les Philistins.

Les patriarches et tous les saints avant la loi écrite, se gouvernant par le mouvement de leur conscience, eurent le bonheur de servir Dieu et de lui plaire. Mais les hommes ayant comme étouffé et détruit cette conscience par la grandeur et le nombre de leurs péchés, nous avons eu besoin des saints prophètes; nous avons eu besoin que Jésus-Christ lui-même notre Seigneur et notre Roi descendit sur la terre pour rallumer, pour faire revivre par l'observation de sa Sainte Loi, cette étincelle qui était presque toute morte et toute éteinte. Il est donc en notre puissance, ou bien de l'étouffer encore de nouveau, ou de faire en sorte qu'elle frappe nos yeux et qu'elle nous éclaire pourvu que nous nous laissions conduire par sa lumière et par ses impressions. Car lorsque notre conscience nous inspire de faire une chose et que nous négligeons de la faire, et qu'elle nous défend d'en faire une autre, et que nous la faisons, cela s'appelle enfouir sa conscience, et la couvrir de terre et elle ne peut plus, ni nous rien dire ni se faire entendre clairement, à cause de la charge et de la pesanteur dont elle est opprimée, ainsi qu'une lumière au travers d'un vase obscur, ne nous fait voir les objets que d'une manière sombre et ténèbreuse et de même qu'il n'est pas possible de reconnaître son visage dans une eau troublée par les ordures qu'on y a mises; ainsi la transgression des préceptes nous empêche tellement d'apercevoir ce que nous dicte notre conscience, qu'il s'en faut peu que nous ne nous imaginions l'avoir entièrement perdue. Car il n'y a personne en qui elle soit entièrement détruite; parce que, selon que nous avons déjà dit, elle est quelque chose de divin qui subsiste toujours dans le fond de nos âmes et qui ne manque jamais de nous avertir de nos devoirs et de nos obligations. (Dorothée, III. P. G., 88, 1652.)

CHAPITRE II LA LUTTE

I. Raisons et natures du combat.

Sans faire violence à la pensée des Pères nous avons pu ouvrir ce recueil par une synthèse qui d'ailleurs respecte le caractère pratique de leur enseignement. Cependant le premier article de leur programme, déjà connu de ceux qu'attire leur réputation, c'est qu'il faut combattre, et c'est aussi la leçon qui revient continuellement dans la suite, celle que leurs fidèles

donneraient spontanément comme le meilleur résumé de leur doctrine. Nous ne l'avons pas proposé tout d'abord pour ne pas laisser s'insinuer ou s'établir la pensée qu'ils cultivent l'art guerrier pour lui-même comme des professionnels d'athlétisme, qui mettraient le but de l'éducation dans le développement des muscles. Dans le commentaire de la maxime: Vince te ipsum, ils sous-entendent les principes supérieurs et fondamentaux.

Au début des Institutions, ce tableau de la vie extérieure du monastère, Cassien présente le moine, armé comme un soldat prêt à combattre; un peu plus loin, il assimile le novice qui se présente pour être formé par les anciens au jeune homme qui ambitionne de concourir aux jeux olympiques. C'est toujours de combat qu'il s'agit, mais les comparaisons sont faites tantôt avec la vie militaire, tantôt avec la vie du stade. Si le symbolisme des vêtements du moine est pris en grande partie de l'armure du soldat, c'est à la langue du stade qu'est emprunté le mot qui désigne le travail spirituel, l'ascèse.

Mais d'où vient la nécessité de combattre? De ce que nous avons dans notre nature un fond mauvais qui est en opposition avec la loi que Dieu nous impose. L'ascète dominera ces tendances rebelles non pour la pure satisfaction d'être maître chez lui, mais pour soumettre tout son être au souverain supérieur.

Avec ce mot d'ordre de combat qui est aussi celui de philosophes profanes, la révélation chrétienne désigne comme objectifs ces puissances de désordre, héritage du premier homme pécheur.

La loi du péché est dans nos membres et dans tout notre être, car le mot de chair s'étend aux dispositions orgueilleuses de l'esprit.

C'est cette loi qui est insérée dans la chair même de tous les hommes, qui s'oppose à la loi de notre esprit, qui lui défend de voir et de contempler.

« Ils se plaisent dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur, qui s'élevant au-dessus des choses visibles tâche de s'unir toujours à Dieu seul. Mais ils remarquent qu'une autre loi qui est dans leurs membres, c'est-à-dire dans la nature et la condition de l'homme, s'oppose à la loi de leur esprit... le contraignant de quitter la présence du souverain bien, pour s'abaisser vers les choses de la terre. »

Ce principe de mal que tout homme porte en soi se manifeste suivant les variétés des natures individuelles, cependant il y a des formes de combat communes à tous. Une classification est dictée par la distinction philosophique du raisonnable, de l'irascible et du concupiscible.

Mais la division la mieux comprise, retenue jusqu'à nos jours dans les catéchismes où les petits catholiques apprennent les éléments de la foi et de la morale, est la répartition de toutes les mauvaises tendances en péchés capitaux.

Cassien en comptait huit, la tradition déjà fixée, du temps de saint Thomas s'est arrêtée au nombre de sept. Le grand docteur a établi le fondement rationnel et de ces distinctions et de ce nombre. Ses raisons avaient échappé aux anciens Pères, mais ils s'attachaient à dénoncer aux jeunes candidats ces différents ennemis, leurs armes, leurs manèges, pour leur éviter les surprises.

Que celui qui renonce au monde ait à cœur d'imiter les soldats les plus vaillants ! Que l'audace et l'obstination de ces ennemis qu'il porte en lui-même ne l'intimident pas ! Ceux qui ont à dompter des passions violentes ont plus de mérite que ceux naturellement portés au bien.

Le combattant doit développer ses moyens d'observation. Déjà, Antoine donne la pratique de l'examen comme une forme nécessaire de la tactique.

Mais aucune habileté, aucune offensive ne donne une victoire définitive. On ne se sépare pas de sa nature on l'emporte au désert; un ascète qui a généreusement trouvé la complète solitude se prend victime de la colère, C'est toute la vie que durera le combat.

Paphnuce ayant passé beaucoup d'années dans une austérité si rigoureuse, qu'il se croyait tout à fait dégagé des pièges de la concupiscence et qui avait toujours eu le dessus dans les attaques du démon, est obligé de reconnaître qu'il faut une plus grande vertu pour éteindre en soi tous les mouvements de la chair que pour chasser les démons des corps qu'ils possèdent.

Le candidat aux jeux olympiques. Celui qui lutte dans la carrière ne sera point couronné s'il ne combat généreusement. Celui qui veut éteindre les désirs de la chair qui sont naturels, doit auparavant surmonter ceux qui sont hors nature. Car pour bien comprendre ce que saint Paul nous commande par cette parole, nous devons considérer d'abord quels sont les lois et les règlements de ces sortes de combats du monde afin que nous puissions mieux voir par cette comparaison ce que ce saint Apôtre veut que nous observions dans la guerre invisible à laquelle il nous exhorte. Car nous voyons que dans ces combats où, selon le même saint Paul, ceux qui remportent la victoire ne peuvent espérer qu'une couronne corruptible, l'athlète qui se prépare à remporter cette couronne et tous les avantages qu'on y joint, doit commencer d'abord par faire voir un essai de ses forces dans les jeux olympiques, et montrer dans ces préludes de quelle manière il s'est exercé durant sa jeunesse. Car c'est là que les jeunes gens qui veulent embrasser la profession d'athlète sont examinés et que celui qui préside à ces jeux avec tout le peuple ensemble, juge s'ils méritent d'y être admis.

On considère d'abord s'il n'y a aucune tache infâme dans toute sa vie, et s'il n'a jamais été esclave, ce qui le rendrait indigne de cette profession, et de la compagnie de ceux qui l'embrassent. On voit en troisième lieu s'il donne des marques suffisantes de sa force et si en luttant contre d'autres jeunes gens de son âge, il signale sa fermeté et son adresse ; si

lorsque sortant des exercices des jeunes hommes et passant à ceux des hommes parfaits on lui permet de lutter contre des hommes d'une longue expérience, il témoigne que non seulement il est leur égal, mais que souvent même il les passe, et qu'il les surmonte. Enfin après toutes ces recherches et ces différentes épreuves, il mérite de passer aux combats des athlètes où l'on n'admet que ceux qui se sont signalés par leurs victoires passées. Nous comparons l'ordre et les degrés de nos combats spirituels avec ces autres dont nous parlons. (Inst., V, 12. P. L., 49, 227.)

Symbolisme de l'habit monastique.

Réflexions de Cassien. L'habit monastique a son symbolisme, que Cassien, Dorothée et Climaque interprètent chacun à sa façon. Pour Cassien la ceinture des prophètes de l'Ancien Testament marquait la chasteté qui devait fleurir dans le Nouveau³.

Ayant résolu, avec le secours de Dieu, de traiter ici de la règle et des instituts des monastères, nous ne pouvons mieux commencer cet ouvrage qu'en parlant d'abord de l'habit et des vêtements des anachorètes, afin qu'après avoir montré quel est l'habit extérieur dont se servent ces saints hommes, nous puissions ensuite découvrir plus facilement le culte intérieur qu'ils rendent à Dieu dans le secret de leurs cellules.

Il faut donc qu'un religieux, comme étant le soldat de Jésus-Christ toujours préparé au combat, ait continuellement les reins ceints. L'Écriture nous fait voir que ceux qui dans l'Ancien Testament ont jeté les premiers fondements de cette profession sainte, comme Élie et Élisée, ont porté une ceinture. Nous voyons ensuite que les princes et les premiers auteurs de la loi nouvelle, saint Jean, saint Pierre, saint Paul et les autres saints semblables en ont porté durant leur vie. Élie est le premier que j'ai nommé et qui dans le Vieux Testament marquait par avance l'état de la chasteté et de la continence qui devait fleurir dans le nouveau. (Inst., i, 1. P. L., 49, 59.)

Réflexions de Dorothée. La ceinture lui rappelle le texte évangélique : « Sint lumbi vestri præcincti ! » Les orientaux relevaient leurs amples vêtements à l'aide d'une ceinture pour avoir les mouvements libres. Le moine doit être toujours prêt à l'action.

Le scapulaire est comme la croix qu'il doit toujours porter.

Notre habit, mes frères, est une tunique sans manches, une ceinture de peau, une robe et un chaperon. Tout cela est des signes et il faut connaître ce qu'ils signifient. Et si on nous demande pourquoi notre tunique n'a point de manches contre l'usage ordinaire c'est que les manches nous marquent les mains et que les mains signifient l'action. Ainsi lorsqu'il

³Les prières que le prêtre récite avant la messe en garnant les vêtements sacerdotaux sont inspirées par le même symbolisme.

nous vient dans la pensée de nous servir de nos mains, selon les inclinations du vieil homme, comme pour voler, comme pour frapper, ou pour commettre quelque excès semblable, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur nos habits et nous apercevant qu'ils n'ont point de manches, nous apprendrons par là que nous ne devons pas avoir de mains pour en faire les œuvres et actions.

Cet habit a une marque de pourpre, qui nous montre que, comme ceux qui font la guerre, pour le service de leur roi, portent un morceau d'écarlate sur leur casaque, afin de faire voir par cette livrée qu'ils lui appartiennent et qu'ils combattent sous ses enseignes, puisque lui-même est revêtu de la pourpre, ainsi nous portons sur nos vêtements cette marque de pourpre, qui nous avertit incessamment, que nous sommes enrôlés sous les étendards de Jésus-Christ et obligés par notre profession d'endurer des travaux semblables à ceux qu'il a voulu souffrir, pour nous donner des témoignages de son amour.

Pour la ceinture, elle signifie que nous devons être toujours prêts de faire et d'agir. Car tous ceux qui veulent s'appliquer à quelque ouvrage, ont soin de se ceindre pour s'y préparer, comme Jésus-Christ nous l'apprend par ces paroles que vos reins soient ceints ; et de plus cette ceinture qui est faite d'une bête morte et que nous portons sur les reins qui sont le siège de la volupté, nous montre que nous devons mortifier nos désirs déréglés et faire mourir, selon l'instruction de l'Apôtre, les membres de l'homme terrestre qui est en nous, savoir, la fornication, l'impureté et les autres vices semblables.

Le vêtement qui se met sur les épaules en forme de croix doit nous faire ressouvenir qu'il faut porter notre croix, si nous voulons suivre Jésus-Christ, comme il le dit lui-même par ces paroles : prenez votre croix et me suivez.

Le chaperon qui nous couvre la tête est le symbole de l'humilité dans laquelle nous devons vivre. Car ce genre de vêtement n'est propre qu'aux petits enfants, qui sont simples et sans malice et non pas à ceux qui sont dans un âge parfait. Ainsi, il nous représente que nous devons être, comme nous dit l'Apôtre, des enfants exempts de toute malice, mais non pas des enfants qui n'ont ni esprit ni sagesse. Car un enfant est dans une heureuse ignorance de tout ce qui est mal. Si on le traite avec mépris, il ne s'en met point en colère et si on l'honore, il ne s'en élève point, si on lui prend ce qui lui appartient, il n'en a nulle douleur, si on l'offense, il ne s'en venge point et il ne sait ce que c'est que de rechercher la gloire. Ce vêtement nous figure encore la grâce de Dieu, car, comme il couvre et qu'il échauffe la tête des enfants, de même selon la pensée des Anciens, la grâce de Jésus-Christ couvre et défend notre' âme qui est la partie principale de l'homme et nous protège dans notre enfance spirituelle, contre les attaques des démons qui nous ont déclaré une guerre irréconciliable et qui s'efforcent incessamment de nous porter des coups et de nous faire des blessures mortelles.

Enfin, pour le dire en peu de mots, la ceinture dont nous nous ceignons les reins, est

la marque de la mortification des cupidités, le scapulaire qui se met sur les épaules est le signe de la croix que nous devons porter et le chaperon, de la simplicité et de l'innocence des enfants de Jésus-Christ. (Dorothée, i. P. G., 88, 1632.)

Réflexions de Climaque. La description des armes spirituelles que fait Climaque intéressera tous les chrétiens. Elle est prise de saint Paul qui ne s'adressait pas à des moines. « Tu es dans l'erreur, si tu penses qu'un chrétien n'a pas de persécution à subir », écrivait Jérôme à Héliodore.

Mais souffrez, s'il vous plaît, que nous représentions en cet endroit, quelles sont les armes spirituelles de ces généreux combattants. Leur bouclier est la foi et la confiance qu'ils ont en Dieu et en leur supérieur ; et c'est par elles qu'ils repoussent toutes les pensées d'infidélité et de désobéissance. L'épée qu'ils tiennent toujours tirée, est celle de l'esprit de Dieu, avec laquelle ils tuent tous les mouvements de leur propre volonté, lorsqu'ils s'élèvent contre eux. Leur cuirasse de fer est la douceur et la patience dont ils sont revêtus, par lesquelles ils rebouchent la pointe de tous les traits des injures et des moqueries piquantes, et se garantissent de leurs blessures. Leur casque est la prière de leur supérieur, qui couvre leur tête contre les coups des tentations. Au reste, ils demeurent fermes dans leur assiette, sans avoir néanmoins les pieds attachés, pouvant étendre celui de l'action pour le service de la charité, et tenant immobile celui de la contemplation pour la prière. (Clim., IV, 2. P. G., 88, 678.)

Le péché d'origine. D'où vient la nécessité de la lutte? Les tendances naturelles ont été viciées par le péché d'origine ; tous les hommes sont soumis à ces conséquences du péché, les saints comme les pécheurs.

Saint Paul nous apprend que nous avons une guerre établie dans nos membres, non sans utilité pour nous. « La chair, dit-il, désire contre l'esprit, et l'esprit contre la chair. Ces deux choses se font la guerre l'une à l'autre, de sorte que vous ne puissiez faire ce que vous voulez. » Voilà une guerre insérée au plus intime de notre être, dans les entrailles mêmes, et cela pour ainsi dire, par une disposition divine. En effet, ce qui d'une façon universelle existe en tous les hommes sans exception, comment ne pas reconnaître que c'est une tendance devenue comme naturelle après la chute; et ce que l'on trouve inné chez tous, comment ne pas croire que c'est placé en eux par la libre volonté de Dieu, qui certes ne veut pas leur nuire, mais agit dans leur intérêt. La raison de cette guerre, l'Apôtre l'expose ainsi : « Pour que vous ne fassiez pas tout ce que vous voulez ». Si ce que Dieu a voulu empêcher se produisait, c'est-à-dire, si nous pouvions exécuter tout ce que nous voulons, comment penser que ce ne serait pas un malheur? Cet état de lutte, où Dieu nous a placés a cette sorte d'utilité qu'il nous excite et nous pousse à chercher une situation meilleure, et si le combat cessait, nous tomberions dans cette paix pernicieuse, dans laquelle la chair domine et maîtrise l'esprit, sans qu'il lui résiste. (Coll., IV, 7. P. L., 49, 591.)

-
- -

C'est donc en cela qu'est la grande différence de cet Homme-Dieu, qui est né d'une Vierge, d'avec nous qui naissons par la voie ordinaire de la génération des hommes, qu'au lieu que nous portons tous dans notre chair, non la ressemblance, mais la vérité du péché, lui seul au contraire n'en a pris que la ressemblance en prenant véritablement notre chair. Quoique les Pharisiens sussent ce qu'Isaïe avait écrit de lui : « Il n'a point fait de péché et le mensonge ne s'est point trouvé dans sa bouche », ils étaient néanmoins tellement aveuglés par la ressemblance de la chair du péché qu'ils disaient : « Voilà un homme gourmand et sujet au vin, ami des publicains et des pécheurs » et à l'aveugle-né que Jésus-Christ guérit : « Rends gloire à Dieu, car nous savons que cet homme est pécheur » ; et à Pilate : « Si cet homme n'était un méchant, nous ne vous l'aurions pas livré. » Celui donc qui osera dire qu'il est sans péché, s'égalerait en ce point par un orgueil et un blasphème impie, à celui qui s'est distingué par son impeccabilité du reste de tous les hommes et alors il sera obligé de dire par une suite nécessaire de son erreur, qu'il n'a que la ressemblance et non pas la vérité de la chair du péché. (Coll., XXII, 12. P. L., 49, 1235.)

La loi de la chair. Ainsi ils se plaisent dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur, qui s'élevant au-dessus de toutes les choses visibles tache de s'unir toujours à Dieu seul. Mais ils remarquent qu'une autre loi qui est dans leurs membres c'est-à-dire dans la nature et la condition de l'homme s'oppose à cette loi de leur esprit et l'entraîne captif par cette loi violente du péché, le contraignant de quitter la présence du souverain bien, pour s'abaisser vers les choses de la terre. Et quoique l'engagement où ils se trouvent puisse être utile et nécessaire et qu'ils s'y appliquent par le devoir d'un ministère saint et religieux, néanmoins lorsqu'ils le comparent avec ce bien suprême dont la contemplation est la joie des saints, ils le regardent comme mauvais et comme une chose qu'ils doivent fuir, parce qu'il les retire, au moins en quelque sorte et pour quelque moment, de la vue de cet objet éternel qui peut seul les rendre véritablement heureux. Car il est vrai que cette loi de péché, dont parle l'Apôtre, est passée dans tous les hommes par le péché du premier homme et qu'elle est l'effet de cette juste condamnation que Dieu prononça contre lui, lorsqu'il dit : « La terre sera maudite dans vos ouvrages : Elle vous produira des épines et des ronces et vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage ! »

C'est donc cette loi qui est insérée dans la chair même de tous les hommes, qui s'oppose à la loi de notre esprit, qui lui défend de voir et de contempler Dieu autant qu'il le désire et par laquelle la terre ayant été maudite dans nos ouvrages, a commencé après la connaissance du bien et du mal, de nous produire des pensées inquiètes, comme des épines et des ronces qui nous piquent et qui étouffent la semence des vertus, afin que nous ne puissions manger

qu'à la sueur de notre visage ce pain qui est descendu pour nous du Ciel et qui fortifie le cœur de l'homme. (Coll., XXIII, 11. P. L., 49, 1262.)

-
- -

Il est donc clair que nous ne devons pas ici entendre par ce mot de chair l'homme même, c'est-à-dire la substance de l'homme, mais la volonté de la chair, et ses désirs déréglés ; comme par le mot d'esprit nous ne devons pas entendre quelque substance, mais seulement les bonnes et saintes affections de l'âme. C'est le sens que cet apôtre a marqué assez clairement dans ce qui précède : « Marchez en esprit et vous n'accomplirez point les désirs de la chair ; car la chair a des désirs contre l'esprit et l'esprit contre la chair; ces deux choses s'entrent la guerre afin que vous ne puissiez pas faire ce que vous voulez. » Et comme ces deux différents désirs, c'est-à-dire ceux de l'esprit et ceux de la chair, sont dans une même personne, nous sommes toujours dans une guerre domestique et intérieure. Car d'un côté la concupiscence de la chair, qui se porte toujours avec ardeur vers le mal, trouve sa joie et son repos dans les délices et les plaisirs de la terre ; et de l'autre l'esprit résistant à la chair, désire de s'appliquer si entièrement aux exercices spirituels, qu'il souhaiterait s'interdire pour toujours les usages les plus nécessaires du corps, et d'être tellement absorbé dans les choses invisibles, qu'il voudrait ne plus donner aucun de ses soins au soulagement de celle qui lui fait sans cesse la guerre.

La chair se plaît au luxe et à la sensualité ; l'esprit ne veut point consentir aux désirs même les plus naturels. La chair aime à se satisfaire dans le manger et le sommeil; l'esprit se nourrit et s'engraisse en quelque sorte des veilles, et ne voudrait pas même donner au manger et au dormir, autant que lui demande la nécessité de la vie. La chair veut avoir tout avec abondance; l'esprit a même quelque peine de voir, que ce peu de pain dont il a besoin chaque jour ne lui manque jamais. La chair désire la propreté et les bains et prend plaisir à se voir tous les jours assiégée d'une troupe de flatteurs; l'esprit ne se plaît que dans ce qui est grossier et malpropre, il aime la demeure affreuse d'un désert inaccessible, et il se détourne de la compagnie des hommes. Enfin la chair aime l'honneur et les applaudissements des hommes, et l'esprit se glorifie dans les persécutions et les injures. (Coll., IV, 11. P. L., 49, 596.)

Les Péchés capitaux. Bien des âmes se perdent parce qu'elles n'imaginent pas le développement que peuvent prendre les germes de mal qu'elles portent en elles.

Aussi les maîtres spirituels doivent-ils parler à fond des principaux vices. Enumération des péchés capitaux.

Il y avait dans cette sainte assemblée de vieillards un grand homme nommé Sérapion⁴, illustre entre tous les autres par le don de discréption. Nous le vîmes aussi. Après que nous lui eûmes fait beaucoup d'instances pour l'engager à nous parler des principaux vices qui nous attaquent, et à nous en découvrir la source et le principe, il commença de la sorte.

Il y a, dit-il, huit péchés capitaux auxquels tous les hommes sont exposés. Le premier est la gourmandise, le second la fornication, le troisième l'avarice, le quatrième la colère, le cinquième la tristesse, le sixième l'acédie, c'est-à-dire l'ennui et le dégoût, le septième la vaine gloire et le huitième l'orgueil.

Tous ces vices, continua-t-il, se peuvent réduire en deux genres; car les uns sont plus naturels, comme la gourmandise, et les autres sont en quelque sorte contre la nature, comme l'avarice. On peut aussi distinguer quatre manières en lesquelles ils se forment dans nous ; les uns ne peuvent s'accomplir sans l'action extérieure du corps, comme la gourmandise et la fornication, les autres au contraire n'en ont pas besoin, comme l'orgueil et la vaine gloire. Quelques-uns sont excités en nous par des causes extérieures, comme l'avarice et la colère, et les autres naissent des troubles et des mouvements intérieurs, comme la négligence et la tristesse. (Coll., V, 1, 2, 3. P. L., 49, 610.)

Les vices et les mouvements naturels de l'âme. Il n'y a, dit l'abbé Abraham, qu'une source et qu'un principe de tous les vices; mais on donne différents noms aux passions et aux maladies de l'âme, selon la qualité de la partie, et pour user de ce terme, du membre qui en est blessé. Nous voyons cette vérité dans les maladies du corps qui en sont la figure, qui n'ayant toutes qu'une même cause se divisent néanmoins en des indispositions différentes, selon la qualité des parties, sur lesquelles elles se jettent. Quand la malignité de ces humeurs attaque le cerveau, elle produit des maux de tête. Quand elle tombe sur les yeux ou sur les oreilles, elle s'appelle un mal d'yeux ou un mal d'oreilles, quand elle se répand sur les jointures et les extrémités des mains ou des pieds on l'appelle la goutte; enfin on lui donne autant de noms qu'elle attaque de membres et de parties.

Pour passer donc des maladies visibles aux invisibles, nous devons croire que chaque partie, et pour parler plus sensiblement d'une chose spirituelle et insensible, que chaque membre de notre âme, est attaqué particulièrement de quelque passion et de quelque vice. Et comme les plus sages autrefois ont attribué trois parties principales à notre âme, la raisonnable, l'irascible et la concupiscente, il est certain que chacune de ces parties a ses maladies qui lui sont propres. Ainsi la corruption du dedans se jetant sur quelqu'une de ces parties, change de nom selon le mal qu'elle y produit. Si elle se répand dans la partie raisonnable, elle y produit l'élèvement de la vaine gloire, l'envie, l'orgueil, la présomption et l'hérésie.

⁴Ce nom égyptien a été porté par plusieurs moines et saints personnages. Le Sérapion de la 5e conférence ne paraît pas être celui dont parle Panade et Ruffin. Il y a eu aussi le grand Sérapion de Nitrie, Sérapion le sindonite, Sérapion l'anthropomorphiste, de la 10e conférence.

Si elle se jette sur l'irascible, elle causera la fureur, l'impatience, la tristesse, l'acédie, la pusillanimité et la cruauté. Si elle attaque la partie concupiscible, elle y fera naître la gourmandise, la fornication, l'avarice et les désirs mauvais et terrestres. (Coll., XXIV, 15. P. L., 49, 1306.)

Dangers de l'ignorance. Il arrive d'ordinaire dans ces passions qu'aussitôt que la lumière et les instructions de nos Pères nous en ont fait découvrir les principes et les causes, nous les connaissons sans peine; mais avant cette lumière, nous les ignorons entièrement, quoiqu'elles soient continuellement dans nous, et qu'elles y fassent d'étranges désordres. J'espère donc expliquer avec quelque netteté quelles sont les sources de ces vices, si le mérite de vos prières peut m'obtenir de Dieu qu'il me dise ce qu'il dit autrefois à Isaïe : « J'irai devant vous et j'humilierai les puissants de la terre ; je romprai les portes d'airain, je briserai ces gonds de fer, et je vous découvrirai des trésors cachés et des mystères secrets. »

J'ai quelque confiance que la parole de Dieu marchant devant nous, elle humiliera les puissants de la terre, c'est-à-dire ces passions mêmes que nous entreprenons de combattre, et que nonobstant cette domination et cette tyrannie cruelle qu'elles veulent usurper dans nos corps, Dieu les détruira par cette lumière qui nous les fera découvrir et les exposer au jour. (Inst., V, 2. P. L., 49, 201.)

Nécessité de prévoir les tentations. J'ai cru qu'il était nécessaire de rapporter ici ces choses, afin qu'en voyant non seulement par la raison, mais encore par des exemples, la violence de ces tentations, et l'ordre de ces vices qui déchirent misérablement une âme, nous en soyons glus sages pour éviter les pièges de l'ennemi. Les Pères de l'Égypte mêlent si indifféremment toutes ces choses ensemble, qu'ils rapportent toutes les tentations, ou celles qu'ils souffrent ou celles que les jeunes gens doivent souffrir à l'avenir, comme s'ils les enduraient encore eux-mêmes. Ils leur发现 tout, afin qu'en leur éclaircissant toutes les illusions du démon, ceux d'entre les jeunes religieux qui sont plus fervents remarquent dans les discours de ces Pères toute la suite des tentations qu'ils ressentent, et qu'en les considérant comme dans un clair miroir, ils reconnaissent toutes les causes des vices qui les attaquent et les remèdes qu'ils y doivent apporter. Ils s'instruisent même par avance de la manière dont ils se doivent conduire dans les tentations à venir avant qu'ils en ressentent les effets, et ils savent comment ils pourront, ou les éviter, ou les attaquer, ou les vaincre. C'est ainsi que les plus habiles médecins ne se contentent pas de guérir les maladies présentes, mais qu'allant même par la force de leur art au-devant des maux à venir, ils les préviennent par un sage régime et par de salutaires breuvages. Ces saints hommes de même, qui sont les véritables médecins des âmes, prévoyant les maladies qui peuvent corrompre les coeurs, les guérissent avant leur naissance par leurs conférences spirituelle comme par un antidote divin; et ne souffrent pas qu'elles croissent et se fortifient dans les jeunes gens, en leur découvrant en même temps les causes de ces passions, et les remèdes pour les guérir. (Inst.,

XI, 16. P. L., 49, 417.)

La vie pratique prépare à la contemplation. On n'arrive à l'union à Dieu qu'après un long combat. Cassien exprime cette vérité en opposant la théorie à la pratique. Ne nous méprenons pas sur le sens de ces mots dont il se sert souvent. En disant qu'il faut joindre la pratique à la théorie, il ne veut pas dire qu'il ne suffit point de connaître ce qu'il faut faire, mais qu'il faut passer à la pratique, que nos belles idées nous condamneront si nous ne les réalisons pas. La théorie pour lui, c'est la contemplation, nous pourrions dire la vie unitive. On n'y arrive pas au début. On doit commencer par les exercices de l'ascèse, par la vie pratique ou science actuelle.

Et encore dans la première étape faut-il prendre garde de combattre, d'exterminer les vices avant de poursuivre l'acquisition des vertus. On voit que nous sommes loin du quiétisme. Pas moyen d'oublier l'ennemi intérieur.

La perfection de cette science de pratique consiste en deux points : le premier, à connaître la nature de tous les vices et la manière de les guérir; et le second, à discerner tellement l'ordre qui est entre les vertus, et à affirmer tellement notre âme dans leur plus haute perfection, qu'elle ne les pratique plus comme un esclave qui leur obéirait par contrainte et se rendrait à leur domination violente, mais qu'elle s'y plaise, et qu'elle s'en nourrisse comme du souverain bien, et qu'elle monte avec joie dans ce sentier qui est de soi si étroit et si difficile. Comment celui qui n'a pu encore reconnaître la nature et la source de ces vices, et qui n'a pas fait encore le moindre effort pour les déraciner, pourrait-il comprendre quel est l'ordre naturel entre les vertus, qui est le second degré de cette science actuelle, ou s'élever encore plus haut, c'est-à-dire à cette divine théorie, et à la contemplation des mystères les plus secrets? Car il est certain que celui qui n'aura pu surmonter les choses les plus aisées et les plus simples, ne pourra jamais passer à d'autres qui seront plus relevées et plus difficiles, et que lorsque nous ne comprendrons pas même ce qui est en nous, nous comprendrons bien moins ce qui se passe hors de nous.

Mais il faut toujours supposer qu'il y a bien plus de peine pour s'affranchir entièrement du vice, que pour acquérir la vertu. Je ne dis pas cela de moi-même, c'est la parole expresse de Dieu, qui comme Créateur connaît parfaitement les forces et la capacité de ses créatures.

«Voilà, dit-il, par son prophète, que je vous établis aujourd'hui sur les nations et sur les royaumes; afin que vous arrachiez, que vous détruisiez, que vous perdiez, que vous dissipiez, et que vous édifiez et plantiez. » Il marque quatre choses absolument nécessaires pour ôter tout ce qui est mauvais et dangereux, arracher, détruire, perdre, dissiper, et il n'en rapporte que deux pour acquérir la perfection de la vertu et de la justice, édifier et planter. D'où il paraît clairement qu'il est bien plus difficile de détruire et de déraciner les passions du corps et de l'âme, que d'y planter les racines, et d'y bâtir l'édifice des vertus. (Coll., XIV, 3. P. L.,

49, 955.)

Durée de la lutte. La guerre sera sérieuse et longue; que le soldat en s'enrôlant apporte toute sa générosité. Et qu'il se tienne toujours prêt à de nombreux combats.

Tant qu'un athlète de Jésus-Christ demeure dans ce monde, il ne cesse point d'y remporter de nouvelles victoires. Mais plus le nombre de ses victoires s'accroît, plus ses combats deviennent pénibles. Quand la chair est vaincue, combien d'adversaires irrités par cette victoire, combien de troupes d'ennemis s'élèvent-elles contre ce soldat de Jésus-Christ! Ce que Dieu permet de peur que se relâchant dans une paix molle et oisive, il n'oublie peu à peu qu'il est soldat, et que tombant dans une négligence honteuse, il ne perde le mérite et le fruit de ses victoires passées.

C'est pourquoi si nous voulons monter par tous les degrés des victoires de ce saint apôtre, nous devons garder le même ordre dans nos combats et dire d'abord comme lui : « Je cours non pas au hasard ni à l'aventure, ni donnant des coups en l'air ; mais je traite rudement mon corps et le réduis en servitude; afin qu'après avoir remporté la victoire dans ce combat, nous puissions encore dire avec; lui :

« Nous n'avons plue à combattre contre la chair et contre le sang, mais contre les Principautés et les Puissances, contre les Princes des ténèbres et contre les esprits de malice qui sont en l'air. »

Car nous ne pourrons entrer dans cette dernière lutte, si nous sommes vaincus en combattant notre chair, et si nous nous laissons surmonter pat l'intempérance de notre bouche. L'Apôtre aura raison de nous faire alors ce reproche : « Jusqu'ici vous n'avez eu que des tentations humaines et ordinaires. » (Inst., V, 19. P. L., 49, 235.)

On porte sa nature au désert. L'éloignement des hommes, pas plus que les murs du monastère, ne garantissent point contre les attaques.

Un frère se sentant souvent ému de colère dans le monastère, dit en lui-même : « Je m'en irai dans le désert, afin que n'y ayant là personne avec qui je puisse avoir rien à démêler, cette passion me laisse en repos. » S'en étant donc allé dans le désert, et demeurant seul dans une grotte, son pot qu'il avait rempli d'eau et fois à terre se renversa trois foie de suite. Ce qui l'ayant pris en colère, il le jeta et le cassa. Après, revenant à soi, il dit : « Le démon de la colère m'a trompé; car encore que je sois seul, elle ne laisse pas de me vaincre. Ainsi puisque partout où il y a combat nous avons besoin de patience et de l'assistance de Dieu, je m'en retournerai au monastère. » (Pélage, 33. P. L., 7.3, 901.)

Lassitude et découragement. Il n'y a pas de victoire définitive. Pachon a appris d'Evagre, un des plus valeureux capitaines, que des tentations violentes peuvent encore agiter un

corps victime de cruelles et persévérandes macérations.

Il y avait un nommé Pachon, âgé de soixante et dix ans, qui demeurait en Scété. Il arriva que me trouvant si tourmenté par des pensées d'impur et par des songes, que peu s'en fallait que la violence da trouble que cette tentation me donnait ne me fit quitter la solitude, je n'en parlais point à ceux auprès de qui j'étais, ni à Evagre même mon supérieur. Mais sans faire semblant de rien je m'en allai dans le désert où je passai quinze jours avec ces Pères qui sont en Scété et qui vieillissent dans une grande solitude, entre lesquels je rencontrais ce saint personnage Pachon, lequel ayant reconnu avoir plus d'ouverture de cœur que les autres, et être expérimenté en la vie spirituelle, je pris la hardiesse de lui découvrir ce que j'avais dans l'esprit. Sur quoi ce saint homme me dit :

Quoique vous me voyez déjà si fort avancé en âge et que j'ai passé quarante ans dans cette cellule, sans penser à autre chose qu'à mon salut, je ne laisse pas encore maintenant d'être tenté. En quoi il ajouta, en prenant Dieu à témoin qu'il disait vrai : Depuis douze ans qu'il y a que j'ai cinquante ans accomplis, il ne s'est pas passé un seul jour, ni une seule nuit, que je n'aie été tourmenté par cette fâcheuse persécution; ce qui m'ayant fait appréhender que Dieu ne m'eût abandonné, vu que le démon exerçait sur moi une puissance si tyrannique, je me résolus de mourir plutôt, quoique ma raison s'y opposât, que de me laisser emporter par l'inclination vicieuse de mes sens, à rien faire contre la pudeur. Étant ainsi sorti de ma cellule et courant deçà et delà dans le désert, je rencontrais la grotte d'une hyène, où j'entrai tout nu, et y demeurai tout le jour, afin que lorsque ces cruels animaux en sortiraient ils me dévorassent. Le soir étant venu, le mâle et la femelle de ces hyènes sortirent de leur tanière, et au lieu de me faire mal, vinrent me sentir et me lécher depuis la tête jusqu'aux pieds, puis me quittèrent lorsque je croyais qu'ils allaient me dévorer. Après avoir passé en ce lieu toute la nuit sans recevoir de mal et ayant ainsi sujet de croire que Dieu avait eu pitié de moi, je me levai et m'en retournai dans ma cellule, où le démon ayant cessé durant quelques jours de me tourmenter, il recommença avec encore plus de furie qu'auparavant, et me réduisit en tel état, que peu s'en fallut qu'il ne me portât jusqu'à commettre un crime. Car s'étant transformé en une jeune fille éthiopienne, que j'avais vue durant l'été en ma jeunesse ramasser des épis de blé, il m'excitait si violemment à offenser Dieu avec elle, qu'en étant outré de douleur, je lui donnai un soufflet, après lequel elle disparut. Plus de deux ans après (ce que vous pouvez assurément croire sur ma parole) ma main sentait si mauvais que je n'en pouvais souffrir la puanteur. Ce qui m'ayant mis dans un extrême découragement et fait perdre toute espérance de mon salut, je m'en allai errant ça et là dans cette vaste solitude, où je trouvai un petit aspic que je mis sur ma chair nue, afin que comme elle avait été la cause de ma tentation, les morsures qu'elle recevrait fussent aussi cause de ma mort. Mais Dieu par sa Providence et par sa grâce, fit que je n'en reçus aucun mal, et ensuite j'entendis dans mon esprit une voix qui me disait : « Retourne-t-en, Pachon, et combats sans crainte, puisque je n'ai permis au démon d'exercer sur toi un si grand pouvoir, qu'afin

que ton esprit ne s'enflât point d'orgueil ni de vanité, comme si tu pouvais par toi-même surmonter ces tentations. » Après cette instruction et la force qu'elle me donna, je retournai dans ma cellule, où je demeurai depuis ce temps avec confiance et ne me mettant point en peine de la guerre que le démon pourrait me faire; j'ai ptose le reste de mes jours en paix. Et cet immortel ennemi des hommes connaissant combien je le méprise, a toujours été depuis si rempli de confusion, qu'il n'ose plus s'approcher de moi. (Heract., 11. P. L., 74, 287.)

Bulletins du combat. La pratique de l'examen de conscience, qui u été organisée et réglementée par les ascètes modernes, est déjà prônée par Antoine.

Il recommande d'écrire ses défaites, comme si on devait rendre compte à un chef, pour que la honte à la pensée qu'elles seraient connues prévienne de nouvelles chutes.

Il les avertissait aussi de se bien souvenir de cette belle instruction de l'Apôtre : « Jugez-vous et éprouvez-vous vous-mêmes », afin qu'examinant de quelle sorte ils auraient passé le jour et la nuit, s'ils se trouvaient coupables de quelque chose, ils cessassent de pécher et que si eu contraire, ils n'avaient point commis de fautes, ils ne s'enflassent pas pour cela de vanité, mais continuassent à bien faire sans mépriser ou condamner leur prochain et ne se justifiant point eux-mêmes, selon cette autre parole de saint Paul : Ne jugez point avant le temps; mais attendez la venue de Jésus-Christ qui seul connaît les choses cachées.

C'est pourquoi none lui en devons laisser le jugement et ayant compassion des afflictions d'autrui, supporter les imperfections les uns des autres, en condamnant seulement nos propres défauts, afin d'acquérir avec soin les vertus qui nous manquent.

Il ajoutait qu'un moyen fort utile pour se préserver du péché, était que chacun marquât et écrivit même ses actions et les mouvements de son âme comme s'il eût dû en rendre compte à quelqu'un, s'assurant que la crainte et la honte de faire ainsi connaître leurs fautes les empêchaient non seulement de pécher, mais aussi d'avoir de mauvaises pensées. Car qui est celui qui péchant, voudrait ainsi se décrier lui-même ? Et, au contraire, ne voit-on pas que le désir de couvrir leurs fautes, porte les pécheurs à mentir plutôt que de les avouer? Ainsi donc comme nous ne voudrions pas en présence de quelqu'un commettre un péché avec une femme de mauvaise vie, de même si nous écrivions nos mauvaises pensées comme pour les faire voir à d'autres, nous prendrions garde à n'y plus retomber par la honte que nous aurions qu'elles fussent sues et ces choses que nous écririons, seraient à notre égard comme les yeux des solitaires, avec lesquels nous vivons. Ce qui ferait que rougissant de les écrire, comme si elles devaient être vues par eux, nous n'aurions plus à l'avenir de semblables pensées et nous conduisant de la sorte, nous pourrions réduire notre corps en servitude, plaire à notre Seigneur et mépriser toutes les embûches du démon. (Vit. Ant., 28. P. L., 73, 151.)

L'examen particulier. Qu'il faut découvrir quel est celui des péchés capitaux qui nous fait le plus la guerre, et nous appliquer particulièrement à le combattre.

C'est pourquoi il faut que nous entreprenions de telle sorte de combattre généralement tous ces vices, que chacun néanmoins reconnaisse celui dont il est principalement attaqué ? C'est contre celui-là qu'il doit- employer ses plus grands efforts; c'est celui-là qui doit occuper tous ses soins. Il doit travailler à abattre cet ennemi par l'austérité de ses jeûnes. Il doit l'attaquer sans cesse, et le percer en quelque sorte par ses prières, par ses larmes, par les soupirs de son coeur, comme par autant de flèches. Et lors même qu'il s'occupe de la sorte avec un travail infatigable et avec toute l'application de son coeur, pour se délivrer de cette passion, il doit offrir sans cesse à Dieu le sacrifice de ses prières et de ses larmes, en le conjurant de l'assister de sa grâce, et de lui assujettir cet ennemi. Car il est impossible que personne remporte une victoire sur quelque passion que ce soit, s'il ne reconnaît auparavant qu'il ne le peut faire par son propre travail, par ses propres forces, mais par le secours du Tout-Puissant quoiqu'il soit nécessaire en même temps, qu'il travaille jour et nuit avec un soin et une vigilance continus pour se délivrer de cette langueur.

Lorsqu'il sera entièrement quitte de cette première passion, qu'il rentre dans son coeur pour examiner quelle est celle de toutes les autres qui lui fait le plus de peine; qu'il entreprenne de la détruire par les armes de l'esprit et qu'il réunisse contre elle tous ses efforts. C'est ainsi que commençant toujours par combattre les vices les plus envieillis et les plus enracinés, il lui sera facile de vaincre les autres, parce que l'âme deviendra plus forte et plus courageuse par cette longue suite de victoires et que ne trouvant à combattre que des ennemis plus faibles que les premiers, elle n'aura dans ses combats que des succès très avantageux.

C'est de cette sorte que se conduisent ceux qui par l'espérance d'un grand prix s'exposent à combattre devant les rois, toutes sortes de bêtes farouches. Ces personnes portent toujours leurs premiers coups contre les animaux les plus fiers, et n'attaquent d'abord, lorsqu'elles sont encore fraîches, que les bêtes les plus fortes et les plus furieuses, parce qu'elles espèrent qu'ayant vaincu celles-là, il leur sera aisé de se défaire des autres. Ainsi nous, en combattant d'abord les passions les plus fortes et n'en trouvant plus que de plus en plus faibles, nous serons assurés d'une victoire parfaite.

Et il ne faut pas s'imaginer que l'âme s'attachant ainsi à combattre une seule passion perde le soin de se défendre des autres; et qu'ainsi ne se mettant point à couvert de leurs traits, elle puisse sans qu'elle y pense être blessée. Car il est impossible que celui qui s'applique tant à purifier son coeur et emploie tous les efforts de son esprit pour combattre le vice qui le presse davantage, n'ait en même tempe une horreur générale de tous les autres et ne veille sana cesse contre leurs attaques. Car comment pourrait-il espérer de remporter la victoire sur le vice qui le tourmente le plus, lorsqu'il se rendrait indigne d'en être délivré par cette

attache volontaire qu'il aurait aux autres? (Coll. V, 14. P. L., 49, 629.)

II. Le démon.

Les Pères ont fait entrer cette maxime que la vie est un combat, dans les esprits les moins capables de saisir les abstractions. Les grandes toiles et les enluminures, les fresques, les bas-reliefs des chapiteaux et des stalles, à toutes les époques de l'art chrétien ont présenté aux yeux des fidèles les luttes des démons avec le patriarche des solitaires. Saint Athanase et les biographes des grands ascètes n'ont pas entendu faire un récit symbolique. La réalité des coups portés par les mauvais esprits, les disciples ont pu la constater dans l'épuisement et les horribles blessures de leurs maîtres, au sortir du combat. Ces plaies glorieuses sont la marque de la colère et de l'acharnement de l'ennemi de la nature humaine à l'égard de ceux qui l'ont mis plusieurs fois en déroute. Ces violences sont l'aveu de ses précédentes défaites. Au début des engagements, il essaie de visions terrifiantes, de sifflements, de cris, de bruits assourdissants. Plus dangereux encore, il s'insinue en de gracieuses apparitions, que suivent des attitudes provocantes, des attentats effrontés sur les sens. Il use enfin de la dernière ressource de ceux dont la faiblesse est dévoilée, de l'enfant dont les pleurs n'ont plus le don d'émouvoir, il essaie de faire rire, d'obtenir ainsi une détente, de reprendre la conversation.

A mesure qu'on s'éloigne des temps héroïques, ces phénomènes sensibles se font plus rares. D'après Cassien et d'autres moines d'expérience et de sens, il y a de cela plusieurs raisons. La puissance du Rédempteur se fait davantage sentir et permet moins d'insolence aux démons dans les pays conquis à la vraie foi, où sont nombreuses les églises, où se multiplient les messes et les prières, où la croix et les images des saints affirment la prise de possession.

Dans leurs récits de diableries dont ils n'auraient pas eu l'idée en France, les missionnaires donnent la même explication.

Bien plus simple est la raison de l'abbé Abraham

« Eh! le démon n'a pas besoin de se mettre en frais! Mais les personnes et les objets extérieurs qui se présentent au moine suffisent à exciter ses passions. Il fallait une action plus vive sur les yeux d'un Macaire ou d'un Paphnuce ! » Les démons n'ont plus maintenant qu'à encourager le mouvement de l'imagination, pas n'est besoin d'apparitions extérieures.

D'ailleurs les principes de la tactique des deux côtés restent les mêmes, et les conseils des Pères s'appliquent à tous ceux qui sont éprouvés, sans qu'ils aient à reconnaître jusqu'où va l'intervention des malins esprits. Dans la langue spirituelle et même dans l'usage courant, les expressions « action du démon » et « tentation » s'appellent l'une l'autre, sont prises l'une pour l'autre. Une victime du « démon de l'avarice » peut n'avoir jamais vu paraître de diable, déguisé ou non.

... La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,

Quelque diable aussi me poussant...

Le mot d'ordre est la confiance. Si l'on ne doit pas s'aventurer comme Antoine à narguer et à défier les démons, on ne doit pas oublier que les armes qui promettent la victoire sont toujours à portée. Il est bien vrai, leur armée est immense, l'atmosphère où nous vivons en est remplie. Il est vrai, par nature ils nous sont supérieurs, par leur intelligence, par leur pouvoir sur les corps vivants et inanimés, Mais le Sauveur qu'ils attaquent dans les hommes limite l'exercice de leur puissance.

Le signe de la croix, les saintes invocations, les versets de l'Écriture suffisent souvent à les mettre en fuite; ces pratiques sont de tous temps, qui contiennent l'humble aveu de notre dépendance des lois de la création matérielle. Aux suggestions grossières, il n'y a qu'à répondre avec une promptitude énergique. Devant des insinuations plus subtiles, des apparences de bien, il faut user d'examen, voir la suite des images, des idées, des sentiments. Le grand critérium de l'action diabolique c'est le trouble et la tristesse où elle laisse l'âme; Les fruits de l'Esprit sont la joie et la paix.

Mais que l'ascète domine ses impressions, qu'il reste maître de ses mouvements, qu'il contrôle les images qui se présentent! Le démon ne connaît pas l'intime de l'âme, il ne juge que sur les mouvements extérieurs ou les modifications des organes.

Pas plus que l'obsession, la tentation violente n'est marque d'un mauvais état de l'âme, de même que, nous l'avons vu, les miracles ne sont pas la garantie de la persévérence.

Les apparitions angéliques n'ont pas été décrites aussi copieusement. Mais ne nous laissons pas épouvanter par la multitude des noirs Éthiopiens, l'abbé Isidore détourne les regards de l'occident où se précipitent dans les ténèbres ceux qui ont été créés princes de lumière, il invite à se retourner vers l'Orient, vers la lumière grandissante, vers les troupes des bons anges qui apportent la promesse de la victoire.

Les combats d'Antoine. Contre la jeune vertu d'Antoine⁵ le démon s'est servi de ses armes ordinaires, l'attrait des jouissances qui s'offrent à ceux qui entrent dans la vie. Les tentations communes ayant échoué, il recourt à des moyens plus puissants de séduction, aux apparitions provocantes, aux chatouillement éhontés.

⁵Saint Antoine, le patriarche des solitaires (mort vers 356 à l'âge de 105 ans). Ecouteant la lecture de l'Évangile, il entend comme adressées à lui-même les paroles : « Allez, vendez tous vos biens. » Il obéit et se donne à la vie solitaire. Sa réputation de vertu lui amène beaucoup de disciples. Importuné par les visites, il s'éloigne des rives du Nil. Il se fixe sur une montagne non loin de la Mer Rouge, où le monastère copte de Saint-Antoine garde son souvenir. — Il descendit à Alexandrie pour servir les martyrs. Il y retorna peu avant sa mort pour soutenir saint Athanase dans son combat contre les Ariens.

De nouveau vaincu, il se venge, il accable Antoine de coups, il le laisse étendu couvert de blessures. Quelle est la raison de ces cruautés? Est-ce une tactique? Ces attaques cependant paraissent bien moins dangereuses. A-t-il la prétention de faire demander grâce? Veut-il du moins que la crainte amène Antoine à modérer ses austérités?

En toute hypothèse, il se révèle l'ennemi de la nature humaine et montre le dessein qu'il a de torturer le corps de ses victimes qui auront été vaincues par ses flatteries.

Mais le démon qui hait tout ce qui est digne de louanges et qui envie toutes les bonnes actions des hommes, ne pouvant souffrir de voir une personne de cet âge se porter avec tant d'ardeur dans un tel dessein, résolut d'user contre lui de tous les efforts qui seraient en sa puissance. La première tentation dont il se servit pour le détourner de la vie solitaire, fut de lui mettre devant les yeux les biens qu'il avait quittés, le soin qu'il était obligé d'avoir de sa soeur, la noblesse de sa race, l'amour des richesses, le désir de la gloire, les diverses voluptés qui se rencontrent dans les délices, et tous les autres plaisirs de la vie. Il lui représentait d'un autre côté les extrêmes difficultés et les travaux qui se rencontrent dans l'exercice de la vertu, la faiblesse de son corps, le long temps qui lui restait encore à vivre; et enfin pour tâcher à le détourner de la sainte résolution qu'il avait prise, il éleva dans son esprit comme une poussière et un nuage épais de diverses pensées, Mais se trouvant trop faible pour ébranler un si ferme dessein que celui d'Antoine et voyant qu'au lieu d'en venir à bout il était vaincu par sa constance, renversé par la grandeur de sa foi, et porté par terre par ses prières continues, alors se confiant avec orgueil, selon les paroles de l'Écriture, aux armes de ses reins, qui sont les premières embûches qu'il emploie contre les jeunes gens, il s'en servit pour l'attaquer, le troubant la nuit, et le tourmentant le jour de telle sorte, que ceux qui se trouvaient présents voyaient le combat qui se passait entre eux.

Le démon présentait à son esprit des pensées d'impureté, mais Antoine les repoussait par ses prières. Le démon chatouillait ses sens, mais Antoine rougissant de honte, comme s'il y eût en cela de sa faute, fortifiait son corps par la foi, par l'oraison, et par les veilles. Le démon se voyant ainsi surmonté prit de nuit la figure d'une femme et en imita toutes les actions afin de le tromper; mais Antoine élevant ses pensées vers Jésus-Christ et considérant quelle est la noblesse et l'excellence de l'âme qu'il nous a donnée, éteignit ces charbons ardents dont il voulait par cette tromperie embraser son cœur. Le démon lui remit encore devant les yeux les douceurs de la volupté; mais Antoine comme entrant en colère et s'en affligeant, se repréSENTA les géhennes éternelles dont les impudiques sont menacés, et les douleurs de ce remords, qui comme un ver insupportable rongera pour jamais leur conscience.

Ainsi en opposant ces saintes considérations à tous ces efforts, ils n'eurent aucun pouvoir de lui nuire. Et quelle plus grande honte pouvait recevoir le démon, lui qui osé s'égaler à Dieu, que de voir une personne de cet âge se moquer de lui, et que se glorifiant, comme il fait, d'être par sa nature toute spirituelle au-dessus de la chair et du sang, de se trouver

terrassé par un homme revêtu d'une chair fragile ? Mais le Seigneur qui par l'amour qu'il nous perte a voulu prendre une chair mortelle, assistait son serviteur, et le rendait victorieux du démon, afin que chacun de ceux qui combattent contre lui, puissent dire aven l'Apôtre : « Non pas moi, mais la grâce de Dieu qui est en moi. (Vit. Ant., 4. P. L., 73, 129.)

Le Compagnon invisible. Antoine est-il soutenu seulement par la fierté de l'athlète qui ne veut pas avoir le dessous ? Ses sentiments sont d'un ordre plus élevé. Il ne veut pas être séparé de Jésus-Christ, il ne veut pas descendre de cette intimité où l'ascèse l'a porté. Son maître n'apparaît pas à ses regards. Il laisse au démon cet avantage des apparitions sensibles. Mais sa voix dont l'accent ne trompe pas se fait entendre; à la plainte d'Antoine : « Où étiez-vous donc, Seigneur? » — Il répond : « J'étais ici, avec toi. »

Ne pouvant se tenir debout à cause des blessures qu'il avait reçues du démon, il priait couché par terre; et après avoir achevé sa prière, il criait à haute voix : « Me voici ! Antoine n'appréhende point les maux que vous lui pouvez faire! et quand vous m'en feriez encore de beaucoup plus grands, rien ne me saurait séparer de l'amour de Jésus-Christ. »

Mais cet ennemi irréconciliable des saints, s'étonnant de ce qu'après avoir été si maltraité de lui, il avait encore la hardiesse de revenir, assembla ces autres malheureux esprits, qui comme des chiens enragés sont toujours prêts à déchirer les gens de bien, et tout transporté de dépit et de fureur leur dit : « Vous voyez comme nous n'avons pu dompter cet homme, ni par l'esprit de fornication, ni par les douleurs que nous lui avons fait souffrir en son corps; mais qu'au contraire il a encore la hardiesse de nous défier, préparons-nous donc à l'attaquer d'une autre manière, puisqu'il ne nous est pas difficile d'inventer diverses sortes de méchancetés pour nuire aux hommes. » En suite de ces paroles, cette troupe infernale excita un si grand bruit, que toute la demeure d'Antoine en fut ébranlée, et les quatre murailles de sa cellule étant ouvertes les démons y entrèrent en foule, et prenant la forme de toutes sortes de bêtes farouches et de serpents, remplirent incontinent ce lieu de diverses figures de lions, d'ours, de léopards, de taureaux, de loups, d'aspics, de scorpions et d'autres serpents, chacun desquels jetait des cris conformes à sa nature. Les lions rugissaient comme le voulant dévorer; les taureaux semblaient être prêts à le percer de leurs cornes; et les loups à se jeter sur lui avec furie; les serpents se traînant contre terre s'élançaient vers lui, et il n'y avait un seul de ces animaux dont le regard ne fût aussi cruel que farouche, et dont le siflement ou les cris ne fussent horribles à entendre.

Antoine étant ainsi accablé par eux et percé de coups, sentait bien augmenter en son corps le nombre de blessures; mais son esprit incapable d'étonnement, résistait à tous ces efforts avec une constance invincible.

Jésus-Christ n'abandonnant pas son fidèle serviteur dans un si grand combat, vint du ciel à son secours. Antoine levant les yeux vit le comble du bâtiment s'entr'ouvrir, et un rayon

resplendissant dissiper les ténèbres et l'environner de lumière. Soudain tous les démons disparurent, toutes les douleurs cessèrent et le bâtiment fut rétabli en son premier état. Antoine connut aussitôt que le Seigneur étant venu pour l'assister, remplissait ce lieu-là de sa présence, et ayant encore davantage repris ses esprits, et se trouvant soulagé de tous ses maux, il dit en adressant la parole à cette divine lumière : « Où étiez-vous mon Seigneur et mon Maître? Et pourquoi n'êtes-vous pas venu dès le commencement, afin d'adoucir mes douleurs? » Alors il ouït une voix qui lui répondit : « Antoine, j'étais ici, mais je voulais être le spectateur de ton combat; et maintenant que je vois que tu as résisté courageusement sans céder aux efforts de tes ennemis, je t'assisterai toujours et rendrai ton nom célèbre par toute la terre. » Ayant entendu ces paroles il se leva pour prier, et sentit en lui tant de vigueur qu'il connut que Dieu lui avait rendu beaucoup plus de force qu'il n'en avait auparavant. Il avait alors trente-cinq ans. (Vit. Ant., 8, 9. P. L., 73, 131.)

Le Démon comédien. Les artistes hollandais qui ont introduit des scènes comiques dans la tentation de saint Antoine paraissent s'être inspirés des récits des combats de Pacôme. Les démons se rangent devant lui dans une procession solennelle, ils se mettent en troupe et s'acharnent à remuer une feuille d'arbre. Il semble qu'ils aient voulu abuser de la bonté du saint, de sa disposition à la sympathie universelle, de son habitude de sourire. Ils ne réussissent pas, car dans cette vertu il n'y avait pas mélange de faiblesse.

Du doux et invincible Pacôme ils se vengent comme d'Antoine, et ils le laissent meurtri de coups.

Ce saint avait accoutumé de s'en aller pour prier en des lieux reculés et fort éloignés de son monastère; et souvent lorsqu'il revenait, les démons comme par moquerie marchaient en rang devant lui, ainsi qu'on marche devant un magistrat, et se disaient les uns aux autres :

« Faites place à l'homme de Dieu ! » Mais Pacôme fortifié par la confiance qu'il avait en Jésus-Christ notre Sauveur, méprisait toutes ces fictions ridicules, et n'en tenait pas plus de compte que s'il eût entendu aboyer des chiens. Alors ces esprits malheureux voyant que son invincible fermeté n'avait pu être ébranlée par tant de combats, formèrent comme un gros bataillon et se jetèrent avec impétuosité sur lui, puis environnèrent de tous côtés le lieu où il demeurait, et il sembla au saint , qu'ils l'avaient ébranlé de telle sorte jusque dans les fondements, qu'il crut qu'ils l'avaient entièrement mis par terre. Mais rien n'étant capable de l'épouvanter, il chantait à haute voix, en faisant résonner les cordes de cette lyre spirituelle de son âme qu'il était si accoutumé de toucher en la présence de son Sauveur et de son Maître : « Dieu est notre force et notre refuge. Il nous assiste dans nos plus grandes tribulations. Et ainsi quand la terre serait changée de place, je ne serais point ému de crainte. » Il n'eut pas plus tôt achevé ces paroles que tout le tumulte cessa, et les efforts de ses ennemis s'en

allèrent en fumée.

Ainsi ils se retirèrent pour un peu de temps, comme des chiens qui s'en vont lorsqu'ils sont las et reviennent après avec plus d'avantage. Car, comme le saint ayant fait la prière, travaillait à son ouvrage ordinaire, le démon lui apparut sous la forme d'un coq d'une monstrueuse grandeur, qui après avoir jeté plusieurs grands cris se lança sur lui comme pour le déchirer avec ses ongles. Mais ayant armé son front du signe de la croix, et soufflé contre lui, il le mit aussitôt en fuite. Car il connaissait toutes ses finesse, et il était fortifié de la crainte de Dieu, et méprisait toutes ses illusions. Aussi, bien qu'il l'attaquât sans cesse, il n'en recevait aucun dommage, et comme une tour inébranlable, il soutenait tous ses efforts avec une constance invincible.

A quelque temps de là, une grande multitude de démons s'efforça de tenter ce serviteur de Dieu par une sorte d'illusion. Car plusieurs d'entre eux s'étant unis attachèrent, ce lui semblait, de grosses cordes à une feuille d'arbre, et se rangeant par troupes de côté et d'autre, la tiraient avec un extrême effort, et s'entr'exhortaient à cette entreprise, comme s'il eût été question de remuer une pierre d'une pesanteur prodigieuse. Ce que ces malheureux esprits faisaient, afin de le porter à quelque ris excessif par une action si ridicule, et de le lui reprocher ensuite. Pacôme gémit en son cœur de leur impudence ; et après avoir, à son ordinaire, eu recours à Dieu par la prière, la puissance de Jésus-Christ dissipia aussitôt toute cette multitude. (Vit. Pacom., 17. P. L., 73, 240.)

La Fin de l'âge héroïque. Déjà à des solitaires du Ve siècle ce merveilleux diabolique paraissait de l'histoire lointaine. N'ayant rien éprouvé de semblable, ils demandaient, peut-être avec un accent de scepticisme, qu'elle était la raison de cette longue trêve générale.

Sérénus donne l'explication déjà donnée par Antoine : le désert qui était autrefois le domaine des démons a été conquis par le Christ. Il y a une autre raison qui se prête aux développements d'une conférence : la lâcheté de ceux qui se disent les soldats du Christ.

Nous voyons assez, et par notre expérience et par le rapport de nos anciens, que les démons n'ont pas aujourd'hui la même force qu'ils avaient autrefois dans le premier établissement des anachorètes, lorsqu'il n'y avait encore que peu de solitaires dans le désert. Car ils étaient alors si furieux, qu'il n'y avait que très peu de personnes, et très avancées en âge et en vertu, qui pussent supporter les maux qu'ils leur faisaient dans la solitude. Dans les monastères mêmes, où l'on demeurait huit ou dix ensemble, ils faisaient tant de désordres et de violences, et attaquaient si souvent les religieux d'une manière toute visible, qu'ils n'osaient dormir tous ensemble durant la nuit; mais lorsque les uns prenaient un peu de sommeil, les autres continuaient la veille sans discontinuer ou la prière, ou la lecture, ou le chant des psaumes. Et lorsque la nécessité de la nature forçait ceux-ci à se reposer, ils allaient auparavant réveiller les autres, afin qu'ils fissent à leur tour la garde et la sentinelle

contre ces ennemis qui ne dorment point.

Il paraît par là que cette assurance dans laquelle vivent aujourd’hui dans le désert, non seulement les vieillards comme nous, qui peu-vent mieux se soutenir à cause de leur expérience, mais les plus jeunes solitaires, ne vient ce me semble, que de deux raisons : car ou nous devons l’attribuer à la grâce et à la vertu de la croix, qui ont pénétré jusqu’au fond des déserts les plus reculés, et qui se répandant partout, tiennent comme captive la malice de l’ennemi, ou peut-être même à notre négligence qui rend les démons plus lents à nous attaquer, et qui fait qu’ils dédaignent de faire contre nous les mêmes efforts qu’ils faisaient contre ces généreux athlètes de Jésus-Christ, croyant que, cessant ainsi de nous combattre, et nous donnant lieu par là de nous relâcher et de nous tenir moins sur nos gardes, ils pourront nous surprendre et nous vaincre plus aisément. (Coll., VII, 23. P. L., 49, 700.)

-
- -

L’abbé Poemen⁶ demanda à l’abbé Abraham :

« Comment les démons nous attaquent-ils? » Le vieillard répondit : « Les démons ne combattent pas avec nous, la raison en est que nous faisons ce qu’ils veulent nous voir faire, mais ce sont nos passions qui sont les démons et elles nous persécutent ». « Veux-tu savoir avec qui combattaient les démons ? — Avec un abbé Moïse, avec des saints comme lui. Mais nous, ce sont les tendances de notre coeur qui sont nos ennemis. » (Pasch., XXV, 3. P. L., 73, 1049.)

Le secours à proportion de l’attaque. Nous ne devons pas aussi ignorer que les démons n’ont pas tous la même cruauté ni la même rage, comme ils n’ont pas tous la même force ni la même malice. Ceux qui commencent, et ceux qui sont faibles ne sont tentés que par les démons les plus faibles; et quand ces premiers sont surmontés, il leur en succède de plus forts, qui attaquent toujours et qui pressent de plus en plus les athlètes de Jésus-Christ. Ainsi, plus on a de force, plus la guerre est rude ; et plus on avance plus on est tenté. Car jamais personne, quelque saint et parfait qu’il peut être, ne pourrait suffire à tant d’ennemis, ni se dégager de leurs pièges et de leurs artifices; et jamais il ne pourrait soutenir les efforts continuels de leur cruauté et de leur rage, si le Sauveur qui préside à cette guerre négalaît par sa grâce et sa bonté la force de ceux qui résistent à celle de ceux qui attaquent ; s’il ne donnait des bornes à leurs violences et s’il ne nous rendait la tentation supportable, en nous en faisant sortir heureusement comme dit l’Apôtre. (Coll., VII, 20. P. L., 49, 694.)

⁶Poemen, venu très jeune à Scété, vers 390, mort en 460; cinq de ses frères furent également, solitaires. Elève des grands maîtres, il eut lui-même une grande autorité. Bossuet a mis en relief son rôle dans l’établissement de la tradition. Un grand nombre d’apophthegmes sont sous son nom. Lorsqu’il arrivait à Scété, Cassien avait déjà plusieurs années de stage.

L'Armée des anges. Qu'on ne doit pas s'étonner du grand nombre des démons qui nous attaquent, puisque la farce de Dieu qui nous assiste est bien plus grande que toute la force de ces esprits.

Tous ceux qui ont éprouvé quelle est la guerre de l'homme intérieur, ne savent que trop, que nous sommes continuellement assiégés de rios ennemis. Mais nous ne les regardons comme lès ennemis de notre salut, que parce que nous croyons qu'ils nous portent au trial, et non parce qu'ils nous y entraînent. Il n'y aurait point d'homme qui pût éviter le péché dont ils le tentent, s'ils avaient autant de force pour le lui faire faire malgré lui, comme ils ont de malice pour le lui inspirer. C'est pourquoi, comme ils peuvent de leur côté, nous inciter au mal, il est aussi dans la liberté de notre volonté, ou de rejeter leurs tentations, ou d'y consentir.

Si nous craignons les attaques et les violences du démon, considérons combien est puissante la main de Dieu qui nous assiste et nous protège, selon la parole de l'apôtre saint Jean : « Celui qui est dans vous, est plus grand que celui qui est dans le monde. » Sa grâce est beaucoup plus forte pour nous soutenir que ne sont toutes les troupes des démons pour nous abattre. Dieu ne nous propose pas seulement le bien, mais il nous pousse encore pour le faire ; et quelquefois même il entraîne les âmes pour les sauver, lorsqu'elles ne le connaissent pas, et malgré elles. Il est certain que le démon ne peut séduire que ceux qui veulent bien consentir à ses persuasions. C'est ce que l'Ecclésiaste exprime clairement par ces paroles : « Parce que ceux qui se laissent aller tout d'un coup à faire le mal, ne font point de résistance, le coeur des enfants des hommes est rempli de malice en eux-mêmes pour faire toutes sortes de maux. » (Coll., VII, 8. P. L., 49, 677.)

-
- -

L'abbé Moïse⁷, qui habitait dans le lieu appelé Pétra, subit un jour une attaque si impétueuse du démon de fornication qu'il ne put garder sa cellule, mais s'en alla trouver le saint abbé Isidore et lui rapporta quelle était la violence de la tentation. L'abbé Isidore le consolait en lui citant les témoignages de l'Écriture et l'engageait à retourner à sa cellule.

Mais Moïse ne s'y décidait pas. Alors Isidore et Moïse montèrent sur le sommet de la cellule et Isidore dit : « Regarde vers l'Occident. » Et il vit une multitude de démons dans un tumulte furieux comme se préparant au combat. Puis Isidore dit : « Regarde vers l'Orient. » Et il vit une multitude innombrable de saints Anges, l'armée des puissances célestes, glorieuse et plus resplendissante que la lumière du soleil. « Ceux que tu as vus à l'Occident, dit Isidore, voilà ceux qui attaquent les saints; ceux que tu as aperçus à l'Orient, voilà ceux que Dieu envoie au secours des saints. Reconnais donc que le nombre et la force sont de notre

⁷Heracl., 21. P. L., 74, 299.

côté, comme dit Elisée. »

Réconforté par ces paroles dans le Seigneur le saint abbé Moïse retourna dans sa cellule, rendant grâce et glorifiant la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (Heracl., 7. P. L., 74, 278.)

III. La Grâce.

Quelle que soit la violence des démons, qu'ils agissent ou non sur les sens, c'est en définitive toujours en soi-même que l'athlète trouve le vrai champ clos du combat. A lui de résister, à lui de garder la paix en maintenant soumises et loyales ces puissances intérieures toujours portées à devenir complices de l'ennemi.

L'effort personnel, nos pères l'ont excité et exalté avec plus de force qu'aucun philosophe et aucun professeur d'énergie. Mais avec autant de conviction et d'insistance, ils ont prêché que toutes les ressources personnelles du plus vaillant athlète sont incapables de lui donner la victoire. Il sera certainement vaincu s'il ne reçoit pas le secours d'une force supérieure. Et il ne s'agit pas d'un secours extérieur mais d'un principe intérieur d'action, qui élève nos facultés.

Ce qui distingue les Pères du désert, et avec eux tous les Pères et docteurs, du philosophe étranger au dogme révélé, ce n'est pas tant qu'ils reconnaissent l'intervention d'esprits, bons ou mauvais, ou la Providence d'un Créateur, c'est la foi au Dieu fait homme agissant en ceux qu'il a rachetés. « Ce fut la première victoire d'Antoine ou plutôt la victoire du Sauveur par Antoine. Le contenu de la morale chrétienne, l'ensemble et les détails des obligations, peut être admis et défendu par un incroyant, mais non pas sa vraie philosophie, d'où on ne peut pas abstraire le rôle de la grâce. Sans elle l'ascète le plus courageux et le mieux exercé sera vaincu par la fornication. Et la grâce est nécessaire, non seulement dans les combats d'une extrême gravité, mais dans l'accomplissement de n'importe quelle action méritoire.

Cassien aurait pu compléter sa première conférence en tirant les conséquences du principe fondamental : nos actions sans la grâce n'auraient pas de proportion avec la fia bienheureuse, nous ne pourrions sans la grâce diriger notre intention vers elle et, par conséquent, nous ne pourrions pas poser la moindre action vraiment bonne. Ainsi, pour l'intelligence de notre vie morille, il est nécessaire de rappeler le dogme de notre élévation surnaturelle, de la chute et de la rédemption.

Cassien développe les principes : s'attribuer à soi-même comme au seul auteur les bonnes œuvres, c'est commettre un vol sacrilège.

Il faut voir Dieu agissant dans l'inspiration généreuse, dans l'action, dans la persévérance.

L'intelligence laissée à elle-même aura d'un livre saint une connaissance qui paraîtra com-

plète ; sans la lumière d'en haut elle n'aura pas saisi ce qui est utile au salut.

Les premiers mouvements, les désirs, les décisions, les efforts, s'ils ne sont pas vains, ont Dieu pour auteur.

Ces affirmations catégoriques, ce n'est évidemment pas la raison laissée à elle-même qui les présente, quoique par une observation dont il a l'habitude, celui qui vise à la perfection puisse en percevoir parfois la vérité par sa conscience. L'indigence qu'il sent en lui-même lui permet de supposer chez tous les hommes rachetés un besoin pareil qu'ils peuvent confusément sentir. Mais comment faire avouer à tous cette impuissance, faire admettre la nécessité du secours? Celui qui n'a pas l'humble foi de nos solitaires s'étonnera, voudra venger la dignité de la personne humaine, proclamera le témoignage rendu par sa conscience au pouvoir qu'il a en lui, se récriera contre les conséquences qu'il entrevoit déterministes et fatalistes.

Nos maîtres et nos amis du désert n'ont pas de peine à saisir ces étonnements. Si la doctrine révélée n'a rencontré chez eux nulle répugnance, ils ont eu très vive la crainte d'une fausse interprétation.

Suivez les préoccupations de Cassien de ne pas compromettre le libre arbitre. Comme il y revient! Il s'est posé avec d'autres la question : Si Dieu fait tout, quelle part d'action reste à l'homme? Même admise une part de l'homme, si Dieu détermine les secours efficaces, comment l'homme sera-t-il libre? Il essaie de résoudre le problème. A certains moments il s'engage dans des explications aventureuses et emploie des formules suspectes. Mais il ne reste pas longtemps sur ce terrain dangereux, il revient à des positions sûres. Que dit-il autre chose que Bossuet : « Tenons fortement les deux bouts de la chaîne... »?

N'examinant pas l'orthodoxie de Cassien et ne faisant pas l'histoire de ce mouvement d'idées ou de cet état d'esprit, qu'au XVI^e siècle on a nommé semi-pélagianisme, nous ne citons que les textes affirmant la doctrine catholique. Dans les phrases qui ont excité le réquisitoire de Prosper, Cassien, cesse-t-il d'être le témoin de la tradition du désert? Certainement non, si l'on regarde la tendance profonde. En montrant de la surprise devant certaines formules de saint Augustin, Cassien manifeste le sentiment des Pères Orientaux. Lorsque, sortant de son rôle d'exhortateur spirituel, il hasarde des propositions qui peuvent fournir les premiers traits d'un système théologique, il ne parle pas autrement que saint Jérôme et d'autres Pères. Mais il n'a pas su tenir compte du progrès des idées et de la controverse ni mettre ses formules au point.

Au temps de la controverse de auxiliis, les partisans de la Science Moyenne furent accusés d'être les disciples de Cassien. Ils se justifièrent; la logique de leur système ne les obligeait pas à admettre les expressions dénoncées chez le collateur. Mais nous ne croyons pas nous aventurer en disant que si Cassien avait soumis son manuscrit à un moliniste, ce dernier

n'aurait eu à corriger ou à élaguer que quatre ou cinq phrases pour éviter à son ami le danger de toute censure.

Lémotion de Dorothée en racontant l'histoire de la pauvre enfant abandonnée à des païens, sa sympathie qui se refuse à la damner ne l'inclinaient pas vers le système des augustiniens rigides sur la prédestination.

La confiance ne les quitte pas quand ils contemplent le terrible mystère. Ils pensent à la puissance de la supplication, cette revanche de notre faiblesse, ils voient avec Climaque la grâce accordée à la prière, et sans se laisser troubler par les discussions, ils résument toute leur doctrine dans le commentaire du Deus in adjutorium que l'Eglise après eux a pris l'habitude de répéter dans sa prière publique, lex orandi, lex credendi.

Nécessité de la grâce. La guerre entreprise exige des forces que jamais l'homme ne trouvera en lui-même. D'où la nécessité d'avoir le Ciel pour allié.

Cette vérité Cassien l'établit sur nombre de textes de l'Écriture.

Nous devons donc suivre la trace de nos Pères. Nous devons tellement travailler à acquérir la pureté du cœur par les jeûnes, par les veilles, par la prière, par la contrition du cœur et la mortification du corps, que nous ne perdions pas néanmoins tant de travaux par notre orgueil. Nous devons être si éloignés de croire que nous puissions acquérir la perfection par notre propre travail, que nous devons au contraire être très persuadés que si la grâce ne nous excite, nous ne pouvons pas même faire ces efforts que nous faisons pour tâcher de devenir parfaits. Il faut que le secours de Dieu nous assiste dans ces travaux, que Dieu nous les inspire par sa grâce, qu'il nous y exhorte, et qu'il nous y force en quelque façon, en la répandant dans nos coeurs comme il a coutume de faire en nous visitant, ou par lui-même ou par les autres.

Enfin Jésus-Christ même, l'auteur de notre salut, nous montre quels sentiments nous devons avoir et ce que nous devons confesser dans chacune de nos actions : « Je ne puis, dit-il, faire rien de moi-même, mon Père qui demeure en moi, fait lui-même les actions que je fais. » Il dit, selon l'homme dont il s'était revêtu, qu'il ne peut rien faire de lui-même. Et nous croirions, nous autres qui ne sommes que terre et que cendre, que nous n'aurions pas besoin du secours de Dieu dans les choses qui regardent notre salut? Apprenons donc enfin dans la vue de notre faiblesse et du secours qui nous soutient, à dire avec les saints tous les jours : « J'ai été poussé; j'ai été ébranlé, afin de tomber par terre, mais le Seigneur m'a soutenu. Le Seigneur est devenu ma force et ma gloire, il est devenu mon Sauveur. Si le Seigneur ne m'eût secouru mon âme allait demeurer dans l'enfer. Lorsque je disais : Mon pied est ébranlé, votre miséricorde, mon Dieu, me secourait aussitôt, vos consolations ont répandu la joie dans mon âme, à proportion des douleurs que j'ai souffertes, dans mon coeur... »

Enfin, lorsque nous repasserons dans notre esprit, par un sentiment de reconnaissance, toutes les grâces que nous avons reçues de Dieu, toutes les tentations dans lesquelles il nous a soutenus, toutes les lumières et les connaissances qu'il nous a données, tout le discernement dont il nous a remplis, toute la force dont il nous a revêtus, tous les ennemis qu'il a mis en fuite devant nous et la puissance qu'il nous a donnée de les dissiper comme le vent dissipe la poussière, crions avec un profond sentiment : « Je vous aimerai, Seigneur, qui êtes ma force; le Seigneur est mon soutien, mon refuge, mon libérateur. Mon Dieu est celui qui m'aide et j'espérerai en lui. Il est mon protecteur et l'appui qui me sauve. C'est lui qui a pris ma défense. Je louerai le Seigneur et l'invoquerai et je serai délivré de mes ennemis. » (Inst., XII, 16, 17. P. L., 49, 451.)

Appel à l'expérience. Il est des moments, surtout dans la défense de la pureté, où nous sentons ce besoin du secours surnaturel.

Si nous avons donc fait une ferme résolution dans notre coeur d'entrer comme il faut dans ce combat où l'apôtre saint Paul entra autrefois, hâtons-nous de combattre de toute notre force contre cet esprit impur, non en nous appuyant sur nous-mêmes, qui ne pouvons rien dans un si pénible combat, mais sur la grâce et sur le secours de Dieu. Il est impossible que l'âme ne soit attaquée de ce vice jusqu'à ce qu'elle reconnaîsse sensiblement que cette guerre qu'elle fait est au-dessus de ses forces, et qu'elle ne peut, par son seul travail remporter la victoire sur cet ennemi, si Dieu ne la soutient et ne la protège par sa grâce toute puissante. (Inst., VI, 5. P. L., 49, 272.)

Ceux qui ont d'heureuses dispositions à la vertu et qui ne rencontrent pas de sérieux obstacles seront tentés de s'attribuer tout le mérite de leur bonne conduite. Les fautes où la Providence permet qu'ils tombent leur font constater ce dont ils sont capables, laissés à eux-mêmes.

Il y a dans la plupart des âmes quelques qualités particulières et remarquables, comme dans les unes la bonté de l'esprit, et dans les autres, une certaine disposition à s'exercer à la vertu. Mais lorsque ce que l'on fait, ne se fait pas par un pur dessein de bien faire, et de plaire à Dieu, il arrive à ceux qui agissent de la sorte, que ne rapportant ni leurs actions, ni cette bonté d'esprit, ni ces qualités, qui paraissent si louables, à Dieu, qui est la source et le distributeur de tous les biens, mais les attribuant à leur libre arbitre, à leur suffisance, et à leur esprit, la Providence divine les abandonne, et ils tombent ensuite dans des vices honteux et infâmes. Se voyant en cet état, l'humiliation et la confusion qu'ils en ont, viennent à leur secours, et font qu'insensiblement, et de je ne sais quelle manière, ils bannissent de leur coeur la malheureuse vanité qu'ils avaient conçue de cette fausse vertu, qui paraissait être en eux; et ainsi ne se confiant plus en eux-mêmes, mais en Dieu seul, de la libéralité duquel procèdent généralement tous les biens, ils confessent ne les tenir que de

sa pure bonté. (Heracl., 36. P. L., 74, 322.)

C'est la grâce de Dieu qui opère toujours tout le bien en nous. Ceci nous fait voir que c'est la grâce de Dieu et sa miséricorde, qui opèrent toujours tout le bien en nous, que lorsqu'elles nous quittent, celui qui travaille, travaille en vain; qu'on ne peut sans leur secours rentrer dans son premier état, quelques efforts qu'on pût faire, et que cette parole de l'Apôtre s'accomplit continuellement : « Cela ne dépend point de l'homme qui veut ou qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde! »

Cette grâce ne dédaigne pas quelquefois de visiter les lâches et les négligents, et de répandre dans eux cette sainte abondance de pensées spirituelles, dont vous venez de parler. Elle nous visite, quelque indignes que nous soyons d'elle; elle nous réveille de notre assoupiissement; elle nous éclaire dans notre aveuglement, et dans notre ignorance profonde; elle nous reprend et nous châtie doucement, et se répand dans notre coeur, afin que le mouvement et la componction salutaire qu'elle y cause, nous fassent sortir de cette langueur et de cet assoupissement où nous étions. Souvent même dans ces mouvements heureux nous nous voyons remplis d'une odeur si douce, qu'il n'y a point de parfums sur la terre qui la puissent égaler, et l'âme charmée de ce plaisir ineffable, est si ravie en esprit, qu'elle ne se souvient plus si elle est encore dans un corps. (Coll., IV, P. L., 49, 588.)

-
- -

Par tous ces témoignages, nous sommes parfaitement instruits que le premier mouvement de bonne volonté nous est donné par Dieu, qui nous l'inspire lorsque, soit par lui-même, soit par le conseil d'un homme, soit par la pression des circonstances, il nous attire sur la voie du salut et que la perfection de la vertu est aussi un don de lui.

Ce qui est de nous c'est ou l'empressement ou la mollesse à recevoir l'inspiration et le secours de Dieu, par quoi nous méritons la récompense ou le châtiment, suivant que nous nous sommes efforcés ou que nous avons négligé de correspondre aux desseins de la bonne et généreuse Providence (Coll., III, 1d. P. L., 49. 581)⁸.

-
- -

⁸Fontaine n'a pas été arrêté par les scrupules d'Arnaud, qui s'avait rien voulu publier de Cassien. Cependant, il a sacrifié au préjugé janséniste non seulement la treizième conférence en entier mais encore une partie de la troisième. Les textes que nous donnons sont de ceux qu'il a écartés. Sans doute il s'y trouve des expressions qui peuvent être prises dans un mauvais sens si l'on suppose chez l'auteur un système hérétique de propositions logiquement enchaînées et si l'on suppose encore qu'il a toujours ces principes présents à l'esprit.

Jamais certes les hommes saints qui tendaient au progrès et à la consommation dans la vertu, n'ont prétendu avoir trouvé par eux-mêmes la direction de leurs pas, mais bien plutôt ils la demandaient à Dieu : « Dirigez-moi dans le vrai chemin. Faites-moi connaître où je dois marcher ! »

Un autre publie que cette vérité, ce n'est pas seulement de la foi qu'il la tient mais qu'il l'a trouvée dans son expérience et pour ainsi dire dans la nature des choses, lorsqu'il chante : « J'ai reconnu, Seigneur, que les voies de l'homme ne sont pas en son pouvoir ; il ne lui appartient pas de diriger sa marche. » (Coll., III, 13. P. L., 49, 549.)

L'intelligence aussi bien que la volonté ont besoin de la motion divine. L'intelligence même, capable de connaître les préceptes divins, ces préceptes qu'elle trouve dans la loi où ils sont écrits, David cependant la demande au Seigneur. « Je suis votre serviteur, donnez-moi l'intelligence, pour que je connaisse vos commandements. » Il possédait bien l'intelligence que la nature lui avait départie, il avait bien à sa disposition l'indication des préceptes qui étaient conservés dans la loi écrite; et cependant il implore de Dieu une connaissance plus pleine, sachant qu'une faculté, don de la nature, ne pourra jamais sans l'illumination divine, pénétrer le sens spirituel de la loi ni acquérir la vraie connaissance des préceptes. Cette doctrine, le Vase d'élection la prêche encore plus clairement : « C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire selon son bon plaisir! » Et encore : « Il vous a été donné non seulement de croire, mais aussi de souffrir pour lui. » Là aussi, il déclare que le commencement de notre conversion et de notre foi et la patience dans les souffrances sont donnés par le Seigneur. (Coll., III, 15. P. L., 49, 576.)

Le grand problème. Attribuer tout à la grâce, dire que Dieu opère en tous toutes les bonnes actions, c'est paraître enlever tout mérite à la créature humaine.

C'est l'objection qui est venue à l'esprit de Germain, tandis qu'il écoutait parler le saint vieillard Chérémon ; il en fait part à son ami Cassien. Chérémon les ayant aperçus discutant ensemble, expédie plus rapidement la récitation des prières et des psaumes, et s'enquiert de la cause de cette émotion.

C'est, dit Germain, qu'il nous paraît absurde que le mérite d'une vertu sublime acquise par un labeur inouï soit refusé à celui qui a fait de tels efforts, comme il serait inepte de ne pas attribuer la moisson aux soins constants du cultivateur.

L'exemple même . que vous citez, répond Chérémon, établit parfaitement que nos efforts ne servent de rien sans le secours de Dieu. Ce laboureur qui s'est dépensé tout entier à labourer sa terre, ne va pas aussitôt attribuer à son travail l'abondance des fruits et la richesse de la moisson puisque souvent il l'a trouvé inutile, si les pluies tombant en temps opportun et la sérénité de l'air ne viennent pas ensuite.

Bien plus, déjà arrivés à maturité parfaite, nous les avons vus comme arrachés des mains de ceux qui les tenaient déjà et les constants labeurs et les sueurs n'ont donné aucun résultat, parce qu'ils n'ont pas été accompagnés du secours de Dieu.

Que celui donc qui a été favorisé du succès ne prétende pas dans son orgueil s'égaler à la grâce, se mêler à elle, se glisser, s'insinuer en elle comme s'il était cause des bienfaits de Dieu, et comme si la croissance d'abondantes récoltes était due à son mérite.

Concluons donc que le principe non seulement des actions mais aussi des bonnes pensées est de Dieu, qui nous inspire les premiers mouvements de bonne volonté et nous donne la force et l'opportunité de réaliser nos saints désirs. (Coll., XIII, 1. P. L., 49, 899.)

Principes au-dessus des controverses. De là, ceux qui mesurent la grandeur de la grâce et le rôle modeste de l'effort de l'homme, non d'après de vaines paroles mais d'après l'expérience, concluent avec évidence que la rapidité n'est pas attribuée aux agiles, ni la victoire aux courageux, ni le pain aux sages, ni la grâce aux savants, mais que tout cela est l'œuvre d'un seul et même Esprit qui en fait part à chacun comme il lui plaît. Il est donc établi par une foi sans mélange de doute et pour ainsi dire par une expérience directe, que le Dieu de tous les êtres, comme un père plein d'affection et comme un médecin très bienveillant, opère toutes choses en tous, d'après l'Apôtre, selon son bon plaisir, tantôt inspirant les premières pensées salutaires et infusant l'ardeur à toute bonne volonté, tantôt donnant de mener à terme l'acte commencé et de pratiquer pleinement les vertus, tantôt nous sauvant malgré nous et à notre insu d'une chute à pic et d'un désastre imminent, tantôt présentant les occasions de salut et les facilités de bien faire, tantôt empêchant les efforts les plus violents et les plus emportés d'aboutir à une œuvre de mort, accueillant enfin ceux qui s'élancent et qui courent, tramant ceux qui refusent et réalisent, tent et les réduisant à vouloir le bien. A ceux pourtant qui résistent toujours et qui persistent dans leur opposition, Dieu n'accorde pas de tout faire sans eux; mais malgré tout, l'affaire de notre salut ne doit pas être attribuée au mérite de nos œuvres, mais à la grâce de Dieu.

C'est pourquoi tous les Pères de foi catholique, qui ont appris la perfection du cœur, non pas dans de vaines disputes de mots, mais dans la réalité de bonnes œuvres, s'accordent à ces définitions :

Premièrement : c'est par un bienfait de Dieu que s'allume chez tous le désir de n'importe quel bien, mais de telle sorte que la volonté reste libre de pencher d'un côté ou de l'autre.

Secondement : c'est par un effet de la grâce que les vertus peuvent être pratiquées, mais sans que la faculté du libre arbitre soit éteinte.

Troisièmement : c'est aussi un présent de Dieu que la persévérance dans les vertus acquises, mais la liberté qui le reçoit n'est cependant pas captive.

Que le Souverain de l'univers opère tout en tous, la foi nous oblige à le croire, dans ce sens qu'il excite, qu'il protège, qu'il affermit, mais non pas qu'il supprime la volonté libre qu'il a lui-même donnée.

Si quelque conclusion de raisonnements artificieux paraît opposée à ce sentiment, il faut s'en détourner, plutôt que de provoquer la perte de la foi. En effet, nous ne tisons pas la foi de l'intelligence, mais l'intelligence de la foi, selon qu'il est écrit : « Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas. » Comment en effet, Dieu opère-t-il tout en nous, tandis que tout est attribué à notre libre arbitre, cela, à mon sens, ne peut être pleinement compris par la raison humaine. (Coll., XIII, 18. P. L., 49, 945.)

Dieu veut sauver tous les hommes. Si les Pères demandent à leurs disciples des efforts pénibles et soutenus, ils les encouragent par la vue des desseins miséricordieux : « Voyez les œuvres de Dieu, s'écrie Paul le simple, combien elles sont terribles, combien elles sont merveilleuses; venez voir comment il veut que tous les hommes soient sauvés ! »

Paul avait encore cette grâce particulière, que lorsqu'il considérait ceux qui entraient dans l'église, il voyait aussi clairement que les autres voient le visage, quelle était la disposition de leur esprit, et si leurs pensées étaient bonnes ou mauvaises. Il voyait aussi leurs anges.

Un jour considérant ceux qui entraient dans l'église, il leur vit à tous un visage clair et lumineux, le cœur plein de joie, et leurs anges qui témoignaient se réjouir de leur bonne disposition. Il en vit un néanmoins qui avait le corps tout noir et comme couvert d'un nuage sombre, des démons qui le tenaient de part et d'autre pour le tirer à eux et qui lui mettaient une bride au nez, et son ange qui le suivait de loin tout triste et tout abattu.

Paul à ce spectacle se mit à pleurer amèrement l'état de ce misérable, et à frapper sa poitrine, demeurant auprès de l'église sans y entrer. Les autres vieillards qui le virent, ne pouvant juger quelle était la cause de tant de larmes et de cette tristesse qu'ils n'avaient pas remarquée en lui auparavant, craignirent qu'ils n'eussent fait quelque faute que Dieu lui eut découverte. Ils le prièrent donc de ne la leur point cacher ou (si ce n'était pas cela) de vouloir entrer avec eux pour la messe; mais il ne voulut ni entrer ni rien dire, et il demeura là, prosterné en terre à pleurer celui dont il avait vu le malheur.

L'assemblée étant finie, et les assistants sortant de l'église, Paul les considéra encore tous, et alors celui qu'il avait vu en un état si déplorable, parut avec un visage fort gai, le corps tout blanc, les démons qui le suivaient de loin et son ange au contraire qui, se tenant auprès de lui, témoignait une joie et un contentement extrême. Alors Paul se leva tout ravi, et bénissant Dieu, il s'écria : « O bonté, O miséricorde ineffable de notre Dieu! O que sa compassion est infinie ! Ô que son amour est sans bornes. » Il courut en même temps et monta sur un endroit plus élevé, où il dit à haute voix : « Venez, voyez les œuvres de Dieu; voyez combien elles sont terribles, combien elles sont merveilleuses. Venez voir comment il veut que tous

les hommes soient sauvés, et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité ! Venez, adorons le Seigneur, prosternons-nous devant lui, et lui disons : c'est vous seul qui pouvez remettre les péchés. »

Tout le monde étant accouru pour savoir ce que c'était, il leur rapporta ce que Dieu lui avait fait connaître, et pria celui en qui il avait vu un tel changement de lui dire quelle en avait été la cause, et quelles étaient ses pensées et ses actions. Alors cet homme, ne pouvant pas désavouer la vérité, dit tout haut devant tout le monde, qu'il avait été engagé jusqu'alors dans le péché de fornication, mais qu'étant venu à l'église, et ayant entendu lire un endroit d'Isaïe, où Dieu promet d'effacer les péchés de ceux qui se convertiraient véritablement : « je me suis, dit-il, senti touché très vivement ; je suis rentré en moi-même, et gémissant en mon cœur, j'ai dit à Jésus-Christ : « Mon Dieu qui êtes venu en ce monde pour sauver les pécheurs, et qui nous avez fait par votre prophète les promesses que je viens d'entendre, faites-en voir l'effet en moi, quelque indigne que je sois de votre grâce... »

Alors tous les assistants rendirent grâces à Dieu à haute voix de sa miséricorde et de sa sagesse infinie, et conclurent qu'aucun pécheur ne pouvait avoir sujet de désespérer de son salut, puisque Dieu reçoit avec tant de bonté ceux qui recourent à lui, et qui purgent leurs péchés passés par la pénitence, et qu'au lieu d'exiger d'eux les peines qu'ils méritent, il leur promet et leur accorde de très grands biens. (Pélage, XVIII, 20. P. L., 73, 986.)

Fautes commises par ignorance. L'abbé Grégoire, qui était prêtre dans le monastère des écoliers, nous raconta qu'il y avait eu dans cette maison un vieillard, d'une vie fort austère, mais si simple dans la foi, qu'il communiait indiscrètement partout où il se rencontrait. Un ange lui apparut, et lui dit : « Lorsque vous serez mort, comment voulez-vous être enterré, ou comme les solitaires d'Égypte, ou comme les Juifs? » — Mais ayant répondu qu'il ne savait, l'ange ajouta : « Pensez-y bien, et je viendrai dans trois semaines pour savoir votre réponse. » Ce bon homme raconta ce qui lui était arrivé à un autre vieillard, qui en étant fort étonné, lui dit, après avoir beaucoup pensé, et par une inspiration de Dieu : « En quel lieu communiez-vous? » « Partout où je me trouve », lui répondit-il. « Gardez-vous bien, lui répondit l'autre, qu'il ne vous arrive jamais plus de communier hors la Sainte Eglise Catholique et Apostolique, dans laquelle ont été célébrés les quatre saints conciles, savoir, celui de Nicée, où il y avait 318 évêques, celui de Constantinople, où il y en avait 150, le premier d'Éphèse, où il y en avait 200, et celui de Chalcédoine où il y en avait 630. Et lorsque l'ange reviendra, dites-lui que vous voulez être enterré comme ceux de Jérusalem ! » Au bout de trois semaines l'ange étant revenu, et le vieillard lui ayant fait cette réponse, il lui dit : « Vous avez raison », et aussitôt il rendit l'esprit. Ce qui arriva sans doute par une Providence toute particulière de Dieu, qui ne voulut pas que ce bon homme perdit par sa simplicité le fruit de tous ses travaux, et fût condamné avec les hérétiques. (Moschus., 178. P. 74, 209.)

Prédestination. Nous ne pouvons pas connaître le sort de ceux qui ont été élevés dans l'infidélité ou le vice. Les jugements de Dieu sont au-dessus de nos conjectures.

Je me souviens d'avoir ouï-dire le fait que je vais rapporter. Un vaisseau chargé d'esclaves aborda un jour une certaine ville, dans laquelle il y avait une vierge fort sainte et fort appliquée à elle-même et à sa propre conduite.

Cette vierge ayant su que ce vaisseau était arrivé en la ville où elle était, en eut une grande joie, parce qu'elle désirait acheter une fille qui fût encore en sa première enfance, dans la pensée qu'elle avait, de lui donner telle éducation qu'elle voudrait. et de l'élever de telle sorte, qu'elle n'eût même aucune connaissance de la corruption et de la malignité du monde. Elle fit donc venir chez elle le pilote du vaisseau, qui lui dit qu'il avait deux petites filles telles qu'elle pouvait désirer et aussitôt elle en acheta une avec beaucoup de plaisir et la prit auprès d'elle. A peine le pilote s'était-il retiré et avait-il quitté cette sainte vierge, qu'il rencontra une misérable comédienne, qui n'eut pas plutôt jeté les yeux sur cette autre petite fille qu'il avait avec lui, qu'elle voulut l'acheter, à quoi le pilote s'étant accordé, il en reçut l'argent et la mit entre ses mains.

Qui n'admirera, mes frères, les secrets jugements de Dieu. Qui en pourra sonder la profondeur et comprendre les raisons de sa conduite? Cette sainte vierge ayant pris avec elle cette petite fille, elle l'instruisit dans la crainte de Dieu; elle la forma dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres; elle lui apprit les devoirs et les exercices de la vie religieuse et à marcher dans toutes les voies des commandements de Dieu ! Au contraire, cette comédienne ayant auprès d'elle cette petite infortunée, elle la rendit un organe du démon, car que pouvait lui apprendre cette misérable, sinon les moyens de se perdre!

Que pouvons-nous dire de ces jugements de Dieu, si différents et si terribles? Ces deux petites filles sont ensemble, elles sont amenées, elles ne savent point où elles vont, et l'une se trouve entre les mains de Dieu, l'autre entre celles du démon; peut-on croire que Dieu demande à l'une et à l'autre un compte égal?

Comment cela se pourrait-il faire? Si elles étaient toutes deux tombées dans le même désordre et dans le même malheur, on pourrait dire que Dieu aurait sur elles les mêmes vues, parce qu'elles auraient fait une même chute. Mais comment cela peut-il être, celle-ci a été instituée dans la discipline monastique; elle a appris à craindre les jugements de Dieu, elle a été instruite de ce qui regarde son royaume; elle a passé les jours et les nuits dans la méditation de sa loi sainte. Et cette malheureuse au contraire n'a jamais rien vu, ni entendu de bon, elle n'a connu que des choses honteuses; elle n'a été élevée que dans la science du démon et comment peut-on dire que Dieu exigera la même fidélité de l'une que de l'autre ?

Il faut donc demeurer d'accord que les hommes ne sauraient pénétrer les jugements de Dieu, mais que lui seul qui comprend tout, peut juger de ce qui regarde chacun de nous en

particulier, selon l'étendue de ses connaissances. (Dorothée, VI. P. G., 88, 1689.)

La grâce et la prière, cercle mystérieux. La grâce nous fait prier, la prière obtient la grâce. Ces deux affirmations ne se contredisent pas.

Lorsque le feu du ciel (qui est la grâce) descend dans l'âme, il l'échauffe et par sa chaleur divine il y forme et allume la prière, laquelle étant allumée et s'élevant jusqu'au ciel, elle en fait descendre de nouveau ce même feu céleste dans notre âme, comme il arriva le jour de la Pentecôte. (Clim., XXVIII, 49. P. G., 88, 1137.)

« Demandez la grâce ! demandez la foi ! » C'est le conseil donné à ceux qui se plaignent de manquer de lumière ou de force. « Mais, pourrait-on objecter, si je puis prier sans la grâce, j'ai déjà en priant la grâce que je demandé. » Il n'est pas difficile au théologien de donner la réplique pertinente, mais celui qui arguerait ainsi d'un prétendu cercle vicieux, montrerait qu'il se défend contre l'effort qui lui est demandé ; il aurait surtout besoin d'un rappel à la simplicité, à la parfaite droiture dans la marche vers le bien et la lumière, à la vraie philosophie pratique qui trouve la vérité par la vertu.

La nécessité continue du secours divin est proclamée par la prière continue : « Deus in adjutorium! »

L'objet donc que vous devez continuellement proposer pour vous tenir toujours dans la présence et dans le souvenir de Dieu, est le verset des Psaumes : « Mon Dieu, venez à mon aide ; hâtez-vous, Seigneur, de me secourir ! » Ce n'est pas sans grande raison que ce verset a été choisi particulièrement de toute l'Écriture Sainte. Car il est propre pour marquer toutes les affections et les dispositions différentes dont notre âme est susceptible, et il convient admirablement à tous les états et à toutes les tentations différentes auxquelles nous sommes exposés en cette vie. On y voit l'invocation de Dieu contre toutes sortes de dangers, l'humilité d'une sincère confession, la vigilance que produit une frayeur et une crainte continue, la considération de notre fragilité, l'espérance d'être exaucé et une confiance toute chrétienne en la bonté de Dieu, qui est toujours prêt à nous secourir. Car celui qui invoque sans cesse son protecteur se rend dès là un témoignage assuré qu'il lui est toujours présent. Enfin on y voit le feu d'un amour divin, une humble appréhension des pièges qui nous environnent, une crainte des ennemis qui nous assiègent nuit et jour, dont l'âme reconnaît qu'elle ne se peut délivrer que par le secours de celui qu'elle invoque.

Ce verset est un mur invincible, et pour me servir des termes de l'Écriture, une cuirasse et un bouclier impénétrables pour tous ceux qui sont tourmentés des démons. Celui qui est dans la paresse ou dans la tristesse et l'ennui et qui est accablé de chagrin, trouve dans ces paroles un remède salutaire en y considérant que celui qu'il invoque est témoin de tous ses combats et qu'il ne s'éloigne jamais de ceux qui le prient avec une humble confiance. Lorsque tout nous semble réussir heureusement pour notre salut et que notre cœur est dans

une pleine joie, ces paroles saintes nous avertissent de ne nous pas éléver et de ne nous point enfler d'un bonheur, que nous protestons que Dieu seul peut conserver comme c'est lui seul qui le donne, en le priant non seulement de nous aider mais de se huer mètre de le faire. Ainsi, dans quelque nécessité que nous nous trouvions, cette prière nous sera toujours très avantageuse et même nécessaire. Car celui qui désire que Dieu l'aide toujours et le secoure en toutes rencontres, lui témoigne assez comme ce secours lui est nécessaire, non seulement dans l'adversité mais dans la prospérité rhème, afin qu'il le délivre de la première, et qu'il le conserve dans la seconde, étant très persuadé que la faiblesse de l'homme ne peut subsister sans Dieu ni dans les biens ni dans les maux de cette vie.

Je me trouverai quelquefois attaqué de la gourmandise, je désirerai dans le désert des viandes que le désert ne produit point, et dans les plus affreuses solitudes je sentirai l'odeur des viandes les plus délicates qui se servent sur la table des rois; je verrai même que je suis entraîné à en désirer dé semblables, que puis-je mieux faire alors que de dire : « Mon bleu, venez à mon aide... » Je serai d'autres fois tenté de prévenir l'heure du repas, et je sens mon coeur percé de douleur dans la violence qu'il me faut faire pour ne pas passer les bornes ordinaires clans le manger, que puis-je faire dans cette peine que de crier avec larmes et gémissements : « Mon Dieu, venez à mon aide... » Les révoltes de la chair n'obligeron quelquefois à des jeûnes plus sévères et à une abstinence plus rigoureuse qu'à l'ordinaire, mais la faiblesse de mon estomac ne me le permettra pas. Que me reste-t-il alors pour être ferme dans ma première résolution, ou pour obtenir au moins que ces ardeurs de la chair se passent sans ce remède violent d'une abstinence si rude, sinon de prier avec ardeur : « Mon Dieu, venez à mon aide... »

Quelquefois lorsque pour arrêter mon coeur qui se dissipe, je voudrai m'appliquer à la lecture, je sentirai un mal de tête qui m'empêchera de passer outre, ou le sommeil m'accablera, et je serai pressé de dormir dès les neuf heures du matin; si je lève la tête pour me forcer de lire, elle retombera aussitôt sur mon livre, je passerai ou je préviendrai le temps destiné au repos; la violence du sommeil que je ne puis vaincre me fera entrecouper les psaumes et les prières solennelles de nos assemblées. Que ferai-je en cet état, sinon de crier à Dieu du fond du coeur : « O Dieu, venez à mon aide... »

Quelquefois la vaine gloire et l'orgueil tâcheront de m'élèver, et je sentirai dans mon esprit quelque secrète complaisance, en pensant à la tiédeur et à la négligence de mes frères ; comment puis-je repousser une tentation si dangereuse, que de dire avec une grande contrition de coeur : « O Dieu, venez à mon aide... » Si je vois que la miséricorde de Dieu a abaissé mon orgueil, et qu'il m'a fait par une continue componction de coeur, acquérir le précieux trésor d'une simplicité et d'une humilité chrétiennes, de quel moyen me servirai-je pour empêcher que cet orgueil ne me terrasse plus, que la main du pécheur ne vienne plus m'ébranler, et que l'élévement qui naît même de cette victoire ne me fasse une plaie bien

plus mortelle, sinon de crier de tout mon coeur : « O Dieu, venez à mon aide... »

Que le sommeil tous les jours vous ferme les yeux dans la considération de ces paroles saintes, jusqu'à ce que votre âme en soit tellement possédée, qu'elle s'en souvienne même pendant la nuit. Que ce soit la première chose qui avant toute autre pensée vous vienne dans l'esprit le matin à votre réveil. Qu'elle vous fasse en sortant du lit mettre les genoux en terre, et vous conduise ensuite d'action en action dans tout le cours de la journée. Enfin, qu'à toute heure et en tout temps ce verset vous accompagne partout. (Coll., X, 9. P. L., 49, 832.)

CHAPITRE III SOLITUDE ET DÉPOUILLEMENT

I. — Solitude.

Sous réserve de retour offensif, la tactique de ceux qui ont reconnu leur ennemi dans le monde, c'est la retraite, la fuite dans le silence. « Arsène! fuge, tace ! » Voilà la consigne qui a ouvert les écoles du désert.

Les Égyptiens n'avaient pas à faire un long voyage pour trouver avec l'isolement, le calme et la liberté de l'âme. Partout le désert était proche. Dans la Haute-Égypte les falaises qui ferment la vallée effraient dans les anciens tombeaux des retraites sûres. A peu de distance de Lycopolis, Jean s'était fait murer dans sa vaste grotte. Se tenant à une petite fenêtre, il donnait audience aux pèlerins.

Nous avons d'autres modèles de reclus, comme Thaïs, comme Maris et Salaman que se disputent les villages de Mésopotamie.

Sont encore loin du monde et comme dans un désert les habitants des petits mondes monastiques. Groupés par centaines dans une enceinte relativement étroite, ils pratiquent le recueillement.

Nos maîtres reviennent souvent sur la comparaison entre l'anachorète et le cénobite.

L'anachorète vit tout seul, le cénobite vit en compagnie d'autres ascètes, soumis aux lois et règlements du monastère.

Cassien se plaint que de son temps les anachorètes étaient, plus que les cénobites, exposés à la dissipation. Nous ne sommes pas alarmés par l'étendue des manquements qu'il déplore; un exhortateur spirituel est naturellement laudator temporis acti. Déjà Antoine dénonçait le relâchement qui commençait à s'introduire.

Nous imaginons cependant les dangers du désert peuplé d'ascètes, les tentations plus fréquentes de quitter la cellule, les visites colorées du motif de charité ou d'édification, les fugues vers les villages sous prétexte de zèle.

Les cénobites peuvent être de meilleurs solitaires. Leur chambre deviendra leur ermitage, cella continuata dulcescit, dira Thomas à Kempis.

Ce qui fait le solitaire, c'est l'amour du silence. Le cénobite peut y exceller. Les anciens le recommandent comme le moyen d'éviter les pertes de temps et les médisances; ils reconnaissent aussi sa vertu formative, il apprend à mesurer et à contrôler les paroles.

Aussi le moine qui aura acquis cette maîtrise pourra aller dans le monde, si la charité l'appelle, sans crainte pour sa ferveur.

Sur les bacs qui traversent le Nil se trouvent des moines de différentes valeurs. Ils ne sont pas tous comme ceux que désigne Macalre, étables sans portes ni fenêtres exposées aux maraudeurs. Le moine qui, voyageant, sait garder le silence et parler à propos reste solitaire en tout endroit, disait l'abbé Lucius.

Invitation à la vie solitaire. Tous ceux qui sont appelés à une vie spirituelle s'entendent adresser la parole « Egregere.. Sors... quitte la compagnie des hommes. Sans la retraite il n'y a pas de vraie conversion.

En s'éloignant des hommes on s'approche de Dieu.

Arsène étant encore à la cour⁹, comme un jour il disait dans sa prière : « Seigneur, apprenez-moi ce que je dois faire pour me sauver », il entendit une voix qui lui dit : « Arsène, fuis la compagnie des hommes et tu te sauveras. » Lorsqu'il fut dans le désert, faisant la même prière, il entendit encore une voix qui lui dit : « Arsène, fuis les hommes, garde le silence, et demeure dans le repos, car ce sont là les premières choses qu'il faut faire pour se sauver et ne point pécher. » (Pélage, n. 3. P. L., 73, 858.)

-
- -

C'est aux seuls athlètes qui combattent dans la carrière de Jésus-Christ, que s'adressera désormais notre discours, selon l'ordre que nous avons cru devoir suivre dans cet ouvrage, puisqu'ainsi que la fleur précède toujours le fruit, de même la retraite du monde soit qu'elle soit de corps, c'est-à-dire de changement de demeure, soit qu'elle soit seulement d'esprit et de volonté, précède toujours l'obéissance. Car c'est sur ces deux vertus comme sur deux ailes d'or, que l'âme sainte s'élève avec ardeur vers le ciel. Et c'est peut-être d'elles que celui qui était inspiré par le Saint-Esprit chantait dans ses airs si doux et si agréables : « Qui me

⁹ Arsène, très considéré à la cour, Théodore lui confia l'éducation d'Arcadius et d'Honorius ; il y consacra une dizaine d'années. Vers 394, il avait environ quarante ans, il renonce au monde et va en Égypte. Il a vécu à Scété, puis près de Memphis et encore dans la Basse-Égypte. Il a formé des disciples. Ce qu'ils ont le plus remarqué c'est son amour du silence et de la prière.

donnera des ailes pareilles à celles de la colombe, afin que je puisse voler par l'action, et me reposer par la contemplation et l'humilité?» (Clim., IV, 1. P. G., 88, 678.)

Le nouveau Paradis Terrestre. Dans ces déserts où l'on est heureux aussitôt que l'on commence de s'y établir, on ne médite que les choses qui regardent le royaume de Dieu, on ne se met en soin, et on ne s'occupe que des biens de l'éternité. On s'entretient avec les forêts, avec les montagnes, avec les fontaines, avec le silence, avec le repos, avec la grande et parfaite solitude où l'on se voit, mais principalement avec Dieu que l'on cherche et que l'on regarde toujours dans toutes ces choses. La demeure de ces solitaires est exempte de toutes sortes de tumultes et de troubles. Leur âme est délivrée des infirmités et des passions communes. Elle est dégagée de tout ce qu'il y a de matériel et de terrestre; de tout ce qui pourrait l'appesantir et l'attacher à la terre. Elle est plus pure que l'air le plus transparent et le plus subtil. Enfin, leurs occupations sont celles où était Adam dans le commencement et la pureté de son origine, et avant que d'avoir péché, lorsqu'il n'était environné que de gloire, lorsqu'il avait une entière liberté de s'entretenir avec Dieu, et qu'il habitait cette région, où il possédait en abondance tout ce qui pouvait le rendre heureux. Car, en quoi pourrions-nous trouver que ces saints anachorètes soient dans un état inférieur à celui dans lequel était le premier homme, lorsque Dieu l'établit dans le paradis avant sa désobéissance, pour y être occupé d'une manière convenable à sa condition? Il n'avait alors aucune inquiétude ni aucun soin pour les nécessités de cette vie ; et les solitaires en sont pareillement dégagés. Il parlait à Dieu avec une conscience pure, et les solitaires ont un semblable bonheur. Même j'ose dire qu'ils ont une liberté d'autant plus grande de traiter avec Dieu que n'en avait le premier homme, qu'ils sont dans un état où ils jouissent d'une grâce plus grande que n'était la sienne, par l'épanchement et la libéralité de l'Esprit-Saint. (Chrys., Hom. 69 in Math. P. G., 57, 643.)

Pressante exhortation de Jérôme à Héliodore. Or puisque ce discours est venu jusqu'ici à travers un si grand nombre d'écueils, et que mon faible esquif, après avoir passé tant de rochers blanchissants d'écumé, est arrivé en pleine mer, il faut que je déplie les voiles, et qu'après être sorti de ces questions si difficiles à démêler, j'imiter les cris de joie des pilotes en chantant : O désert, que les fleurs de Jésus-Christ remplissent d'un émail si agréable ! O solitude qui produit des pierres précieuses, dont nous voyons dans l'Apocalypse que la ville du Grand Roi est bâtie. O pays inhabité, où Dieu habite plus qu'en nul autre ! Que faites-vous, mon cher frère, dans le monde, vous qui êtes plus grand que tout le monde? L'ombre des maisons vous couvrira-t-elle encore longtemps? Et demeurerez-vous encore longtemps enfermé dans la prison de ces villes toutes noires de fumée. Croyez-moi, je vois je ne sais quelle lumière que vous ne voyez point, et je prends plaisir en me déchargeant du fardeau pénible ,de ce corps, de m'envoler dans un air plus clair et plus pur. La pauvreté vous fait-elle peur? Mais Jésus-Christ nomme les pauvres bienheureux. Appréhendez-vous le travail?

Mais nul athlète n'est couronné qu'après avoir été couvert de sueur et de poussière. Êtes-vous en peine de votre nourriture? Mais la foi ne redoute point la faim. Craignez-vous de meurtrir votre corps affaibli de jeûnes, en couchant sur la terre dure? Mais Notre-Seigneur y est avec vous. Une tête mal peignée et pleine de crasse, vous donne-t-elle de l'horreur? Mais promenez-vous en esprit dans le paradis, et toutes les fois que vous vous y élèverez par vos pensées, vous ne serez plus dans le désert. Vous fâchez-vous de voir que manquant d'aller aux bains, votre peau sèche et devient rude? Mais celui qui a été une fois purifié par la grâce de Jésus-Christ dans l'eau du baptême, n'a plus besoin de se laver, et l'Apôtre vous dit en un mot pour répondre à toutes vos difficultés : les souffrances de ce siècle ne sont pas dignes d'être comparées à la gloire qui nous attend, et dont nous jouirons dans l'autre. (Hier., Ep. 14. P. L., 22, 353.)

Trois renoncements. Il faut que je vous parle maintenant des choses auxquelles l'on doit renoncer. La tradition de nos Pères, et l'autorité de l'Écriture nous apprennent qu'il y a trois sortes de renoncements que chacun de nous doit travailler de faire de toutes ses forces. Le premier est de rejeter tous les biens et toutes les richesses de ce monde. Le second de renoncer à nous-mêmes, à nos vices, à nos mauvaises habitudes, et à toutes les affections déréglées de l'esprit et de la chair, et le troisième de retirer notre cœur de toutes les choses présentes et visibles, pour ne l'appliquer qu'aux éternelles et aux invisibles.

Dieu nous apprend à faire tout ensemble ces trois sortes de renoncements, par ce qu'il dit d'abord à Abraham. « Sortez¹⁰, lui dit-il, de votre terre, de votre parenté, et de la maison de votre père, c'est-à-dire, quittez les biens de ce monde, et toutes les richesses de la terre. Sortez de votre vie ordinaire, et de ces inclinations mauvaises et vicieuses qui s'attachant à nous par notre naissance et par la corruption de la chair et du sang, se sont comme naturalisées, et sont devenues comme une même chose avec nous-mêmes. Sortez de la maison de votre père, c'est-à-dire, perdez la mémoire de toutes les choses de ce monde, et de tout ce qui se présente à vos yeux. » (Coll., III, 6. P. L., 49, 564.)

L'attrait du désert. « Nous devons choisir les lieux des déserts les moins pourvus de consolations humaines... » (Clim., VII, 101.)

Ainsi pensaient les premiers solitaires de la fameuse vallée de Nitrie. Pour désigner leur solitude nous préférions au mot de vallée le mot arabe de ouadi qui n'est pas associé à la vue de la verdure ou à une sensation de fraîcheur. Le ouadi de Nitrie n'offrait pas un séjour agréable. Cependant lorsque les moines furent plus nombreux à Nitrie, les plus vertueux se réfugièrent dans le profond silence de Scété et des Cellules, loin des commodités

¹⁰« Le croirez-vous, mes frères, que toute la doctrine de l'évangile, toute la discipline chrétienne, toute la perfection monastique est renfermée dans cette seule parole : Egrede, Sors? » Bossuet, Panégyrique de saint Benoît.

et des soulagements, que l'on trouvait dans une importante agglomération de moines et de pèlerins.

Nous devons choisir pour nous retirer les lieux des déserts les moins pourvus de consolations humaines, les moins exposés à la vaine gloire, les moins célèbres, et les moins célèbres des hommes, autrement nous nous envolerons du monde comme des oiseaux emportant avec nos pulsions. (Clim., III, 14. P. L., 88, 666.)

-
- -

Le lieu auquel saint Macaire¹¹ demeurait s'appelait Scété. Il est situé dans un très vaste désert, et distant des monastères de Nitrie d'autant de chemin qu'on peut en faire en un jour et une nuit. Il n'y a pas le moindre sentier qui y conduise, ni aucune remarque qu'on puisse faire sur la terre pour y arriver, mais on n'y va qu'en observant le cours des astres. On y trouve rarement de l'eau; et lorsqu'on en rencontre elle est de très mauvaise odeur et sent comme le bitume; mais le goût n'en est pas désagréable. Il y a des solitaires d'une éminente perfection, un lieu si épouvantable et si affreux ne pouvant être habité que par des hommes qui embrassent une vie parfaite, et dont le courage et la constance sont à l'épreuve de toutes choses. Ils sont très affectionnés à la charité. (H. M., 19. P. L., 21, 453.)

-
- -

Il y a un autre lieu dans le profond du désert, distant d'environ dix milles de Nitrie; lequel porte le nom de Cellules à cause du grand nombre qu'il y en a, dispersées de ça, de là, et toutes séparées les unes des autres. C'est là que se retirent ceux qui, après avoir été instruits dans les choses spirituelles, quittent leur habit, et se résolvent à mener une vie plus solitaire et plus cachée. Car ce désert est très grand, et l'espace qui est entre les cellules est tel, que l'on ne saurait ni se voir, ni même s'entendre.

Il n'y a qu'un solitaire en chaque cellule. Le silence et le repos sont très grands entre eux; et ils se trouvent seulement le samedi et le dimanche tous ensemble dans l'église où ils se voient comme s'ils revenaient du Ciel dans la terre, Que si quelqu'un manque en cette assemblée, ils connaissent par là qu'il faut que quelque indisposition l'ait arrêté dans sa

¹¹Le nom de Macaire qui est porté par plusieurs des héros des Vitae Patrum, a été illustré par Macaire l'Égyptien et Macaire l'Alexandrin. Ce dernier est aussi le citadin. Les habitants de la grande ville hellénisée se distinguaient des fellahs de l'intérieur. Cette différence d'origine semble pas avoir entraîné une différence de doctrine ni même de vie entre les deux Macaires. C'est du citadin que sont rapportées en détail les plus grandes prouesses. De l'Égyptien on a retenu, avec le souvenir de sa vie pénitente, des traits de charité et de douceur. D'autre part l'Alexandrin était plus gai et de conversation plus agréable. Ils ont vécu vers le même temps. L'Égyptien est arrivé au désert vers 330 et l'Alexandrin cinq ans après.

cellule, et tons le vont visiter, non pas ensemble, mais les uns après les autres ; et s'ils ont quelque chose qu'ils jugent lui pouvoir être agréable, ils la lui portent. C'est le seul sujet par lequel on ose troubler leur silence et leur repos ; si ce n'est qu'il y en ait de capables d'instruire les autres par leurs paroles, et de les consoler et fortifier par leurs discours, ainsi que par une huile céleste, de même qu'on huile les athlètes qui vont entrer dans la carrière. Il y en a plusieurs d'entre-eux qui viennent de trois ou quatre milles loin à l'église, tant leurs cellules sont éloignées les unes des autres, et leur charité est si grande, et l'affection qui les unit, non seulement entre eux, mais généralement avec tous les solitaires, est si extrême, qu'ils font le sujet de l'admiration et l'exemple de tout le monde. Que s'ils apprennent que quelqu'un veut demeurer avec eux, chacun lui offre sa cellule. (H. M., 22. P. L., 21, 444).

Les Reclus La retraite de Jean, le grand prophète et thaumaturge, était à peu de distance au-dessus de la grande ville de Lycopolis.

Salaman a trouvé sa retraite dans un village ; sa maisonnette en briques de boue séchées au soleil ne se distingue des autres demeures que par l'absence de portes et de fenêtres.

Dans ce désert de la Thébaïde¹² qui est proche de Lycopolis¹³, j'ai vu Jean, cet homme si excellent, lequel demeurait sur une roche d'une montagne fort rude et fort élevée. Il était difficile d'y monter, et l'entrée de sa cellule était fermée et bouchée de telle sorte, que depuis qu'il y avait établi sa demeure à l'âge de quarante ans, jusqu'à celui de quatre-vingt-dix ans qu'il avait lorsque nous le vîmes, personne n'y était entré : mais il se laissait voir seulement par une fenêtre à ceux qui venaient vers lui, qu'il édifiait par ses entretiens de là parole de Dieu, ou les consolait par la sagesse de ses réponses sur les peines qu'ils avaient en l'esprit et sur les doutes qu'ils lui proposaient. Nulle femme n'a jamais été le voir, et les hommes même n'y allaient que rarement et en certains temps. Il permit que l'on bâtit au dehors une cellule assez raisonnable pour y faire reposer ceux qui le venaient trouver des pays fort éloignés. Mais lui, étant seul avec Dieu seul dans la sienne, ne cessait jour et nuit de s'entretenir avec lui et de lui adresser ses prières, acquérant ainsi par une entière pureté d'esprit ce divin bonheur qui est si fort élevé au-dessus de nos pensées. Car plus il s'éloignait des soins de la terre et des entretiens des hommes, et plus Dieu s'approchait de lui, ce qui rendit son âme si éclairée qu'il obtint de Notre-Seigneur non seulement de connaître les choses présentes, mais aussi de prédire les futures, et il lui a accordé si manifestement le

¹²Le nom de Thébaïde est très communément employé de manière à induire en erreur sur la géographie monastique. On entend désigner par là les lieux les plus retirés où se sont réfugiés les grands anachorètes, et on l'emploie en place des noms de Nitrie, de Scété, des Cellules qui se trouvaient en Basse-Égypte, bien loin de la Thébaïde. Par contre c'est dans la Thébaïde et dans la Haute-Égypte que se sont établis et développés les monastères réguliers. Si l'on s'en tient à la division simpliste entre Haute et Basse-Égypte, on peut dire que la Haute-Égypte et la Thébaïde ont été la patrie du cenobitisme et la Basse-Égypte celle des anachorètes.

¹³Lycopolis est aujourd'hui Assiout, chef-lieu de Moudirieh et la ville la plus peuplée de la Haute-Égypte. La réputation de Jean, comme celle d'Antoine, s'était répandue dans l'Empire. Théodore le consultait.

don de prophétie, que les habitants de la ville où il était et ceux de sa même province ne furent pas les seuls qu'il informa de l'avenir sur les demandes qu'ils lui proposèrent. Mais il prédit souvent à l'empereur Théodore les événements de ses guerres et les moyens qu'il devait tenir pour remporter la victoire sur les tyrans, comme aussi toutes les irruptions que les barbares devaient faire sous son règne dans les provinces de l'empire. (H. M., 1. P. L., 21.391.).

-
- -

Salaman naquit dans un bourg appelé Capersane, qui est sur le bord de l'Euphrate, du côté de l'occident et ayant résolu de passer sa vie dans la retraite, il s'enferma dans une petite maisonnette d'un autre bourg qui est de l'autre côté de l'eau, dont il boucha les fenêtres et toutes les portes, et il recevait à une seule fois, par un trou qu'il faisait sous terre, de quoi se nourrir toute l'année sans parler jamais à qui que ce fût; ce qu'il a continué encore très longtemps.

L'évêque de la ville dont ce bourg dépend, sachant quelle était sa vertu, résolut de le faire prêtre, et étant dans sa petite maison par une ouverture qu'il y fit faire, il lui parla assez longtemps des grâces dont Dieu le favorisait. Mais ne pouvant tirer un seul mot de lui, il se retira et fit reboucher cette ouverture.

Quelque temps après, les habitants du bourg où il était né, ayant de nuit passé le fleuve percèrent sa maisonnette et l'ayant enlevé sans qu'il témoignât ni s'y opposer ni y consentir, ils le menèrent dans leur bourg où, dès le lendemain matin, ils lui bâtirent un logement semblable au sien et l'y enfermèrent, ce saint homme demeurant toujours dans le silence sans dire une seule parole à qui que ce fût. A quelques jours de là les habitants du bourg où il demeurait auparavant vinrent aussi de nuit, rompirent la maison et le remmenèrent dans leur bourg, sans qu'il fit non plus aucune résistance ni aucun effort pour demeurer, ni sans témoigner aussi de vouloir bien s'en aller tant il paraissait véritablement mort au monde, et pouvoir dire avec l'Apôtre : « Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ. Je vis non pas moi, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi ; ce que je vis maintenant dans ce corps mortel, c'est par la foi que j'ai au fils de Dieu qui m'a aimé jusqu'à donner pour moi sa propre vie. » Voilà quel fut ce grand saint. Car ce peu de paroles suffisent pour faire connaître quel il a été durant tout le cours de sa vie, et après avoir reçu sa bénédiction, j'écrirai celle d'un autre. (Theod., 19. P. L., 74, 81.)

Les habitants des profondes solitudes n'avaient pas tous les mêmes occupations. Certains donnaient beaucoup de temps aux travaux des champs et un séjour prolongé dans la cellule leur était à charge. Le genre de vie et les distances indiqués par Cassien font penser à des solitaires habitants les collines où sétaient fixés Paul et Antoine, entre le Nil et la Mer Rouge.

Les pluies y sont moins rares que dans les autres déserts d'Égypte et la culture est plus rémunératrice. On imagine aisément que ces moines agriculteurs eussent peu de penchant au régime cellulaire. Un trappiste et un chartreux ont des vocations différentes.

Par la préférence donnée à la contemplation se distinguent les grands maîtres de Scété et de Nitrie.

Chacun donc demeurant dans une si exacte retraite, accomplira parfaitement ce que le prophète Habacuc exprime de la sorte : « Je demeurerai ferme sur mes gardes, et je ferai sentinelle, afin de voir ce qui parlera en moi, et ce que je répondrai à celui qui me reprend.
»

Pour savoir jusqu'à quel point cela est pénible, il en faut juger par l'expérience de ceux qui demeurent dans la solitude de Calame, ou autrement de Porphyron. Vous savez que ces solitaires sont encore plus éloignés de toutes les villes, que ceux qui sont dans le désert de Scété, et qu'il leur faut faire sept ou huit jours de chemin dans une vaste solitude avant que de pouvoir arriver à leurs cellules. Néanmoins parce qu'ils s'occupent à l'agriculture et qu'ils ne se tiennent pas renfermés chez eux, ils sont tout surpris lorsqu'ils viennent dans ces lieux sauvages où nous sommes, et dans la solitude de Scété. Ils se trouvent agités de tant de pensées, et tourmentés de tant d'inquiétudes, qu'on les prendrait pour des personnes nouvellement converties, qui n'auraient jamais fait aucun exercice de la vie solitaire. Ils ne sauraient demeurer dans la cellule, dont le repos et le silence leur est insupportable, et ils n'y sont pas plutôt qu'ils pensent à en sortir, étant agités de troubles comme des novices sans expérience. Car ils ne se sont point étudiés à apaiser les mouvements de leur coeur, et à calmer les tempêtes de leurs pensées par un soin continual, et par une application persévérande et infatigable, parce qu'en s'occupant tous les jours aux travaux de la campagne, leur esprit s'est accoutumé dans ce grand air à suivre les mouvements de leur corps ; et cette liberté de leurs actions et de leurs regards, a produit aussi la dissipation de leurs pensées. C'est pourquoi ils ne s'aperçoivent pas même de cette instabilité de leur âme, et ils ne peuvent retenir cette légèreté qui leur est devenue comme naturelle. Lorsqu'ils se voient dans une cellule, la mortification de l'esprit et le silence continual qu'on y doit garder, leur deviennent entièrement insupportables ; et au lieu qu'auparavant ils étaient infatigables dans tous les travaux de la campagne, ils se lassent de ne rien faire, et rien ne leur paraît plus pénible que ce long repos. (Coll., XXIV, 4. P. L., 49, 1189.)

Même aux professionnels de la vie hérémique ces journées paraissaient parfois longues, et les prétextes de sortir s'offraient nombreux, comme celui de vaincre une tentation, de faire oeuvre charitable et apostolique.

Lors donc que le petit nombre des anachorètes nous laissait dans une grande liberté et nous attirait en quelque sorte en nous offrant toute l'étendue d'un vaste désert, lorsqu'une

retraite profonde nous rendait plus susceptible de ces communications ineffables avec Dieu, sans en être divertis, comme nous avons été depuis, par les fréquentes visites de nos frères, qui nous jetaient dans des embarras infinis pour ne pas manquer à l'hospitalité, j'avoue que j'ai aimé la paix du désert et que j'ai embrassé avec un désir et un amour insatiable une vie que je compare à celle des anges. Mais lorsque le désert se peupla et que la solitude auparavant si vaste se trouva comme resserrée et que ce changement non seulement refroidissait en nous le feu de la contemplation, mais nous embarrassait même l'esprit du soin des choses temporelles, j'ai mieux aimé la vie du monastère et m'acquitter de tous ses devoirs le mieux qu'il m'était possible, que de demeurer dans une profession si sainte et si relevée et d'y mener une vie languissante et toujours inquiétée du soin des nécessités temporelles, afin que si je n'ai plus cette grande liberté que me donnait autrefois la solitude, je me console au moins d'accomplir le précepte de l'Évangile, en ne me mettant point en peine du lendemain et que la perte que je fais d'un côté de cette contemplation si sublime soit récompensée en ce lieu par le mérite et par l'humilité de l'obéissance. Car c'est une grande misère de faire profession d'un état et de ne s'y rendre jamais parfait. (Coll., XIX, 5. P. L., 49, 1293.)

-
- -

Et il ne faut pas s'étonner que la retraite soit si insupportable à ces personnes, parce que leurs pensées étant resserrées et comme en prison dans un lieu si étroit, elles s'en trouvent tout accablées. Mais lorsqu'ils sortent de leur cellule pour aller à la campagne, elles sortent aussi en foule, et courant comme des chevaux indomptés elles se répandent dans tous les objets qui se présentent. Lorsque l'esprit se délivre ainsi de cette contrainte et de cette gêne où il était, il trouve d'abord dans cette liberté apparente une courte et une triste satisfaction; mais lorsqu'ils sont retournés dans leur cellule et que cette multitude de pensées y rentrant avec eux se trouve comme captive dans un lieu si étroit cette inclination qu'ils ont à se dissiper et qu'ils ont fortifiée par une longue accoutumance, les tourmente encore davantage et les trouble toujours de plus en plus. Ceux donc qui ne peuvent pas encore, ou qui ne veulent pas résister à leurs inclinations corrompues, se trompent étrangement, si lorsque la paresse et le découragement leur fait la guerre dans leurs cellules, ils croient apaiser leurs maux en sortant dans la campagne. Cette indulgence ne peut que leur être cruelle; et ce qu'il regarde comme un remède leur devient un mal encore plus grand. Ils ressemblent à ces malades qui croient par un verre d'eau froide éteindre toute l'ardeur de la fièvre qui les brûle, au lieu que ce rafraîchissement passager allume encore davantage ce feu intérieur et que ce plaisir d'un moment est suivi d'une douleur bien plus grande. (Coll., XXIV, 5. , P. L., 49, 129.)

Aux ascètes de vertu moyenne, les monastères, bien que les religieux y vivent les uns près

des autres, offre donc plus de garanties de recueillement.

Le moine est protégé par la clôture, même si elle n'est pas aussi stricte qu'au convent de l'abbé Isidore, et par la règle du silence.

Nous vîmes aussi dans la Thébaïde le monastère si célèbre de l'abbé Isidore, lequel est très spacieux et tout enfermé de murailles. Ceux qui y demeurent, y sont logés fort au large. Il y a quantité de puits et de jardins qui ont abondance d'eau, des plants de toutes sortes d'arbres et de fruits; et toutes les choses nécessaires pour l'usage de ces solitaires s'y trouvent en telle abondance, que nul d'eux n'est obligé d'en sortir pour aucun besoin que ce puisse être. L'un des plus anciens et des plus considérables par sa vertu demeure à la porte du monastère, pour recevoir ceux qui désirent d'y venir, à condition de n'en sortir jamais, lorsqu'ils y sont une fois entrés, ce qui est entre eux une loi inviolable. Sur le sujet de laquelle ce qu'il y a de plus à admirer, c'est que ce n'est pas cette nécessité qui les y arrête, mais le bonheur et la perfection de la vie qu'ils mènent, lorsqu'ils y sont. Il y a proche de la porte où demeure ce vieillard une cellule destinée pour les survenants, dans laquelle il les reçoit et les traite avec beaucoup d'humanité. Celui qui avait alors cette charge, nous reçut donc de la sorte, et ne nous étant pas pertuis d'entrer dans e monastère, nous apprîmes de lui l'heureuse vie que l'on y passe. Il nous dit qu'il n'y avait que deux des plus anciens qui eussent la permission d'en sortir et d'y rentrer pour distribuer les ouvrages qui procèdent des travail de ces solitaires, et prendre soin de leur apporter les choses dont ils ont besoin. Que quant aux autres, ils demeuraient dans un tel silence, dans un tel repos, et s'occupaient tellement à l'oraison et à tous les exercices religieux qu'ils étaient si éminents en vertu, qu'il n'y en avait pas un seul qui ne fit quelques miracles. (H. M., 17. P. L., 21, 439.)

Le Silence. La loi du silence chez les anachorètes. Un avis de Macaire.

La loi du silence en communauté. Douleur de Pacôme en apprenant que la règle a été violée à la boulangerie.

Saint Macaire l'ancien qui demeurait en Scété dit un jour aux solitaires : « Mes frères, fuyez-vous-en aussitôt que les messes sont dites. » Sur quoi l'un d'eux répondant : « Et où pouvons-nous fuir, mon père, au-delà de ce désert? » Le saint mit un doigt sur sa bouche et lui répartit : « C'est là que je dis qu'il faut fuir. » Puis en achevant ces paroles, il entra dans sa cellule et ferma la porte sur lui. (Pélage, IV, 27. P. L., 73, 868.)

-
- -

Saint Pacôme s'en retournant au monastère de Tabenne accompagné de Théodore¹⁴, de

¹⁴Théodore (+368) formé avec amour par saint Pacôme. Orsarius, successeur de Pacôme, se déchargea sur lui du gouvernement empêcha le relâchement de la discipline, mais donna de nouveaux et heureux dévelo-

Corneille et de plusieurs autres solitaires s'arrêtta un peu en chemin, comme s'il eût voulu consulter quelqu'un d'une affaire secrète, et connut en esprit qu'on avait négligé l'un des ordres qu'il avait donnés dans le monastère d'où il venait de partir, qui était qu'il avait commandé aux frères qui travaillaient à la boulangerie de ne dire rien d'inutile en faisant les pains que l'on offrait à l'autel, mais de méditer en eux-mêmes des paroles de l'Écriture Sainte. Il appela donc Théodore qui avait la conduite de cette maison et lui dit : « Allez-vous en secrètement et vous informez avec soin de ce que les frères dirent hier au soir en faisant les pains pour l'offrande, et me faites savoir ce que vous en aurez appris. » Théodore ayant exécuté cet ordre sur tout ce qui s'était passé, le rapporta au saint, qui dit : « Les frères croient-ils que les choses que je leur ai ordonné d'observer, soient des traditions humaines et ne savent-ils pas que ceux qui par leur négligence méprisent le moindre des commandements, se mettent au hasard de tomber dans de grands malheurs? Tout le peuple d'Israël ne demeura-t-il pas dans le silence durant sept jours à l'entour de la ville de Jéricho ? Et ce terme étant passé, ne la prirent-ils à l'heure même en s'écriant tous d'une voix, ainsi qu'il leur avait été commandé, et faisant voir par là qu'ils n'avaient pas méprisé le commandement de Dieu, encore qu'ils ne l'eussent reçu que par la bouche d'un homme ? Que les frères apprennent donc à garder à l'avenir les ordres que nous leur donnons, ainsi que nous les observons nous-mêmes avec très grand soin, afin que le Seigneur leur pardonne ce péché de négligence. » (Vit. Pac., 42. P. L., 73, 266.)

Le silence et la lecture pendant les repas. La coutume que l'on observe dans les monastères, de faire quelque lecture spirituelle lorsque les frères sont à table, n'est point venue des solitaires d'Egypte, mais de ceux de Cappadoce. Tout le monde sait que ce sont eux qui ont établi ce règlement, non pas tant pour s'occuper l'esprit de pensées saintes que pour arrêter les entretiens superflus et inutiles, et encore plus particulièrement pour retrancher toutes les contentions qui naissent durant le repas, et qu'ils ne pouvaient réprimer qu'en cette manière.

Les solitaires d'Egypte et entre autres ceux de Tabenne gardent alors un si grand silence que dans un si grand nombre de frères, il ne s'en trouve pas un seul qui ose ouvrir la bouche excepté celui qui a sous lui une dizaine de religieux. Et celui-là même témoigne plus par quelque signe que par des paroles les besoins qu'il y a d'apporter ou d'ôter quelque chose de la table. Ce silence est si religieux et si exact, que tous les solitaires ayant leur capuchon abaissé sur leurs yeux pour leur ôter la licence de se jeter curieusement de toutes parts, ils ne voient que leur table et les viandes qu'on leur sert, sans que personne d'entre eux puisse voir ce qu'un autre mange ou combien il mange. (Inst., IV, 17. P. L., 49, 174.)

ppements à la congrégation.

Savoir parler à propos. Quelques solitaires allant de Scété vers saint Antoine, montèrent dans un vaisseau où ils trouvèrent un vieillard lequel ils ne connaissaient pas, qui s'y en allait aussi. Étant assis, ils s'entretenaient de l'Écriture Sainte, de quelques traités des Pères et des ouvrages de leurs mains. Sur quoi ce bon homme ne disait mot. Lorsqu'ils furent arrivés, saint Antoine dit à ces solitaires : « Vous avez eu, mes frères, une bonne compagnie en voyage en rencontrant ce bon vieillard. » Et se tournant vers ce vieillard il lui dit : « Et vous, mon Père, vous en avez aussi trouvé une bonne en rencontrant ces bons frères. » « Il est vrai qu'ils sont bons, lui répartit ce saint homme : mais il n'y a point de porte en leur maison; et ainsi entre qui veut dans l'étable et emmène les bêtes qui y sont. » Ce qu'il disait parce qu'ils s'entretenaient de tout ce qui leur venait en l'esprit. (Pélage, IV, 1. P. L., 73, 864.)

-
- -

De l'abbé Poemen : Il y en a qui semblent se taire et qui parlent néanmoins,toujours, parce que leur coeur condamne les autres. Et il y en a qui parlent depuis le matin jusqu'au soir, demeurant toujours dans le silence, parce qu'ils ne disent pas une seule parole qui n'édifie ceux qui les écoutent, et qui ne leur soit utile. (Pélage, X, 51. P. L., 73, 921).

-
- -

Longin disait : « J'ai idée d'aller dans une terre étrangère. » Et Lucien : « Si tu ne gardes pas ta langue, nulle part tu ne seras étranger; garde ta langue ici et tu seras comme en terre étrangère. »

Autre idée de Longin : « Si j'évitais de rencontrer les hommes ? » — Lucien : « Si tu ne parviens à corriger ta manière de vivre avec les autres, même lorsque tu seras tout seul tu ne pourras pas non plus te corriger. » (Pélage, X, 33. P. L., 73, 918.)

II. — Le dépouillement.

Ceux qui, ayant compris le bienfait d'une cure de silence, transportent leur vie au milieu des champs et des bois, ne se sont pas mis à l'abri de tous les ennemis. Ils ne sont pas aptes aux travaux de l'ascèse s'ils emportent quelque chose avec eux, s'ils ont encore le moyen de se procurer les commodités et les agréments de l'existence. « Nous tous qui nous avançons pour combattre, dit saint Grégoire, nous avons devant nous les malins esprits. Mais les esprits ne possèdent rien au monde. Ils sont nus et nous devons être dépouillés, nous aussi, pour lutter avec eux. Celui qui, revêtu de ses habits, lutte avec un adversaire nu sera vite jeté à terre, car il lui offre une prisé facile.

L'apprenti ascète doit donc renoncer à tous ses biens et s'interdire l'espoir de retrouver

une fortune. Le dépouillement complet est exigé des anachorètes comme des cénobites. Au novice qui vient d'être admis dans le monastère on ne laisse même pas l'habit qu'il porte sur lui. Ces exigences paraîtraient-elles excessives? Dirait-on qu'un programme de culture morale qui débute ainsi ne peut intéresser qu'une catégorie particulière? Cependant saint Jean Chrysostome qui ne se perd pas en considérations théoriques présentait cette leçon aux riches d'Antioche : « Si quelqu'un de haute condition va visiter ces déserts, il voit d'abord dans la pauvreté de ces solitaires tout ce qu'il y a de valu et de fastueux dans sa vie. »

La société qui souffre de tant de défaillances, d'infidélités, de rivalités, d'injustices criminelle, fruits de la cupidité, n'a-t-elle pas intérêt à étudier la manière qu'ont les solitaires de combattre et de vaincre cette funeste tendance?

On met au rang des moralistes les romanciers et les dramaturges qui étaient les conflits entre l'honneur et le profit, l'amitié et l'argent. Mais donnent-ils une leçon efficace? Les tableaux de la défaite de la vertu dans tous les milieux ne laissent-ils pas l'impression d'une force naturelle supérieure à la conscience, dont l'action se développe nécessairement. Les critiques et les blâmes ne font-ils pas l'effet de vaines protestations?

Au contraire l'exemple de la répression énergique des convoitises entièrement dominées, rend leur force aux réclamations de la conscience.

Sans doute l'idéal de l'âme s'élevant et se maintenant au-dessus des cupidités peut être poursuivi au sein des richesses, mais il est facile de se laisser reprendre par le courant, contre lequel il faudrait lutter, et ceux qui se laissent ainsi aller n'osent s'avouer leur négligence. Leurs excuses, leurs illusions, leurs aveuglements volontaires sont à l'origine de nombreuses perversions du sens de la justice. Comment expliquer autrement les innombrables procès et conflits entre gens respectables? L'honnête homme chatouilleux sur sa réputation d'intégrité, sera averti par la rigueur du traitement suivi par les ascètes, et sera incité à examiner la nature et la force des liens qui l'attachent à sa fortune.

Après l'acte courageux du début la vigilance est encore nécessaire.

Les conséquences de cet abandon sont tempérées chez les cénobites par la charge qui incombe au monastère de veiller à leur subsistance et à leur entretien, mais d'autre part l'ascète qui vit seul dans sa grotte ne dépend de personne dans la disposition de son avoir, si modique soit-il.

Les Pères ont bien discerné ces deux tendances que doit réprimer la pratique de la pauvreté volontaire, la propension à satisfaire ses désirs et à exagérer ses besoins, et l'instinct du propriétaire, l'ambition de se sentir le maître, de pouvoir dire : « Ceci est à moi. » Ils distinguent le mérite de la pauvreté effective et des privations courageusement supportées, et celui de la dépendance complète et continue. Ils ont connu des solitaires souffrant de l'indigence qui préféraient garder leur petit bien, plutôt que d'entrer dans un cénobium où

ils ne manqueraient de rien, mais où ils n'auraient rien à eux en propre.

Ces analyses au microscope ne peuvent-elles pas profiter à ceux qui prétendent faire de leurs richesses un usage vertueux?

« Mon but, écrit Pallade au richissime Lausus, en lui présentant son recueil, c'est qu'ayant là un memento vénérable et salutaire à l'âme... tu te débarrasses de toute convoitise déraisonnable, et d'autre part de toute ladrerie dans les choses nécessaires... C'est pourquoi montre ton courage en n'embrassant pas la richesse... Tu l'as réduite par tes aumônes. »

A cet homme qui vivait dans le plus grand luxe et qui avait réuni dans sa magnifique demeure des meubles précieux et des merveilles de l'art, le présent de Pallade venait poser les questions. « L'indigence a-t-elle sur tes revenus la part convenable? Au souci de tes intérêts légitimes ne se mêle-t-il aucune préoccupation aucune inquiétude, ton âme est-elle entièrement dégagée et uniquement désireuse des biens invisibles, qui font la joie de l'ascète dans son dénuement? »

Une conséquence du dépouillement est le rappel de l'obligation du travail. « Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne, mais nous avons travaillé jour et nuit de nos mains. » Les anachorètes étaient pressés par la nécessité; ils s'adonnaient le plus souvent à la culture et à la sparterie.

Le cénobite ne doit pas se dispenser du travail en comptant sur les biens du monastère; il devra être appliqué à un métier. Dans la clôture où habitent des centaines de moines, il y a divers ateliers, des tailleurs, des charpentiers, des forgerons, des foulons, des tanneurs, des cordonniers, c'est une vraie cité ouvrière.

Les moines vendaient le produit de leur travail ou allaient se louer, spécialement au temps des moissons. On les prémunissait contre la tentation de s'attacher à la petite somme qu'ils recevraient. Ils ne devaient rien meure trop de côté pour eux-mêmes. Ils devaient laisser s'exercer la sollicitude de la Providence. Pior va plusieurs années de suite faire la moisson chez un propriétaire qui ne le paie pas.

Par contre on n'est pas dispensé de travailler par le fait que la subsistance est assurée.

Par le travail l'homme pécheur paye ses dettes à Dieu ; le travail est un exercice salutaire. Il est aussi un remède à l'ennui et à la tristesse, cet ennemi moins violent mais plus nuisible que d'autres.

Nous ne pouvons apprécier l'action des moines d'Egypte sur le progrès matériel de leurs contemporains, mais ils ont donné l'exemple de cette bienfaisante influence à ceux qui ont défriché notre sol des Gaules, et ils ont affirmé la grandeur et la noblesse de la soumission à la loi du travail.

Dépouillement initial. Le premier pas vers la perfection exige une volonté déterminée. On ne ménage pas la transition. Le candidat à la vie hérémique ou cénobitique ne garde rien de ce qu'il possédait.

Un jeune homme voulait renoncer au monde; plusieurs fois, déjà hors de chez lui, il avait été rappelé par des pensées d'affaires, car il avait une fortune. Un jour étant parti, les démons l'environnèrent et firent lever un tourbillon de poussière. Mais lui, se dépouillant brusquement et jetant ses vêtements à terre, s'enfuit tout nu jusqu'au monastère.

Dieu cependant se révéla à un vieillard et lui dit : « Va et reçois mon soldat. » — Le vieillard s'étant levé, le rencontra tout nu, et ayant appris la cause de sa nudité, il lui donna l'habit de moine. Et quand on venait questionner le vieillard sur les différentes manières de servir Dieu et que le discours tombait sur la pauvreté; « Allez donc à ce frère, disait-il, car je ne suis pas parvenu au degré de son renoncement. »

-
- -

Un certain frère avait renoncé au siècle, il avait distribué ses biens aux pauvres, mais avait gardé quelque argent pour lui. Il vint à Antoine et celui-ci ayant découvert cette réserve lui dit : « Va au bourg, achète de la viande, mets-la en morceaux et dispose-les sur ton corps tout nu. » Le frère l'ayant fait, les oiseaux et les chiens pour s'emparer de la viande déchirèrent ses membres à coup de dents, becs et ongles. Étant retourné auprès d'Antoine et lui montrant son corps lacéré, le saint lui dit : « Ceux qui renoncent au monde et qui retiennent de l'argent sont ainsi lacérés par les démons. » (Ruffin, 67, 68. P. L., 73, 772.)

-
- -

C'est pour ce sujet que l'on réduit celui qu'on admet au monastère dans un tel dénuement de toutes choses, qu'on ne lui laisse pas même l'habit qu'il a. On le conduit au milieu de tous les frères assemblés où, après qu'on lui a ôté ses habits du monde, l'abbé de sa propre main lui donne l'habit du monastère, afin qu'il apprenne par cette cérémonie extérieure que, non seulement il s'est dépouillé de tout ce qu'il avait autrefois, mais qu'il s'est même volontairement rabaissé à la pauvreté de Jésus-Christ, qu'il ne doit plus vivre à l'avenir d'un bien qu'il rechercherait par l'art et par les voies du siècle, ou qu'il se serait réservé d'autrefois, mais qu'il ne doit subsister que par la pure libéralité du monastère, d'où il recevra comme la solde en qualité de soldat, afin qu'en reconnaissant que c'est de là qu'il doit attendre son vêtement et sa nourriture, et qu'il n'a plus rien de lui-même, il joigne à cette pauvreté la pratique de cette parole de l'Évangile qui lui commande de n'être point en peine du lendemain : qu'il ne rougissoit point de ségaler aux plus pauvres de ses frères, dont Jésus-Christ

même ne rougit pas de s'appeler le frère, mais qu'il trouve au contraire toute sa gloire d'être au nombre de ses domestiques. (Inst., IV, 5. P. L., 49, 158.)

-
- -

Si quelqu'un de haute condition ou qui soit dans quelque éminente dignité, va visiter ces déserts, il voit d'abord la condamnation de tout ce qu'il y a de vain et de fastueux, dans la pauvreté, la modestie et l'humilité de ces solitaires; de sorte que leur seule vue réprime l'orgueil des plus superbes et est une puissante correction aux personnes les plus incorrigibles. (Chrys., hom. 70 In Math. P. G., 58, 654.)

L'ermite, comme le monastère, peut avoir quelque bien, quelque réserve. Mais il est d'une vertu supérieure de renoncer à une possession légitime, même de se priver de la facilité de faire l'aumône. Les saints affirment ainsi le mépris de l'argent dont les mondains deviennent les esclaves; les victimes des injustices voient ainsi le monde condamné; le cœur entièrement détaché s'affectionne à la pauvreté comme à la vertu qui l'unit au Souverain Bien.

L'abbé Daniel disait qu'un officier de l'empereur ayant apporté à saint Arsène le testament d'un sénateur de ses parents, qui lui laissait une grande succession, il voulut le déchirer. Sur quoi cet homme se jeta à ses pieds pour le supplier de n'en rien faire parce qu'il y allait de sa tête. — « Comment a-t-il pu, dit alors le saint, me faire son héritier puisqu'il y a si peu qu'il est mort et qu'il y a si longtemps que je le suis. » Il renvoya ainsi l'officier, sans vouloir rien accepter de cette succession. (Pélage, VI, 40. P. L., 73, 808.)

-
- -

Un homme de grande condition et qui ne voulait point être connu, vint avec quantité d'argent en Scété, et pria le prêtre de ce désert de le distribuer aux solitaires. Sur ce qu'il lui répondit qu'ils n'en avaient pas besoin, cet homme qui voulait ardemment ce qu'il voulait, ne se contentant pas de cette réponse, jeta cet argent dans une corbeille qui était à l'entrée de l'église et le prêtre dit ensuite tout haut : « Que ceux qui en ont besoin en prennent! » Mais pas un seul n'y voulut toucher, et plusieurs ne le regardèrent pas seulement. Alors ce bon prêtre dit à ce seigneur : « Monsieur, Dieu a reçu votre offrande; retournez-vous-en chez vous en paix, et donnez cet argent aux pauvres. Ainsi il s'en alla très édifié. (Pélage, VI, 19. P. L., 73, 891.)

-
- -

Il y avait un solitaire nommé Dorothée qui était prêtre, et demeurait aussi dans une caverne. Sa bonté était extrême, et ayant mené une vie irrépréhensible, il a été jugé digne du sacerdoce, tellement qu'il administre les sacrements aux autres anachorètes qui sont enfermés comme lui dans une caverne. La jeune Mélanie, petite-fille de la grande Mélanie dont je parlerai ensuite, lui envoya un jour cinq cents écus d'or avec prière de les distribuer aux frères. Mais ce saint homme en ayant seulement retenu trois écus, envoya le reste à Dioclès, anachorète qui était très intelligent et d'une admirable conduite, et dit à celui qui lui avait apporté cet argent : « Mon frère Dioclès est beaucoup plus sage que moi, et connaît mieux ceux qui ont besoin de secours. C'est pourquoi il peut très bien distribuer cet argent; et quant à moi, ceci me suffit. » (Héracl., 46. P. L., 74, 330.)

-
- -

Un homme voulant mettre son argent entre les mains de l'abbé Agathon pour en disposer comme il lui plairait, il le refusa, en disant que le travail de ses mains suffisait pour le nourrir. Sur quoi l'autre insistant et le priant, que s'il n'en avait point de besoin pour lui, il le prît pour le distribuer aux pauvres, il lui répondit : « J'aurais doublement honte de le recevoir, puisque pour ce qui me regarde, je n'en ai point de besoin; et qu'en distribuant aux autres le bien d'autrui, je courrais risque d'être tenté de vanité. » (Pélage, VI, 17. P. L., 73, 871.)

Prévoyance blâmable. Les anciens Pères racontaient qu'il y avait un jardinier qui travaillant avec grand soin, employait à faire des aumônes tout ce qu'il gagnait, et retenait seulement pour lui ce dont il avait besoin pour vivre. Mais le démon lui ayant mis dans l'esprit d'amasser quelque argent pour se faire assister quand il serait vieux ou infirme, il remplit d'argent une petite bouteille. Étant quelque temps après tombé malade, et s'étant fait un grand apostume à l'un de ses pieds, il donna inutilement tout ce qu'il avait amassé à des médecins, dont l'un des plus habiles lui dit qu'il fallait de nécessité lui couper le pied. Le jour ayant été pris pour cette opération, il rentra la nuit en soi-même, et étant touché de sa faute, dit avec beaucoup de larmes et de soupirs : « Souvenez-vous, mon Dieu, des bonnes œuvres que je faisais, lorsque travaillant dans mon jardin, je donnais tout ce que je gagnais aux pauvres. » Il n'eut pas plus tôt achevé ces paroles qu'un ange du Seigneur apparut et lui dit : « Où sont cet argent que vous aviez amassé, et cette confiance que vous aviez? » Alors, connaissant encore mieux quelle était la grandeur de sa faute, il répondit : « J'ai péché, Seigneur, je le confesse : mais pardonnez-moi, s'il vous plaît, et je n'y retournerai jamais. »

L'ange lui ayant ensuite touché le pied, il fut guéri au même moment, et après s'être levé de grand matin, s'en alla travailler dans son jardin. Le médecin étant venu à l'heure qui avait été résolue avec tout ce qui était nécessaire pour l'opération, lorsqu'on lui dit qu'il était sorti

dès le matin pour aller travailler dans le jardin, il en fut si étonné qu'il fut le trouver, et le voyant labourer la terre, rendit grâce à Dieu de ce mi-racle. (Pélage, VII, 21. P. L., 73, 892.)

-
- -

Un solitaire ayant demandé à un saint vieillard : « Mon Père, trouverez-vous bon que de l'argent que j'ai reçu de mon travail, j'en retienne deux écus pour les besoins que je puis avoir, à cause de mes infirmités corporelles? » Le serviteur de Dieu jugeant qu'il désirait de retenir ces deux écus lui dit : « Vous pouvez les retenir. » Le solitaire étant de retour dans sa cellule se trouva combattu en lui-même, et disait : « Ce bon père a-t-il approuvé ou désapprouvé mon dessein ? » Il vint le retrouver ensuite, et lui dit : « Je vous en prie, au nom de Dieu, mon père, de me dire avec sincérité quel est votre sentiment touchant ces deux écus dont je vous ai parlé, car je sens beaucoup de trouble et d'agitation dans mon esprit sur ce sujet. » Le saint vieillard lui répondit : « Il est vrai que je vous ai dit de les retenir à cause que j'ai reconnu que vous en aviez le désir; et je ne l'aurais pas fait sans cela, parce qu'on ne doit pas réserver davantage d'argent que ce dont on a besoin pour sa nourriture. Votre espérance n'est-elle fondée que sur ces deux écus que vous pouvez perdre? Et Dieu n'a-t-il pas soin de nous? Mettez toute votre confiance en lui, et il ne vous abandonnera pas. » (Pélage, VI, 22. P. L., 73, 892.)

Misérable condition de ceux qui ayant généreusement quitté leur fortune, se laissent reprendre par de petits objets.

C'est par le défaut de cette application continue à notre premier dessein, qu'il arrive quelquefois que des personnes qui avaient quitté sans peine de grandes richesses et de grandes terres, se mettent en colère ensuite pour une aiguille qu'on leur ôte, pour une plume, pour une écritoire, ou autre chose semblable. Si ces personnes avaient toujours pour but le soin de purifier leur coeur, elles ne tomberaient jamais dans ces fautes pour de si petits sujets après avoir mieux aimé se dépouiller de tout, que de se mettre en danger de les commettre dans des choses plus précieuses. Nous en voyons quelquefois parmi nous qui sont si jaloux de quelque livre de piété, qu'ils ne peuvent souffrir que les autres le lisent, ou le touchent le moins du monde, et ils prennent sujet de tomber dans l'impatience, et de se mettre en danger de se perdre, de ce qui aurait dû leur servir à acquérir la patience et la charité. Après avoir donné tous leurs biens aux pauvres pour l'amour de Jésus-Christ, ils retiennent encore leurs premières affections dans des choses de néant. Ils prennent feu aisément, et se mettent en colère pour les conserver, et perdent, par le défaut de cette charité chrétienne et apostolique, tout le fruit de leur première action qui leur devient entièrement inutile.

C'est ce malheur que saint Paul prévoyait autrefois, lorsqu'il disait : « Quand je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres, et que je livrerais mon corps aux flammes,

tout cela ne me servirait de rien, si je n'avais la charité. »

Ce qui nous marque nettement qu'on ne devient pas tout d'un coup parfait pour s'être dépoillé de tous ses biens, et pour avoir renoncé à toutes les dignités, si l'on n'est animé dans ses actions par cette charité dont saint Paul décrit les effets et comme les branches, et qui consiste uniquement dans la pureté du coeur. Car qu'est-ce autre chose de n'être point à charge, de ne s'enfler point d'orgueil, de ne s'aigrir point, de ne rien faire tumultueusement, de ne chercher point ses propres intérêts, de ne se réjouir point de l'injustice, de n'avoir point de mauvais soupçons, et le reste dont parle saint Paul, sinon offrir sans cesse à Dieu un coeur parfait, un coeur tout pur, et dégagé du trouble et du dérèglement de toutes les passions? (Coll., I, 6. P. L., 49, 488.)

L'héritage du moine trop économe. Un solitaire de Nitrie, qui ignorait que Notre-Seigneur Jésus-Christ a été vendu pour trente pièces d'argent, ayant, plutôt par épargne que par avarice, amassé durant sa vie cent écus à filer du lin, tous les solitaires de ce lieu-là qui habitent en diverses cellules jusqu'au nombre d'environ cinq mille, s'assemblèrent pour penser à ce qu'il était à propos de faire de cet argent. Les uns furent d'avis de le distribuer aux pauvres, les autres de le donner à l'église, et quelques-uns de l'envoyer aux parents du mort. Mais saint Macaire, saint Pambon, saint Isidore et les autres plus anciens d'entre les Pères ordonnèrent, le Saint-Esprit parlant par leur bouche, qu'on enterrerait cet argent avec le mort, et qu'on dirait ces paroles sur le corps : « Que ton argent périsse avec toi. » Sur quoi afin que personne ne s'imagine que ce jugement fût trop rigoureux, il suffira de savoir qu'il imprima une telle crainte et une telle terreur dans l'esprit de tous les solitaires d'Égypte, qu'ils mettent maintenant au rang des grands crimes de laisser seulement un écu après leur mort. (Ruffin, 21.9. P. L., 73, 810.)

Efficace prédication des pauvres volontaires. Car des personnes de naissance se trouvant réduites par quelques disgrâces à l'incommodité et à la nécessité et faisant d'ailleurs beaucoup d'état des choses présentes, et n'étant nullement guéries de la folle vanité du monde, ne peuvent voir la magnificence des habits, des parures, et de l'équipage des comédiennes, sans en avoir des sentiments de jalousie et dépit, et sans dire en elles-mêmes : « Ces infâmes créatures dont l'extraction est basse et honteuse, vivent dans l'opulence et l'éclat, et dans tous les plaisirs de la vie; et moi qui suis d'une naissance beaucoup au-dessus de la leur, je suis réduite à souffrir une infinité de choses fâcheuses, et je ne saurais être si heureuse, même dans mon imagination et mes songes, que ces personnes le sont effectivement. » Ainsi ces objets vains et profanes font qu'un grand nombre de personnes même qui se plaisent à les regarder, n'en remportent que de la tristesse, et qu'un extrême dégoût de leur condition. Il n'en arrive pas de la sorte après avoir visité les solitaires, et les avoir considérés dans leurs saints exercices. Mais ces visites si pieuses et si louables font des effets tout à fait

contraires. Car lorsqu'on voit des enfants de personnes qui vivent dans l'opulence, et des hommes issus des plus nobles et des plus illustres familles, avoir sur eux des habillements que ne voudraient pas porter ceux qui sont réduits à la dernière pauvreté, et être contents et pleins de joie dans cet état si austère et si pauvre, si ce sont des gens incommodés et nécessiteux qui regardent ces admirables solitaires, combien pensez-vous qu'ils demeurent consolés de considérer comme ils se plaisent dans cette pauvreté si affreuse, et de voir comme ils l'ont choisie, et comme ils l'ont préférée à toutes les grandeurs du monde ? Combien pensez-vous que cet objet les soulage, et a le pouvoir de les faire entrer et de les affermir dans la résolution de souffrir patiemment leur indigence et leurs peines ? Que si ce sont des gens riches qui visitent ces déserts, n'en doivent-ils pas devenir plus modérés et plus retenus dans l'usage de leurs biens, et ne doivent-ils pas retourner dans leurs maisons plus sages et plus gens de bien qu'ils n'étaient ? Ainsi ces objets de piété inspirent aux uns la modération, et aux autres la patience. (Chrys. Hom. 69, in Math. P. G., 57, 645.)

L'économie. Le solitaire concilie avec le mépris de la richesse le soin des biens qu'il a à sa disposition. Il les tient de la Providence. Il n'en est pas propriétaire. Il en a soin comme devant rendre compte. Il se garde de se laisser reprendre par le désir de la richesse, sous prétexte d'accroître le bien du monastère ou des pauvres. On peut voir par ces analyses quelle peut être dans les actes de libéralité la part de l'amour-propre.

Parmi toutes les vertus recommandées par les instructions, celle-là nous est apparue spécialement grande, d'après laquelle aucun moine ne peut posséder en propre quoi que ce soit même une corbeille ou un petit panier, et qui défend Même de parler de quelque objet comme sien. (Inst., IV, 13. P. L., 49, 166.)

-
- -

Il arriva dans la semaine d'un frère, que le célérier du monastère vit en passant trois grains de lentille à terre, que le semainier ayant hâte de les faire cuire, laissa échapper de ses mains avec l'eau dans laquelle il les lavait. Ce célérier va aussitôt consulter sur ce point leur abbé, qui regardant ce frère comme le dissipateur d'un bien sacré, qu'il conservait avec trop de négligence, le suspendit sur l'heure de l'oraison, et ne lui pardonna cette négligence qu'après qu'il l'eut expiée par une pénitence publique. Car non seulement ils ne se regardent pas eux-mêmes comme étant à eux, mais ils croient aussi que tout ce qui leur appartient est entièrement consacré à Dieu. C'est pourquoi dès qu'une aime est une fois entrée dans le monastère, ils veulent qu'on la traite avec toute sorte de respect comme une chose sainte. Enfin ils considèrent de telle sorte les moindres meubles du monastère, et ils se conduisent en ce point avec tant de foi, qu'ils croient qu'il n'y a rien de si vil et de si bas dont ils ne doivent espérer une grande récompense; et que s'ils changent une chose d'un lieu pour la

mieux placer, s'ils emplissent un vase d'eau, s'ils en donnent à boire à quelqu'un, s'ils ôtent une paille de l'oratoire, ou de leur cellule, ils en seront récompensés de Dieu. (Inst., IV, 20. P. L., 49, 180.)

Le travail des mains C'était une nécessité pour ceux qui ne possédaient rien de suffire à leurs besoins par le travail.

Il y a d'ailleurs d'autres motifs de cette obligation qui a passé dans la règle de saint Benoît et dans les règles monastiques.

Cet apôtre continue de parler à ce peuple : « Car il n'y a rien, dit-il, de déréglé dans la vie que nous avons menée parmi vous. » Lorsqu'il prouve par son assiduité dans le travail qu'il n'y a rien eu de déréglé ni d'inquiet dans sa vie, il montre par une suite nécessaire que ceux qui ne veulent point travailler, tombent par leur oisiveté dans le dérèglement, et qu'ils deviennent inquiets.

Il ne dit pas simplement : Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne, sans passer outre. On eût pu dire, qu'encore qu'il n'eut pas été nourri de leurs aumônes, il se nourrissait peut-être du bien qu'il possédait autrefois dans le monde, ou de quelque argent qu'il aurait eu d'ailleurs, ou qu'il se serait réservé, sans gagner de quoi vivre par le travail de ses mains. « Mais nous avons, dit-il, travaillé de nos mains nuit et jour avec peine et avec fatigue; c'est-à-dire, nous avons gagné de quoi vivre par notre travail. » « Nous ne travaillons pas, dit-il, simplement par caprice ou par divertissement, comme pour nous délasser de la prédication de l'Evangile, et pour donner quelque exercice à notre corps, mais nous y sommes contraints par la nécessité d'avoir de quoi vivre. Car je ne travaille pas seulement durant le jour mais la nécessité de gagner de quoi vivre me presse d'y ajouter encore les nuits, qui sont données au reste des hommes pour se délasser de leur travaux.

« Ce n'est pas, ajoute saint Paul, que nous n'en eussions le pouvoir, mais nous avons voulu nous donner nous-même pour modèle, afin que vous nous imitassiez. » Il découvre par ces paroles la véritable cause qui le portait à travailler : « Nous avons voulu, dit-il, nous donner pour modèle que vous puissiez imiter, afin que s'il arrivait que vous missiez en oubli les instructions que je vous ai si souvent réitérées par ma prédication, vous eussiez au moins toujours présent dans l'esprit, l'exemple de la vie que j'ai menée parmi vous, et que vous avez vue de vols propres yeux. » (Inst., X, 8, 10. P. L., 49, 375.)

La paresse et l'amour de l'oraison. Un solitaire étranger étant venu trouver l'abbé Silvain qui demeurait sur la montagne du Sinaï, et voyant les frères qui travaillaient, il leur dit : « Pourquoi travaillez-vous ainsi pour une nourriture périssable? Madeleine n'a-t-elle pas choisi la meilleure part? » Le saint vieillard ayant su cela, dit à Zacharie son disciple : « Donnez un livre à ce frère pour l'entretenir, et le mettez dans une cellule où il n'y ait rien à

manger. » L'heure de none étant venue, ce solitaire étranger regardait si l'abbé ne le ferait point appeler pour aller manger ; et lorsqu'elle fut passée il le vint trouver et lui dit : « Mon père, les frères n'ont-ils point mangé aujourd'hui? » — « Oui lui répondit ce saint homme. » — « Et d'où vient donc, ajouta ce solitaire, que vous ne m'ayez pas fait appeler? » — « Attendu, lui répartit le saint, que vous êtes un homme tout spirituel, qui avez choisi la meilleure part, et qui passez les journées entières à lire, vous n'avez pas besoin de cette nourriture périsable, au lieu que nous qui sommes charnels nous ne pouvons nous passer de manger, ce qui nous oblige à travailler. » Ces paroles ayant fait voir à ce solitaire quelle était sa faute, il en eut regret, et dit à Silvain « Pardonnez-moi, je vous prie, mon père. » Sur quoi le saint lui répondit : « Je suis bien aise que vous connaissiez que Madeleine ne saurait se passer de Marthe et qu'ainsi Marthe a part aux louanges que l'on donne à Madeleine. » (Pélage, X, 69. P. L., 72, 924.)

•
• -

Jean le nain dit un jour à un frère avec qui il habitait : « Je veux être tranquille, comme le sont les yeux, ne me souciant d'aucun travail et servant Dieu sans interruption. » Et se dépouillant de son vêtement, il s'enfonça dans le désert. Après qu'il y eut passé une semaine, il retourna vers son frère, et comme il frappait à la porte, celui-ci lui demanda avant d'ouvrir : « Qui es-tu ? » « C'est moi Jean. » Et son frère de lui répondre : « Jean est devenu un ange, il n'est plus parmi les hommes. » Et lui continuait à frapper en disant : « C'est moi Jean. » Et son frère le laissa se lamenter.

Il ouvrit enfin et lui dit : « Si tu es homme tu dois penser à travailler pour vivre ; si tu es ange, pourquoi veux-tu entrer dans la cellule. » Et lui se repentant : « Pardonne-moi, mon frère, car j'ai péché... ! » (Pélage, X, 27. P. L., 73, 916.)

Travail désintéressé. Main-d'œuvre accommodante. L'abbé Pior était allé faire l'août chez un laboureur; et après l'avoir achevé il lui demanda sa récompense, mais le laboureur le remit à un autre temps. Pior s'en retourna dans sa cellule et l'année suivante, il revint travailler pour le même laboureur. Il le fit de tout son courage mais il fut aussi obligé de se retourner sans argent. La même chose arriva encore la troisième année. Mais enfin le laboureur qui apparemment manquait plus d'argent que de bonne volonté, se trouvant plus à son aise, vint trouver le saint pour le payer. Il le chercha longtemps parmi les différentes habitations des solitaires et l'ayant enfin trouvé, il se jeta à ses pieds et lui présenta l'argent qu'il lui devait; le saint ne voulant pas néanmoins le recevoir lui dit d'aller à l'église le porter au prêtre. (Apoph. Pior, 1. P. G., 65, 374.)

La pauvreté volontaire source d'aumônes. Nulle part en Égypte, l'oisiveté n'est tolérée chez les moines. Ils doivent gagner leur nourriture par le travail de leurs mains. De plus, non seulement ils assistent les étrangers qui les visitent, mais dans les villages de Lybie où sévit la famine, dans les prisons et autres lieux des villes, ils répandent d'immenses aumônes, pensant ainsi, avec le fruit de leur labeur offrir un sacrifice agréable à Dieu. (Inst., X, 22. P. L., 49, 388.)

-
- -

Nous vîmes ensuite dans la province d'Arsinoé un prêtre nommé Sérapion, qui était supérieur de plusieurs monastères, et avait sous sa conduite environ dix mille solitaires, lesquels vivant tous de leur travail, et principalement de ce qu'ils gagnaient dans le temps de la moisson, en mettaient la plus grande partie entre les mains de ce supérieur pour le soulagement des pauvres. Car c'était une coutume établie, non seulement parmi eux, mais presque entre tous les solitaires d'Égypte, qu'ils se louaient durant la moisson, et gagnaient par ce moyen quantité de blé, dont ils donnaient la plus grande partie pour les pauvres; ce qui faisait que non seulement ceux de tous les environs en étaient nourris, mais qu'on en chargeait même des vaisseaux, qui en portaient en Alexandrie, pour le distribuer aux prisonniers et étrangers et autres personnes qui se trouvaient en nécessité, n'y ayant pas assez de pauvres dans la campagne pour consommer tous les fruits que leur charité produisait avec une si extrême abondance. (H. M., 18. P. L., 21.)

-
- -

L'Apôtre Paul nous rapporte cette parole du Maître : « Il y a plus de béatitude à donner qu'à recevoir. » Cette béatitude est bien celle du moine qui fait des largesses non pas avec de l'argent acquis par mauvaise foi ni avec les trésors amassés par l'avarice, mais du fruit de son propre travail et de sa pieuse sueur.

Bienheureux celui qui donne, étant aussi pauvre que celui qui reçoit, qui n'ayant rien travaille non seulement pour pourvoir à sa nécessité, mais pour acquérir ce qu'il donnera à l'indigent; il est assuré d'une double grâce, ayant acquis le parlait dépouillement du Christ, le dépouillement de toutes choses, et usant grâce à son travail de la munificence du riche. (Inst., X, 19. P. L., 49, 385.)

CHAPITRE IV. RIGUEURS CORPORELLES

Les violences exercées contre le corps sont le scandale de moralistes qui par ailleurs aiment à constater l'efficacité de la morale religieuse.

Nous n'atténuerons pas les charges qui sont relevées de ce chef envers les héros de l'ascèse, mais nous faisons observer à ceux qui se posent en juges, qu'ils doivent faire leur enquête sur les lieux, apprécier l'influence du ciel, du climat, d'habitudes auxquelles nous sommes étrangers, et faire un voyage plus long encore et plus malaisé en remontant le cours de quinze siècles.

Dans cette Egypte où surgissaient en foule les vocations monastiques, on ignorait les requêtes des petites santés qui devaient émouvoir François de Sales et lui inspirer la fondation d'un ordre nouveau. Avez-vous bien mesuré le poids qui incombait à la vie ordinaire des travailleurs, la force de résistance de leurs organismes, et ce que permettent le climat, les traditions, les habitudes? Telle privation de nourriture qui paraît nuisible et irréalisable chez des ouvriers de Paris, mais c'est le régime des égyptiens d'aujourd'hui pendant le ramadan et pendant les carêmes que multiplie le calendrier copte.

Si votre délicatesse est choquée de certains accrocs à nos lois de l'hygiène prenez garde de glisser dans le formalisme pharisaïque de la pureté extérieure! Le culte de la propreté est du domaine de ces vertus dont l'appréciation est éminemment relative. Supporterait-on aujourd'hui à table les manières de ceux qui au IV^e siècle ont donné les lois de la politesse française? Et nous, qui recueillons les messages de la tour Eiffel, ne paraîtrions-nous pas de race inférieure au paysan hollandais qui nous jugerait uniquement d'après la tenue de nos wagons et de nos salles d'attente?

Enfin, dans l'évaluation des dommages causés à la nature physique, on ne peut négliger les cas nombreux de longévité extraordinaire enregistrés dans les vies des Pères les plus dédaigneux des soins du corps, comme Macaire l'Égyptien qui dépassa la centaine, comme Arsène qui atteignit 120 ans.

Cela dit, non pour plaider les circonstances atténuantes, mais pour rappeler la considération des détails concrets qui s'impose au juge, au casuiste, et à l'historien de la morale.

L'efficacité de ces exemples nous est suffisamment attestée et ne doit pas être méconnue, même de ceux qui ne lient pas leur enseignement moral à la foi dogmatique.

« N'attendez pas, dit le pasteur Wagner¹⁵, que je vienne faire ici le procès de l'ascétisme lui-même. En sa source pure et profonde, rien n'est plus digne de notre vénération. L'ascète est celui qui a compris que, pour atteindre un but élevé, il faut ramasser toutes ses forces, aiguiser sa volonté comme une pointe d'acier et aller droit devant soi en sacrifiant tout le reste.

« L'ascète est encore celui qui a compris que tous les hommes sont solidaires, il prie toujours parce que certains ne prient jamais; il jeûne parce que d'autres mangent et boivent

¹⁵ Morale religieuse et morale laïque, leçons faites à l'École des Hautes Etudes Sociales, par MM. Allier, etc... Paris, 1014, p. 212.

trop ; il pratique la chasteté absolue parce que la vie sexuelle détournée de son but, est devenue pour plusieurs une source empoisonnée.

« Loin de moi de méconnaître la nécessité d'une telle protestation contre notre aveuglement, nos vices, la tendance perpétuelle des hommes à glisser dans la vulgarité.

« Debout sur sa stèle (sic) et dressé comme un symbole perpétuel, je salue le stylite immobile et muet. Je le salue dans le jour, parmi des foules acharnées à la poursuite de l'or, je le salue dans le soir au sein de la ruée des plaisirs. Et dans les pâles rayons du matin, lorsque la même aurore éclaire les viveurs qui rentrent de l'orgie, le travailleur qui reprend son outil, l'opprimé qui retrouve son joug, je le salue encore, témoin incorruptible et rectiligne de l'ordre éternel de Dieu, en face d'un état de choses dévoyé et tortueux. »

Celui qui donne des leçons de morale parlera en vain, s'il n'atteint pas la volonté. Or il n'est pas de discours, d'exhortations véhémentes, d'exposé pathétique capable, comme ces leçons silencieuses, de faire rougir les lâches et de redresser les courages.

Qu'on ne s'attarde pas à souligner tel geste trop brusque, telle insistance trop dure, telle faute de goût; on montrerait que ce n'est pas aux exagérations qu'on en veut, mais à la doctrine elle-même plus énergiquement affirmée.

Qu'avec la nécessité de se faire une âme forte ils proclament aussi le dogme du péché, de la solidarité entre les âmes, que leur élan soit soutenu par la vue des biens transcendants et du Sauveur crucifié qui les a remis à leur portée, nous n'y contredirons pas. L'unité de l'âme n'est pas atteinte par la diversité des buts secondaires qu'elle poursuit, lorsque son activité est maintenue par une conviction dominante. A quelque moment qu'on saisisse et qu'on essaye d'isoler un acte de vertu chrétienne, on le retrouve lié aux éléments fonciers du dogme. L'ascète chrétien donne un enseignement de morale naturelle lors même qu'il est excité et soutenu par l'ambition de se crucifier avec son rédempteur. Cette connexion, dont la logique formelle ne rend pas compte, apparaissait aux admirateurs et aux disciples du Stylite. Qu'ils vinssent du judaïsme ou du paganisme, ils avaient la révélation d'une force supérieure et ils étaient amenés à mettre en question l'attitude religieuse qu'ils avaient eue jusque-là.

Avec les récits des pénitences de Macaire, nous versons donc au procès, si l'on veut s'ériger en tribunal, les documents les plus accusateurs. On y verra l'emploi le plus impitoyable des moyens de réduire les sens rebelles, les veilles, les jeûnes, les positions crucifiantes, l'abandon sans défense à la chaleur brûlante, au froid de la nuit, même à la cruauté des insectes et des animaux.

Nous aurions pu ne pas introduire ici Siméon le Stylite, car c'est la doctrine et la vie des Pères Égyptiens, les premiers Pères du désert, les maîtres authentiques, que nous entendons exposer. Ils n'ont pas encouragé les outrances bizarres auxquelles se livrèrent les Syriens,

et même ils condamnèrent la singularité des stylites. Remarquons cependant que notre imagination ne doit pas être égarée par la description sommaire des narrateurs. Les dévots de Siméon n'emportaient pas l'image d'une statue immobile sur sa colonne; et nous serions plus près de la vérité en nous le figurant comme le veilleur au faîte de la tour effilée du donjon.

Ne nous laissons donc pas rebuter par l'accent barbare. Allons au fond de la question ! Il n'y a pas d'embarras pour nous à l'aborder. Quelle est la raison de ces prises d'armes, à qui en veulent-ils?

La raison de l'ascèse, Dorothée la donne en montrant son corps : « Il veut me tuer, je le tue. » Bien que l'expression « la chair du péché » ne désigne pas seulement le corps, c'est bien par cette partie du composé qu'est transmis le funeste héritage, c'est l'ennemi qui se manifeste le premier et qui est toujours actif ou prêt à l'attaque.

Ce conflit entre des tendances naturelles et les combats qu'il doit entraîner, nous force à considérer le mystère que nous portons en nous-mêmes. Saint Grégoire exprime avec éloquence son étonnement : « Quel est, ô mon Dieu, ce prodigieux mélange et cet assemblage funeste de passions si contraires ? Comment une même chose peut-elle titre en même temps l'objet de mon affection et de mon aversion ? »

Cependant ne prenons pas l'excuse de notre embarras à expliquer ces contradictions, pour nous dispenser d'obligations certaines. Quelle que soit la réponse sur l'origine de la guerre, l'ennemi menace, il faut préparer le combat.

Le corps est le siège de la gourmandise et de la luxure, ces vices que les Pères désignent tout d'abord à la valeur des guerriers.

Le premier combat que nous ayons à engager est contre l'intempérance de la bouche. Cassien le compare à une épreuve éliminatoire ; celui qui veut être admis parmi les athlètes doit établir sa qualité d'homme libre et triompher dans une première série de combats.

Il ne s'agit pas seulement d'éviter l'ivresse et les grossiers excès de table.

Le mot gourmandise qui correspond à la « *gastrimargia* », la folie du ventre, dans la liste des péchés capitaux, désigne plutôt les péchés mignons du gourmet que la glotonnerie et la crapule. Si les Pères employaient une expression plus forte, ils n'avaient pas seulement en vue de prémunir contre des excès répugnans. Ils ne s'attardaient pas à dénoncer les orgies et les scènes d'ivresse, mais ils s'adressaient surtout à ceux qui ont le souci de la décence et de la dignité personnelle, souci compatible avec des faiblesses de dangereuse conséquence.

Ils s'en prennent au prince des cuisiniers Nabuzardan, car sans le culte de la bonne chère, le temple du Seigneur n'aurait pas eu à souffrir.

Illusion de prétendre rester chaste dans une vie de délices. Tous les maîtres avec Cassien dénoncent la complicité de la gourmandise avec la fornication. « Vouloir suivre les conseils de son estomac et vaincre l'esprit de luxure, c'est vouloir éteindre l'incendie en versant de l'huile... »

Le jeûne est seulement l'une des armes des ascètes. Ils usent de tous les moyens de faire souffrir leur chair.

En leur voyant réaliser leur plan de campagne, ne perdons pas de vue le but qu'ils veulent atteindre.

Ces deux jeunes hommes qui se laissent mourir de faim plutôt que de toucher aux figues qu'ils portent en présent, ne donnent pas une marque de bon jugement, mais ils livrent un magnifique exemple de la fermeté à tenir une résolution.

Peut-on être insensible devant la force d'âme d'Etienne le Lybien qui continue paisiblement son travail, tandis que le chirurgien promène le fer dans les chairs vives?

Heureux ceux à qui la maîtrise atteinte par ces grands hommes ne fait aucun reproche!

La domination parfaite sur les facultés sensibles n'est elle-même qu'un moyen, le but c'est la félicité la plus parfaite ; l'athlète goûte déjà des joies pures et tranquilles en dirigeant son regard vers la Jérusalem céleste.

Saint Pacôme qui nous apparaît comme le héros de la douceur, le modèle de supérieur condescendant à toutes les faiblesses, a été fidèle aux leçons d'austérité de Palémon et n'est pas d'une autre école.

Aussi bien, les Pères ne permettent pas qu'on leur objecte le manque de forces, le goût de la vie ordinaire, les occupations d'état incompatibles avec les sévérités qu'ils pratiquent eux-mêmes. savent proportionner les privations et macérations aux forces physiques et morales.

Ils nous relatent des traits comme celui du moine qui résiste à la séduction du concombre frais cueilli qu'on vient de lui apporter. Qui prétendra que cette ascèse le dépasse?

On peut manger beaucoup et être plus parfait que d'autres qui, mangeant très peu, se rassasient. Un régime de petites privations fidèlement observé est préférable à des prouesses passagères.

Par cette régularité, par la continue dépendance qui ne peut manquer de les souvent contrarier, les cénobites compenseront les pratiques en apparence plus sévères et mortifiantes des anachorètes. Et les séculiers eux-mêmes peuvent remplir le programme que donne l'archimandrite Dorothée.

Les ennemis les plus irréductibles des complaisances sensuelles connaissaient déjà cet

esprit catholique qui marque la solennité des grandes fêtes par un adoucissement de régime. Suivant une très ancienne tradition, le jeûne était interrompu les samedis et les dimanches, et aussi pendant la période de 50 jours entre Pâques et la Pentecôte, auxquels temps pn ne se mettait pas à genoux pour prier. L'abbé Théonas, de crainte que la mauvaise nature ne profite de cette indulgence, recommande de changer seulement l'heure du repas, et non la quantité ni la qualité de la nourriture. Cependant l'admission de friandises et de légers suppléments les jours de fêtes s'étendit bien vite, et la satire de Climaque nous fait voir que de son temps elle était devenue d'usage général.

Les relations entre l'âme et le corps.

« Je meurris mon corps et je le traite en esclave. » Cassien part de l'exemple de saint Paul. Dorothée commente ce verset à sa manière. Il donne le mot d'ordre de l'ascèse : « Le corps, voilà l'ennemi ! »

Il faut donc d'abord par la domination sur la chair prouver notre qualité d'homme libre. Celui en effet qui est vaincu par un autre est son esclave. Et quiconque pèche est l'esclave du péché. Lorsque le président de la lutte aura constaté que nous n'avons pas de tache de concupiscence honteuse, et qu'il aura jugé que nous n'étions pas indignes de ces luttes olympiques contre les vices, alors nous pourrons nous mesurer avec nos concurrents, c'est-à-dire la concupiscence de la chair et les mouvements désordonnés de l'âme. Car il est impossible à celui qui se rassasie pleinement, de soutenir les combats de l'homme intérieur; et celui qui est abattu dans une rencontre peu importante n'est pas digne de combattre dans une guerre plus dure. Tâchons de nous en dégager le plus vite possible, puisqu'elles nous détournent de notre sainte entreprise. En effet nous ne pourrons pas mépriser les attractions de ces mets, si notre âme vouée à la contemplation céleste, ne trouve plutôt sa délectation dans l'amour des vertus et le goût des choses célestes. (Inst., V, 13. P. L., 49, 228.)

-
- -

Écoute l'athlète du Christ qui observe les lois du combat : « Pour moi, dit-il, je cours, non pas comme à l'aventure, je frappe, non pas comme si je battais l'air; mais je meurris mon corps et le traite en esclave, de peur qu'après avoir servi aux autres de héraut, je ne sois moi-même exclu de la palme. »

Vous voyez comment il a choisi son corps comme le terrain des luttes et comme une position très sûre; comment il voit le succès dans le traitement rigoureux de la chair et dans la soumission du corps. Il ne court pas à l'aventure, celui qui ayant les yeux vers la Jérusalem céleste, fixe le but vers lequel il dirige sa course rapide sans déviation. Il ne court pas à l'aventure, celui qui oubliant ce qui est derrière lui, tend tous ses nerfs vers ce qui est

devant lui, vers la palme qui lui est destinée en Dieu par le Christ Jésus. (Inst., V, 17. P.L., 49, 232.).

-
- -

Isidore voyant que ma bouillante jeunesse n'avait pas tant besoin de sermons que de rude exercice, m'emmenga, comme un habile dompteur de poulains, à cinq milles d'Alexandrie, dans le lieu appelé le pays des ermites et il me remit entre les mains d'un nommé Dorothée, qui était Thébain de nation, si exercé dans les travaux de la vie solitaire qu'il y avait déjà soixante ans qu'il demeurait dans une caverne. Et parce qu'il savait que ce bon vieillard menait une vie très austère, il m'ordonna de passer trois ans avec lui pour apprendre à dompter mes passions, et puis de le retourner trouver afin de m'instruire dans le reste de la conduite spirituelle. Mais étant tombé dans une grande maladie, je ne pus accomplir ce terme de trois années, et fus constraint de me retirer avant qu'elles fussent finies.

La manière de vivre de ce saint était extrêmement dure et difficile à supporter. Durant tout le jour, et même durant la plus grande chaleur du midi, il ramassait des pierres dans le désert qui est le long de la mer, dont il bâtissait des cellules pour ceux qui n'en pouvaient pas bâtir; et il en faisait ainsi une tous les ans. Sur ce que je lui disais un jour : « A quoi pensez-vous, mon père, étant dans une si grande vieillesse, de tuer ainsi votre corps par des chaleurs insupportables? » Il me répondit : « Je le veux tuer, puisqu'il me tue. » Il ne mangeait par jour que six onces de pain avec une petite poignée d'herbes, et ne buvait qu'un peu d'eau. Je prends Dieu à témoin que je ne lui ai jamais vu étendre les pieds, ni s'être mis sur le lit pour y dormir; mais étant assis il passait toute la nuit à faire des cordes avec de l'écorce de palmier pour gagner sa vie. Et sur ce qui me vint en l'esprit que ce n'était que lorsque j'étais présent, qu'il vivait dans une si extrême austérité, je m'informai de plusieurs qui avaient été ses disciples et qui vivaient séparés de lui dans une très grande vertu, s'il en avait toujours usé de la sorte; à quoi ils me répondirent que depuis sa première jeunesse il avait ainsi continuellement vécu, n'ayant jamais pris de temps pour dormir; mais sommeillant seulement quelquefois ou en travaillant ou en mangeant, en sorte que quand il voulait manger on voyait souvent le pain lui tomber de la bouche, tant il était accablé d'envie de dormir. Une fois, l'ayant contraint de se coucher pour un peu de temps sur une natte de jonc, il me dit, comme m'en sachant mauvais gré : « Lorsque vous persuaderez aux anges de dormir, vous pourrez aussi le persuader à ceux qui veulent s'avancer dans la vertu. » (Héracl., 1. P. L., 74, 252.)

La modération.

Est-ce à dire qu'on ne doit point avoir d'égards envers le corps? Gardons-nous de l'erreur manichéenne; la matière n'est pas essentiellement mauvaise.

D'ailleurs, j'ai besoin de ce corps, dit Climaque après Grégoire de Nazianze ; s'il est exténué, l'âme est languissante; et n'est-ce pas par les sens que m'arrive le message libérateur?

C'est étonnant de voir que l'esprit qui est tout incorporel, est souillé et obscurci par le corps et qu'au contraire quelquefois ce même esprit, qui n'a rien de matériel et de terrestre, est purifié et subtilisé par les impressions de ce même corps qui n'est que terre et que boue. (Clim., XIV, 29. P. G., 88, 870.)

-
- -

J'avoue que je ne puis comprendre de quelle sorte mon âme a été unie à mon corps, et comment il est possible, que cette âme, qui est l'image de Dieu même, soit, pour le dire ainsi, mêlée et comme pétrie avec un corps qui n'est que terre et que boue, ce corps qui lorsque je le traite bien et que je le flatte me fait une guerre cruelle, et qui lorsque je lui fais la guerre me jette dans la langueur et dans la tristesse; ce corps que j'aime comme le compagnon de ma servitude et de ma misère et que je hais comme l'ennemi de mon propre bien et de mon salut, ce corps que j'abhorre comme le lien malheureux qui attache mon âme à la terre, et que j'honore et respecte comme mon cohéritier à la gloire et au royaume du ciel.

Si d'une part je m'efforce de le dompter par les austérités de la pénitence, il succombe, et me prive ainsi de l'unique aide qui me restait pour pratiquer les vertus chrétiennes, puisque je n'ai été créé de Dieu qu'afin de m'élever sans cesse vers lui par des actions, qui soient vraiment dignes de lui, comme par des degrés spirituels et célestes. Mais d'autre part, si je le flatte et l'épargne comme mon fidèle coadjuteur, il se révolte avec tant d'impétuosité contre moi, que je ne puis réprimer ses insolences. Et c'est alors que je me vois dans un danger presque inévitable de perdre mon souverain bien qui est Dieu, étant accablé sous le poids des chaînes de ce misérable corps, qui m'entraînent vers les biens périssables d'ici-bas, et qui me tiennent lié à la terre. Enfin c'est un ennemi qui nous flatte quand il nous tue, et un ami qui nous dresse des embûches lorsqu'il nous fait des caresses. (Grég. Naz., Or. XIV. P. G., 35, 866.)

L'esprit de fornication.

Nous voyons aussi que les autres vices se guérissent d'ordinaire dans le commerce des hommes, et en quelque façon par les fautes que l'on y commet. La colère par exemple, l'envie et l'impatience se guérissent par le soin qu'on y apporte, et par le commerce et l'habitude avec les hommes qui donnent lieu à ces passions de se réveiller en nous. Et lorsqu'êtant ainsi excitées elles se rendent plus sensibles, elles nous donnent en même temps le moyen de les guérir avec plus de facilité.

Mais cette plaie dont nous parlons, outre la mortification du corps et la contrition du co-

eur, nous oblige encore de garder la solitude et la retraite, afin de la pouvoir parfaitement guérir, et apaiser toute l'ardeur de la fièvre. Comme il arrive dans de certaines maladies qu'il faut éviter même de montrer aux yeux des malades des viandes qui leur seraient dangereuses, de peur que cette vue ne fit passer dans leur coeur un désir qui leur pourrait être mortel, il est constant aussi dans cette plaie dont nous parlons, que le repos et la solitude peuvent beaucoup pour la guérir, afin que l'âme malade n'étant plus troublée de tant de différents objets, et se recueillant dans une vue plus pure et plus tranquille des choses célestes, puisse arracher dès la racine, cette plante envenimée de notre concupiscence. (Inst., VI, 3. P. L., 49, 270.)

-
- -

En effet, quoique la grâce du Sauveur nous soit nécessaire pour avancer dans toutes les autres vertus, et pour ruiner tous les autres vices, il faut néanmoins en celui-ci un don de Dieu plus particulier. Tous nos anciens en sont demeurés d'accord, et nous le pouvons reconnaître aisément nous-mêmes dans la manière dont nous nous purifions de ce vice. Car c'est comme sortir de la chair en demeurant encore dans la chair ; et c'est une chose au-dessus de la nature, de pouvoir, lorsque nous sommes encore environnés d'une chair fragile, n'en point ressentir les mouvements. C'est pourquoi il est impossible qu'un homme puisse de lui-même s'élever à cette haute pureté, si la grâce de Dieu ne le soutient pour le retirer de cette boue et de cette fange. Car il n'y a point de vertu qui puisse, plus que la pureté, égaler les hommes charnels aux anges qui sont de si purs esprits.

C'est par cette vertu qu'en demeurant encore en ce monde, nous sommes, comme dit saint Paul, déjà citoyens du ciel et que nous possédons dans Ce corps mortel tous les avantages qu'on promet aux saints, lorsqu'ils seront délivrés de cette chair corruptible. (Inst., VI, 6. P. L., 49, 272.)

Tactiques diverses du démon de gourmandise; comment les déjouer.

C'est donc contre la gourmandise que nous devons combattre d'abord. Et dans la nécessité où je me trouve de parler ici de la mesure qu'on doit garder dans le jeûne et dans la qualité des viandes, je serai encore obligé d'avoir recours aux traditions et aux règlements des solitaires de l'Égypte, que tout le monde sait être les plus parfaits, les plus éclairés, et les plus austères de tous les anachorètes. (Inst., V, 3. P. L., 49, 205.)

-
- -

Car il y a deux sortes d'intempérants. Les uns recherchent une nourriture agréable, et

ne se mettent pas en peine de manger beaucoup, pourvu qu'ils mangent ce qui est à leur goût, et ces personnes se laissent tellement surmonter par cette sensualité dans ce peu de nourriture qu'elles prennent, qu'elles gardent longtemps dans leur bouche les morceaux qu'elles mangent et qu'après les avoir mâchés et remâchés, à peine peuvent-elles se résoudre à les avaler; cette intempérance est celle qui consiste dans le goût et dans la délicatesse des viandes, on l'appelle laimargie. Les autres regardent l'abondance.

Ils ne regardent pas les choses délicieuses, et soit que les choses soient bonnes, soit qu'elles ne le soient pas, cela leur est indifférent, parce que cette espèce d'intempérance n'excite et ne porte qu'à manger. De quelque nature que les viandes puissent être, elles leur sont bonnes ; car pourvu qu'ils se remplissent et qu'ils regorgent, ils sont contents. Cette intempérance s'appelle gourmandise, gastrimargie; et pour dire l'origine des mots, l'un est pris d'un terme qui signifie la passion de se rassasier et de se remplir et l'autre d'une expression qui marque un désir ardent du plaisir et de la volupté qui flatte le palais. (Dorothée, XV. P. G., 88, 1789.)

-
- -

Ayant à parler contre l'intempérance, c'est en cette occasion comme en toutes les autres, que je dois parler contre moi-même. Car ce serait une merveille, qu'un homme pût se délivrer de sa tyrannie avant que d'entrer par la mort dans le tombeau.

L'intempérance est comme une hypocrisie de notre estomac, qui n'étant que trop rassasié semble encore crier qu'il a besoin de manger et étant si plein qu'il crève, est tout à se plaindre qu'il meurt de faim. L'intempérance est la maîtresse ingénueuse des assaisonnements et des ragoûts, et la source des délices de la bonne chère. (Clim., XIV, 1, 2. P. G., 88, 864.)

-
- -

Considérez en quel état vous vous trouvez le matin, à midi, et à la dernière heure qui précède votre repas, et vous connaîtrez par là quelle est l'utilité du jeûne. Vous trouverez qu'au matin, étant moins éloigné du souper du jour précédent, il vous en restera des pensées libres et dissipées, qui altéreront le repos de votre esprit, que vers midi vous en aurez de plus tranquilles, et qu'au coucher du soleil qui est l'heure de votre repas, votre esprit sera entièrement mortifié et humilié. (Clim., XIV, 23. P. G., 88, 868.)

-
- -

Lorsque vous êtes à table, mettez-vous devant les yeux la mort et le jugement. Car à peine pourrez-vous encore par ce moyen arrêter un peu votre intempérance. Lorsque vous buvez,

pensez toujours au vinaigre et au fiel que l'on présenta à Jésus-Christ votre maître, et ainsi ou vous demeurerez entièrement dans les bornes de la sobriété, ou au moins vous en aurez des sentiments plus humbles, et en jetterez de profonds soupirs. (Clim., XIV, 32. P. G., 88, 870.)

-
- -

Le jeûne est une violence que l'on fait à la nature; un retranchement de tout ce qui peut satisfaire notre goût, un amortissement de l'ardeur de notre concupiscence, un bannissement des mauvaises pensées, un affranchissement des songes fâcheux, une purification de la prière, un flambeau de l'âme, une garde de l'esprit, une illumination des ténèbres de notre coeur, une entrée à la componction, un humble gémissement, une affliction pleine de joie, un resserrement de la trop grande effusion de paroles, une des causes de la tranquillité de l'esprit, un rempart de l'obéissance, un adoucissement du sommeil, un remède salutaire pour la santé de notre corps, un médiateur de la bienheureuse paix de l'âme et du calme des passions, un effacement des péchés, une porte du paradis, et une volupté toute céleste. (Clim., XIV, 34. P. G., 88, 870.)

La bonne chère et la luxure. Le jeûne et la liberté de l'esprit.

L'esprit de celui qui jeûne n'a que des pensées pures et chastes dans ses prières; et au contraire l'esprit d'un homme intempérant n'est rempli que d'images impures et déshonnêtes.

Le vin et les viandes qui remplissent son estomac et l'inondent, sèchent la source des larmes ; mais l'estomac étant séché par le jeûne, produit les eaux salutaires de la pénitence.

Celui qui se rend esclave de son ventre, et prétend en même temps vaincre le démon de l'impureté, ressemble celui qui avec de l'huile voudrait éteindre un embrasement. (Clim., XIV, 20. P. L., 88, 868.)

-
- -

Voilà notre premier engagement, voilà notre première épreuve dans ces nouveaux jeux olympiques, éteindre l'appétit immodéré par le désir de la perfection. Aussi non seulement faut-il par la contemplation amoureuse des vertus s'élever au-dessus de la tentation de trop manger, mais même la nourriture qui est nécessaire au corps ne doit pas être prise sans quelque inquiétude, parce qu'elle est opposée à la chasteté. Enfin il faut pour la bonne direction de notre conduite, qu'il n'y ait pila de temps où nous nous sentions plus exposés à nous éloigner des choses spirituelles que celui, où par suite de notre infirmité naturelle, nous devons nous abaisser à ce soin nécessaire. Et ces exigences que nous devons subir, sui-

vant le désir de conserver notre vie plus que le désir de notre esprit, hâtons-nous de nous y soustraire, puisqu'elles nous détournent des soins du salut. (Inst., V, 14. P. L., 49, 229.)

-
- -

L'abbé Poemen : « Si Nabuzardan¹⁶, le prince des cuisiniers, n'était pas venu à Jérusalem, le temple du Seigneur n'aurait pas été consumé par le feu ; de même si le désir des plaisirs de la table ne s'emparait pas d'une âme, les sens ne seraient pas enflammés par les artifices du diable. » (Pélage, IV, 29. P. L., 73, 868.)

-
- -

Parole de l'abbé Moïse : La passion s'engendre par ces quatre éléments : l'abondance du manger et du boire, le sommeil prolongé, l'oisiveté et les amusements, la recherche dans les vêtements. (Ruffin, 58. P. L., 73, 769.)

-
- -

La terre lorsqu'elle a été arrosée par des pluies modérées, multiplie les semences qu'elle a reçues; mais gorgée de l'eau de pluies torrentielles, elle ne produit que des joncs et des épines. Ainsi de la terre de notre coeur; si nous usons de tempérance dans la nourriture, elle développe les germes que le Saint-Esprit a semés, qui donnent un beau feuillage et des fruits abondants; mais lorsqu'elle est saturée de boisson, toutes ses pensées ne donnent que des broussailles et des chardons. (Diadoque¹⁷, 48. P. G., 65, 1182.)

-
- -

Lorsque notre esprit est emporté par les flots de la boisson, non seulement il arrête ses regards libidineux sur les apparitions que les démons lui présentent en songe, mais formant

¹⁶Nabuzardan était chef des gardes du corps de Nabuchodonosor lors de la prise de Jérusalem. Comment les Pères en ont ils fait le prince des cuisiniers? Leur méprise vient de la traduction des Septante. Le mot hébreu qui signifie : chef des gardes a aussi le sens de sacrificeur et encore de cuisinier. Le traducteur grec a pris ce dernier sens. Cfr. Albert Condamin, *Le Livre de Jérémie*, Paris, 1910, p. 272.

¹⁷Diadoque, évêque de Photice en Épire, vers le milieu du Ve siècle. La comparaison de ses écrits avec la littérature du désert intéresse l'histoire de la spiritualité. Cfr. l'art. déjà cité du P. Lebreton, *Recherches de science religieuse*, mai-août 1924, p. 359. De Maldonat écrivant au P. Poussines, éditeur de Diadoque: « J'ai reçu Diadochus... et je vous rends les plus vives actions de grâces. J'aime beaucoup cet auteur, parce qu'il est saint et d'une foi antique, qu'il traite des sujets nécessaires à mes études, et que grâce à vous il parle fort bien latin. »

en lui-même des images agréables, il se donne à ses visions avec ardeur comme à des êtres qu'il chérit. En effet les parties du corps destinées par la nature à la génération étant échauffées par le vin, l'âme est comme forcée de chercher le plaisir en se représentant une ombre de volupté. (Diadoque, 49. P. G., 65, 1 1.82.)

-
- -

Après que nous avons bien mangé, cet impie se retire et voulant nous envoyer le démon de l'impureté pour nous tenter, il s'en va lui conter l'état où il nous a laissé, et lui dit : « Allez, allez hardiment attaquer et troubler un mortel. Car comme il a bien traité son corps, vous n'aurez pas beaucoup de peine à le vaincre. » Il vient donc et se souriant il nous lie les pieds et les mains par les chaînes du sommeil, puis fait de nous tout ce qu'il lui plaît, et trouble notre âme par des illusions et des fantômes qui produisent même des effets sur notre corps. (Clim., XIV, 28. P. G., 88, 868.)

Galerie de lutteurs hors concours.

Tout d'abord Macaire l'Alexandrin. Nous avons eu déjà le récit de son séjour à Tabenne, nous connaissons l'affreux désert où il avait choisi sa demeure. Nous ajoutons quelques traits qui achèveront de faire connaître son esprit et sa valeur¹⁸.

Ayant su que durant tout le carême les solitaires de Tabenne ne mangeaient rien qui eut été cuit, il résolut de faire la même chose pendant sept ans; et l'ayant pratiqué exactement en ne mangeant que des herbes crues, les unes sèches et les autres trempées dans de l'eau, selon qu'il les rencontrait, il n'y trouva pas grande difficulté. Ayant aussi appris qu'un solitaire ne mangeait qu'une livre de pain par jour, il rompit les morceaux de pain qu'il avait, et les mit dans une bouteille, avec résolution de n'en manger qu'autant qu'il en pourrait prendre avec les doigts, ce qui est une grande austérité. Car, nous disait-il de fort bonne grâce, j'en prenais bien plusieurs morceaux; mais l'entrée de la bouteille était si étroite, que je ne pouvais les en tirer ; et l'exemple du publicain de l'Évangile que j'avais toujours dans l'esprit me permettait à peine d'user de ce qui m'était nécessaire pour la vie. Il pratiqua perte dant trois ans cette si étroite abstinence, ne mangeant que quatre ou cinq onces de pain par jour, buvant de l'eau à proportion, et ne consumant durant toute l'année qu'une petite cruche d'huile.

Voici un autre de ses exercices. Cet homme infatigable se résolut de surmonter le sommeil ainsi qu'il nous le raconta lui-même, comme cela nous pouvant servir, en nous disant : « Ayant résolu de vaincre le sommeil, je passai vingt jours et vingt nuits à découvert, étant brûlé durant le jour par la chaleur, et transi durant la nuit par le froid. Que si au bout de ce temps, je ne me fusse jeté promptement dans ma cellule, je serais tombé en défaillance, tant

¹⁸Cf. Introd., tom. I, p.114, et chap. III, tom. I, p. XXXVII.

mon cerveau s'était desséché. Ainsi quant à ce qui me. regarde, j'ai surmonté le sommeil, mais quant à ce qui est de la nature, je lui ai cédé lorsque j'ai reconnu en avoir besoin. »

-
- -

Le démon que l'on nomme l'esprit de fornication lui faisant une guerre très cruelle, il se résolut de demeurer nu et sans sortir d'une même place durant six mois entiers, dans un marais nommé Scété, qui est dans une vaste solitude et où il y a des moustiques, qui n'étant pas moins gros que des guêpes, ont des aiguillons si pénétrants que la peau même des sangliers n'est pas à l'épreuve de leurs piqûres. Ainsi ils mirent tout son corps en un tel état, que quelques-uns crurent qu'il avait la lèpre et lorsqu'au bout de ce temps il fut retourné dans sa cellule, on ne pouvait le reconnaître qu'à la voix. (Heracl., 6. P. L., 74, 270.)

Le Stylite.

Devant les prouesses bizarres du Stylite, qui peuvent paraître incroyables, Théodore sent le besoin de présenter une apologie. Il énumère les actions extraordinaires demandées aux saints de l'ancienne loi. Il en appelle surtout aux fruits de cette prédication, à la popularité du saint jusque dans les contrées lointaines, chez les Gaulois, chez les Romains qui mettent son image sur les enseignes des boutiques.

Les bédouins eux-mêmes (les Ismaélites) sont gagnés à l'Evangile. Siméon a contribué à la formation de ces communautés de nomades dirigées par des évêques qui d'une tente faisaient leur cathédrale. Ces diocèses furent submergés par la vague islamique. A nos explorateurs de la Syrie confiée au mandat français, de nous dire s'ils trouvent chez quelque tribu des traces de christianisme, survivant après douze siècles.

Siméon étant revenu à son monastère, il y séjourna fort peu, et s'en alla dans un bourg nommé Télanisse qui est au bas de la montagne où il demeure maintenant. Là ayant rencontré une petite maisonnette, il y fut reclus trois ans. Désirant de passer quarante jours sans manger, ainsi qu'avaient fait autrefois Moïse et Elie, il pria ce grand serviteur de Dieu, Basse, qui faisait alors sa visite dans plusieurs bourgs dont les prêtres étaient soumis à sa conduite, de ne laisser quoi que ce fût dans sa cellule, et d'en murer la porte avec de la terre. Sur quoi ce bon homme lui ayant représenté que c'était une entreprise trop difficile, et qu'il ne devait pas se persuader qu'il y eût de la vertu à se donner la mort à soi-même, puisque au contraire c'était le plus grand de tous les crimes, il lui répondit : « Mon père, laissez-moi donc, s'il vous plaît, dix pains et une cruche pleine d'eau pour m'en servir, si j'en ai besoin. » Cela ayant été fait, et la porte ayant été bouchée comme il l'avait désiré, lorsque les quarante jours furent passés, Basse la déboucha, et étant entré, il trouva tous les pains et toute l'eau qu'il y avait mis, et le saint couché par terre sans parole et sans mouvement, comme s'il eût

été privé de vie. Ayant demandé une éponge et l'ayant trempée dans de l'eau, il lui en arrosa et lava la bouche, et puis lui donna le corps et le sang de Jésus-Christ, ce qui l'ayant fortifié, il se leva et prit un peu de nourriture en suçant des laitues, de la chicorée et quelques autres légumes.

Depuis vingt-huit ans qu'il y a que ce que je viens de dire arriva, il a passé tous les carêmes sans manger; à quoi il a à présent moins de peine, parce qu'il y est plus accoutumé. Car du commencement, il passait tous les jours tout debout à louer Dieu, les jours suivants, son corps affaibli par le jeûne n'ayant plus la force de se tenir en cet état, il demeurait assis, et lisait ainsi son office, et les derniers jours, ses forces étant entièrement abattues et se trouvant comme à demi-mort, il était contraint de se coucher par terre. Lorsqu'il commença à demeurer debout sur une colonne on ne put le faire résoudre à descendre durant le carême; et il s'avisa pour n'en bouger, de se faire attacher durant tout ce temps à une poutre qu'on lia à la colonne. Depuis, Dieu, ayant répandu du ciel dans son âme une grâce encore plus abondante, il n'a pas même eu besoin de ce secours ; mais étant fortifié par la puissance de sa grâce, il passe tous ces quarante jours avec une gaîté incomparable sans manger quoi que ce puisse être.

Le saint ayant donc, comme j'ai dit, demeuré trois ans dans cette cellule, il s'en alla sur le sommet de cette célèbre montagne, lequel il fit environner d'une muraille bâtie seulement à pierres sèches, et ayant fait une chaîne de fer de vingt coudées de longueur, il s'en fit attacher un bout au pied droit, et l'autre à une grosse pierre, afin de ne pouvoir, même quand il voudrait, sortir hors de ses limites. Et là, sans que la chaîne dont il était ainsi attaché pût empêcher son esprit de s'envoler dans le ciel, il s'occupait sans cesse à contempler des yeux de la foi et de la pensée des choses qui sont au-dessus du ciel. Sur quoi Mélèce, ce grand personnage qui était alors patriarche d'Antioche et que sa prudence et son esprit rendaient si célèbre, lui ayant représenté que la volonté conduite par la raison étant assez forte par elle-même pour tenir le corps dans ses liens, cette chaîne était inutile, il obéit sans contester, et envoya querir un serrurier pour la rompre.

Or, d'autant que la foule de ceux qui venaient vers lui était innombrable, et que chacun s'efforçait de le toucher dans la créance que ces peaux dont il était revêtu portaient quelque bénédiction, ces grands honneurs qu'on lui rendait lui semblant non seulement excessifs, mais extravagants, et ne pouvant davantage souffrir une chose qui lui était importune, il s'avisa de demeurer sur une colonne, et en fit faire d'abord une de six coudées de haut, puis de douze, puis de vingt-deux; et celle sur laquelle il est à présent est de trente-six coudées, le désir qu'il a de s'envoler dans le ciel faisant qu'il s'éloigne toujours de plus en plus de la terre. Quant à moi, je juge qu'une chose si extraordinaire n'est point arrivée sans une conduite particulière de Dieu; et je prie ceux qui prennent plaisir de trouver à redire à tout, de donner un frein à leur langue, et de considérer que Dieu fait souvent des choses semblables pour

réveiller et pour exciter ceux qui s'endorment dans la négligence et dans la paresse. Ainsi il commanda à Isaïe d'aller non seulement nu-pieds mais tout nu; à Jérémie de ceindre ses reins pour annoncer ainsi ses prophéties aux incrédules, et quelquefois même de mettre à son col des chaînes de bois et de fer. Ainsi Dieu a été l'auteur d'une action si admirable et si extraordinaire, afin que chacun étant poussé du désir de voir un miracle si nouveau, vînt pour en être spectateur, et fût porté par là à ajouter foi aux avis que le saint leur donnerait pour leur salut. Car des prodiges si inouïs sont comme une préparation qui nous engage à recevoir les instructions que l'on nous donne. Et, comme les rois changent de temps en temps les figures de leurs monnaies, tantôt en y faisant mettre l'image d'un lion, tantôt celle d'une étoile, et tantôt celle d'un ange, pour ajouter encore quelque chose au prix de l'or par ce changement, ainsi le roi de tout l'univers ajoutant à la piété ordinaire de ses saints des manières de vie si nouvelles, ils excitent non seulement les fidèles, mais les incrédules même à célébrer ses louanges, dont il ne faut point d'autre preuve que ce qui est arrivé en cette rencontre, puisque le séjour de ce saint sur cette colonne a porté la lumière dans l'âme d'un si grand nombre d'Ismaélites qui étaient auparavant ensevelis dans les ténèbres du paganisme. Car cette lampe si éclatante étant exposée de la sorte comme sur un chandelier fort élevé, et jetant ainsi qu'un soleil des rayons de toutes parts, on voit, comme j'ai dit, des Ibères, des Arméniens et des Perses recevoir le saint baptême. Et quant aux Ismaélites qui y viennent par de grandes troupes de deux cents, de trois cents et de mille quelquefois, ils abjurent en criant à haute voix l'idolâtrie de leur pays. (Théod., 26. P. L., 74, 102.)

Étienne le Lybien.

Un nommé Étienne, qui était Lybien de nation, demeura durant soixante ans auprès de la Marmarique et de la Maréotide. Comme il était extrêmement instruit dans cette sainte manière de vivre, et avait le don de discernement, Dieu lui fit cette grâce particulière, que de quelque affliction qu'on fût travaillé, on en était délivré après l'avoir vu. Il fut connu de saint Antoine, et vécut jusqu'à notre temps. Je ne l'ai point vu néanmoins, à cause qu'il y avait extrêmement loin jusqu'au lieu où il demeurait. Mais saint Ammon et Évagre, qui l'allèrent visiter, nous contèrent, que l'ayant trouvé extrêmement malade d'un cancer, il ne laissait pas de leur parler et de faire des corbeilles avec, des feuilles de palmier, tandis que le chirurgien lui faisait de grandes incisions, comme si ce corps qu'il découpaient de la sorte eût été le corps d'un autre, et demeurant durant cela aussi ferme et aussi tranquille, que si sa chair n'eût pas été plus sensible que ses cheveux, tant la patience que Dieu lui donnait, était extraordinaire et admirable. Lors, nous disaient ces saints personnages, que nous n'étions pas moins épouvantés qu'affligés, de voir un si grand serviteur de Dieu être tombé dans une si grande maladie, et que les chirurgiens lui faisaient souffrir de si cruelles douleurs, le bienheureux Étienne connaissant quelles étaient nos pensées nous dit : « Que cela ne vous étonne point, mes enfants, puisque Dieu ne, fait jamais rien que de bien, et pour une bon

fin. Peut-être que mon corps avait mérité d'être châtié de la sorte; et il m'est beaucoup plus avantageux qu'il le soit en cette vie, que lorsque je serai passé à une autre après avoir fini ma carrière. » Il nous exhorta ensuite de souffrir avec patience, et nous fortifia par ses paroles, à supporter courageusement les afflictions, ce que j'ai bien voulu vous rapporter, afin que nous ne nous étonnions pas de voir tomber quelques saints dans de si grandes souffrances. (Heracl., 12. P. L., 74, 289.)

Pacôme et son maître Palémon¹⁹.

L'esprit de douceur s'épanouit sur les épines des austérités. Pacôme qui est tout bonté et discréption, le vir humanissimus, qui craint que les tours de force de Macaire ne découragent ses moines, n'a pas appris à transiger avec l'amour de ses aises et ne réduit pas le programme de ses austérités personnelles.

Il y avait auprès de la montagne où saint Palémon et saint Pacôme demeuraient, un désert tout plein d'épines. Pacôme, y allant souvent chercher du bois, marchait pieds nus sur ces épines. Et lorsqu'il en entrait beaucoup dans sa chair, non seulement il le souffrait avec patience et avec courage, mais il en ressentait de la joie, se souvenant des clous dont Notre-Seigneur a été attaché à la croix. Il aimait si fort la solitude, qu'il allait souvent dans le désert, où il demeurait longtemps en oraison, et suppliait Dieu de tout son cœur de le délivrer par sa bonté de tant de pièges que le démon tend aux hommes pour les perdre. (Vit. Pac., 2. P. L., 73, 236.)

-
- -

Saint Palémon commença à ressentir de très grandes incommodités en tout son corps par une douleur de rate causée de ses excessives austérités, car souvent lorsqu'il mangeait il ne buvait point. Sur quoi quelques solitaires qui étaient venus le visiter, l'ayant conjuré de n'achever pas de ruiner son corps déjà si faible, et de souffrir qu'on prît quelque soin de le soulager, il accorda enfin à leurs prières de se fortifier un peu dans cette grande débilité par une nourriture suffisante. Mais cela ne dura guère. Car ses douleurs de rate augmentant, il quitta cette nourriture qui lui était si nouvelle, et retourna aussitôt à son ancienne manière de vivre, en disant : « Si les martyrs de Jésus-Christ, bien qu'on les mette en pièces, ou qu'on leur tranche la tête, ou même qu'on les brûle, souffrent pour la foi jusqu'à la mort tous ces tourments avec courage, pourquoi, cédant à de légères douleurs, perdrais-je par

¹⁹ Pacôme (296-346), né païen, fut amené au christianisme par la charité que les chrétiens d'Esneh lui témoignèrent lorsqu'il passait dans cette ville avec les recrues qui venaient d'être levées pour les services de l'empereur. Après le baptême il se met sous la conduite de Palémon. Il reçoit ensuite du Ciel l'ordre de fonder un monastère à Tabenne. Après Tabenne les fondations continuent. Il laisse en mourant sept monastères d'hommes et deux monastères de femmes, dont celui de Tabenne dirigé par sa soeur.

mon impatience les récompenses que je pourrais espérer, et tremblerais-je lâchement à la vue de quelques souffrances passagères par le désir de la vie présente? Je me suis laissé aller aux persuasions de ceux qui m'ont conseillé de manger des viandes dont je n'avais point accoutumé d'user; et au lieu d'en recevoir du soulagement, mes douleurs en sont augmentées. Il faut donc avoir recours à mes anciens remèdes, et ne pas abandonner le bonheur de l'abstinence, dans lequel je suis assuré que consiste, après Dieu, le repos et la véritable joie. » Le saint vieillard agissant avec une générosité chrétienne, tomba avant la fin du mois dans une telle langueur qu'il en mourut. Ainsi, comblé de jours et de vertus, il se reposa en paix, selon le langage de l'Écriture. Son bienheureux disciple ensevelit son corps; son âme fut emportée dans le ciel par les choeurs des anges; et Pacôme retourna en sa demeure solitaire. (Vit. Pac., 13. P. L., 73, 237.)

Zénon sur la montagne d'Antioche.

L'admirable Zénon a été connu de peu de personnes, mais ceux qui ont eu ce bonheur demeurent d'accord qu'on ne saurait autant le louer qu'il le mérite. Il était de la province du Pont, où ayant de très grands biens il les quitta, et selon ce qu'il rapportait lui-même, passa en Cappadoce qui en est proche, pour être arrosé des eaux de la grâce, que le grand saint Basile répandait en abondance dans cette province, et qu'il versa sur son âme, laquelle porta ensuite des fruits dignes d'un arrolement si salutaire. Car aussitôt après la mort de l'empereur Valens, auprès duquel il avait une charge, il renonça à son emploi, et passant de la cour dans l'un de ces sépulcres qui sont en si grand nombre sur la montagne d'Antioche, il y demeurait seul et s'occupait à purifier son âme, à dissiper les nuages qui en obscurcissaient la lumière, à contempler les grandeurs de Dieu, et à disposer son cœur pour se rendre digne de le recevoir, l'extrême désir qu'il avait de s'envoler dans le ciel pour se reposer dans son sein, lui faisant souhaiter avec ardeur d'avoir les ailes de cette sainte colombe dont il est parlé dans l'Écriture. Étant dans de si excellentes dispositions, il n'avait ni lit, ni lampe, ni feu, ni marmite, ni coffret, ni livre, ni quoi que ce soit; mais il portait seulement de vieux habits, et des souliers si usés qu'il n'y avait pas même de quoi les attacher, et recevait d'un de ses amis la nourriture dont il ne se pouvait passer, qui était un pain, lequel lui durait deux jours. Quant à l'eau il l'allait puiser lui-même fort loin de là. Comme il en apportait un jour, quelqu'un considérant la peine qu'il avait, le pria de trouver bon qu'il l'en soulageât, à quoi il résista d'abord, disant qu'il ne pouvait se résoudre à boire de l'eau qu'un autre lui eût apportée. Enfin voyant qu'il insistait toujours il lui donna les deux cruches qu'il tenait en ses deux mains, mais elles ne furent pas plutôt arrivées à la porte du saint que toute cette eau se répandit, et l'événement ayant ainsi confirmé ce qu'il avait dit, il retourna en puiser à la fontaine. (Théod., 12. P. L., 74, 64.)

Héroïsme des porteurs de figues.

Il arriva qu'un jour une personne vint dans un transport d'admiration apporter à l'abbé Jean, qui était alors économie dans le désert de Scété, quelques figues qui étaient venues dans la Libye comme un miracle dont on n'avait jamais rien vu de semblable dans ces lieux. Ce saint homme Jean qui servait l'église du temps du bienheureux Paphnuce, qui lui avait lui-même donné ce soin, envoya aussitôt ces fruits par deux jeunes religieux à un vieillard fort infirme qui demeurait dans le fond du désert, et qui était éloigné de 18 milles de l'église.

Ces jeunes hommes ayant reçu ces figues se mirent en chemin pour aller à la cellule de ce vieillard ; mais il survint tout à coup une nuée si épaisse qu'ils perdirent la trace d'un petit sentier qu'ils devaient suivre, ce qui eut pu arriver très aisément même aux plus anciens solitaires. Ainsi, ayant erré tout le jour et toute la nuit dans toute la vaste étendue de ce désert sans pouvoir trouver la cellule de ce vieillard, ils furent enfin accablés du travail d'un si pénible voyage, et tourmentés si cruellement de la faim et de la soif, qu'ils s'agenouillèrent pour prier Dieu et rendirent l'âme dans leurs prières.

On les chercha ensuite, fort longtemps en suivant la trace de leurs pas qui demeurent imprimés dans ces lieux sablonneux comme sur la neige, jusqu'à ce qu'il s'élève un petit vent qui jette d'autre poussière par dessus et qui les cache. On les trouva enfin en cet état, ayant auprès d'eux leurs figues où ils n'avaient pas touché, parce qu'ils aimèrent mieux perdre la vie que la fidélité dans le dépôt qui leur avait été confié, et de mourir plutôt dans ces extrémités que de violer en la moindre chose le commandement de leur supérieur. (Inst., V, 40. P. L., 49, 263.)

La Régularité.

Ce qui tient le plus à cœur aux supérieurs de communautés, c'est la régularité, garantie de l'ordre du monastère et auxiliaire de la vertu des moines.

La fidélité à la règle exige d'ailleurs des efforts méritoires. Le cénobite a, du fait de la règle, plus d'occasions que l'ermite de contrarier sa volonté. Depuis ces temps, nous avons vu la règle solennellement canonisée en la personne de saints dont la vie n'offrait de merveilleux que la constante et parfaite fidélité.

La perfection est donc à la portée de tous les religieux, et, nous pouvons dire, de tous les chrétiens qui s'imposent un règlement de vie.

Je veux vous rapporter en un mot les grands avantages que je trouve ici, afin que vous jugiez vous-mêmes s'ils égalent ceux que j'ai quittés dans la solitude et que vous reconnaissiez ensuite si c'est l'ennui et le dégoût de la vie hérémétique qui m'y a fait renoncer, ou plutôt le désir de trouver dans la vie commune de cette maison, la pureté que je cherchais dans le désert. On n'a point ici l'embarras de rien prévoir pour le travail de chaque jour.

On n'est point occupé du soin ni de vendre, ni d'acheter. On est délivré de cette nécessité inévitable de faire au moins sa provision de pain. On n'a aucune de ces inquiétudes pour ce qui regarde le corps, que l'on ressent si souvent dans les déserts, non seulement pour soi en particulier, mais encore pour ceux qui nous viennent voir.

Enfin, on n'est point ici exposé à la vanité qui corrompt plus un solitaire que tout ce que je viens de dire et qui rend inutiles tous ses travaux. Mais pour ne me pas arrêter à ces tentations d'orgueil, qui attaquent si dangereusement les anachorètes, je ne veux considérer que ce qui est commun et général à tous les solitaires, c'est-à-dire ce soin qu'ils ont tous de se préparer leur nourriture. Cela passe aujourd'hui dans un tel excès, que bien loin de se contenter de cette simplicité de nos pères qui s'abstenaient d'huile pour toujours, on ne se contente pas même de ce relâchement qui s'est introduit en nos jours où avec une livre et demie d'huile et une petite mesure de lentilles, ou avait de quoi recevoir le long de l'année tous les survenants. On double maintenant, et on triple toutes ces mesures et après cela, on a encore bien de la peine de fournir à notre vivre. On est si relâché en ce temps, qu'en mêlant le vinaigre avec la saumure, on ne se contente plus d'y verser une petite goutte d'huile, comme nos pères qui pratiquaient si bien l'abstinence des déserts et qui n'usaient d'huile, que pour ne pas donner lieu à la vaine gloire. On coupe en petites tranches les fromages d'Égypte dont on se sert pour délices et on y répand ensuite beaucoup plus d'huile qu'il ne faudrait. Ainsi on mèle deux choses qui avaient chacune leur douceur et qui pouvaient séparément et en divers temps, nourrir agréablement un solitaire, pour n'en faire plus qu'un seul mets et le rendre plus délicieux.

On se met tellement en possession de plusieurs choses, qu'on a même aujourd'hui dans la cellule quelque étoffe pour se couvrir, sous prétexte de s'en servir pour recevoir ceux qui surviennent. Je ne dis rien de ce qui paraît le plus insupportable à une âme toujours abîmée en Dieu et dans les choses saintes, qui est cette foule de survenants et cet embarras continual de visites; ce soin de recevoir et de conduire nos hôtes, cet engagement à leur rendre des visites réciproques, enfin ces entretiens vagues et tous ces discours et occupations inutiles. (Coll., XIX, 6. P. L., 49, 1132.)

-
- -

Si vous voulez bien savoir ce que c'est que de se contenter de ce que je viens de dire, éprouvez-le longtemps, et gardez ce régime inviolablement, sans y ajouter rien de cuit ni les jours du dimanche ou du sabbat, ni à l'occasion des frères qui vous viennent voir. Car ces petits extraordinaires soutiennent beaucoup le corps, et le mettent en état de se contenter les autres jours d'une moindre quantité de nourriture et quelquefois même de s'en passer tout à fait sans incommodité; parce que les viandes que l'estomac a prises dans ces

rencontres, lui donnent assez de force pour se passer du reste.

Mais celui qui se sera réglé à ne prendre que ces deux pains, ne pourra certainement se passer à moins un seul jour. Je sais combien nos anciens, et je puis dire la même chose de moi-même, ont souffert autrefois en se voulant contenter de ce régime, et qu'ils se sont fait pour cela une telle violence, qu'ils ne s'imposaient qu'à regret en quelque sorte et non sans peine et sans tristesse, une abstinence si rigoureuse. (Coll., II, 21. P. L., 49, 553.)

-
- -

Il est aussi très sévèrement défendu à tous les frères d'oser rien manger hors de la table devant ou après l'heure réglée pour prendre tous ensemble leur nourriture. Lorsqu'ils vont dans les jardins où les fruits pendent aux arbres et qu'êtant non seulement sous la main, mais encore sous les pieds de tous ceux qui passent, ils tentent par cette abondance et par cette facilité les plus austères même et les plus abstinents à les désirer, ils croiraient néanmoins faire un sacrilège non seulement d'en manger, mais de les toucher de la main, et ils ne touchent jamais qu'à ceux que l'économie fait servir au réfectoire pour toute la communauté. (Inst., IV, 18. P. L., 49, 177.)

La sainteté dans les petites choses.

La valeur des privations ne se mesure pas à l'importance du mets dont on s'abstient. Sans nuire à ses devoirs d'état on peut s'imposer des sacrifices méritoires. Dans la vie la plus mêlée au monde on peut suivre les conseils de Dorothée : « Vous voyez des personnes qui s'amusent, vous vous sentez portés à les rejoindre, c'est un acte de renoncement à votre volonté propre.... »

L'abbé Mutois disait qu'il aimait beaucoup mieux un ouvrage léger et continual qu'un ouvrage difficile et qui durait peu. (Pélage, VII, 11. P. L., 73, 894.)

-
- -

Un des saints Pères disait : Il y a des personnes qui Mangeant beaucoup, se lèvent néanmoins de table ayant encore faim, parce qu'elles ne veulent pas se rassasier entièrement. Et d'autres qui mangeant peu, se rassasient. Or, il est sans doute que les premières sont plus parfaites que les autres. (Pélage, X, 99. P. L., 73, 931.)

-
- -

Quelques frères disaient qu'un vieillard ayant désiré de manger un concombre, lorsqu'on lui en eut apporté un, il le mit devant lui et n'y touchât point, afin de ne pas se laisser surmonter par l'intempérance, et fit ainsi pénitence de l'envie qu'il avait eue. (Ruffin, 50. P. L., 73, 767.)

-
- -

Or, il nous est facile, mes frères, de rompre notre volonté en diverses manières et même dans les moindres occasions. Un moine, par exemple, sort pour un instant de son monastère; il voit par hasard quelque chose qui tombe sous sa vue et ses pensées lui suggèrent de s'arrêter pour la considérer. S'il résiste à ce mouvement il rompt sa volonté propre. Il trouve quelques personnes qui s'amusent à discourir ensemble; il se sent porté à les joindre et à s'entretenir avec elles ; s'il y résiste, il renonce à sa volonté propre. Il lui vient dans l'esprit d'aller voir à la cuisine ce qu'on y apprête ; s'il y résiste, il retranche sa volonté propre. Il s'aperçoit qu'on a mis quelque chose en quelque lieu, il lui prend envie de demander qui l'y a apportée ; s'il s'en abstient, il rompt sa volonté propre. C'est ainsi qu'un religieux en se combattant et se contrariant en quantité de petites choses, peut acquérir l'habitude de se vaincre ; il passera de là jusqu'à mettre son repos et sa joie à renoncer à moi-même dans les plus importantes et enfin il s'élevera jusqu'à ce degré de vertu, de n'avoir plus de volonté propre ; en sorte que tout ce qui peut lui arriver, lui est bon, le satisfait et le contente. Ainsi il se trouve que ne voulant en rien du monde faire sa volonté, sa volonté s'accomplit toujours, car toute chose et tout événement sont conformes à la volonté de celui qui est indifférent et qui n'en a point de particulière. (Dorothée I. P. G., 88, 1636.)

Les festins des moines.

Postumien ayant rappelé le régal que lui avait offert un moine de Libye, Sulpice-Sévère raille les Gaulois sur leur bon appétit. Son ami Gallus se reconnaît incapable de suivre le régime des Africains.

La différence des climats explique la diversité des observances.

« Lui, pleurant de joie, se jette alors à ses genoux, nous embrasse à plusieurs reprises et nous invite à prier en commun ; puis il étend à terre des peaux de chevreaux, sur lesquelles il nous fait asseoir. Il nous servit un dîner, certes très splendide : c'était la moitié d'un pain d'orge. Or nous étions quatre et lui faisait le cinquième. Il nous apporta aussi un faisceau d'herbe dont le nom m'échappe ; cette herbe ressemblait à la menthe, abondait en feuilles et avait la saveur du miel. Cette douceur extraordinaire nous charma et nous satisfîmes notre appétit. » Alors moi souriant à Gallus : « Que te semble, Gallus, d'un pareil dîner ? un faisceau d'herbe et la moitié d'un pain d'orge pour cinq hommes. » Gallus qui est fort

timide, rougit un peu à cette attaque : « Sulpice, dit-il, selon ta coutume, tu ne laisses passer aucune occasion de nous accuser d'être de gros mangeurs. Mais il y aurait cruauté à toi de nous forcer, nous autres Gaulois, à vivre comme des anges du reste je suis persuadé que pour le plaisir de manger, les anges mangent eux-mêmes), car, à moi seul, je craindrai d'attaquer cette moitié de pain d'orge. Qu'il s'en contente, ce Cyrénén, que la nature ou la nécessité ont contraint de jeûner, ainsi que ces gens que le ballottement du vaisseau avait, je pense, forcés à la diète. Nous autres, nous sommes loin de la mer et encore une fois, nous sommes Gaulois. Mais que Postumien continue plutôt l'histoire de son Cyrénén. »

« A l'avenir, dit Postumien, je me garderai de vanter la frugalité de qui que ce soit, de crainte d'offenser nos Gaulois, en citant de tels exemples. Cependant j'avais résolu de vous parler aussi du souper de ce Cyrénén et des repas suivants ; mais je n'en ferai rien de peur que Gallus ne croie que je le raille. » (Sulpice-Sévère, Dial., 1. P. L., 20, 187.)

Cassien²⁰, à propos des observances du temps pascal, et après lui Climaque, mettent en garde contre la sensualité qui veut prendre les jours de fête sa revanche des jeûnes.

Cependant les menus des repas ne doivent-ils pas aider la joie intérieure à se manifester?

La réponse est donnée par un beau miracle accordé à la foi simple d'Apollon et de ses enfants.

« Il ne convient pas de jeûner lorsque l'époux est présent. » Jésus-Christ, aux fêtes de Pâques, fait reconnaître sa présence et la règle monastique voile sa sévérité.

-
- -

Le Juif se réjouit au jour du sabbat et aux jours de fêtes, et un solitaire intempérant se réjouit aux jours du samedi et du dimanche. Il compte durant le carême combien il y a encore de temps jusqu'à Pâques, et plusieurs jours auparavant il prépare ce qu'il a résolu d'y manger. Celui qui est esclave de son ventre ne pense qu'aux mets délicieux dont il pourra se rassasier en ces fêtes solennelles ; mais le serviteur de Dieu ne pense qu'aux grâces et aux vertus dont il pourra s'enrichir en ces jours. (Clim., XIV, 8. P. G., 88, 864.)

-
- -

Je ne veux pas aussi passer sous silence ce que nous apprîmes qu'il fit peu de jours après qu'il se fût enfermé dans cette grotte avec quelques solitaires. Le saint jour de Pâques étant venu, et en ayant là tous ensemble solennisé la veille avec les cérémonies ordinaires, lorsqu'on leur préparait à manger de ce qu'ils avaient, qui n'était qu'un peu de pain fort

²⁰Coll. XXI, 22, 23. A rapprocher du festin offert par Sérenus, Coll. VIII, 1, introd., p. VII.

sec, et quelques herbes que ces solitaires salent pour les pouvoir conserver, le saint leur dit : « Si nous avons de la foi, et si nous sommes véritablement fidèles serviteurs de Jésus-Christ, que chacun de nous lui demande s'il a agréable qu'en cette fête il fasse en toute assurance meilleure chère que de coutume. » Sur quoi ces solitaires lui ayant présenté que se reconnaissant indignes de recevoir cette grâce, c'était à lui qui les devançait en âge et en mérites, de le demander à Dieu, aussitôt le saint avec un visage extrêmement gai se mit en oraison, laquelle étant achevée, et tous ayant répondu « Ainsi soit-il », ils virent aussitôt paraître à l'entrée de la grotte des hommes qui leur étaient entièrement inconnus, lesquels leur apportèrent une si extrême quantité de vivres, qu'à peine en a-t-on jamais vu, ni une telle abondance, ni une telle diversité. Il y avait même des espèces de fruits inconnus à toute l'Egypte, des grappes de raisins d'une prodigieuse grandeur, des noix, des figues et des grenades mûres beaucoup avant la saison. Il y avait aussi quantité de miel et de lait, des dattes d'une grosseur extraordinaire, et des pains très blancs et encore tout chauds, bien qu'il semblât à la manière dont ils étaient faits, qu'ils venaient de quelque pays fort éloigné. Ceux qui apportèrent toutes ces choses ne s'en furent pas plutôt déchargés qu'ils s'en allèrent en grande hâte, comme s'ils eussent été pressés de retourner vers celui qui les avait envoyés, et ces solitaires après avoir rendu grâces à Dieu, commencèrent à manger ce qu'ils avaient ainsi reçu, et s'en nourrissent jusqu'au jour de la Pentecôte, sans pouvoir entrer en doute que Dieu ne leur eût fait ce présent, en considération d'une fête si solennelle. (H. M., 7. P. L., 21, 416.)

CHAPITRE V. L'ASCÈSE INTIME

I. — Orgueil et vaine gloire.

A l'entrée des précédents chapitres, nous aurions pu présenter groupées un bon nombre de sentences faisant ressortir l'importance d'une vertu, au point de la mettre par-dessus toutes les autres. Il n'y aurait guère de réserves à faire sur ce procédé, employé à recommander l'humilité. Avec elle, nous pénétrons davantage les principes vitaux des moeurs chrétiennes.

Elle nous met en garde contre des passions plus dégagées des sens, la recherche de l'estime des hommes et la complaisance en son propre mérite. C'est un ennemi plus dangereux que l'attrait du plaisir. Il est en tous, au fin fond de la nature; il encourage et vicie la pratique des austérités; il se maintient chez les parfaits. « Quant à la vaine gloire, elle est comme une liqueur, ou plutôt comme un poison qui se répand généralement sur toutes les vertus, » Elle est comme l'oignon qui dépouillé d'une peau, en montre une nouvelle. Un solitaire croira avoir vaincu l'orgueil en s'accusant de fautes graves, et voilà qu'il ne peut souffrir une allusion à une sortie inutile.

Le moine est exposé à s'enorgueillir de sa vertu, comme le mondain de ses talents. Les tentations d'impureté sont une grâce, puisqu'elles lui rappellent sa faiblesse native. Il lui faut

une vigilance inlassable et des attaques préventives. Si vous tenez trop à la bonne opinion de vos frères, n'hésitez pas à simuler un défaut; faites-vous passer pour gourmand, en vous servant avec avidité.

Il y a des offensives plus héroïques. Cassien nous présente par deux fois l'abbé Pynuphe qui s'enfuit de son monastère où les marques de vénération qu'il reçoit lui sont trop à charge. A Tabenne, une religieuse se fait passer pour folle, et les soeurs comblent ses désirs en la traitant sans compassion²¹.

Ici encore, on pourra sourire de pitié et crier à l'exagération. Mais sans proposer à l'imitation des actes que seule autorise une inspiration de nature exceptionnelle, nos maîtres prétendent bien qu'ils sont la pratique de l'humilité et qu'ils font atteindre l'esprit de cette difficile vertu.

Ils pourraient faire l'apologie de la folie des humiliations, en se maintenant sur le terrain de la morale, soit qu'on s'en tienne aux données de l'expérience, soit qu'on les présente dans une cohésion logique. Si l'on veut s'arrêter à l'observation, ils ne craignent pas que l'on aille plus avant qu'eux dans la science de cette lutte intérieure, dans l'enquête sur la puissance de l'amour-propre, sur l'astuce de cet ennemi, sur les illusions qu'il excite et qu'il entretient. Veut-on une théorie de l'humilité, ils pourront embarrasser plusieurs moralistes en leur demandant d'aller aux conclusions de leurs principes, ou plutôt ils pourront les mettre au défi de formuler un principe général.

On ne voit pas, en effet, de désaccord entre moralistes quand on se borne à dénoncer la vanité et les vulgaires ambitions; ce n'est pas aller bien loin dans la critique morale; et il y suffit d'un peu de goût ou du sens du ridicule. Le principal objectif, souterrain, invisible, ce n'est pas la vain gloire mais l'orgueil, la superbe, selon le parler des anciens auteurs. Un homme peut dédaigner les louanges dont il connaît la légèreté ou l'insincérité, se mettre au-dessus des compétitions, »retirer dans le silence d'une vie obscure, et cependant garder, fortifier même la conscience qu'il a d'un mérite qui le met à part de ses semblables. Quel jugement porter sur lui? Des philosophes érigeront cette attitude en modèle. D'autres qui n'admettent pas ces prétentions, évitent de condamner et aussi de répondre. Ils ne veulent pas aller au fond des choses. Ils seraient amenés à reconnaître que le désir légitime d'ascension est perverti par suite du refus de s'incliner devant le Maître souverain. Ils redoutent l'aveu de notre dépendance et de notre misère. Ils aiment à louer la modestie, mais relèguent le mot d'humilité dans la langue spirituelle.

Nos vieux moralistes ne peuvent méconnaître la connexion de la doctrine et de la morale chrétiennes. Ne pas comprendre l'amour des ignominies et les prouesses des saints, c'est oublier que l'on doit sa réhabilitation à l'abaissement infini du Sauveur.

²¹Heracl., 21. P. L., 74, 299.

Donc, ces conseils, ces pratiques, ces mortifications, ces démarches ne peuvent être bien saisis, si on laisse de côté leur relation avec la personne du Rédempteur et du Divin modèle.

La pleine notion de l'humilité échappe à ceux qui n'entrent pas dans les convictions des saints, qui, par conséquent ne peuvent saisir l'unité de leur vie. L'expression sera imparfaite, si l'on entreprend de justifier un aspect isolé de leur vertu. L'anecdote narrée par Dorothée rassure ceux qui ne trouveraient pas la solution d'apparentes antinomies. Comment un homme de vie austère peut-il sincèrement se mettre au-dessous d'hommes obstinés dans le vice? L'abbé Zozimene sait comment répondre; le jeune Dorothée, alors son disciple, le tire d'embarras : « Vous êtes à court de mots pour expliquer, mais il vous arrive la même chose qu'à un médecin ou à un philosophe; si quelqu'un a bien appris une de ces sciences, et la sait mettre en pratique, à mesure qu'il l'exerce, il s'engendre et se forme en son esprit une certaine habitude, laquelle il ne peut enseigner, ni même déclarer comme il se l'est acquise. Ainsi se forme une disposition d'humilité qui ne se peut exprimer par des paroles... » « Vous avez frappé justement au but », s'écria Zozime tout joyeux et le sophiste contradicteur se paya aussi de cette raison.

De même, ceux-là seuls qui sont humbles avec les saints, au moins dans leurs désirs et dans les aveux essentiels des intimes misères, entendront certaines abstentions qui seraient notées d'affectation ou de scrupule.

En ces temps primitifs, le nombre des prêtres était infime, deux ou trois par centaines de solitaires. Tel grand monastère pacômien était privé de la messe si un prêtre séculier ne venait pas célébrer. On devait souvent faire violence à un moine pour le conduire à l'ordination. Les saintes gens reculaient devant la grandeur et la sainteté des fonctions sacerdotales. Ils avaient aussi la crainte des honneurs et dignités joints aux charges ecclésiales, ce qui nous explique la curieuse parole de Cassien : « Qu'il faut éviter avec grands soins les femmes et les évêques. »

Le désir de faire apprécier le mérite qu'on s'attribue ou la complaisance à le considérer, sera efficacement combattu par la manifestation spontanée des défaillances, des défauts, des tendances et même des tentations que l'on est porté à tenir secrets.

Atteindre la source du mal et y porter la lumière est une opération parfois indispensable et dont le succès est assuré. Moïse est délivré du démon de la gourmandise après qu'il a courageusement avoué à Sérapion devant ses frères le larcin quotidien d'un petit pain. Ces accusations devant le chapitre ne pouvaient pas se renouveler souvent pour chaque moine. Mais chacun donnait la clef de sa conscience au maître de son âme.

Les ascètes ne se souciaient pas de déterminer exactement le degré de gravité des fautes qui rendait l'accusation nécessaire. Ardens à suivre les conseils, ils ne s'inquiétaient pas de savoir où commençait l'obligation; recourant à la confession, même lorsqu'ils n'avaient pas

raison de penser qu'ils avaient perdu l'amitié divine, ils donnèrent l'exemple de la pratique fréquente du sacrement, que suivit le commun des chrétiens. Ils ont ainsi contribué à faire entrer dans les mœurs cette institution puissante à former, développer, diriger la conscience chrétienne et à façonner la morale publique. Le bienfait de l'ouverture de conscience était connu des sages du paganisme. La nouveauté fut de faire adopter universellement cette volonté courageuse et ce repliement sur soi-même qui n'étaient obtenus que de quelques philosophes.

Nous constatons de nouveau le rôle des Pères du désert dans la mise en valeur du dépôt de la tradition, la connexion entre l'assimilation de la doctrine et la pratique sacramentelle et ainsi l'impossibilité de laïciser et rationaliser un enseignement qui n'est pas offert seulement à l'esprit, mais qui est livré à l'être tout entier, agissant sur le sentiment et la volonté, sur l'intelligence et les facultés sensibles.

Dires des Anciens. Le grand Antoine disait avoir vu la terre couverte des lacets du démon ; et comme il disait en gémissant : « Qui pourra les éviter ? » il entendit une voix qui disait : « L'humilité. »

-
- -

L'abbé Évagre disait : « Le commencement du salut est de se reprendre soi-même. »

-
- -

Théophile, patriarche d'Alexandrie, étant allé voir les solitaires de la montagne de Nitrie, et demandant à leur abbé quelle était la chose qu'il avait reconnue la plus utile pour s'avancer dans le service de Dieu, ce saint vieillard lui répondit : « C'est de m'accuser et de me reprendre sans cesse moi-même. » A quoi le patriarche répartit : « Vous avez raison, mon Père, et il n'y a point d'autre voie qui mène au salut. »

-
- -

Une parole de Jean le Thébain : Le moine doit se proposer d'acquérir l'humilité avant toute autre vertu; c'est le sens de l'avis donné par le Sauveur : Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des Cieux est à eux !

-
- -

De l'abbé Poemen : Nous devons respirer la crainte de Dieu et l'humilité comme l'air sans lequel nous ne saurions vivre.

Du même : L'humilité est comme la terre sur laquelle Dieu veut qu'on lui fasse des sacrifices.

-
- -

De l'abbé Hypériche : L'arbre de vie est très élevé, c'est l'humilité du moine qui atteint le

-
- -

D'un vieillard : Quand une pensée d'orgueil se présente, scrute ta conscience, examine si tu observes tous les préceptes, si tu aimes tes ennemis, si tu te réjouis du succès de tes adversaires, si leur malheur t'attriste, si tu te reconnaiss un serviteur inutile, plus méprisable que les autres pécheurs.

-
- -

Le démon s'étant transformé en un ange de lumière se présenta à un solitaire et lui dit : « Je suis l'ange Gabriel et Dieu m'a envoyé vers vous. » Le solitaire lui répondit : « Vous devez faire erreur, c'est à un autre que Dieu vous envoie, car je ne suis pas digne de recevoir une si grande faveur. » A ces paroles le malin disparut. (Pélage, XV, 3, 15, etc. P. L., 73, 953 et s.)

L'orgueil est le plus capital des lidos. C'est pourquoi tous les exemples et tous les témoignages de l'Ecriture nous font voir clairement que l'orgueil, quoique le dernier des vices par le rang qu'il tient dans ce combat spirituel dont nous parlons, est néanmoins celui qui, par sa naissance est le premier de tous, et qui est la source et le principe de tous les autres péchés. Il n'attaque pas seulement comme font les autres vices, la vertu qui lui est contraire, c'est-à-dire l'humilité; il les ruine toutes également, et il ne tente pas simplement les personnes faibles ou qui n'ont qu'une vertu médiocre, mais celles mêmes qui paraissent affermies dans la plus haute piété. C'est ce que le Prophète marque lorsqu'il dit : « Ses viandes sont des viandes choisies. » Nous voyons avec quelle circonspection David veillait sur les pensées les plus secrètes de son coeur. Nous savons qu'il disait avec confiance à Dieu qui les pénétrait : « Seigneur, mon coeur n'est point enflé, mes yeux ne sont point élevés; j'avais toujours des sentiments humbles et rabaissés de moi-même » et cependant ce grand saint connaissant combien les plus parfaits ont de peine à veiller sur eux en ce point, n'ose s'appuyer sur sa seule vigilance ; mais il invoque Dieu à son secours et implore son assis-

tance pour empêcher qu'il ne soit vaincu de cet ennemi : « Seigneur, lui dit-il, que le pied de l'orgueil ne s'élève point contre moi! » Il est comme saisi de frayeur et il craint de tomber dans ce malheur où l'Écriture dit que tombent tous les superbes. » (Inst., XII, 6. P. L., 49, 432.)

Son habileté à s'insinuer, à se dissimuler, à renaître. L'orgueil se conduit d'une autre manière que les autres vices. Il n'attaque pas le religieux dans ce qui est le plus faible et le plus terrestre en lui, mais dans ce qu'il a même de plus spirituel. Il emploie sa plus fine malice pour s'insinuer dans son âme, de sorte que souvent ceux qui ne se sont pas laissé surprendre par les vices plus grossiers, trouvent dans leur vertu même, et de plus profondes et de plus mortelles plaies. C'est pourquoi cet ennemi est d'autant plus dangereux à combattre qu'il est même plus difficile à reconnaître et à éviter. Tous les autres vices nous font une guerre ouverte et sensible. La fermeté avec laquelle nous leur résistons, confond le démon qui nous les inspirait dans l'âme, le rend plus faible et plus timide, et l'oblige à se retirer avec plus de honte, sans qu'il ose presque revenir ensuite. Mais lorsque la vaine gloire a tâché d'élever l'homme pour quelques sujets assez grossiers et qu'elle s'est vue repoussée, elle ne se rebute pas ; mais se souvenant qu'elle a mille formes différentes pour se déguiser, elle quitte la première dont elle s'est servie, et se couvrant de l'apparence des vertus, elle fait ses efforts pour abattre celui qui l'avait surmontée, et pour le frapper d'une plaie mortelle.

•
• -

Nos pères ont parfaitement bien comparé ce vice à l'oignon. Quand on lui ôte une peau on lui en trouve aussitôt une autre. Il semble que plus on lui en ôte, plus il en renaisse; et quelque effort qu'on fasse pour le dépouiller, on le trouve toujours revêtu d'une peau nouvelle. (Inst., XI, 2, 5. P. L., 49, 400.)

Les divers degrés de l'humilité; celui qui les a montés est arrivé à la perfection.

La crainte de Dieu est, comme j'ai dit, le commencement de notre salut, puisque c'est elle qui fait que ceux qui désirent d'embrasser une vie parfaite commencent d'abord par se convertir, qu'ils se purifient ensuite de leurs dérèglements passés, et qu'ils conservent les vertus qu'ils ont acquises. Quand cette crainte a une fois pénétré l'âme d'un solitaire, elle lui donne un mépris général de toutes choses, elle lui fait oublier ses parents, et ne lui fait plus regarder le monde qu'avec horreur.

Ce mépris et ce dépouillement de tous ses biens le mène insensiblement de lui-même à l'humilité; et voici les marques par lesquelles il témoignera qu'il est véritablement humble : 1° S'il mortifie tous ses désirs et toutes ses volontés; — 2° S'il ne cache rien à son supérieur, non seulement de toutes ses actions, mais même de toutes ses pensées; — 3° S'il ne s'appuie

point sur son propre discernement, mais sur la seule lumière, et le seul jugement de son supérieur, recevant ses avis avec ardeur, et les écoutant avec joie ; — 4° S'il est obéissant en toutes choses; s'il garde la douceur envers tout le monde et en toutes sortes d'occasions ; — 5° Si, bien loin de faire aucun tort à personne, il ne s'afflige pas même des injures qu'il reçoit des autres ; — 6° S'il n'ose rien faire que ce qui est permis par la règle et par l'exemple de nos anciens ; — 7° S'il ne trouve rien de trop vil et de trop bas, et s'il se regarde dans tout ce qu'on lui commande comme un serviteur lâche et paresseux, et comme un indigne ouvrier; — 8° S'il se croit le dernier de tous, non de paroles et par un son extérieur de la bouche, mais par un sentiment intérieur de son âme; — 9° S'il retient sa langue, et s'il n'élève point sa voix; — 10° Enfin s'il ne s'emporte point avec trop de facilité et de légèreté dans le ris.

C'est par ces marques et par d'autres semblables qu'on peut reconnaître si l'humilité est sincère. Et lorsque le religieux possède véritablement cette vertu, elle l'élève plus haut, et le conduit à cette charité divine où la crainte ne se trouve plus, et par laquelle il commence à faire comme naturellement et sans peine, ce qu'il n'observait d'abord qu'avec beaucoup de répugnance, parce qu'il agit non plus par le mouvement de la crainte, ou par l'appréhension des supplices, mais par l'amour même du bien, et par le goût et le plaisir qu'il trouve dans la vertu. (Inst., IV, 39. P. L., 49, 193.)

L'orgueilleux trahi par lui-même. Nous assistons à une conférence et Cassien nous fait remarquer l'attitude d'un moine attaché aux vanités du siècle : il bâille, il s'étire, il s'amuse avec ses doigts, il ne peut retenir les marques de son émotion et de son impatience.

Lorsqu'un religieux a l'esprit corrompu par l'orgueil, non seulement il ne veut plus se soumettre à l'obéissance, mais il ne peut souffrir d'en entendre même parler. Le dégoût qu'il a des discours spirituels s'augmente de telle sorte dans son coeur, que dès qu'on entre dans quelque matière de piété, ses yeux paraissent égarés, il les tourne de tous côtés, et jette des oeillades contraintes avec des contorsions qui ne lui sont pas ordinaires.

Au lieu de ces soupirs salutaires que les bons jettent dans ces saints entretiens, il tire à peine quelques crachats de sa bouche sèche, il badine de ses doigts, il les remue comme font ceux qui écrivent ou qui peignent. Tous ses membres paraissent inquiets et agités pendant que dure cet entretien spirituel, et il semble qu'il soit assis sur des pointes de cailloux. Il croit que tout ce qu'on dit pour l'édification des autres n'est dit que pour lui et pour condamner ses défauts. Il est si préoccupé de ce soupçon, qu'au lieu de tirer de ces saints discours quelque parole pour son édification particulière, il se tourmente au contraire pour tâcher de pénétrer les raisons que l'on a pu avoir de dire telle ou telle chose. Il ne pense en lui-même qu'à ce qu'il pourrait répliquer si on l'accusait de ses défauts; et il ne pense point à s'en corriger.

Ainsi il arrive par un malheur déplorable que ces conférences saintes, non seulement ne lui servent de rien, mais qu'elles lui nuisent même et le rendent plus coupable, Car lorsque sa propre conscience lui fait croire que tout ce qui se dit dans ces rencontres n'est dit que pour lui, il endurcit son coeur encore davantage, il entre dans une colère plus violente, le ton de sa voix en devient plus élevé, ses paroles plus rudes, ses réponses plus aigres, son marcher plus orgueilleux et plus volage, sa langue plus légère, son discours plus audacieux, son silence plus rare, sinon lorsqu'il s'en sert pour témoigner sa haine contre quelqu'un de ses frères.

C'est alors qu'il se tait non par un sentiment de componction ou d'humilité, mais par un mouvement d'indignation et d'orgueil; de sorte qu'il est difficile de discerner en quoi il pèche le plus, ou par sa joie excessive et par cette liberté de parler, ou par ce silence cruel et abominable.

On ne voit dans cette joie que des paroles dites à contretemps, que des ris immodérés, qu'un élèvement de coeur sans sujet et sans retenue; et ou ne voit dans ce silence qu'un témoignage de colère et que des marques de vengeance. Quoiqu'un religieux étant rempli de cet orgueil offense aisément les autres, il dédaigne néanmoins de leur en faire satisfaction; il rejette même celle qu'ils lui font et la méprise. Au lieu que leur abaissement devrait le toucher et l'amollir, il en devient plus aigri et plus irrité parce qu'ils ont eu la gloire de l'avoir prévenu par leur humilité et par leur soumission. Ainsi l'on voit dans ces rencontres que la satisfaction la plus humble qui termine d'ordinaire tous les différends, ne sert au contraire à ce misérable religieux, que pour le jeter dans une pluie grande colère. (Inst., XIII, 27. P. L., 49, 468.)

L'orgueil sévit dans tous les milieux. Dorothée distingue l'orgueil des gens du monde et l'orgueil propre aux religieux.

Aux premiers, les biens que la fortune leur a départis ou leurs qualités naturelles donnent l'idée de leur excellence : les moines, eux, sont exposés à se prévaloir des dons de la grâce et de l'exercice des vertus.

L'orgueilleux n'aime pas à regarder le mérite des saints. Il met une sourdine aux éloges qu'il entend, il recourt aux comparaisons, il admire un saint contre un autre, il rabaisse Zozime, puis Macaire, il critiquera les apôtres, il s'élèvera contre la Trinité elle-même.

L'orgueil se divise encore en deux manières : l'un est propre aux gens du monde, et l'autre aux solitaires. Le premier est quand on se rehausse au-dessus de son prochain, ou parce qu'on a plus de richesses, ou qu'on est mieux fait que lui, ou qu'on a plus de noblesse, et plus de naissance. Lors donc que nous nous élevons, ou que nous nous enflons pour ces sortes d'avantages, ou bien parce que notre monastère est plus grand, ou plus riche, ou plus nombreux, il faut que nous sachions que nous sommes dominés par ce premier gen-

re d'orgueil. Il y en a d'autres qui se glorifient pour des dons et des qualités naturelles, par exemple, de ce qu'ils ont une belle voix, qu'ils chantent agréablement, qu'ils ont des inclinations douces et honnêtes, ou qu'ils sont adroits et propres pour toutes les choses auxquelles on les applique. L'orgueil de ces personnes paraît moins grossier et plus spirituel que celui de ceux dont j'ai parlé d'abord; mais toutefois il se doit rapporter à la vanité et à l'orgueil du monde.

Mais pour l'orgueil qui est propre aux moines, c'est quand un solitaire se glorifie à cause de ses veilles, de ses jeûnes, de sa piété, de la régularité de sa conversation, de son zèle et de son amour pour la discipline; et quand il arrive encore qu'il s'humilie, et qu'il s'abaisse dans le dessein d'en tirer de la gloire. Tout cela est un effet de cet orgueil qui est propre aux moines. (Dorothée, H. P. G., 88, 1646.)

-
- -

Mais il faut savoir qu'il y a deux espèces d'humilité, comme deux espèces d'orgueil. La première espèce d'orgueil est lorsqu'on méprise son frère, qu'on le considère comme un homme de rien, et qu'on s'élève au-dessus de lui. Celui qui commet cette faute, s'il ne la répare aussitôt avec soin et avec sentiment, ne sera pas longtemps sans tomber dans l'autre espèce d'orgueil, qui est de s'élever contre Dieu même, et il lui ôtera bientôt la gloire du bien qu'il a pu faire par sa grâce, afin de se l'attribuer.

Je vis un jour un solitaire qui se laissa aller dans ce déplorable état; et dans le commencement de son malheur, si quelqu'un de ses frères lui donnait quelqu'avis, il se moquait de, lui, et lui répondait hardiment : De quoi se mêle celui-là? Il n'y a que l'abbé Zozime, et ceux qui sont avec lui, qui méritent qu'on les estime et qu'on les écoute. Ensuite il ne traita pas mieux celui-ci que les autres, et ne fut pas longtemps sans dire, il n'y a que l'abbé Macaire qui vaille quelque chose. Il passa de saint Macaire à saint Basile et à saint Grégoire, et n'en faisant non plus de cas que des premiers, il alla jusqu'à saint Pierre et à saint Paul; et sur cela, je lui dis : « Je suis assuré, mon frère, que vous mépriserez ceux-ci comme les Zozime, les Macaire, les Grégoire et les Basile. » En effet, je ne l'pe trompai pas, car il ne différa point de dire : « Qui est saint Pierre? Qui est saint Paul? Il n'y a que la Trinité Sainte! » Enfin il en vint jusqu'à cet excès d'impiété, qu'il s'éleva contre Dieu même, et eut l'insolence de le mépriser comme il avait fait de ses serviteurs. (Dorothée, II. P. G., 88, 1643.)

La mortification viciée par la pensée qu'elle sera admirée. Les solitaires s'étant assemblés dans l'église le jour d'une grande fête, et tous les autres mangeant, il y en eut un qui dit au frère qui les servait : « Je vous prie qu'on m'apporte un peu de sel, parce que je ne mange rien de cuit. » Ce frère ayant ensuite dit tout haut : « Apportez un peu de sel, parce que voici un frère qui ne mange rien de cuit », le bienheureux Théodore prit la parole, et

s'adressant à ce solitaire lui dit : « Mon frère, il vaudrait mieux que vous mangeassiez de la chair dans votre cellule, que d'avoir tenu ce discours en la présence des frères. » (Pélagie, VIII, 21. P. L., 73, 594.)

-
- -

Il y avait à Constantinople deux frères qui vivaient dans une grande piété, et jeûnaient fort austèrement. L'un d'eux renonça au monde, et alla se rendre solitaire à Raith. Celui qui était demeuré séculier l'étant venu visiter, et voyant qu'il mangeait à l'heure de none, il s'en scandalisa, et lui dit : « D'où vient que, ne mangeant jamais qu'après que le soleil était couché, lorsque vous étiez dans le siècle, vous mangez maintenant à l'heure de none? » « Certes, mon frère ! lui répondit-il, mes oreilles me nourrissaient en partie en ce temps-là. Car je me repaissais de telle sorte des louanges que les hommes me donnaient de mon abstinence, qu'elles me rendaient l'incommodité du jeûne beaucoup plus douce et plus supportable. » (Marchas, 153. P. L., 74, 198.)

-
- -

Un frère vint faire visite à l'abbé Sérapion. L'abbé l'invita à prier avec lui, comme c'est l'usage, mais le moine ne voulait pas, disant qu'il était pécheur et même indigne de porter le saint habit. L'abbé voulut lui laver les pieds, mais le moine refusa en faisant les mêmes protestations. L'abbé dressa la table, et ils se mirent à manger. L'abbé cependant lui donnait quelques avis : « Mon fils, si tu veux profiter, reste dans ta cellule, prenant soin de ton âme et te donnant au travail des mains. » Entendant cela, le moine bouleversé changea de visage au point que le saint vieillard ne pouvait pas ne pas le remarquer. Sérapion lui dit alors : « Jusqu'ici tu te disais pécheur, tu te déclarais indigne de vivre, et voilà que sur un avis charitable tu es ainsi désemparé ! Si tu désires l'humilité, apprends à porter courageusement ce qui t'est infligé par les autres, et épargne-toi ces discours inutiles. » Le moine entendant cela se jeta à genoux, demanda pardon et s'en retourna enrichi d'un excellent conseil[^21]. (Apoph., Sérapion, 4. P. L., 65, 416.)

A mesure qu'ils s'élèvent en vertu, les saints découvrent de nouvelles raisons de s'humiller.

Les saints donc, sentant tous les jours que le poids et l'accablement de leurs pensées terrestres les fait déchoir malgré eux de cette heureuse élévation de leur âme et les entraîne sans le savoir dans la loi du péché et de la mort et voyant, sans parler du reste, qu'au moins ces actions dont j'ai parlé qui sont bonnes, justes et saintes, mais qui sont néanmoins terrestres, les retirent de la présence de Dieu, n'ont que trop de sujet de s'humilier en vérité, de protester dans une douleur amère non seulement de parole, mais aussi de coeur et de

sentiment, qu'ils sont pécheurs et de répandre continuellement des larmes d'une sincère pénitence, pour implorer sans cesse le secours de la grâce de Dieu et pour lui demander pardon de toutes les fautes que leur fragilité leur fait faire tous les jours. Car ils n'ignorent pas qu'ils se trouveront engagés jusqu'à la mort dans cette faiblesse et cette misère qui leur cause une douleur continue et qu'ils ne pourront pas même offrir à Dieu leurs cris, leurs gémissements et leurs prières, sans être souvent distraits et agités par ces pensées vagues et inquiètes. (Coll., XIII, 10. P. L., 49, 1260.)

-
- -

C'est par une conduite merveilleuse de la Providence, que Dieu laisse dans les personnes religieuses et spirituelles des défauts très légers auxquels elles sont sujettes, afin que se condamnant sévèrement elles-mêmes pour ces légères imperfections qui sont sans péché, elles acquièrent par cette humiliation et cette confusion intérieure, un trésor d'humilité qui ne puisse leur être ravi. (Clim., XXVI, 70. P. G., 88, 1028.)

[^21] On peut voir à la coll. XVIII, 11, comment Cassien ajoute à l'apophthegme primitif les développements qui conviennent à une conférence.

Recettes pour acquérir l'humilité. Un solitaire disant à un saint vieillard : « Que faut-il faire, mon Père, pour acquérir l'humilité ? » Il lui répondit : « Il faut seulement considérer nos défauts, et ne point considérer ceux d'autrui, parce que l'humilité rend l'homme parfait, et d'autant plus qu'il s'abaisse par cette vertu, d'autant plus il se trouve élevé dans l'estime de tout le monde. Car comme l'orgueil en voulant monter dans le Ciel, tombe dans l'enfer, ainsi l'humilité en voulant s'abaisser jusque dans l'enfer, s'il était possible, c'est-à-dire jusqu'au néant, s'élève jusque dans le Ciel. » (Ruffin, 171. P. L., 73, 797.)

-
- -

Lorsque les démons ou les hommes nous louent de notre pèlerinage et de notre retraite, comme d'une action grande et généreuse, portons notre pensée vers Celui qui s'est rendu pèlerin pour l'amour de nous, en descendant du Ciel, pour venir demeurer dans la terre avec les hommes, et nous trouverons que quand nous vivrions une éternité, nous ne pourrions rien faire pour lui d'égal à ce qu'il a fait pour nous. (Clim., III, 18. P. G., 88, 670.)

-
- -

Je me souviens que lorsque le désir de le voir me fit monter la première fois à la monta-

gne, il portait ainsi deux cruches d'eau en ses deux mains; et comme je lui demandai où demeurait l'admirable Zénon, il me répondit qu'il ne connaissait point de solitaire qu'on nommât ainsi. Cette réponse si modeste m'ayant fait juger que c'était lui-même, je le suivis, et étant entré je vis un lit fait avec du foin, et un autre avec des pierres accommodées de telle sorte qu'on pouvait se coucher dessus sans se faire mal. Après m'être entretenu avec lui de plusieurs discours de piété sur le sujet desquels je lui faisais des demandes et sur les- quelles il éclaircissait mes doutes, lorsque l'heure de m'en retourner fut venue, je le priai de me donner sa bénédiction pour me servir de viaticque à mon retour, ce qu'il refusa en disant que c'était plutôt à lui à me demander la mienne, puisqu'il n'était qu'un simple parti- culier, et que j'étais du nombre des soldats enrôlés dans la milice de Jésus-Christ (car j'étais alors lecteur, et je lisais au peuple l'Écriture Sainte). Sur quoi lui ayant représenté que j'étais encore si jeune que la barbe ne faisait que commencer à venir, et ayant fait serment de ne le plus voir s'il me contraignait d'en user ainsi, il se laissa enfin flétrir avec beaucoup de peine à ma prière, et offrit les siennes à Dieu, mais avec de grandes excuses, et en protestant que la seule charité et l'obéissance le lui faisaient faire. Or qui peut assez admirer et assez louer une si grande humilité dans un homme élevé à un si haut comble de perfection, qui déjà fort âgé, et qui avait passé quarante ans entiers dans les plus âpres travaux de la vie solitaire ? Néanmoins étant enrichi de tant de vertus, il ne manquait point, comme s'il eût été le plus dénué du monde, de se trouver les dimanches avec le peuple à la sainte église, où il entendait avec une très grande attention la parole de Dieu de la bouche de ceux qui l'enseignaient, et après avoir reçu la sainte communion il s'en rentrait dans sa demeu- re ordinaire, qui pouvait passer avec raison pour fort extraordinaire, puisqu'il n'y avait ni serrure, ni clef, ni personne qui la la gardât. (Théodore, 12. P. L., 74, 65.)

Celui qui s'estime pécheur accepte les reproches et les observations, sans discuter les droits de celui qui les lui adresse. Pacôme se laisse reprendre par un enfant. Un so- litaire étranger étant arrivé à une église où les frères, s'étant assemblés le jour d'une fête, faisaient l'un de ces repas de charité que les Grecs nomment agape ; quelques-uns demandèrent qui l'avait convié de demeurer et lui dirent de se lever et de s'en aller, ce qu'il fit. D'autres étant fâchés qu'on l'eût traité de la sorte, sortirent après lui et le ramenèrent, et l'un d'entre eux lui demandant ensuite quels avaient été ses sentiments dans ce qui s'était passé, il lui répondit : « Je me considère comme si j'étais un chien, qui sort de la maison quand on le chasse, et y rentre quand on le rappelle. » (Pélage, XV, 64. P. L., 73, 964.)

-
- -

Pacôme entré dans le monastère, après avoir prié Dieu, alla voir les frères, et les trouvant qui faisaient des nattes de jonc, il se mit aussi à travailler avec eux. Alors un enfant qu'on

lui avait donné pour le servir, et qui était en semaine et passait par là, le voyant travailler lui dit : « Vous ne faites pas bien, mon Père, et l'abbé Théodore travaille d'une autre sorte. » Le saint se leva aussitôt et lui répondit : « Montrez-moi, mon fils, comment il faut que je fasse. » L'enfant le lui ayant montré, il se mit sur son siège, et recommença à travailler avec un esprit tranquille, témoignant bien par là qu'il était accoutumé à dompter dans son esprit jusqu'aux moindres sentiments d'orgueil, puisque s'il eût agi le moins du monde selon la chair, au lieu de s'arrêter aux avis d'un enfant, il l'eût repris d'oser parler ainsi, au delà de ce que son âge lui devait permettre. (Vit. Pac., 47. P. L., 73, 266.)

La vertu se cache. Les saints ne s'en tiennent pas à la considération de leur néant; ils prennent l'offensive, ils sont adroits à cacher leurs pratiques vertueuses et leurs miracles, ils acceptent qu'on se méprenne sur leurs intentions, ils vont jusqu'à feindre et à se faire passer pour gourmands ou vaniteux, ils s'exposent à la perte de leur réputation.

Employons toutes nos forces, je ne dis pas pour nous défendre seulement de nos ennemis spirituels, mais pour les attaquer et leur faire une guerre ouverte, car celui qui se contente de résister aux démons, tantôt les blesse et tantôt en est blessé; au lieu que celui qui leur fait une guerre ouverte, les poursuit à toute outrance. N'oublions pas que nous faisons au-tant de blessures au démon, que nous remportons de victoires sur nos mauvais penchants et qu'en agissant toujours comme si nous étions exposés à leur violence, nous usons d'une pieuse ruse qui déconcerte notre ennemi et nous rend invincibles. Un jour, un frère craignant Dieu avait été ignominieusement traité; cependant il n'en ressentit ni trouble, ni émotion, et s'offrit tout entier au Seigneur dans le secret de son coeur. N'importe, il se mit à pleurer et à se plaindre des outrages qu'il avait reçus, et par cette démonstration il cacha la parfaite tranquillité dont il jouissait au fond de son âme.

Un autre religieux qui se jugeait réellement indigne d'avoir une des premières places dans la communauté, feignit de la désirer avec passion. (Clim., XXVI, 138-140. P. G., 88, 1064.)

-
- -

Un autre solitaire à qui on avait apporté dès le point du jour une grappe de raisin, ne vit pas plutôt partir celui qui la lui avait donnée, qu'il la dévora tout d'un coup avec une extrême avidité, mais qui n'était qu'apparente, affectant par là de passer pour intempérant aux yeux des démons.

Un autre ayant perdu quelques dattes, feignit durant tout le jour d'en être affligé. Mais ceux qui veulent agir de la sorte, doivent user, en ces rencontres, d'une grande circonspection, de peur qu'en voulant jouer les démons, ils ne deviennent eux-mêmes le jouet de ces démons. Car il faut qu'on puisse dire de ces personnes sages et pieuses ce que dit l'Apôtre : Que ce

sont des trompeurs, mais qu'ils sont éclairés de la lumière de la vérité dans leurs saintes tromperies. (Clim., XXVI, 142, 143. P. G., 88, 1064.)

-
- -

Voici les questions²² que Fauste et Timothée, diacres de l'Eglise d'Alexandrie, posèrent au saint Horsisius, l'archimandrite, sur le bateau lorsqu'ils allaient à Alexandrie...

Timothée : « Nous avons entendu dire que le vieillard Pacôme a fait beaucoup de miracles.
»

Horsisius : « S'il les faisait, il cachait à tout le monde qu'ils se faisaient par lui. Car mon père Théodore disait : Si on lui amenait quelqu'un qui avait un démon et si on le priait (d'intervenir) pour cet homme, d'ordinaire il n'y consentait pas. Si on l'attendait à la porte et si l'on se jetait à ses pieds, il faisait comme s'il était en colère contre eux, et il frappait l'homme, comme s'il voulait le chasser, et il le guérissait ainsi. »

Fauste : « J'ai entendu dire qu'il ne se mettait jamais en colère. »

Horsisius : « C'était un doux à l'égard de quiconque se présentait à lui. Car quand un homme se présentait à lui, le Seigneur lui révélait ses actions, et lui faisait connaître si c'était un juste ou un méchant. Si c'était un pécheur, il (Pacôme) sentait l'infection de ses péchés; mais si c'était un juste, il sentait le parfum de ses actions. Cependant il était très doux à l'égard des pécheurs pour les amener à s'appliquer au bien. Mais si l'un de ses fils retombait à mal faire, pendant qu'il l'instruisait, après le blâme, il lui ôtait l'habit (monacal) et le chassait loin des frères. »

L'extrême humilité de l'abbé Pynuphe. L'abbé Pynuphe demeurait près de Panéphyse qui est une ville d'Egypte. Il était abbé et prêtre et il gouvernait un grand monastère. Ses vertus extraordinaires avaient tellement éclaté dans toute cette province et ses miracles lui avaient attiré une si grande gloire, qu'il avait peur d'avoir déjà reçu par les louanges des hommes la récompense de tous ses travaux. Dans cette appréhension si vive, qui lui faisait craindre que ces vains applaudissements qui lui étaient insupportables ne lui fissent perdre la récompense éternelle, il quitta secrètement son monastère et vint dans le fond des déserts de Tabenne. Il ne voulut point vivre là en anachorète ni dans ce repos et cette liberté que les imparfaits, qui ne peuvent souffrir la dépendance dans un monastère, souhaitent avec tant

²²Ces propos échangés entre Horsisius et les diacres d'Alexandrie, tandis qu'ils descendent le Nil, ont été conservés par un papyrus. (Cfr. Der Papiruscodex von. VI-VII der Philippsbibliothek., herausgegeben von. W. E. Crum... Strasbourg, 1916, p. 73.) Ce document qui nous fait saisir sur le vif les pensées et les préoccupations des milieux égyptiens donne une idée des lumières sur la vie des moines qu'on peut attendre de la publication d'autres papyrus.

d'ardeur et recherchent avec tant de présomption. Mais il aimait mieux se retirer dans un célèbre monastère et s'assujettir au joug de l'obéissance. Et pour empêcher que l'habit qu'il portait ne le fit connaître il en prit un séculier et vint en cet état à la porte du monastère, où il demeura plusieurs jours, répandant continuellement des larmes. Il se prosterna aux pieds de tout le monde. Il souffrit longtemps leurs rebuts. Il ouït avec une patience extrême tout ce qu'ils lui disaient pour l'éprouver : que ce n'était qu'un hypocrite, qu'il ne venait là que pour assurer sa vieillesse et parce qu'il ne savait où avoir du pain. Mais il obtint enfin par sa persévérance d'être reçu dans le monastère.

On le mit avec le frère qui avait soin du jardin, pour lui servir d'aide. Il s'acquitta de ce devoir avec une humilité prodigieuse et ne se contentant pas de faire tout ce que ce jardinier ou son emploi exigeait de lui, il faisait encore en cachette durant la nuit des ouvrages qui étaient nécessaires, mais qui faisaient horreur à tout le monde, à cause de la difficulté qui s'y trouvait. De sorte que toute la communauté était étrangement surprise le matin, quand elle voyait de si grands ouvrages achevés, sans connaître celui qui les avait faits. Il passa trois ans dans ces exercices, avec une joie continue de se voir dans ces assujettissements si bas et si pénibles, qu'il avait souhaités avec tant de passion.

Mais il arriva un jour qu'un frère qu'il connaissait parfaitement bien, vint du même lieu où il l'avait vu autrefois dans ce monastère. Le changement de ses habits et de ses occupations le fit un peu hésiter d'abord et l'empêcha de le reconnaître tout d'un coup. Mais après l'avoir considéré longtemps, ne pouvant plus enfin douter que ce ne fût lui, il vint se jeter à ses pieds pour lui témoigner son respect. Cela surprit fort toute la communauté, qui fut encore bien plus étonnée quand elle apprit son vrai nom, dont elle avait toujours ouï-parler avec grande estime, et ils ne pouvaient se consoler d'avoir employé à des ouvrages si vils et si disproportionnés, une personne de si grand mérite et un prêtre de cette vertu.

Ce saint homme fut aussitôt percé jusqu'au cœur d'une douleur qui lui fit répandre beaucoup de larmes. Il attribua cet événement à la malignité du démon qui l'avait voulu ainsi trahir, parce qu'il lui enviait le bonheur de son état. Il fut conduit dans ces sentiments de douleur à son premier monastère par tous les frères qui étaient dans celui où il s'était caché, qui lui témoignèrent toutes sortes de déférences.

Il n'eût pas plutôt demeuré quelque temps dans ce lieu que tous ces honneurs qu'on lui rendait l'offensèrent de nouveau jusqu'à tel point, qu'il résolut une seconde fois de s'enfuir. Il se déroba un jour de tout le monde et monta seul dans un vaisseau pour aller dans la Palestine, qui est une province de Syrie. On le reçut comme novice dans le monastère où nous étions alors et l'abbé lui commanda de demeurer dans notre cellule. Mais il n'eut pas la satisfaction de voir encore longtemps son nom et son mérite ignorés dans ces lieux. Un accident tout semblable l'ayant fait connaître une seconde fois, on le rappela à son ancien monastère avec une joie et une magnificence incroyables, et il fut enfin contraint d'être,

quoique malgré lui, ce qu'il était effectivement. (Coll., XX, 1. P. L., 49, 1149.)

Celui qui pratique la vertu ne se laisse pas arrêter par une difficulté théorique. Le saint abbé Zozime discourait un jour de l'humilité, et un sophiste s'y étant rencontré, et voulant s'instruire avec soin de ce qu'il disait, lui demanda : « Comment pouvez-vous vous estimer pécheur? Ne voyez-vous pas que vous êtes saint, et que vous êtes rempli de vertus ? Ne vous apercevez-vous pas que vous observez les commandements de Dieu? Comment est-ce qu'avec tout cela vous vous regardez comme un pécheur ? » L'abbé Zozime ne sachant que lui répondre, lui répliqua simplement : « Je ne sais que vous dire, mais je m'estime tel que je vous le dis. » Le sophiste persistant, et voulant savoir comment cela pouvait être, et le vieillard ayant peine à lui faire entendre la chose, commença à lui dire avec sa simplicité ordinaire: « Ne m'embarrassez point par vos subtilités, je vous le répète encore, je me crois tel que je vous le dis. » Et comme je vis que ce saint homme hésitait à répondre, je dis à ce sophiste : « Il en est de cela comme de la dialectique et de la médecine; lorsque quelqu'un s'instruit dans ces sciences et les pratique tout ensemble, il en prend peu à peu l'habitude, et cependant il ne peut dire ni exprimer comment cela s'est fait ; mais la vérité est qu'on les acquiert insensiblement par l'usage et par la pratique. On peut dire la même chose de l'humilité. C'est une vertu à laquelle on arrive en gardant les commandements de Dieu, et c'est ce qu'on ne peut faire comprendre par la parole. » Alors l'abbé Zozime m'embrassa avec joie, et me dit : « Vous avez trouvé le noeud de l'affaire, la chose est comme vous le dites. » Le sophiste reçut la solution de son doute, et demeura content; car nos anciens ont dit qu'on pouvait apprendre ce que c'est que l'humilité en l'exerçant, mais qu'après l'avoir acquise, on ne pouvait expliquer par la parole ce qu'elle était. (Dorothée, II. P. G., 88, 1647.)

La Fuite des dignités. A quand remonte la tradition, suivie de nos jours dans l'église copte, de prendre les évêques dans les monastères ? Les premiers moines ne pensaient pas à devenir prêtres ; la haute idée qu'ils avaient de l'état sacerdotal leur faisait fuir cet honneur. Ils y étaient traînés parfois par violence.

Pacôme défendait que les moines fussent élevés au sacerdoce. S'il n'y en avait point parmi eux, qui eût été ordonné avant d'entrer au monastère, ils allaient communier à l'église du village, ou bien un prêtre du dehors venait chez eux.

A Nitrie c'étaient des frères qui remplissaient les fonctions de chapelain et cette pratique devint ensuite celle des monastères Pacômiens.

C'est pourquoi jusqu'ici nos pères ont tous généralement donné un avis que je ne puis rapporter sans rougir moi-même, puisque je n'ai pu me défendre de ma soeur, ni m'éviter de tomber entre les mains d'un évêque. Tous nos anciens, dis-je, ont cru qu'un solitaire devait absolument fuir les femmes et les évêques. Quand il se laisse engager dans la familiarité de

l'une ou de l'autre de ces deux sortes de personnes, il ne peut plus demeurer ensuite dans le repos de sa cellule, ni s'attacher à la divine contemplation, par la continue méditation des choses saintes. (Inst., IX, 17. P. L., 49, 418.)

-
- -

Un nommé Acepsime dont la réputation est répandue par tout l'Orient, vécut en ce même temps. Il s'enferma dans une petite maison, sans voir et sans parler à personne, et veillant continuellement sur soi-même, il mettait toute sa consolation à s'entretenir avec Dieu, selon cette parole du Prophète : Réjouissez-vous au Seigneur et il ne vous refusera rien de ce que vous lui demanderez. Il recevait ce qu'on lui donnait pour vivre par un petit trou qui n'était pas percé tout droit, mais obliquement afin qu'on ne pût voir à travers dans le lieu où il était, et cette nourriture n'était que des lentilles trempées dans l'eau qu'on lui portait une fois chaque semaine. Quant à l'eau, il sortait la nuit pour en aller puiser dans une fontaine proche de là, autant qu'il en avait besoin.

Quand il fut sur le point de sortir de cette vie, il dit qu'il mourrait dans cinquante jours, et permit alors à tous ceux qui le désiraient de venir le voir. L'évêque même y étant venu le pria très fort de vouloir bien qu'il le fit prêtre, en lui disant : « Je n'ignore pas, mon père, quelle est l'éminence de votre vertu, et ma grande misère, mais c'est par l'autorité de la charge épiscopale, et non par mon indignité que je confère le sacerdoce, recevez-le donc, je vous prie, en ce qui en apparaît au dehors par le ministère de mes mains, mais en effet par l'efficacité de la grâce du Saint-Esprit. » Le saint lui répondit : « N'ayant plus à vivre que peu de jours, je ferai ce qu'il vous plaira ; que si j'avais à demeurer encore dans le monde, je refuserais absolument de me charger du fardeau si pesant et si redoutable du sacerdoce, 'ne pouvant penser sans trembler au compte qu'il faut rendre à Dieu d'un tel dépôt. Mais puisque comme j'ai déjà dit, je suis sur le point de tout quitter pour passer dans une autre vie, je vous obéirai très volontiers. » Ainsi, sans que personne l'y contraignît, il se mit à genoux pour recevoir une grâce si importante, et l'évêque lui imposa les mains afin qu'il fût rempli du Saint-Esprit. (Théod., 15. P. L., 74, 73.)

-
- -

Le saint abbé Mutuès étant venu de Ragithan en Gebalin avec son disciple, l'évêque du lieu l'arrêta et le fit prêtre contre son gré. Puis il lui dit : « Pardonnez-moi, je vous prie, mon père, car je n'ignore pas que je vous ai fait violence; mais le désir que j'avais de recevoir votre bénédiction eh a été cause. » Le saint vieillard lui répondit avec son humilité ordinaire : « Il est vrai que je ne le désirais nullement, et ce me sera aussi une grande peine de ce que cela me séparant du frère avec qui je suis, je ne pourrais pas faire seul mes prières

accoutumées. » — « Si vous le jugez digne du sacerdoce, lui repartit l'évêque, je l'ordonnerai aussi prêtre. » — « Je ne sais pas, lui répliqua le saint homme, s'il en est digne, mais je sais bien qu'il vaut mieux que moi. » L'évêque en suite de ces paroles, ordonna aussi ce frère prêtre. Mais saint Mutuès et lui ne montèrent jamais à l'autel pour y consacrer. Sur quoi le saint disait quelquefois : u Par la miséricorde de Dieu, je n'aurai pas grand compte à lui rendre à cause de cette ordination, puisque je n'ai jamais osé entreprendre de consacrer son divin Corps, ce qui n'appartient qu'à ceux qui sont si purs et si justes qu'ils sont entièrement irrépréhensibles : mais quant à moi, je me connais bien. » (Pélage, XV, 97. P. L., 73, 959.)

-
- -

Lorsque, selon la coutume, les fêtes solennelles voulaient qu'ils reçussent la sainte communion, ils faisaient venir des prêtres des bourgs les plus proches pour recevoir par leur moyen cette joie spirituelle. Car saint Pacôme ne voulait pas souffrir qu'un seul d'entre eux fût prêtre, disant qu'il était beaucoup meilleur et plus avantageux pour des solitaires, non seulement de ne rechercher aucun degré d'honneur et de gloire, mais d'en retrancher même parmi eux toutes les occasions, d'autant que cela fait souvent naître entre les frères des contestations et des jalouses dangereuses. Car, comme une étincelle de feu lorsqu'elle tombe dans une moisson, ne s'éteint pas aussitôt, mais réduit quelquefois en cendre tout le revenu d'une année, ainsi lorsqu'il se glisse dans l'esprit des solitaires une funeste pensée d'ambition qui les porte à désirer d'être préférés aux autres, ou d'être ecclésiastiques, s'ils ne chassent promptement de leur cœur cet ardent désir dont ils sont tentés, ils perdent l'esprit de piété qu'ils ont acquis par tant de travaux et tant de veilles. Ce qui fait qu'ils doivent avec une extrême douceur et une grande pureté de conscience révéler les ecclésiastiques qui sont dans la communion de l'Eglise, comme une chose qui leur est fort avantageuse, sans désirer de s'élever à aucune dignité. « Que s'il arrive, disait-il, qu'il y ait des solitaires, qui longtemps auparavant aient été faits prêtres par les évêques, servons-nous de leur ministère plutôt que d'un autre. ».

Saint Pacôme non seulement disait ces choses avec un grand zèle, mais il les observait exactement. Et lorsque quelque ecclésiastique le venait trouver pour vivre sous sa règle, il rendait l'honneur qu'il devait à l'Eglise en respectant son caractère; et l'autre de son côté s'assujettissait à la manière de vivre des solitaires, et lui obéissait comme à son père avec une très grande humilité. (Vit. Pac., 24. P. L., 73, 244.)

Aveu des fautes. L'ouverture de conscience dont Antoine et tous les spirituels proclament les bienfaits, demande une victoire sur l'amour-propre.

A propos de la pratique de la confession, deux catégories de conseils, les uns adressés au pénitent, les autres au confesseur et au supérieur.

Que le pénitent fasse un aveu complet, qu'il ne cherche pas les excuses, les circonstances atténuantes ; que par son attitude il exprime, suscite ou confirme l'humble sentiment qu'il doit avoir de son état !

D'autre part que la bonté prudente et la douceur du directeur aident les confidences et dissipent les appréhensions !

-
- -

De l'abbé Poemen : En aucun moine, l'ennemi ne se trouve plus à l'aise qu'en celui qui ne veut pas découvrir ses pensées. (Ruffin, 177. P. L., 73, 798.)

-
- -

Du bienheureux Antoine : S'il pouvait se faire, le moine devrait déclarer aux anciens et le nombre de ses pas et le nombre des verres d'eau qu'il boit dans sa cellule. (Ruffin, 176. P. L., 73, 199.)

-
- -

Lorsque j'étais encore enfant, nous dit l'abbé Sérapion, et que je demeurais encore avec l'abbé Théonas, le démon m'avait engagé par ses artifices dans cette mortelle accoutumance, qu'après avoir pris mon repas avec ce vénérable abbé après l'office de none, je dérobais tous les jours un petit pain que je mangeais le soir en cachette. Quoique je fisse ce larcin volontairement, et que satisfaisant ainsi ma sensualité je me confirmasse de plus en plus dans cette habitude d'incontinence, cela n'empêchait pas néanmoins qu'après cette satisfaction passagère, revenant à moi, je ne fusse sans comparaison plus tourmenté du mal que j'avais fait en dérobant ce pain, que je n'avais eu de plaisir en le mangeant. Je gémissais ainsi avec douleur sous la tyrannie du démon qui m'imposait cet ouvrage d'intempérance, comme autrefois les cruels exacteurs de Pharaon imposaient les travaux de terre et de briques au peuple de Dieu; et ne pouvant me délivrer de cette malheureuse nécessité, je rougissais de découvrir mon larcin à ce saint vieillard. Mais il arriva, un jour, par une conduite toute particulière de Dieu qui me voulait tirer de cette longue servitude, que quelques solitaires vinrent dans la cellule de mon abbé dans le désir de s'édifier de ses instructions.

Lorsqu'après être sorti de table, on commença de s'entretenir de quelques discours de piété, et que le saint vieillard répondait à toutes les questions qu'on lui faisait, il tomba insensiblement sur la gourmandise, et dit d'étranges choses de ce vice. Il parla aussi avec

étendue de l'empire qu'avaient sur nous les mauvaises pensées lorsque nous les tenions secrètes, et repréSENTA vivement la violence qu'elles exerçaient sur nous, tant que nous les tenions dans le silence.

Ce discours si animé fut pour moi comme une flèche de feu qui me pénétra, et le remords de ma conscience qui se joignait à la véhémence de ses paroles, me faisant croire que ce n'était que pour moi qu'il parlait de la sorte, et que sans doute Dieu lui avait découvert le secret de mon coeur, je me laissai d'abord aller aux soupirs, que j'étouffais dans moi-même le mieux que je pouvais. Mais la douleur et la componction s'augmentant, elle se répandit au dehors par des sanglots et des larmes excessives. Je tiraIS de mon sein qui avait tant de fois recélé ce larcin infâme, le petit pain que selon ma coutume ordinaire j'avais dérobé pour le manger le soir; je le fis voir à ces saints solitaires; je leur déclarai comment j'en mangeais tous les jours autant en cachette; je me jetai par terre, je demandai pardon, je répandis une grande abondance de larmes et conjurai ces témoins de mon crime de prier Dieu pour moi, et lui demander qu'il me délivrât de cette dure captivité dans laquelle je gémissais depuis tant de temps.

Mon vénérable abbé me voyant en cet état, me dit : « Courage, mon fils, ayez confiance en Dieu. Vous n'avez pas besoin de mes paroles. La confession que vous venez de faire de votre faute, vous a déjà délivré de cette longue servitude dont vous gémissiez. Vous avez triomphé aujourd'hui de cet ennemi qui vous tenait assujetti depuis tant de temps. »

A peine ce sage vieillard eut achevé de par-ler, qu'une lampe allumée sortit de mon sein, qui remplit tellement la cellule où nous étions d'une odeur de soufre, que sa puanteur insupportable nous permit à peine d'y demeurer davantage. Ce saint vieillard reprenant la parole : « Mon fils, me dit-il, vous voyez de vos yeux la vérité de ce que je viens de vous dire, et que votre humble confession a chassé visiblement de votre coeur votre ennemi. »

La confession que je fis alors de cette faute, arrêta tellement la domination que le diable exerçait sur moi, qu'il n'a pas même tenté depuis de m'en rappeler la mémoire; et je n'ai jamais depuis ce temps senti le moindre désir d'un larcin semblable. (Coll., II, 11. P. L., 49, 538.)

•
• -

Il y avait un frère qui était tenté de blasphémer. Lorsqu'il entendait parler d'anciens de mérite, il allait à eux dans le dessein de s'ouvrir, mais quand il était en leur présence la honte le retenait. Ainsi Poemen reçut plusieurs fois sa visite. Le saint vieillard voyait bien que le frère était tourmenté par des tentations et il s'affligeait de ce qu'il ne parlait pas. Aussi le prenant un jour avec lui : « Voilà déjà longtemps, lui dit-il, que tu viens ici pour me faire connaître tes pensées, et une fois arrivé, tu n'oses pas parler et tu t'en retournes avec elles,

inquiet comme tu es venu. Dis-moi donc de quoi il s'agit. » — Il répondit : « Le démon me pousse à blasphémer et m'élever contre Dieu, et j'ai honte de le dire. » Ayant ainsi dit la chose, il se sentit soulagé. « Mon fils, lui dit alors le vieillard, ne te mets pas en peine, mais quand ces idées se présentent dis seulement : Je ne suis pour rien en cela, que ton blasphème retombe sur toi, Satan! Mon âme ne veut pas de ce péché, et ce à quoi l'âme ne consent pas ne fait que passer. » Et le frère s'en alla ayant reçu le remède à son mal. (Apoph., Poemen, 93. P. G., 65,343.)

-
- -

Ne vous laissez pas tromper par le démon de la vanité vous qui êtes le fils obéissant du Seigneur, et ne racontez pas vos propres péchés à votre supérieur sous la personne d'un autre. Car on ne saurait se délivrer de la confusion éternelle sans la confusion temporelle. Découvrez à nu votre mal et votre blessure au médecin spirituel. Dites-lui sans honte : « Mon Père, cette faute est toute de moi, cette plaie est ma propre plaie. Elle ne m'est venue que de ma seule négligence, et je ne puis l'attribuer à un autre. C'est moi-même qui me l'ai causée, et je ne m'en dois prendre ni aux suggestions des hommes, ni à la malice des démons, ni à la fragilité de mon corps, ni à quelque créature que ce soit, mais à ma lâcheté et à ma paresse. »

Lorsque vous confessez vos fautes, prenez les gestes, le visage et l'esprit d'un criminel. Tenez les yeux baissés vers la terre, et arrosez de vos larmes, s'il est possible, les pieds de votre juge et de votre médecin, comme ceux de Jésus-Christ même.

La coutume ordinaire des démons est de nous porter ou à ne point confesser nos péchés, ou à le faire sous la personne d'un autre, ou à rejeter notre propre faute sur quelqu'un, comme en ayant été la cause. (Clim., VI, 61, 62, 63. P. G., 88, 70, 8.)

-
- -

Ne dédaignez pas de faire avec un esprit et une contenance humble et modeste, la confession de vos péchés à celui qui vous aide pour en guérir, comme vous la feriez à Dieu même. Car j'ai vu des criminels qui par une triste et humble contenance, et par une confession et des prières encore plus humbles et plus ferventes, ont fléchi et adouci la rigueur de leur juge qui semblait inexorable, et l'ont fait passer de la sévérité et de la colère à la miséricorde et à la compassion. C'était pour cette raison que saint Jean, précurseur de Jésus-Christ, obligeait ceux qui venaient vers lui à confesser leurs péchés avant qu'il les baptisât, ne recherchant pas cette confession par le besoin qu'il en eût pour soi, mais travaillant pour leur bien et pour leur salut. (Clim., IV, 66. P. G., 88, 708.)

II. — Le triomphe sur la superbe : l'obéissance.

Le prix auquel les Pères mettent l'obéissance accentue encore les liens de l'humilité avec le fond même du christianisme.

Malgré la fausse honte à louer l'obéissance, à reconnaître en elle une vertu, on est bien obligé d'admettre la nécessité au sein d'une société, quelle que soit son étendue, d'une discipline maintenue par une autorité. Mais tandis qu'on essaie de voiler, de faire pardonner cette restriction de l'autonomie personnelle, les Pères ne voient pas dans des considérations utilitaires le fondement de leurs éloges. Ils cultivent l'obéissance comme une forme supérieure de l'humilité ou le moyen le plus sûr de réduire la superbe.

Loin de se complaire en sa perfection au point d'oublier la soumission à son Créateur, l'ascète admet de dépendre d'autres créatures qui lui représenteront l'autorité suprême. Pas d'oppositions de sa raison infirme à ce plan mystérieux qui le fait diriger par des hommes d'une intelligence et d'une vertu imparfaites. Le mystère que doit admettre tout homme raisonnable, il le voit éclairé par la mystérieuse condescendance du Fils de Dieu commençant son oeuvre sur l'ordre de son Père, la poursuivant et l'achevant dans la soumission aux autorités humaines.

Telle est l'explication profonde des exemples et des directions sur l'obéissance.

On nous montrera bien qu'il est prudent de s'informer, quand les dangers sont nombreux de perdre son chemin, qu'un membre d'une communauté doit contribuer au maintien de l'ordre dans ce petit monde, qu'il faut tout quitter pour être exact au rendez-vous des exercices communs, mais le suprême but est d'anéantir le jugement et la volonté du vieil homme et de faire croître l'être spirituel entièrement renouvelé.

Jean qui a laissé les exemples classiques d'héroïque obéissance n'était pas au régime de la communauté nombreuse et fermée. Il habitait sans doute auprès d'un ancien dans le voisinage d'autres cellules, Il y avait place, en effet, à cette ascèse de l'obéissance dans ces agglomérations Nitriotes, mais elle était plus complète et plus efficace, plus continue dans un vrai monastère. Aussi donnait-on comme marque d'humilité singulière le retour d'un anachorète aux exigences de la règle et sa soumission au supérieur et à ses officiers.

-
- -

Les Pères exigent des commençants l'obéissance universelle et absolue; la pratique de l'obéissance est le plus important des exercices qui forment le jeune religieux. L'ancien, chargé d'un jeune religieux doit tout d'abord lui apprendre, comme le moyen d'arriver au sommet de la perfection, à vaincre sa propre volonté; mettant tous ses soins à

l'exercer et à l'éprouver il aura à cœur de lui commander ce qu'il comprendra être contraire à son inclination. Un grand nombre d'exemples établit cette doctrine que le moine, et spécialement celui qui débute, ne pourra même pas mettre un frein à la concupiscence de la volupté s'il n'apprend pas d'abord à mortifier sa volonté. Celui qui n'aura pas remporté cette victoire sera incapable, disent les sages, de triompher de la colère, de la tristesse, de l'esprit de luxure, il ne pourra pas garder la vraie humilité de coeur, ni l'union habituelle avec les frères, il ne pourra même pas persévérer dans le monastère.

Par ces épreuves qui sont comme les éléments et le syllabaire de la perfection, ils se hâtent de former les jeunes et ils discernent en même temps s'ils sont humbles en imagination ou par feinte, ou s'ils sont fondés en vraie humilité. Pour leur donner ce fondement on les forme à ne cacher par une honte nuisible aucune des pensées qui naissent dans leur coeur, mais à les découvrir à leur supérieur aussitôt qu'elles ont pris naissance, et ensuite à ne pas se fier pour les apprécier à leur propre discréption, mais à croire cela mauvais ou bon suivant ce qu'aurait déclaré l'ancien. Par là l'ennemi malin ne peut en rien circonvenir et tromper le jeune religieux inexpérimenté, puisqu'il prévoit que celui-ci est protégé non par sa propre discréption mais par celle de l'ancien, et qu'il ne se laissera pas persuader de cacher à l'ancien les suggestions mauvaises lancées comme des traits enflammée. Il n'y aura pas d'autre moyen pour un diable très rusé de tromper et de faire choir le jeune moine que de l'amener par orgueil ou par honte à jeter un voile sur ses pensées. Car c'est là un indice évident d'une pensée inspirée par le démon : avoir honte de la découvrir à l'ancien.

-
- -

Après ces instructions, la règle de l'obéissance est suivie de telle sorte que les jeunes religieux n'osent même pas sortir de la cellule sans la permission de celui qui les guide, et même pour satisfaire leurs besoins ils ne se passent pas de cette permission. De même ils s'empressent d'accomplir tout ce qui leur est ordonné comme si les ordres venaient de Dieu et sans aucune discussion ni examen; et lorsque parfois on leur commande des choses impossibles à exécuter, ils reçoivent l'ordre avec un tel esprit de foi que sans hésitation intérieure, et avec toutes leurs forces ils s'emploient à les accomplir et qu'ils ne se demandent nullement si la chose est possible, tant ils ont de respect pour le supérieur. (Inst., IV, 8, 9, 10. P. L., 49, 160.)

Les jeunes religieux ne doivent pas juger les anciens ni discuter les sentences des supérieurs. C'est pourquoi si c'est, comme nous le croyons, un véritable mouvement de Dieu qui vous a fait désirer de nous voir, renoncez d'abord à tout ce qu'on vous a appris dans votre monastère, pour pratiquer avec une profonde humilité tout ce que vous verrez faire, ou entendrez dire à nos pères dans ce désert. Ne vous étonnez point quand vous ne

comprendriez pas d'abord la raison de leur conduite ou de leurs maximes et que cette nouveauté ne vous empêche pas d'y obéir, parce que ceux qui jugent bien et simplement de toutes choses et qui aiment mieux imiter qu'examiner ce qu'ils voient faire ou dire à leurs supérieurs, trouveront la connaissance et la lumière dans l'expérience même et la pratique de la vertu. Mais celui qui commence par raisonner sur tout, n'entrera jamais bien dans la vérité parce que le démon voyant qu'il s'appuie plutôt sur sa propre lumière que sur celle de ses supérieurs, le jettera aisément dans une telle disposition d'esprit, qu'il s'imaginera que les préceptes les plus utiles et les plus salutaires qu'on lui peut donner, lui seront non seulement inutiles, mais même très pernicieux. Ainsi l'artifice si subtil de cet ennemi dont il se rend le jouet par la présomption qui le domine, fait que s'attachant opiniâtrement à ses pensées qui sont sans raison, il se persuade qu'il n'y a rien de saint que ce qui lui paraît droit et juste, selon cet instinct de son opiniâtreté et de son cœur. (Coll., XVIII, 3. P. L., 49, 1092.)

-
- -

Celui qui tantôt obéit à son père spirituel, et tantôt lui désobéit, ressemble à celui qui tantôt met une excellente eau à ses yeux malades, et tantôt de la chaux vive. Car si l'un édifie, et l'autre détruit, qu'en recueilleront-ils tous deux, selon l'Écriture, sinon du travail et de la peine? (Clim., IV, 60. P. G., 88, 709.)

L'obéissance au premier signal. Aussitôt que ces bienheureux solitaires étant dans leurs cellules appliqués à la prière et à la méditation, entendent le signal de celui qui frappe à leur porte, pour les appeler à l'office, ou à quelque ouvrage des mains, chacun se hâte de sortir de sa cellule, avec tant de promptitude que celui qui écrivait, n'ose pas même finir la lettre qu'il avait déjà à moitié formée lorsqu'on l'est venu avertir. Il court promptement au moment même qu'il entend ce signal, sans qu'il ose différer seulement autant de temps qu'il en faudrait pour achever une lettre à demi marquée.

Il en laisse le trait imparfait, et il ne pense pas tant à avancer ou à finir bientôt son ouvrage, qu'à pratiquer la vertu de l'obéissance, que ces saints hommes préfèrent à l'ouvrage des mains, à la lecture, au silence, au repos de la cellule, et généralement à toutes les autres vertus. Ils sont très contents de souffrir toutes sortes de désavantages dans le reste, pourvu qu'ils ne blessent point cette excellente vertu dont ils font toutes leurs délices. (Inst., IV, 12. P. L., 49, 164.)

L'arbre de l'obéissance. Ce bienheureux abbé donc, servant son supérieur dès sa jeunesse, jusqu'à l'âge d'un homme parfait, s'appliqua à lui rendre toute sorte de service durant tout le temps qu'il demeura en vie, avec une humilité si extraordinaire, que ce bon vieillard lui-

même en était frappé d'admiration. Mais voulant l'éprouver un jour, et re-connaître si cette vertu qu'il témoignait au dehors venait d'une véritable foi et d'une profonde simplicité du coeur, ou seulement d'une vaine affectation, ou de contrainte et de complaisance pour celui qui lui commandait, il lui ordonna souvent de faire plusieurs choses superflues, et même impossibles. Je n'en rapporterai que trois afin de donner lieu à ceux qui liront ce livre de juger quel était l'esprit de ce saint homme, et combien sa parfaite soumission était sincère et sans déguisement et sans feinte. Son supérieur trouvant donc un jour dans son bûcher un petit bâton si sec qu'il était même pourri, il le prit et l'enfonça en terre en présence de Jean, et lui commanda d'aller deux fois le jour quérir de l'eau pour l'arroser, afin qu'il reprît racine et qu'il poussât des feuilles et des branches. Ce jeune homme reçut ce commandement avec sa soumission et son respect ordinaires. Il n'en considéra point l'impossibilité, et il s'en acquitta si fidèlement qu'il ne cessa point d'arroser ce bois tous les jours.

Il allait à l'eau dans un lieu éloigné de près de deux milles, et il n'y eut durant toute l'année, ni maladie, ni fête, ni occupation, ni froid ou pluie qui l'empêcha d'obéir à cette ordonnance.

Ce vieillard remarquant son assiduité, et éprouvant en secret la fidélité de son disciple reconnut enfin qu'il faisait ce qu'il lui avait commandé dans une grande simplicité de coeur, sans changer de visage, sans murmurer et sans raisonner, mais en regardant cet ordre comme s'il lui était venu du ciel. Il approuva la sincérité et l'humilité de son obéissance, et ayant compassion d'un travail si pénible et si long qu'il avait continué pendant toute une année, il s'approcha de ce bois et lui demanda : « Mon fils, ce bois commence-t-il à pousser? » A quoi ayant répondu que non, le vieillard comme pour s'informer de la vérité de la chose et voir s'il tenait ferme par les racines, l'arracha devant lui presque sans aucun effort et le jeta en lui commandant de ne le plus arroser²³.

Autres exemples donnés par l'abbé Jean. Ce jeune homme s'étant d'abord formé par ces exercices qui le faisaient croître de plus en plus en cette vertu, se rendit si recommandable par son obéissance qu'elle fut comme une bonne odeur qui se répandit dans tous les monastères. Il arriva donc un jour que quelques frères vinrent trouver le saint vieillard qu'il servait, pour sédifier de ses saints discours, et comme ils lui témoignèrent l'admiration où ils étaient de la soumission de son disciple, il l'appela devant eux, et lui commanda d'apporter une fiole où était tout ce qu'il y avait d'huile dans le désert pour leur usage, et pour celui des hôtes qui survenaient. Il lui ordonna de jeter cette fiole par la fenêtre. Ce saint religieux la prit sans hésiter, et montant promptement en haut la jeta comme on le lui avait ordonné. Il ne considéra ni le besoin qu'on pouvait avoir de cette huile, ni la faiblesse du corps, ni

²³Cet exemple d'obéissance est rapporté par le Postumien de Sulpice-Sévère ; mais son récit est couronné par un miracle : Le morceau de bois pousse des bourgeons et devient un grand arbre. Postumien s'est assis à son ombre. Il rapporte également comme témoin oculaire qu'en Egypte il n'y a pas à faire de feu pour la cuisine quand le soleil est ardent, il suffit de laisser la marmite au soleil pour que l'ébullition se produise.

le peu de moyens qu'ils avaient d'en recouvrer d'autre, ni les extrémités où l'on se trouvait dans un désert si affreux, ni tant d'autres difficultés si grandes que quand même on aurait eu une grande somme d'argent on n'eût pu néanmoins retrouver autant d'huile qu'on en perdait.

-
- -

D'autres personnes désirant encore une autre fois sédifier de son obéissance, son supérieur l'appela et lui dit : «Mon frère, venez vite ici, et roulez promptement cette roche que vous voyez. » Cet humble disciple entreprit au même moment de rouler cette roche qui était si grosse que plusieurs troupes de personnes ensemble ne l'eussent pu ébranler. Il tâchait de la soulever tantôt par les épaules et tantôt par l'estomac. Il faisait quelquefois un grand effort pour la remuer et il en suait si fort que ses habits et la roche même en étaient tout mouillés. Il témoigna encore dans cet exemple qu'il ne regardait jamais si une chose était possible lorsque son supérieur la lui avait commandée; et le respect profond qu'il avait pour tous ses ordres faisait qu'il lui obéissait avec une simplicité admirable, croyant avec une ferme foi qu'il ne lui pouvait rien commander en vain et sans de grandes raisons. (Inst., IV, 24, 25, 26. P. L., 49, 183.)

Obéissance et mépris du monde. Je parlerai aussi d'un religieux que je connais fort et qui était d'une famille très illustre car il était fils d'un comte très riche, et il avait été parfaitement bien instruit dans toutes les belles lettres. Ayant donc quitté ses parents et embrassé la pauvreté du monastère, le supérieur, pour éprouver son humilité et sa foi, lui commanda de prendre six paniers d'osier, qu'on pouvait se passer d'aller vendre dans la ville. Il lui ordonna de les charger sur ses épaules, et de les porter dans toutes les rues de la ville, avec cette condition que si quelqu'un voulait les acheter tous ensemble, il ne le fit pas, et qu'il ne les vendît que un à un ; ce qu'il lui marqua à dessein, afin qu'il parût dans la ville plus longtemps en cet état. Il s'acquitta de cette commission avec une foi admirable, et foulant aux pieds la fausse honte du monde par l'amour véritable qu'il avait pour Jésus-Christ, il mit ces paniers sur ses épaules, les vendit le prix qu'on lui avait dit, et en rapporta l'argent au monastère. Il ne s'étonna point de la nouveauté d'un emploi si bas et si vil, et il ne considéra point la disproportion de cet exercice avec la qualité qu'il possédait dans le monde, parce qu'il désirait solidement se mettre en état par son obéissance d'acquérir l'humilité du Fils de Dieu qui est la véritable noblesse. (Inst., IV, 29. P. L., 49, 189.)

Une cérémonie au bout de l'an. Peu de jours après, le désir extrême que nous avions de nous instruire de plus en plus, nous fit retourner avec joie au monastère de l'abbé Paul, où quoiqu'il y ait d'ordinaire plus de deux cents religieux, la grandeur d'une solennité qu'on y

célébrait y en avait attiré une infinité des autres monastères. C'était la cérémonie du bout de l'an du dernier abbé qui avait conduit les saints religieux de ce lieu. Et je parle à dessein de cette multitude nombreuse qui se trouva là afin de faire mieux remarquer l'extrême patience d'un frère, qui parut par la douceur et la paix admirables qu'il témoigna en présence de cette troupe.

Je dirai l'histoire en un mot, parce que je me suis proposé de rapporter ici ce que j'ai appris du grand abbé Jean, qui quitta la retraite de la solitude pour se soumettre avec une humilité incomparable à la règle et à la conduite de cette maison. Je ne crois pas faire mal, néanmoins, de dire en passant des choses très utiles pour ceux qui s'appliquent sérieusement à la pratique des vertus. Car toute cette multitude de religieux étant divisée en plusieurs bandes et s'étant mis à table douze à douze, dans un lieu découvert qui était fort spacieux, il arriva qu'un frère ayant apporté une portion un peu plus tard qu'il ne fallait, l'abbé Paul qui courait avec action au milieu de tous ses frères qui servaient à table, prit occasion de ce retardement pour lui donner en présence de tout ce monde un soufflet si grand, que le son en vint jusqu'à ceux qui étaient les plus éloignés. L'unique but de ce saint abbé fut de faire voir à tout ce monde la patience de ce jeune frère et d'édifier ceux qui assistaient à ce spectacle, par l'exemple d'une si rare modestie.

Le succès fit voir, en effet, la sagesse de ce saint vieillard dans cette action. Car ce bon religieux dont je ne puis assez relever la patience, reçut cet affront avec une si grande douceur, que bien loin de dire la moindre parole de plainte ou de proférer le moindre murmure, son visage ne changea pas de couleur et ne perdit rien de sa modestie et de sa sérénité ordinaire. Nous fûmes tellement surpris d'une patience si extraordinaire que, non seulement, nous qui étions venus depuis peu du monastère de Syrie, n'avions pas accoutumé de voir ces grands exemples dans des occasions si extraordinaires, mais ceux même à qui de semblables actions n'étaient pas si nouvelles, avouèrent qu'ils avaient été merveilleusement édifiés de ce jeune homme et que sa patience leur avait été une grande instruction. Et ils s'étonnèrent que si la réprimande de ce saint supérieur n'avait pu ébranler la paix de son cœur, comment au moins la vue de tant de monde, n'avait pas fait monter quelque petite rougeur sur son visage. (Coll., XIX, 1. P. L., 49, 1126.)

De l'ermitage au monastère. Nous trouvâmes donc dans ce monastère un vieillard fort âgé nommé Jean, dont je n'ai pas cru devoir taire les instructions et particulièrement cette humilité incomparable qui le rendait illustre parmi tous ces grands saints, parce que nous savons que cette vertu en laquelle il excellait est la mère de toutes les autres et le plus solide fondement de tout l'édifice dans tout spirituel, quoiqu'elle se pratique bien plus difficilement dans la retraite du désert. C'est ce qui fait qu'il ne faut pas s'étonner que nous ne puissions devenir aussi parfaits que ces saints, puisque bien loin de pouvoir vivre jusqu'à notre vieillesse dans la règle et l'assujettissement d'un monastère, à peine en pouvons-nous

supporter le joug pendant deux années. Nous soupirons aussitôt, après une liberté pernicieuse et dans ce petit temps même, nous obéissons à nos supérieurs, non pas comme la règle l'ordonne, mais si imparfaitement et en suivant si fort notre caprice, qu'il semble que nous n'ayons point d'autre but que d'attendre le temps d'une pleine liberté et non pas de nous affermir dans une véritable patience.

Ayant donc rencontré ce saint vieillard dans le monastère de l'abbé Paul, nous admirâmes d'abord son âge et la grâce qui paraissait sur son visage. Nous le priâmes ensuite très humblement de nous dire pour quel sujet ayant quitté la liberté et la haute perfection d'anachorète, dans laquelle il s'était tant signalé, il avait mieux aimé s'assujettir enfin au joug de la vie cénobitique. Ce saint vieillard nous répondit que l'état d'anachorète était un état trop parfait pour lui, et qu'étant indigne d'une si haute profession, il était retourné à la vie commune comme à l'école des jeunes gens et qu'il se trouverait bien heureux s'il pouvait accomplir leur règle selon la profession qu'il en faisait. (Coll., XIX, 1. P. L., 49, 1126).

Souvenirs de l'abbé Dorothée. — Le moine qui va dans le monde par obéissance est à l'abri des dangers. Lorsque je demeurais dans le monastère de l'abbé Siride, il y vint des contrées d'Ascalon un religieux envoyé par son supérieur, qui était un vieillard d'une vertu rare. Il avait ordre de retourner dans le même jour vers le coucher du soleil. Dans ce même temps il survint une tempête furieuse accompagnée d'orages et de tonnerres, avec une pluie si abondante, que le torrent qui était proche le monastère, grossit et inonda tout le pays.

Cet obstacle n'empêcha pas ce religieux de vouloir s'en retourner pour obéir au commandement de son abbé. Nous le conjurâmes d'en perdre la pensée et nous lui représentâmes, qu'il ne pouvait pas éviter d'être submergé dans le fleuve. Enfin, voyant que nos prières ne pouvaient rien gagner sur son esprit, nous nous résolûmes de l'accompagner jusqu'au torrent, dans l'espérance qu'il n'en aurait pas plutôt vu le débordement qu'il se déterminerait de lui-même à retourner sur ses pas. Étant donc arrivé sur le bord du fleuve, il se dépouilla et ne re-tenant que son scapulaire pour se couvrir, il fit un paquet du reste de ses habits, il le mit sur sa tête et se jeta dans le torrent qui courrait avec une violence et une rapidité si extraordinaire, qu'on ne pouvait le regarder sans effroi. Il se mit à la nage, mais comme nous étions saisis de crainte et d'appréhension de le voir périr dans le milieu des eaux, nous aperçûmes qu'il avait passé tout d'un coup à l'autre bord, où s'étant revêtu de ses habits, il se mit à genoux pour nous demander notre bénédiction, et après l'avoir reçue il continua son chemin et s'en alla promptement à son monastère, nous laissant dans l'admiration et dans la surprise, en voyant quelle est la force de l'obéissance qui l'avait rendu intrépide et l'avait soutenu dans une rencontre où nous ne pourrions pas seulement le voir sans craindre et sans trembler.

Je vous rapporterai, mes frères, un autre événement sur ce même sujet. Un solitaire s'en

étant allé, par l'ordre de son supérieur, pour les besoins de sa communauté, dans un village, chez celui qui avait le soin des affaires de la maison, il fut sollicité par la fille de cet homme d'affaires ; mais aussitôt qu'il eut levé les mains au ciel et qu'il se fut écrié : « Vous qui êtes le Dieu de mon père et de mon abbé, délivrez-moi ! » il se trouva dans le chemin qui conduisait à Scété où demeurait son supérieur.

Vous voyez, mes frères, quelle est la force de l'obéissance; vous voyez quelle fut la vertu et et l'efficacité de ces paroles et quel secours nous trouvons, en nous servant auprès de Dieu du mérite des prières de notre supérieur. Car aussitôt que ce religieux eut dit : « Seigneur, je vous conjure par les prières de mon père et de mon abbé, délivrez-moi », Dieu l'exauça, le tira du péril où il était et il fut transporté tout d'un coup dans son chemin. (Dorothée, I. P. G., 88, 1670.)

CHAPITRE VI. DISCRÉTION

I. — Domaine et rôle de la discréption.

Avec l'étude de la discréption, nous saisissons encore mieux le caractère de la spiritualité des Pères du désert. S'il fallait choisir entre les différents sommets d'où l'on peut avoir une vue panoramique de leur vie morale, c'est ici que nous conduirions ces esprits, qui de nos jours s'arrêtent, comme à un jugement d'ensemble, à l'impression produite par les gestes singuliers de quelques ascètes.

Le sens du mot discréption est révélateur. Il est restreint aujourd'hui à exprimer le retenue, la réserve, la fidélité à garder un secret, tandis que pour les Pères c'est à toutes les formes de l'action que la discréption s'étend. C'est une vertu inspirant et contrôlant les autres. Elle tient compte d'une certaine défiance légitime à l'égard des applications d'un principe de vie parfaite. Cassien nous parle de ceux qui s'obstinent dans l'interprétation littérale du conseil du Maître portaient continuellement des croix de bois. L'application fait sourire. Mais d'autres erreurs ont eu de lamentables conséquences.

La direction donnée à la conduite morale par l'Église a été souvent accusée de ne pas respecter la pureté des principes du Christ et de pactiser avec le monde. Ce que des jansénistes ou des protestants dénoncent comme faiblesses, illégitimes concessions et compromis, nous l'appelons modération, sens de la mesure, largeur de vue ; et ces notes de l'autorité hiérarchique nous les retrouvons dans les conseils donnés par le directeur et dans la manière de se conduire soi-même, comme les marques de la discréption.

Le grand patriarche de la vie monastique déclare que la discréption est la vertu la plus généralement nécessaire contre les attaques artificieuses du démon. Cassien donne un exemple de ces tromperies où le malin prétendait se faire prendre pour un esprit angélique. Des tentations de ce genre sont fréquemment rapportées. Mais ce n'est pas seulement les

apparitions sensibles qui sont dangereuses, nous voyons des solitaires aux prises avec les difficultés qu'ils ont eux-mêmes provoquées.

Comment peut-on passer d'un principe à une extrémité nuisible? En oubliant qu'il y a d'autres principes qui doivent entrer en action eux aussi. Le danger d'épuiser vainement ses forces, de s'halluciner, de s'égarter est encore plus grand lorsqu'on poursuit aveuglément la pratique d'un conseil négatif. En fuyant un vice on tombe dans un autre.

« Il faut savoir se servir des armes de justice et à droite et à gauche et contre la gourmandise et contre l'orgueil. »

Faire garder le juste milieu, est-ce donc le trait distinctif de la discréction ? Climaque donne une définition ou une description plus satisfaisante. Être discret c'est reconnaître quelle est la vertu que l'on doit pratiquer à tel moment; c'est savoir appliquer la loi générale aux cas particuliers; c'est le sens de la pratique, de l'opportunité, c'est une grâce qui éclaire le moment présent de lumière éternelle.

Nous parlons de grâce et de vertu. En effet l'indiscret ne mériterait pas de blâme s'il manquait seulement de bon sens et de jugement. Dans les fins malheureuses d'illusionnés on nous montre le châtiment de la présomption, de l'obstination, de la désobéissance.

Si nous étudions plus avant les dispositions intimes, éléments de la discréction, nous reconnaissions deux tendances qu'on imagine devoir toujours se combattre : le besoin senti d'une direction et la foi en sa propre autonomie.

Le vrai spirituel évite de se singulariser, il a le respect de la tradition. Cette tradition il la reçoit des supérieurs, des maîtres autorisés. Il ne va pas par un recours à l'esprit primitif recouvrer son indépendance.

Mais est-ce à dire que la discréction est uniquement extérieure et formelle? Ce serait méconnaître le principe divin qui est en nous. Les jugements, les décisions sont inspirés de Dieu, la grâce y est nécessaire comme dans la réalisation des projets. Cette impulsion d'en haut s'exerce sur toute démarche salutaire. La différence entre le chrétien insouciant et une âme dégagée de passions est que l'âme dégagée de l'un laissé pleine liberté au souffle divin, tandis que l'autre est retenue par ses attaches aux objets en qui il met sa fin. On n'a pas affirmé mieux que Climaque l'existence de cette lumière intérieure, sa relation avec la pureté de l'âme et l'assurance qu'elle donne à ceux qui ne l'obscurcissent pas par les fumées des passions. De là chez les saints, cette promptitude de décision, cette force d'exécution, même dans la conduite extérieure. « C'est une marque qu'un esprit n'est pas éclairé de la lumière divine et qu'il est rempli de vanité, lorsque demeurant irrésolu dans ses jugements, il est longtemps sans se déterminer à prendre quelque parti. »

La Conférence autour du grand saint Antoine : Quelle est la vertu la plus nécessaire ? Il me souvient, raconte l'abbé Moïse, qu'autrefois, lorsque j'étais encore enfant, et que je demeurais en cet endroit de la Thébaïde où était le bienheureux Antoine, quelque-uns des plus anciens d'entre les solitaires le vinrent trouver, pour s'instruire du moyen d'avancer dans la perfection; et que leur conférence ayant duré depuis le soir jusqu'au jour suivant, la plus grande partie de la nuit se passa sur le sujet dont nous entreprenons de parler. Car on s'arrêta fort longtemps à rechercher quelle était la vertu ou l'observance, qui pût rendre en tout temps un solitaire insurprenable à tous les artifices du démon, ou qui pût le conduire à la plus haute perfection par un chemin droit et assuré. Chacun dit là-dessus son avis selon sa disposition et sa lumière.

Les uns disaient que c'était le jeûne et la veille, parce que l'esprit en devenait plus libre et plus dégagé, et acquérant une plus grande pureté de l'âme et du corps, il devenait capable de s'unir à Dieu avec plus de facilité. Les autres que c'était le mépris de toutes les choses de ce monde ; parce que si l'âme pouvait une fois y renoncer entièrement, elle n'aurait plus de lien qui la pût retenir, et qui l'empêchât de voler librement à Dieu.

Et comme chacun marquait de la sorte des vertus différentes par lesquelles on pouvait s'approcher davantage de Dieu, et que la plus grande partie de la nuit se fût passée dans cette recherche, le bienheureux Antoine prenant la parole leur dit ; « Il est certain que toutes les vertus que vous venez de marquer, sont très utiles et nécessaires à tous ceux qui ont une heureuse soif de Dieu, et qui soupirent dans le désir d'approcher de lui. Mais la triste expérience que nous avons de la chute de tant de personnes, ne nous permet pas d'établir en toutes ces choses, le moyen principal et le plus infaillible pour posséder Dieu. Car nous avons souvent beaucoup de solitaires rigoureux et exacts à pratiquer le jeûne et les veilles, ardents pour la solitude, si détachés de tout, qu'ils ne se réservaient pas un seul denier, ni de quoi se nourrir un jour, enfin qui embrassaient de tout leur coeur tous les exercices de la charité fraternelle, qui néanmoins sont tombés tout d'un coup dans des illusions si funestes, que loin d'achever leur course comme ils l'avaient commencée, ils ont terminé cette vie qui avait paru si digne de louange, et cette ferveur si extraordinaire par une fin malheureuse et détestable. C'est pourquoi pour connaître clairement quelle est la vertu principale qui peut nous conduire à Dieu, il ne faut que considérer ce qui a donné lieu à la chute de ces personnes. Ayant possédé avec éminence toutes sortes de vertus, le défaut de la seule discréption a fait que leur piété n'a pas été de durée, et qu'elle n'a pu persévéurer jusqu'à la fin. » (Coll., II, 2. P. L., 49, 525.)

Exemples d'illusionnés. Héron ne veut pas interrompre son abstinence, même le jour de Pâques. Il refuse de s'asseoir à la table commune.

Il reçoit une apparition diabolique. Persuadé qu'il ne peut lui arriver mal, il se jette dans

un puits.

Mais comme je vous ai promis de confirmer aussi par des exemples nouveaux ce jugement que le bienheureux Antoine et les autres Pères ont porté de cette vertu, je vous prie de vous souvenir de ce qui s'est passé depuis peu dans ce désert, et ce que vous y avez vu de vos yeux. Je parle de ce déplorable vieillard Héron, qui depuis peu de jours est tombé par l'illusion du diable du comble de la vertu dans le plus déplorable de tous les malheurs. Il avait été cinquante ans parmi nous dans cette solitude. Il y avait vécu avec une extrême austérité, et il avait un amour pour la retraite qui passait toute l'ardeur de ce qu'il y a ici de solitaires. D'où lui est donc venue cette chute, et comment cette illusion du démon a-t-elle pu trouver une personne qui avait tant enduré de travaux? Quelle a été la cause d'un accident qui a causé tant de larmes et tant de douleur à tous ceux qui demeuraient alors dans ce désert, sinon que, n'étant pas encore assez ferme dans la vertu de la discréption, il a mieux aimé suivre son propre esprit et sa propre conduite, que les règles et la conduite de nos anciens? Il avait toujours été si inflexible dans cette rigueur extraordinaire et inimitable de son jeûne, et il avait toujours été tellement attaché au secret de sa solitude, que la vénération qui est due au saint jour de Pâques ne l'en avait jamais pu arracher pour obtenir de lui qu'il vînt prendre son repas avec ses frères. Cette fête si auguste, qui tous les ans rassemblait tous les solitaires dans l'église, ne l'a pu jamais rejoindre aux autres. Et quoique tous les solitaires demeurassent dans l'église et mangeassent ensemble, on ne put jamais néanmoins le retenir avec eux, de peur qu'en goûtant tant soit peu de légume, il ne parut s'être relâché en quelque chose de sa première ferveur. Ce fut cette présomption qui le fit tomber dans cette illusion déplorable. Il reçut avec un profond respect l'ange de Satan comme s'il eût été un ange de lumière. Il obéit à ses ordres avec une profonde soumission, et se fiant à la parole de cet esprit qu'il croyait son bon ange, et qui l'assurait que le mérite de sa vertu et de ses travaux, le mettait au-dessus de tout danger de se perdre, il se précipita lui-même au milieu de la nuit dans un puits si creux que l'œil n'en pouvait découvrir le fond. Il voulut faire l'épreuve de cette promesse qui l'assurait que rien ne le pourrait blesser, en se jetant dans ce puits, croyant qu'il ne pouvait souhaiter de plus grand témoignage du mérite de sa vertu, que de se précipiter ainsi sans perdre la vie. Les frères épouvantés accoururent à ce puits, et l'en ayant à grand'peine retiré à demi-mort, lorsqu'au bout de trois jours il était près de rendre l'esprit il fit paraître une opiniâtreté pire que sa première folie. Car il demeura si obstiné dans son illusion, que sa mort même ne lui put persuader que le démon s'était joué de lui, et l'avait trompé par ses finesse. Le prêtre et le saint abbé Paphnuce témoignèrent leur juste sévérité en cette rencontre, et quelques grands travaux qu'il eût soufferts, quelque longueur d'années qu'il eût passées dans la solitude, et quelque compassion que méritât un accident si déplorable, tout ce qu'on put obtenir d'eux fut de ne le point compter au rang de ceux qui se font mourir eux-mêmes, et de ne le juger pas indigne des prières et des oblations qu'on a de coutume d'offrir pour le soulagement des morts. (Coll., 5. P. L., 49, 529.)

Garder le juste milieu. Un saint homme, l'abbé Paul, est puni de la crainte excessive qu'il eut d'exposer sa vertu.

L'abbé Paul demeurait dans le désert qui est proche de la ville de Panéphyse. Ce désert, à ce que nous avons su, est devenu tel autrefois par l'inondation d'une eau très salée. Car quand le vent de bise est violent, l'eau sort avec impétuosité des étangs voisins, et se répand ensuite dans la campagne avec tant d'abondance que toute la terre en est couverte. Il y avait là autrefois quelques bourgades qui sont pour cette raison devenues sans habitants, et qui ne paraissent plus maintenant que comme des îles au milieu des eaux.

Ce fut donc là que cet abbé Paul s'éleva par le repos et le silence de la solitude à une telle pureté de cœur qu'il ne pouvait plus souffrir de voir non seulement le visage mais l'habit même d'une femme.

Car allant un jour avec l'abbé Archébius, solitaire du même lieu, voir un ancien solitaire dans sa cellule, il rencontra par hasard dans son chemin une femme qui passait. Ce bon abbé Paul fut si surpris de la voir, qu'oubliant cette visite de piété qu'il avait commencée, il s'enfuit à son monastère avec autant de vitesse et de précipitation que s'il avait rencontré un lion ou un dragon effroyable. Son compagnon, l'abbé Archébius, courut après lui et le rappela en criant, et le conjura de vouloir bien continuer leur chemin pour visiter ce vieillard, comme ils l'avaient résolu, mais il ne put jamais le flétrir par ses prières.

Quoiqu'il se conduisit de la sorte par un zèle ardent qu'il avait pour la pureté, néanmoins parce que ce zèle n'était pas selon la science, et qu'il passait en cela les bornes d'une conduite raisonnable et de la discipline religieuse, il fut frappé d'une paralysie si universelle qu'il se trouva d'un coup entièrement perclus de tous ses membres. Il perdit tellement l'usage et les fonctions, non seulement des pieds et des mains, mais même des oreilles et de la langue, qu'il ne lui resta plus d'un homme que la seule forme extérieure, sans sentiment et sans mouvement. Son infirmité le réduisit en un tel état, que ne se trouvant plus d'homme qui pût suffire à tous ses besoins, on fut obligé d'avoir recours au soin et à la charité des femmes. Ainsi on le porta dans un monastère de saintes vierges qui lui donnaient à boire et à manger sans qu'il put seulement demander par signes, et qui pendant quatre années après lesquelles il mourut, lui rendirent avec un soin toujours égal, tous les secours et toutes les assistances dont il eut besoin dans cette impuissance et cette défaillance générale.

Quoique ce saint homme fût ainsi perclus de tous ses membres, sans sentiment, sans mouvement et sans vie, il sortait de lui une vertu si divine et si extraordinaire, que l'huile qui avait touché à son corps qui paraissait déjà mort étant appliquée aux malades les guérissait sur l'heure de toutes leurs maladies. (Coll., VII, 26. P. L., 49, 704.)

-
- -

Il faut faire tous nos efforts pour acquérir par l'humilité le bien de la discréction, qui seule peut nous empêcher de tomber dans les deux extrémités vicieuses. Cette parole ancienne est très véritable. Que les extrémités se réunissent, et qu'il se trouve de la ressemblance dans la dissemblance.

Car les jeûnes excessifs font le même mal que la gourmandise. Les veilles immodérées sont aussi dangereuses que le trop dormir; et l'excès d'une abstinence indiscrète, affaiblissant extraordinairement le corps, le réduit par nécessité dans le même état, où le met une négligence volontaire. Ce qui est si véritable que nous avons souvent vu des personnes qui, n'ayant jamais succombé à la gourmandise, se soiit laissé tellement affaiblir par des jeûnes excessifs, que leur infirmité ensuite et leur faiblesse leur ont été une occasion de retomber sous la tyrannie de la passion qu'ils avaient déjà surmontée. Nous avons vu de même que les veilles extraordinaires et indiscrètes, jusqu'à passer souvent toutes les nuits sans dormir, ont enfin renversé ceux que le sommeil n'avait pu vaincre. C'est pourquoi, selon saint Paul, il faut savoir se servir des armes de justice et à droite et à gauche, et passer entre les deux extrémités contraires, avec un tempérament si juste et une discréction si sage, que nous marchions toujours dans le sentier étroit de la continence, évitant d'une part l'indiscréction, pour ne point passer les bornes qu'on nous prescrit, et de l'autre le relâchement pour ne nous point abandonner aux désirs de la sensualité et de'; l'intempérance. (Coll., II, 16. P. L., 49, 549.)

Caractères de la discréction : Appliquer les principes aux circonstances présentes, le sens de l'opportunité.

La discréction est en ceux qui commencent un discernement véritable de l'état de leur âme et de leur progrès dans la vertu. C'est en ceux qui sont plus avancés un sentiment intellectuel qui permet de discerner, sans se tromper, le bien qui est proprement bien (c'est-à-dire le bien surnaturel de la grâce) d'avec celui qui est seulement naturel, ou qui est entièrement faux. Et c'est en ceux qui sont parfaits, une connaissance qui leur vient d'une illumination divine et qui non seulement leur découvre à nu tous les replis de leur âme, mais leur fait même percer et éclairer l'obscurité la plus noire de l'esprit des autres.

Ou, si nous voulons encore définir en général la discréction, on peut dire que c'est une lumière intérieure, qui nous fait connaître avec certitude la volonté de Dieu en tous temps, en tous lieux et en toutes actions. Et il n'accorde cette lumière qu'à ceux qui sont purs dans leur coeur, dans leur corps, et dans leurs paroles. (Clim., XXVI, 1, 2. P. G., 88, 1014.)

Dispositions nécessaires pour acquérir la discréction. La défiance de ses propres idées; l'intelligence prête à se soumettre.

Car il me souvient que lorsque la jeunesse me retenait encore dans le monastère, nous

avions quelquefois des pensées sur l'Écriture, ou sur des sujets de morale, dont la vérité nous paraissait si évidente, que nous n'en pouvions douter. Mais lorsqu'ensuite nous nous en entretenions avec nos frères, il arrivait qu'en les examinant entre nous, quelqu'un d'abord y découvrait quelque chose ou de faux ou de dangereux, et que tous ensuite les condamnaient comme des erreurs pernicieuses. Cependant c'était des choses que l'artifice du démon avait rendues si probables et si spécieuses qu'il se fût aisément élevé quelque division entre nous, si nous n'eussions observé inviolablement cette loi divine de nos anciens, qui nous défend de nous attacher à nos sentiments, et de croire plus notre jugement; que celui de notre frère, si nous voulons n'être jamais exposés aux tromperies de notre ennemi.

-
- -

Car nous n'avons que trop d'expérience, combien il arrive souvent ce que saint Paul a prédit, que le démon se transforme en ange de lumière pour éblouir nos yeux et nous faire passer l'erreur et les ténèbres pour la vérité et la lumière. C'est pourquoi, si nous ne recevons ces sentiments avec une profonde humilité et en tremblant et si nous n'en laissons le jugement à la lumière de nos supérieurs et des personnes très sages et très éclairées, afin de les recevoir ou les rejeter selon qu'ils nous l'ordonneront, nous tomberons indubitablement dans l'erreur et, révrant dans nous-mêmes l'ange des ténèbres comme un ange de lumière, nous serons frappés d'une plaie qui nous donnera la mort. C'est un malheur inévitable à celui qui s'appuie sur son propre jugement, s'il ne se corrige de ce vice, pour devenir un fidèle disciple de l'humilité, en pratiquant avec un cœur contrit et humilié, ce que saint Paul désire des chrétiens en disant : « Accomplissez ma joie, étant tous unis ensemble dans les mêmes pensées, ayant tous un même amour, une même âme et les mêmes sentiments. Ne faites rien par un esprit de contention et de vain gloire, mais entrez dans un esprit d'humilité qui vous fasse regarder vos frères comme vos supérieurs. Et prévenez-vous les uns les autres en honneur et en déférence, afin que chacun croie que son frère est plus sage et plus saint que lui et qu'il a plus de lumière et de discréption que lui-même n'en peut avoir, pour juger de la vérité des choses. (Coll., XVI, 10, 11. P. L., 49, 1054.)

Don intérieur de discernement; lumières du ciel directement données à l'âme.

Il y a dans l'âme qui a été renouvelée par le baptême et par l'infusion du Saint-Esprit, un sentiment tout spirituel, c'est-à-dire une lumière de discréption, qui nous fait juger selon Dieu et par l'Esprit de Dieu de tous les objets des sens. Or, on peut dire que cette lumière spirituelle est en partie dans nous et en partie hors de nous, parce qu'ayant deux hommes en nous, l'un spirituel et l'autre charnel, elle n'est connue qu'à l'homme spirituel et elle est inconnue à l'homme charnel. C'est pourquoi, comme elle est cachée et enveloppée dans les nuages que forment nos passions, nous ne devons jamais cesser de la rechercher, puis-

que lorsque l’Esprit de Dieu aura dissipé en nous tous ces nuages qui obscurcissaient cette lumière et ce sentiment spirituel, qui juge des choses séton la raison divine, nos sens extérieurs n’auront plus la force de nous émouvoir par les attractions des objets sensibles. Et c’est ce qui a fait dire à un homme éclairé de la sagesse du ciel : Vous trouverez dans vous un sens divin. (Clim., XXVI, 22. P. G., 88, 1020.)

-
- -

Celui qui est parfaitement purifié voit par une vue intellectuelle l’état et les dispositions de l’âme de son prochain quoiqu’il ne voie pas l’âme même; mais celui qui n'est pas encore arrivé à une haute perfection, ne juge de l'état des âmes que par les signes et les marques extérieures qui paraissent sur le corps. (Clim., XXVI, 95. P. G., 88, 1033.)

-
- -

Celui qui par l’illumination divine possède Dieu en soi-même, reçoit d’ordinaire sur le champ une assurance de ce que Dieu veut qu'il fasse, tant dans les affaires pressantes que dans celles qui peuvent souffrir du retardement. Et il reçoit cette assurance comme cet autre dont nous venons de parler, par le secours imprévu qui lui vient du ciel.

C'est une marque qu'un esprit n'est pas éclairé de la lumière divine et qu'il est rempli de vanité, lorsque demeurant irrésolu dans ses jugements, il est longtemps sans se déterminer à prendre quelque parti²⁴. (Clim., XXVI, 115, 116. P. G., 88, 1060.)

II — Contrôle des austérités.

La vertu de discréction contrôle l'entreprise de mortification corporelle. Guerre sans merci aux passions, c'est entendu; mais le compagnon de l'âme mérite des égards, et même, les défaites du corps peuvent encourager des tendances plus dissimulées et plus dangereuses.

Ceux qui blâment la résistance de l'ascète aux exigences de sa nature corporelle, lui objectent qu'il n'y a pas de mal à prendre sa nourriture. Les Pères n'ont pas mis longtemps à découvrir cet axiome. Cassien s'y reporte souvent. En face du danger de la bonne chère et de la boisson, il montre l'erreur qui consisterait à voir dans le jeûne un bien en soi. Il n'est

²⁴ « Par le discernement des esprits nous n'entendons pas la prudence, vertu qui fait examiner chaque chose sous toutes ses faces, et prendre ensuite le parti le plus sage, vertu que Mme Acarie, suivant la déclaration de Pie VI, pratiqua dans un degré héroïque. Nous entendons la facilité de discerner en soi-même ou dans les autres, les opérations de pieu d'avec celles du démon ou de la nature : et nous considérons cette facilité non pas comme étant l'effet de l'expérience qu'une âme a acquise dans les voies intérieures, mais comme étant l'ouvrage du Saint-Esprit qui lui donne une subite inspiration... » Vie de Mme Acarie, par J. B. Boucher, Paris, 1892.

qu'un moyen. Son emploi doit dépendre des mille particularités d'une vie, et même de tel moment d'une vie. Rassurez-vous sur la portée et les conséquences des tourments que ce vaillant athlète s'inflige! C'est peut-être la mesure qui lui convient à lui. La règle générale qu'il rappelle sera appliquée à d'autres d'autre façon.

La singularité, l'étrangeté sont des raisons d'écartez une pratique de renoncement. Si nous devons nous abstenir de juger celui qui l'emploie, nous sommes avertis de n'y pas voir une marque de sainteté.

Quoi de plus sage que ces principes d'abstinence : ne pas se rassasier complètement, la quantité de nourriture restant à déterminer suivant les appétits, les tempéraments, le genre des travaux..., manger un peu chaque jour plutôt que de prolonger le jeûne pour prendre ensuite double ration...

« **Toute créature de Dieu est bonne.** » Se servir des mets offerts par la Providence peut être un bien, s'en abstenir peut être un mal.

Considérons maintenant ce que c'est que le jeûne, et voyons si c'est un bien, comme la justice, la prudence, la force et la tempérance; c'est-à-dire un bien qui ne puisse jamais devenir un mal, ou si c'est une chose qui soit d'elle-même indéterminée et indifférente, qu'on puisse faire quelquefois utilement, qu'on puisse aussi omettre innocemment, en sorte qu'en certaines occasions on soit blâmable pour en avoir usé, et qu'en autres on soit louable pour n'en avoir point usé. Car si nous mettons le jeûne au rang des vertus, dont nous venons de parler, et que nous regardions l'abstinence des viandes comme un bien principal et essentiel, il faut demeurer d'accord que l'on ne peut faire que mal, lorsqu'on use de viandes. Car il est indubitable que ce qui est contraire à un bien essentiel, est essentiellement un mal.

Mais l'autorité de l'Écriture ne nous permet pas de porter ce jugement du jeûne. Car si nous jeûnions dans une telle pensée que nous croirions faire un crime de manger, nous ne retirerions aucun fruit de notre, abstinence. Elle deviendrait au contraire, selon saint Paul, un très grand péché, et même un sacrilège, puisque nous nous abstiendrions superstitieusement des viandes que Dieu a créées, afin que ses fidèles et ceux qui connaissent la vérité en usent avec action de grâces : « Parce que toute créature de Dieu est bonne, et il ne faut rien rejeter de ce qu'on reçoit avec action de grâces. Car lorsqu'un homme croit que quelque chose est impure, elle devient impure pour lui. » Et nous ne voyons point que personne ait jamais été condamné simplement pour avoir usé de quelque viande, à moins qu'il n'y eût quelque circonstance ou devant ou après cet usage qu'il en faisait, qui méritât cette condamnation. (Coll., XXI, 13. P. L., 49, 1187.)

Le combattant doit avoir assez de forces pour soutenir la lutte.

Il faut donc proportionner à ses forces la quantité d'aliments.

On ne peut pas fixer cette quantité dans une règle générale.

De même que le corps chargé d'un excès d'aliments rend l'âme languissante et molle, de même une abstinence trop sévère débile, au point que la partie de l'âme qui s'adonne à la contemplation, est dans la tristesse et dans le dégoût de la parole céleste. Il faut donc adapter la nourriture à l'état du corps de sorte qu'on mate le corps convenablement quand il est en santé, et qu'on le soigne avec modération quand il est en moins bon état. Le combattant ne doit pas en effet être infirme dans son corps, mais avoir assez de forces pour soutenir la lutte, et l'âme doit aussi être déchargée des trop grandes misères corporelles. (Diadoque, 45. P. G., 65, 1181.)

Égards de l'âme envers le corps. C'est pourquoi l'on ne peut aisément garder touchant le jeûne une règle constante et uniforme pour tout le monde, parce que tous ne sont pas d'une égale force, et que le jeune ne peut pas comme les autres vertus se pratiquer indépendamment du corps, et par l'âme seule. Voici les règlements que nous avons reçus de nos pères sur ce sujet. Ils ont cru qu'encore qu'il fallût garder quelque différence dans le temps, dans la quantité, ou dans la qualité de la nourriture, selon la différence des forces, ou de l'âge, ou du sexe, chacun néanmoins devait s'y proposer pour régler la mortification et l'assujettissement de la chair selon que sa vertu était solide. Tout le monde ne peut pas passer une semaine entière sans manger ni quelquefois deux ou trois jours. Plusieurs personnes même, qui sont abattues ou d'infirmité ou de vieillesse ne peuvent pas jeûner jusqu'au coucher du soleil, sans se nuire notablement. Tous ne peuvent pas aussi se contenter de légumes trempés dans l'eau, ou d'herbes pures et simples, ou de pain sec. Il y en a qui mangent jusqu'à deux livres de pain sans sentir que leur estomac en soit chargé. Un autre se trouve incommodé d'en avoir mangé une livre ou même six onces. Cependant tous dans cette inégalité de régime se proposent ce seul but, de régler de telle sorte leur nourriture avec leur tempérament, qu'ils ne sentent jamais de réplétion, car ce n'est pas la seule qualité, mais encore la quantité des viandes qui abat la vigueur de l'âme. C'est cette superfluité de nourriture qui, appesantissant en même temps le cœur et le corps, y allume un brasier dangereux, qui y excite et qui y entre-tient les vices. (Inst., V, 5. P. L., 49, 209.)

-
- -

Néanmoins la règle générale de la tempérance, est de proportionner la nourriture qu'on prend à ses forces, à son tempérament et à son âge, chacun en prenant autant qu'il doit pour soutenir son corps et non pas pour satisfaire entièrement à son appétit. Car, si on ne garde cette proportion et cette mesure, on se nuira beaucoup, soit en rétrécissant son estomac par des jeûnes immodérés, soit en l'accablant par l'excès des viandes. L'âme se ressent également de ces deux excès. Le défaut de nourriture lui fait perdre toute sa vigueur dans

l'oraison, parce que le corps étant épuisé demeure tout abattu et tout assoupi; au contraire la trop grande réplétion appesantit le coeur et l'empêche d'offrir à Dieu des prières pures et ferventes. La chasteté même n'est pas en assurance, lorsqu'on se conduit de la sorte; parce que les jours même qu'un solitaire sera plus sévère à son corps, se sentiront encore de l'excès du jour précédent, et qu'il est aisé que dans ses jeûnes même les plus rigoureux, le feu de la concupiscence se rallume en lui par cette nourriture que sa première intempérance lui aura donnée. (Coll., II, 22. P. L., 49, 554.)

-
- -

Qu'il faut toujours avoir faim en sortant de table.

C'est là la plus juste règle de la tempérance, et que nos anciens pères ont le plus approuvée, de prendre tous les jours un léger repas de pain sec, et d'avoir toujours faim en sortant de table. C'est le moyen de conserver toujours l'âme et le corps dans un même état, en ne l'abattant jamais par l'épuisement des jeûnes, et ne l'appesantissant pas aussi par l'excès du manger. Car cette sorte de régime est si juste, qu'il arrive souvent qu'après vêpres on ne se sent plus du repas, et qu'on ne se souvient pas même quelquefois si on l'a pris. (Coll., II, 23. P. L., 49; 554.)

Éviter la singularité Cette égalité uniforme et réglée est si pénible, et il est si difficile de s'y établir, que ceux qui ne sont pas parfaitement instruits de la discréption dont nous parlons, aiment beaucoup mieux prolonger leurs jeûnes durant deux jours et réservent le repas d'un jour pour le joindre à celui du lendemain afin qu'après ce travail ils puissent au moins assurer entièrement leur appétit.

Vous savez ce qui est arrivé sur ce sujet au pauvre Benjamin, qui était du même pays que vous. L'aversion qu'il eut toujours de cette sobriété réglée qu'il pouvait pratiquer en mangeant tous les jours ses deux petits pains, le rendit opiniâtre à vouloir ne manger que de deux jours l'un, afin qu'après ce double jeûne il pût se rassasier en mangeant quatre pains, et qu'il achetât ainsi en quelque sorte par un jeûne de deux jours la satisfaction qu'il trouvait à contenter sa faim entièrement.

Vous savez à quoi se termina cette résolution opiniâtre dans laquelle il demeura inflexible, sans vouloir jamais se soumettre aux avis des anciens, et quelle fut la fin déplorable de ce solitaire. Car il sortit de cette solitude, pour se rengager dans la vain哲学 et dans la vanité du monde, et ne confirma que trop par l'exemple de sa perte, la vérité de cet oracle de nos anciens : Que tout solitaire qui s'appuie sur son propre sens, et qui suit sa propre lumière, n'arrivera jamais à la perfection, et tombera tôt ou tard dans les embûches et les pièges du démon. (Coll., II, 24. P. L., 49, 555.)

Divertissement. Cassien nous a conservé le trait de saint Jean jouant avec une perdrix, en illustration de la maxime que l'arc trop tendu se rompt.

Des changements de régime et de petits adoucissements rentrent dans le programme d'une vie d'ascèse.

C'est pourquoi les plus sages et les plus parfaits doivent, lorsqu'ils reçoivent le plus fréquemment les visites de leurs frères, non seulement les tolérer avec patience, mais les recevoir même avec joie. Premièrement parce qu'ils en aimeront beaucoup mieux après la solitude et la désireront avec plus d'ardeur; parce que ce qui semble nous arrêter un peu lorsque nous courons le mieux, nous sert au contraire à nous donner de nouvelles forces, et que si notre course n'était point mêlée quelquefois de ces petites interruptions, nous ne pourrions sans nous lasser la continuer jusqu'à la fin. De plus lorsque ces visites nous mettent dans une nécessité d'accorder quelque petit soulagement notre corps, la charité que nous rendons ainsi à nos frères, avec ce relâchement innocent de notre jeûne qu'elle nous permet, nous est plus avantageuse que n'aurait pu être l'abstinence la plus laborieuse et la plus étroite. Sur quoi je vous dirai en un mot une comparaison fort ancienne et fort commune, mais qui est très propre pour notre sujet.

On dit que le bienheureux évangéliste saint Jean tenant une perdrix et la caressant avec la main, fut aperçu en cet état par un homme qui avait l'équipage de chasseur. Cet homme s'étonnant qu'un apôtre si considérable, qui avait rempli la terre de sa réputation, s'amusât à des divertissements si bas : « Êtes-vous, lui dit-il, cet apôtre Jean dont on parle partout, et dont la réputation m'a donné l'envie de vous voir? Comment donc pouvez-vous vous divertir à ces amusements si bas ? » « Mon ami, lui répondit cet apôtre, que tenez-vous en votre main? » « Un arc », lui dit le chasseur. « D'où vient donc qu'il n'est pas bandé, et que vous ne le tenez pas toujours prêt ? » « Il ne le faut pas, lui dit-il, parce que s'il était toujours tendu, quand je voudrais m'en servir ensuite, il n'aurait plus de force pour lancer avec violence une flèche sur une bête. » « Ne vous étonnez donc pas, répliqua ce bienheureux apôtre, que notre esprit se relâche aussi quelquefois, parce que si nous le tenions toujours bandé, il s'affaiblirait par cette contrainte, et nous ne pourrions plus nous en servir lorsque nous voudrions l'appliquer de nouveau avec plus de force et de vigueur. » (Coll., XXIV, 20-21. P. L., 49, 1311.)

III. — La direction des Supérieurs.

Le soin d'éviter les exigences excessives s'impose encore plus dans un monastère où doit s'établir un niveau de vertu extérieure, auquel tous puissent se hausser et se maintenir.

Aussi le maître le plus persuasif de la discréction est le grand Pacôme, le fondateur du cénobitisme.

Contemporain de la fougue d'austérités qui emporte les premiers grands solitaires, le génie de Pacôme invente le vrai monastère. Il est surprenant de voir, dès le début, la vie parfaitement ordonnée de ces immenses groupements d'ascètes, et en particulier, la distribution du travail. L'esprit d'organisation n'aurait pas suffi. Ce qui nous étonne le plus, c'est la douce lumière de sagesse, de douceur, de discrétion que répand la règle apportée par l'ange et toute la vie de Pacôme.

Elève de Palémon, émule de Macaire, connaissant par expérience les sévérités que supporte un cœur vaillant, il sait condescendre aux vertus moyennes et même aux faiblesses. « *Vir humanissimus* », comme l'appelle Sozomène, il a l'art des ménagements, de la longanimité, de la correction opportune. Nous ne trouverons pas chez les grands maîtres modernes de la douceur et de la confiance une conduite plus encourageante que celle de Pacôme à l'égard de Silvain le comédien.

Avec ces principes de gouvernement paternel, ces procédés de direction indulgente, nous entendons exprimée par Ammon, par Paphnuce et par Antoine, l'aversion des reproches sans pitié et la condamnation des sévérités qui désespèrent.

La Règle Pacômiennne. Pacôme étant une nuit en oraison, un ange lui apparut, et lui dit : « Pacôme, Dieu veut que le servant purement comme tu fais, tu assembles un grand nombre de solitaires, et que les instruisant tous selon la règle qui t'a été montrée, tu t'efforces de les rendre agréables à sa divine majesté. » Car il avait longtemps auparavant, comme je l'ai déjà dit, reçu une table dans laquelle les choses suivantes étaient écrites :

« Permettez à chacun selon ses forces de boire et de manger, et obligez-les de travailler à proportion de ce qu'ils mangeront, sans les empêcher ni de manger modérément, ni de jeûner. Impossez de plus grands travaux aux plus robustes, et à ceux qui mangeront raisonnablement, et de moindres travaux aux faibles et à ceux qui jeûneront. »

« Bâtissez leur diverses cellules, et faites-les demeurer trois dans chacune. Que tout leur manger soit apprêté dans un même lieu, et qu'ils mangent tous ensemble. »

« Qu'ils soient revêtus durant la nuit de robes de lin, et ceignent leurs reins. Qu'ils aient tous un manteau blanc de poil de chèvre, qu'ils ne quitteront jamais, ni en mangeant, ni en dormant. Mais lorsqu'ils approcheront de la sainte Communion, qu'ils détachent leurs peintures, et quittent ce manteau se contentant seulement d'un capuce. »

L'ange dit aussi à Pacôme, que l'on ferait douze oraisons pendant le jour, douze au soir, et douze la nuit. A quoi répondant « que c'était bien peu », il répliqua : « Je ne vous ordonne que cela, afin que les plus faibles le puissent observer sans peine. Mais quant aux parfaits, ils n'ont pas besoin de cette règle, puisqu'étant retirés dans leurs cellules, et dans une très grande pureté de cœur, ils se nourrissent de la contemplation de Dieu, et le prient

continuellement. » Cet ambassadeur céleste s'en alla après lui avoir tenu ces discours, et Pacôme rendant grâces à Dieu, selon sa coutume, ne douta plus de la vision qui lui avait été confirmée par une triple révélation. (Vit. Pac., 21. P. L., 73, 242.)

-
- -

Il y a aussi d'autres monastères où il se trouve jusqu'au nombre de deux ou trois cents solitaires, et à Panopolis où j'ai été, il en est un où il y en a trois cents. Ils travaillent à toutes sortes d'ouvrages, et emploient tout ce qui leur reste, outre leur nourriture, à entretenir des monastères de femmes et à assister les prisonniers. Ils se lèvent de grand matin, et font tous la cuisine chacun à leur tour, préparent les tables, y mettent du pain, des herbes sauvages, quelques autres hachées, des olives, du fromage, et pour toutes viandes quelques pieds ou autres extrémités d'animaux. Ceux qui sont le moins robustes entrent au réfectoire et mangent à la septième heure du jour, d'autres seulement au soir, d'autres de deux en deux jours. Et afin que l'on sache l'heure et le temps qu'ils doivent manger, chacun a pour marque une lettre de l'alphabet. Quant à leurs ouvrages, les uns labourent la terre dans la campagne, les autres travaillent au jardin, les autres au moulin et à la boulangerie, les autres à la forge, les autres à fouler des draps, les autres à tanner des cuirs, les autres à faire des souliers, les autres à la calligraphie, les autres à faire de grandes corbeilles, les autres à faire de petits paniers, et tous généralement apprennent par cœur l'Écriture Sainte. (Héracl., 19. P. L., 74, 297.)

Semonce au cuisinier. Même si les frères ne doivent pas y toucher, ou doit toujours préparer et servir les repas de règle.

Saint Pacôme après avoir demeuré quelque temps dans ce monastère nouvellement bâti, s'en alla en un autre qui était aussi sous sa conduite. Tous les frères étant sortis en grande hâte au-devant de lui, et l'ayant reçu avec une extrême révérence, un jeune enfant nourri dans la même maison vint aussi avec eux et le voyant, commença à lui crier : « En vérité, mon Père, depuis que vous êtes parti d'ici, personne ne nous a fait cuire des herbes, ni des légumes. » Le Saint lui répondit avec une extrême douceur : « Ne vous fâchez point, mon fils, je vous en ferai cuire. » Et étant entré dans le monastère, après- avoir prié Dieu, il alla dans la cuisine, où trouvant le frère qui en avait la charge faisant des nattes de jonc, il lui dit : « Combien y-a-t-il, mon frère, que vous n'avez fait cuire des herbes ou des légumes? » Il lui répondit : « Il y a environ deux mois. » « Et pourquoi, répartit le Saint, contre l'ordre que je vous avais donné, avez-vous eu si peu de soin des frères? » Ce solitaire s'excusant avec grande humilité, lui répliqua : « J'aurais fort désiré, mon réverend père, de pouvoir chaque jour m'acquitter de mon office. Mais voyant que les frères ne mangeaient point de ce que je leur faisais cuire, à cause qu'ils jeûnent tous, et qu'il n'y a que les enfants qui man-

gent quelque chose, pour n'être point obligé de jeter ce que l'on aurait apprêté avec grand travail, et pour ne pas demeurer inutile, je me mis à faire des nattes de jonc avec les frères, sachant qu'un de ceux que l'on m'avait donné pour m'aider à la cuisine pourrait suffire à apprêter ce peu que mangent les frères, qui n'est que des olives et de la salade. » « Comme bien avez-vous fait de ces nattes », lui dit saint Pacôme. « Cinq cents », répondit ce frère. « Apportez-les-moi toutes ici, afin que je les voie. » Ce qu'ayant fait, il commanda qu'on les brûlât à l'heure même, et se tournant vers ceux qui avaient charge d'appriger le manger aux frères, il leur dit : « Comme vous avez méprisé ce qui vous avait été ordonné pour la nourriture des frères, je méprise de même votre travail et le fais réduire en cendres. Vous n'ignorez pas qu'il est toujours louable de se priver des choses que l'on a en sa puissance, et que ceux qui le font pour l'amour de Dieu, en reçoivent de sa main une grande récompense. Mais comment peut-on s'abstenir de ce que l'on n'a pas en son pouvoir, puisqu'on ne saurait faire autrement; et qu'ainsi on attend en vain le salaire d'une abstinence contrainte, et par conséquent inutile? Lorsque l'on présente diverses choses à manger aux frères, s'ils se retranchent de quelques-unes pour l'amour de Dieu, ils ont très grand sujet d'espérer qu'il les en récompensera. Mais comment les récompenserait-il d'avoir usé sobrement de ce qu'ils n'ont point vu, et qu'il n'a pas été en leur puissance de manger? Ainsi, vous ne deviez nullement, sous prétexte d'un peu de dépense, discontinuer une chose si avantageuse aux frères. » (Vit. Pac., 43. P. L., 73, 260.)

Silvain le comédien. Les moines zélateurs de la règle veulent chasser Silvain qui se souvenant de son ancienne profession, amuse et dissipe le monastère. La bonté et la discréption de Pacôme lui découvrent les germes de vertu cachés sous ces apparences folâtres.

Un jeune homme nommé Silvain, qui était comédien, s'étant converti, vint supplier saint Pacôme de le recevoir dans son monastère. Ce que lui ayant accordé, les mauvaises habitudes dont il s'était infecté dans le siècle, l'empêchaient de se pouvoir assujettir à aucune discipline; et ainsi négligeant son propre salut, il passait les journées entières dans ses badineries et bouffonneries ordinaires, et gâtait même quelques-uns des frères qui se portaient à l'imiter. Ce que plusieurs d'entre les autres ne pouvant souffrir, ils supplierent saint Pacôme de le chasser du monastère. Au lieu de leur accorder cette prière, il le supporta avec une extrême patience ; et après l'avoir averti de se corriger, de renoncer à son ancienne manière de vivre, il pria Dieu sans cesse qu'il lui plût de vouloir lui toucher le cœur par son extrême bonté. Mais Silvain continua dans ses imperfections ordinaires, et mettant les autres par son exemple en danger de se perdre; enfin tous les frères généralement estimèrent que l'on devait le chasser de cette sainte maison, comme étant très indigne d'y demeurer. Le bienheureux Pacôme crut néanmoins qu'il fallait encore un peu différer, et lui faisant une nouvelle correction, accompagnée d'une douceur sans pareille, et d'une sagesse merveilleuse, et lui donnant des instructions toutes saintes, pour lui faire con-naître en quelle

manière on doit accomplir les commandements de Dieu, il l'enflamma de telle sorte de son divin amour et son âme par la foi fut si troublée du sentiment de l'avenir qu'il ne pouvait plus s'empêcher de verser continuellement des larmes. Ainsi s'étant entièrement corrigé, il servait aux autres d'un grand exemple de conversion; car en quelque lieu qu'il fût, et quoi qu'il fit, il pleurait toujours, et ne s'en pouvait empêcher lorsqu'il prenait ses repas avec les autres. Ce qui ayant touché plusieurs des solitaires, ils lui dirent : « Cessez enfin de pleurer, et ne vous laissez pas si fort abattre par la douleur. » Il leur répondit : « Je fais tout ce que je peux pour vous obéir, mais il n'est pas en ma puissance, car je sens dans moi comme un feu très violent qui ne me peut permettre de demeurer en repos. » (Vit. Pac., 38. P. L., 73, 255.)

Le premier besoin du monastère. Un bon supérieur. On ne choisit jamais personne pour supérieur du monastère, qu'il n'ait appris par une longue suite d'obéissance, comment il doit commander à ceux qui lui doivent obéir; et qu'il n'ait été longtemps formé sous la longue conduite de ses anciens, pour savoir ce qu'il doit laisser comme par tradition aux plus jeunes solitaires.

Car ces hommes admirables reconnaissent que c'est le comble de la sagesse de bien conduire les autres, et de se bien laisser conduire soi-même; et ils disent hautement qu'en ce seul point consiste le plus grand don de Dieu, et l'effet de la plus grande grâce du Saint-Esprit. Ils savent d'un côté qu'un homme ne peut donner aucun avis salutaire à ceux qui lui obéissent, s'il n'a passé plusieurs années dans l'obéissance et dans la pratique de toutes sortes de vertus; et ils croient aussi de l'autre que personne ne peut bien obéir à son supérieur lui le conduit, s'il n'est consommé dans la crainte de Dieu, et s'il ne s'est rendu parfait dans une humilité véritable.

Aussi ce qui fait que nous voyons aujourd'hui de tous côtés tant de règlements et de pratiques toutes contraires, est que nous avons assez de présomption pour entreprendre de gouverner les monastères, sans savoir presque rien des règles de nos anciens, et que nous devenons abbés avant d'avoir été novices.

Nous ordonnons tout ce qui nous plaît, et nous avons plus de zèle pour faire observer ce qui vient de notre invention particulière, que pour garder inviolablement les règles et la doctrine si pure de nos saints prédecesseurs. (Inst., XI, 3. P. L., 49, 81.)

Ne pas charger les inférieurs de travaux excessifs. Il y avait un solitaire qui, étant marié, avait quitté le monde pour se retirer dans le désert, et qui était fort souvent tenté du désir de re-tourner avec sa femme, ce qu'il dit aux plus anciens du monastère, qui voyant qu'il travaillait avec tant d'affection et faisait encore davantage qu'on ne lui commandait, lui ordonnèrent des travaux excessifs, afin de lui affaiblir le corps de telle façon qu'il ne put

pas seulement se remuer. Sur quoi Dieu permit qu'un ancien père étant arrivé en Scété et ayant passé devant sa cellule qui était ouverte sans que personne en sortît, il y retourna en disant : « Le frère qui demeure ici ne serait-il point malade? » Il frappa ensuite à la porte, puis entra et trouvant qu'il se portait très mal, il lui dit : « Qu'est-ce donc, mon père, que vous avez ? » Il lui répondit : « J'ai passé de la vie du monde à celle que je fais maintenant et le démon me tente de retourner voir ma femme; ce qu'ayant conté à nos anciens, ils m'ont imposé des travaux si rudes, que m'efforçant de les accomplir avec une exacte obéissance, je me trouve accablé sous le faix, sans sentir diminuer néanmoins ce fâcheux désir qui me persécute; mais au contraire, il s'augmente de plus en plus. » Le vieillard l'entendant parler de la sorte en fut fort attristé et lui dit : « Ces bons pères, comme étant extrêmement parfaits dans le service de Dieu, vous ont imposé des fardeaux que vous avez peine à porter. Mais si vous voulez croire mon conseil, déchargez-vous-en, nourrissez-vous modérément, reprenez vos forces, exercez-vous à quelque ouvrage de Dieu et priez-le de vous délivrer de toutes ces fâcheuses pensées qu'il n'est pas en votre puissance de surmonter par votre travail. » Ce frère ayant pratiqué ces instructions, fut délivré peu de jours après de cette pénible tentation. (Pélage, V, 40. P. L., 73, 886.)

La correction des fautes. Le supérieur doit se garder de l'emportement et de l'impatience.

Il se guidera à la lumière de la charité et de la compassion pour les frères égarés ou de faible vertu.

Dangers des reproches et des châtiments indiscrets.

Les Saints Pères ont dit à ce sujet cette parole mémorable : Si, lorsque vous reprenez votre frère, vous vous laissez emporter au mouvement de votre colère, vous avez satisfait votre propre passion. Cependant nul homme sage ne renverse sa propre maison pour bâtir celle de son prochain. Si le trouble dans lequel vous êtes ne se passe point, faites-vous violence pour arrêter les sentiments de votre coeur, et adressez-vous à Dieu par cette prière : « O Dieu qui êtes plein de miséricorde, et qui aimez si tendrement nos âmes, vous, mon Dieu, qui nous avez tirés du néant par une bonté que nous ne pouvons ni expliquer, ni comprendre, qui nous avez donné l'être, afin que vous puissiez nous communiquer vos dons et vos richesses, et qui ayant eu pitié de nous, après même que nous avions, été assez malheureux pour nous éloigner de l'observation de vos préceptes, nous avez rappelés à vous par le mérite de votre sang adorable, assistez-moi dans cet état de misère et de faiblesse où je me trouve ; et comme autrefois vous avez commandé aux flots irrités de la mer de se calmer, daignez de mémo apaiser l'émotion de mon coeur, et ne souffrez pas que vous perdiez en même temps deux de vos enfants, en permettant que le péché leur donne le coup de la mort; afin que vous n'ayez pas sujet de me dire un jour ces paroles de votre prophète : Que me sert-il d'avoir répandu mon sang, si je tombe dans la corruption? Et ces autres si terribles

: Je vous dis en vérité, je ne vous connais point; parce que faute d'avoir mis de l'huile dans vos lampes, vous les avez laissé malheureusement éteindre. » Et après que vous aurez apaisé l'agitation de votre coeur par cette prière, vous pourrez ensuite, selon l'avis de l'Apôtre, reprendre votre frère et le punir, suivant en l'un et en l'autre les règles de la prudence et de l'humilité, et vous appliquer à la correction et à la guérison de ce membre infirme avec toute la charité et la compassion que vous lui devez. Et aussi votre frère de son côté étant convaincu de l'amour que vous avez pour lui, recevra la correction que vous lui ferez et condamnera la dureté de son coeur, et de cette sorte vous lui donnerez la paix, après vous l'être donnée à vous-même. (Dorothée, XVII. P. G., 88, 1801.)

•
• -

Un frère ayant, à ce que l'on disait, fait quelque faute dans le monastère et en ayant été repris assez aigrement, il s'en alla trouver saint Antoine. Ce que les autres voyant, ils le suivirent pour le ramener et lui reprochaient cette faute en la présence du saint. Lui au contraire soutenait de ne l'avoir point commise. Saint Paphnuce surnommé Céphale s'y étant rencontré, leur dit à tous cette parabole dont ils n'avaient jamais entendu parler : « J'ai vu sur le bord du fleuve un homme qui était dans la bourbe jusqu'aux genoux et quelques-uns qui venant lui donner la main pour l'en retirer l'y ont enfoncé jusqu'au col. » Alors saint Antoine regardant Paphnuce dit : « Voilà un homme qui juge les choses selon la vérité et qui est capable de sauver les âmes. » Ces solitaires furent si touchés de ce discours, qu'ils firent pénitence de la mauvaise conduite qu'ils avaient tenue et ramenèrent au monastère celui qui en était sorti par leur faute. (Ruffin, 138. P. L., 74, 787.)

•
• -

Il arrive quelquefois, que ce qui est un remède à une personne devient un poison à une autre, et qu'un même remède est à une personne tantôt salutaire, lui étant donné dans un temps propre, et tantôt pernicieux et mortel, lui étant donné à contre-temps.

J'ai vu un médecin spirituel, également ignorant et indiscret, lequel ayant humilié et mortifié mal à propos une personne malade et toute languissante sous le poids de ses péchés, ne fit autre chose par cette rude mortification que de la jeter dans le désespoir. Et j'en ai vu un autre également sage et discret, lequel ayant fait par la force et la sévérité de ses paroles comme de profondes incisions dans une âme enflée d'orgueil, l'avait purifiée de toute la corruption qui l'infectait, et qui répandait au dehors une odeur insupportable.

J'ai vu un même malade spirituel, qui voulant purger une humeur maligne qui lui corrompait le coeur, avalait comme un breuvage salutaire toute l'amertume de l'obéissance en

s'occupant dans les exercices corporels sans se reposer, et qui quelquefois au contraire pour guérir l'ceil de son âme qui était malade, se tenait dans le repos et dans le silence. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ce que je veux dire. (Clim., XXVI, 25-27. P. G., 88, 1020.)

-
- -

Si vous voulez guérir votre prochain de quelque péché, et comme ôter une paille de son oeil (ou plutôt si vous croyez le vouloir) ne vous servez pas pour cet effet d'un instrument grossier qui l'enfoncerait encore davantage, mais servez-vous plutôt d'un instrument délicat. Cet instrument grossier n'est autre que des paroles rudes, et des gestes indécents et violents, tels que sont ceux d'un homme en colère; et cet instrument délicat est une instruction douce, et une réprehension charitable et modérée. « Reprenez, dit saint Paul; corrigez et conjurez », mais il ne dit pas frappez. Que s'il arrive qu'il faille même frapper, ne le faites que rarement, et que ce ne soit jamais par vous-même. (Clim., VIII, 21. P. G., 88, 832.)

-
- -

Un frère qui était dans le monastère de l'abbé Élie en ayant été chassé à cause de quelque tentation à laquelle il avait succombé, il s'en alla trouver saint Antoine, qui, après l'avoir gardé durant quelque temps auprès de lui, le renvoya d'où il venait. Mais les frères ne le voulant pas recevoir et l'ayant chassé pour une seconde fois, il s'en alla encore trouver saint Antoine, et lui dit : « Mon Père, ils n'ont pas voulu me recevoir. » Sur quoi ce grand serviteur de Dieu leur envoya dire ces propres mots : « Un vaisseau, après avoir perdu tout ce dont il était chargé, et fait naufrage, est arrivé enfin avec grande peine au bord de la mer, et le voyant en cet état vous le voulez faire périr. » Ces paroles leur ayant fait connaître le sentiment et l'intention du saint, ils reçurent aussitôt ce solitaire. (Pélage, IX, 1. P. L., 73, 909.)

-
- -

Quelques anciens étant allés trouver l'abbé Poemen lui demandèrent : « Si nous voyons des frères sommeiller pendant l'office, devons-nous les secouer, pour qu'ils reviennent à eux-mêmes et se tiennent éveillés? » — « Quant à moi, répondit Poemen, si je vois un frère sommeillant, je mets sa tête sur mes genoux, et je l'aide à se reposer. » (Apoph. Poemen, 32. P. G., 65, 343.)

IV. — La joie, fille de la discréction.

La joie est fille de la vertu discrète. Les pèlerins ont noté l'impression de joie sereine reçue à leur arrivée dans une colonie de moines.

Pareille avait été la surprise causée par Antoine revenant au commerce des vivants, après vingt ans de réclusion volontaire dans un fort abandonné sans aucune communication avec le monde extérieur. On s'attendait à voir sortir un effrayant spectre, or « il avait le même visage qu'avant qu'il fût solitaire, la même tranquillité d'esprit, et l'humeur aussi agréable ».

De même, les théoriciens qui reprochent aux spirituels de renoncer à des droits essentiels de la nature doivent être étonnés de trouver chez l'ascète une joie et un contentement que des manières de vivre plus indulgentes à la nature ne procurent pas. Ne devraient-ils pas conclure que leur compassion étant sans objet, leurs reproches devraient s'évanouir?

Bien qu'ils exaltent la légitimité des plaisirs sensuels, ils n'ont pas la belle assurance de nos maîtres qui présentent la joie comme l'état normal de l'ascète et qui rangent la tristesse parmi les vices capitaux.

Les Pères distinguent bien deux sortes de tristesse : « Il est bon de gémir de nos péchés, de nos torts envers le prochain. Mais il y a une tristesse nuisible, que l'ennemi insinue en la mêlant à la première. Il inspire une tristesse sans raison, ce qu'on appelle l'ennui, l'acédie, qu'il faut chasser en priant et en chantant. »

Ils tiennent compte de la diversité des tempéraments. Deux frères coupables de la même faute, et se ressemblant au point qu'on avait peine à les distinguer l'un de l'autre, sortent du temps de la pénitence, l'un avec un visage pâle et exténué, l'autre rayonnant de gaîté. Les anciens déclarent leur pénitence égale devant Dieu.

Ceux-là mêmes en effet qui sont portés aux méditations sévères doivent garder la confiance et la paix de l'âme.

A quoi découvre-t-on la nature des inspirations reçues et des apparitions qui s'offrent aux sens? Au calme ou au trouble qu'elles laissent après elles. Ceux qui ont entendu sur ce sujet le patriarche des solitaires retrouvent ses conseils et ses termes dans la règle du discernement des esprits donnée par saint Ignace.

Voici enfin des pages sur les péchés capitaux qui marquent plus fortement la nécessité de cette disposition vertueuse par les effets du défaut opposé.

De la liste des péchés capitaux établie par les Pères, deux noms ont disparu. Dans l'énumération adoptée par saint Thomas et qui est encore à notre usage, nous ne trouvons ni la tristesse ni l'acédie. L'envie et la paresse ont pris leur place. Nous nous servons de ce mot acédie faute d'un terme qui lui corresponde.

Le mal qui est dénoncé, c'est le dégoût, l'ennui, la nonchalance, la langueur, le découragement... le moine atteint d'acédie tombe aussi dans la paresse, mais celle-ci est plutôt considérée comme une suite de la maladie principale.

On comprend que s'adressant à la foule des chrétiens, les catéchismes n'attirent pas l'attention sur des états d'âme qui supposent une culture intérieure assez avancée.

Cependant bien des traits du moine atteint d'acédie se rencontrent en dehors du cloître, et même de nos jours les descriptions de nos anciens maîtres ne conviennent-elles pas à certains cas de neurasthénie?

En comparant les piquantes descriptions de Cassien, d'Evagre, de Nil et de Climaque, nous notons avec de légères différences la parfaite continuité de la tradition.

Surprise de ceux qui revoient Antoine après ses vingt ans de réclusion. Ayant passé de la sorte environ vingt ans sans sortir jamais, et sans être vu que très rarement de personne, enfin plusieurs désirant avec ardeur de l'imiter dans cette sainte manière de vivre, et d'autre part grand nombre de ses amis l'étant venu trouver, et voulant à toute force rompre sa porte, il sortit comme d'un sanctuaire où il s'était consacré à Dieu et avait été rempli de son esprit. Ce fut alors la première fois qu'il parut hors de ce château à ceux qui venaient vers lui, et ils furent remplis d'étonnement de le voir dans une aussi grande vigueur qu'il eût jamais été, n'étant ni grossi, manque d'exercice, ni exténué par tant de jeûnes et de combats qu'il avait soutenus contre les démons. Il avait le même visage qu'avant qu'il fût solitaire, la même tranquillité d'esprit et l'humeur aussi agréable. Il n'était ni trop gai ni trop sévère ; il ne témoignait ni déplaisir de se voir entouré d'une si grande multitude, ni complaisance d'être salué et révéré de tant de personnes; mais étant en toutes choses d'une égalité et d'une modération d'esprit admirables, il montrait bien qu'il n'était gouverné que par la raison. (Vit. Ant., 15. P. L., 73, 134.)

Paroles d'Apollon. Les pèlerins découvrent que l'ascèse a fait du désert le séjour du bonheur.

Les frères qui étaient auprès de lui, ne mangeaient qu'après avoir reçu la sainte communion, environ la neuvième heure du jour, et demeuraient quelquefois au même lieu, sans en partir jusqu'au soir, qu'on les instruisait de la parole de Dieu, pour leur apprendre à ne cesser jamais d'accomplir ses commandements. Quelques-uns d'entre eux, après avoir mangé, s'en allaient dans le désert; ils employaient toute la nuit à méditer des passages de l'Ecriture Sainte qu'ils savaient par cœur; et les autres demeuraient au même lieu où ils s'étaient assemblés, et là, sans fermer les yeux, ils chantaient jusqu'au jour des hymnes et des cantiques à la louange de Dieu, ainsi que je l'ai vu et m'y suis trouvé présent. Quelques-uns d'entre eux descendaient de la montagne environ la neuvième heure du jour, et aussitôt après avoir reçu le sacré corps de Notre-Seigneur, ils se retiraient en se contentant de cette seule viande

spirituelle. Leur contentement allait au delà de tout ce que l'on saurait s'imaginer, et leur joie était telle qu'il n'y a point d'homme dans le monde qui en puisse éprouver une semblable. Il ne s'en trouvait pas un seul qui fut triste ; et si quelqu'un paraissait de l'être un peu, leur saint père leur en demandait aussitôt la cause. Que s'il se rencontrait qu'il la lui voulût cacher, il lui disait ce qu'il avait dans le fond du coeur, l'obligeant ainsi de lui avouer sa peine; et il leur apprenait à tous, que ceux qui mettent leur seule confiance en Dieu, et espèrent de posséder son royaume, ne doivent jamais ressentir la moindre tristesse. « Que les païens, disait-il, s'affligen; que les juifs répandent des larmes; que les méchants gémissent sans cesse; mais que les justes se réjouissent. Car si ceux qui mettent leur affection aux choses de la terre, se réjouissent de posséder des biens fragiles et périssables, pourquoi dans l'espérance que nous avons de posséder une gloire qui est infinie, de jouir d'un bonheur qui est éternel, ne serons-nous pas comblés de joie? » et l'Apôtre ne nous y exhorte-t-il pas, en nous disant : « Réjouissez-vous sans cesse; priez sans cesse, et rendez grâces à Dieu en toutes choses. » Mais qui serait capable de rapporter dignement quelle était la doctrine toute céleste de ce saint, et la grâce que Dieu répandait sur ses paroles? Ainsi ne vaut-il pas mieux que je demeure dans le silence que de continuer d'en parler trop faiblement. (H. M., 7. P. L., 21, 417.)

La douleur des péchés commis et la joie de se sentir pardonné. La mère Synclétique disait : Il y a une tristesse utile, il y a une tristesse nuisible. Il est bon de gémir de nos péchés, pour nos torts envers le prochain. Mais l'ennemi s'insinue dans de pareils sentiments. Il inspire une tristesse sans raison que l'on appelle l'ennui, l'acédie, mauvais esprit qu'il faut chasser en priant et en chantant. (Pélage, X, 70. P. L., 73, 924.)

-
- -

Toutes les fois que la vue de nos fautes nous porte dans le découragement et dans la tristesse, souvenons-nous aussitôt chue Notre-Seigneur enjoignit à saint Pierre de pardonner les offenses jusqu'à septante et sept fois, puisque celui qui nous commande de pardonner à nos frères, nous pardonnera lui-même beaucoup plus d'offenses que nous n'en aurons pardonné aux autres. Et au contraire, lorsque la vue de la pureté de notre vie nous cause des élèvements de vanité, souvenons-nous de cette parole de l'apôtre saint Jacques : « Celui qui aura accompli toute la loi spirituelle de Jésus-Christ, et aura manqué en un seul point (savoir en se laissant aller à la vaine gloire), il sera puni comme coupable de tous. » (Clim., XXVI, 150. P. G., 88, 1065.)

Une règle du discernement des esprits : les bons anges apportent la joie. Or il est facile avec la grâce de Dieu de discerner les bons anges d'avec les démons. Car la vue des bons

anges n'apporte aucun trouble. Ils ne contestent ni ne crient, et on n'entend point leur voix ; mais leur présence est si douce et si tranquille qu'elle remplit soudain l'âme de joie, de contentement et de confiance, parce que Notre-Seigneur qui est notre joie et la puissance de Dieu son Père, est avec eux. Au contraire la surprise et l'aspect des mauvais anges remplit l'esprit de trouble. Ils viennent avec bruit et avec cris, tels que sont ceux des jeunes gens mal disciplinés, et avec tumulte comme des larrons; ce qui jette la crainte dans l'âme, remplit les pensées de confusion et de trouble, abat le visage de tristesse, donne un dégoût pour la vie solitaire, porte l'esprit dans le découragement, dans la tristesse, dans le souvenir des parents, dans la crainte de la mort, lui fait désirer les choses mauvaises, mépriser la vertu et le remplit d'inconstance.

Ainsi lorsqu'il vous arrive des visions qui vous étonnent, si cette crainte passe soudain et qu'une extrême joie lui succède, que votre esprit devienne tranquille, que vous vous trouviez plein de confiance, que vous repreniez de nouvelles forces, que vos pensées rentrent dans le calme, et, comme je l'ai dit auparavant, que vous sentiez dans votre coeur un amour généreux pour Dieu, prenez bon courage et mettez-vous en prière. Car cette joie et cet état de votre âme est une marque de la sainteté de l'esprit qui vous apparaît. Ainsi Abraham se réjouit en voyant Dieu et saint Jean tressaillit de joie dans le ventre de sa mère, en entendant la voix de la vierge qui portait un Dieu dans son sein. Mais lorsque dans l'apparition des esprits vous entendez des bruits et des troubles accompagnés des menaces de la mort, et voyez des fantômes qui vous représentent les choses du siècle, et tout le reste de tout ce que je vous ai dit, assurez-vous que c'est une tentation des mauvais anges; dont il ne faut pas de meilleure preuve que de voir l'âme demeurer dans l'appréhension et la crainte: (Vit. Ant., 18. P. L., 73, 142.)

Les différences de tempérament. Deux frères succombant à la tentation quittèrent la solitude et se marièrent. Quelque temps après, ils se dirent l'un à l'autre : « Quel avantage tirons-nous d'avoir abandonné une manière de vie toute angélique pour en prendre une si impure et passer de là dans des tourments éternels ? Retournons dans le désert pour y faire pénitence de notre péché ». Ainsi ils s'en retournèrent et après avoir confessé leur faute, ils prièrent les saints pères de les recevoir à pénitence. Ce que leur ayant accordé, ils les tinrent enfermés un an entier et leur donnaient également par poids et par mesure du pain et de l'eau. Le temps de leur pénitence étant achevé et étant sortis, ces bons pères s'étonnèrent extrêmement de ce que se ressemblent auparavant fort de visage, l'un d'eux était fort pâle et fort triste et l'autre vermeil et fort gai, vu qu'il n'y avait eu nulle différence en leur nourriture. Sur quoi, ayant demandé à celui qui était triste quelles étaient les pensées dont il s'entretenait dans sa cellule, il leur répondit « Je pas, sais et repassais par mon esprit les peines que je méritais de souffrir pour le châtiment de mes péchés et ma frayeur a été telle que ma peau s'est séchée et comme collée sur mes os. » Ils demandèrent ensuite à l'autre : « Et vous, à quoi

pensiez-vous dans votre cellule? » « Je rendais grâces à Dieu, leur répartit-il, de ce qu'il lui avait plu me retirer de la corruption de ce monde et me garantir des tourments de l'autre, pour me rappeler à cette manière de vivre toute angélique. Ainsi ayant continuellement la bonté de mon Sauveur devant les yeux, j'étais plein de consolation et de joie. » Ces sages vieillards les ayant entendu parler de la sorte, jugèrent que leur pénitence était égale devant Dieu. (Pélage, V, 34. P. L., 73, 882.)

La vue du mal ne doit pas troubler. Celui qui par cet amour de fils sera parvenu à l'image et à la ressemblance de Dieu, aimera et pratiquera le bien, parce qu'il y trouve sa joie; et imitant Dieu dans sa patience et cette douceur qu'il exerce envers les méchants, il ne sera plus agité de colère contre tous les péchés des hommes, mais la compassion qu'il aura de leur fragilité le portera plutôt à conjurer Dieu de les leur pardonner. Il se souviendra qu'il serait demeuré dans les mêmes désordres, si la miséricorde de Dieu ne l'en avait retiré; que ce n'est pas lui qui s'est délivré lui-même de ses vices, et des attaques de la chair, mais que c'est la grâce et la protection de son Sauveur; qu'ainsi il ne doit pas avoir de l'aigreur contre les défauts de ceux qui sont dans l'égarement, mais de la bonté et de la compassion ; et il chantera dans le fond de son coeur avec une douceur toujours tranquille ce verset de David : « Seigneur, vous avez rompu mes chaînes, je vous sacrifierai une hostie de louange. Si le Seigneur ne m'eût assisté, mon âme habiterait dans l'enfer. » Ainsi demeurant dans cette disposition de coeur et dans cette humilité solide, il pourra accomplir ce commandement si sublime et si parfait de l'Évangile. « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient » ; et l'accomplissement de ce précepte l'élèvera non seulement à l'image et à la ressemblance de Dieu, mais jusqu'à être son fils même, comme Jésus-Christ le promet ensuite; « afin, dit-il, que vous soyez les enfants de votre père qui est dans le ciel, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui pleut sur les justes et sur les injustes. »....

Lors donc qu'un homme sera arrivé à cette haute imitation de Dieu, et qu'il aura comme lui, cette bonté et cette tendresse pour tout le monde, ce sera alors qu'êtant tout revêtu de sa douceur et de sa patience, et qu'ayant comme Jésus-Christ, les entrailles de miséricorde, il pourra prier même comme lui pour ceux qui le persécutent, et dire : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » C'est pourquoi c'est une marque bien évidente qu'une âme n'est pas encore bien purifiée de l'impureté des vices, lorsqu'elle n'est point touchée de compassion pour les fautes des autres , et qu'elle n'a pour eux que la rigueur et la sévérité d'un censeur. Car comment celui-là pourrait-il avoir le coeur parfaitement juste qui n'a pas encore acquis ce que saint Paul nous enseigne être la plénitude de la loi, lorsqu'il dit : « Portez les fardeaux les uns les autres, vous accomplirez la loi de Jésus-Christ. » Il n'a pas même ces effets que produit la charité, et que le même saint Paul marque lorsqu'il dit : « La charité ne s'aigrît point, elle ne s'irrite point, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle ne pense

point le mal, elle souffre tout, elle supporte tout, elle croit tout. » « Car le juste, dit le sage, a de la compassion même pour les bêtes qui sont à lui, mais les entrailles des méchants sont sans miséricorde . » C'est pourquoi on ne doit point douter que le religieux et le solitaire ne soit lui-même sujet au péché, qu'il condamne si sévèrement et si inhumainement dans son frère. « Un roi sévère, dit l'Écriture, tombera dans les maux. » Et ailleurs : « Celui qui bouche ses oreilles pour ne pas écouter le faible et l'infirme, invoquera lui-même ensuite, et appellera à son secours sans que personne l'écoute. » (Coll., XI, 10. P. L., 49, 857.)

La tristesse et l'acédie. Cassien explique par une comparaison l'état d'une âme qui est dans ce vice.

Depuis qu'un vêtement est une fois mangé de vers, il n'est plus daucun prix, et ne peut plus servir à aucun usage; lors même qu'un bois est pourri, il n'est plus bon pour les édifices quelque pauvres qu'ils puissent être, et ne mérite plus que le feu.

Ainsi lorsqu'une âme se laisse consumer par la tristesse, elle sera entièrement inutile à ce vêtement du grand-prêtre, qui, selon le saint prophète David, reçoit d'abord l'huile précieuse du Saint-Esprit qui, descendant du chef coule premièrement sur la barbe d'Aaron, et se répand ensuite jusqu'au bord de son vêtement.

Elle ne pourra pas de même avoir place dans l'édifice ni dans les ornements de ce temple spirituel dont saint Paul comme un sage arah teste a posé le fondement : « Vous êtes, dit-il, le temple de Dieu, et l'Esprit de Dieu habite en vous. » Et l'épouse décrit dans le Cantique quels sont les bois dont il est construit. « Nos poutres, dit-elle, sont de cyprès, et les pignons de nos maisons sont de cèdre », où l'on voit que pour bâtir ce temple divin on choisit particulièrement ces deux différentes sortes de bois parce qu'ils rendent une bonne odeur et qu'ils sont incorruptibles.

Causes et effets de la tristesse. Cette tristesse vient quelquefois ou parce que nous nous sommes mis en colère, ou parce qu'il nous est échappé quelque plaisir que nous désirions, ou quelque gain que nous attendions et que nous nous voyons trompés dans l'attente de quelque bien que nous avions espéré. Quelquefois sans aucun sujet et sans aucune cause apparente, la seule malice du démon nous jette dans un si profond ennui que nous ne pouvons pas même recevoir les personnes qui nous sont les plus proches et les plus chères avec notre joie accoutumée.

Tout ce que la charité leur fait dire de divertissant dans ces rencontres, nous. paraît importun et superflu et nous ne leur disons aucune bonne parole, parce que le fiel et l'amertume ont rempli tout notre coeur. (Inst., IX, 3, 4. P. L., 49, 355.)

Des effets de l'acédie. Description par Cassien. Quand cette passion s'est une fois rendue maîtresse de l'âme d'un religieux, elle lui donne de l'horreur pour son monastère, du dégoût pour sa cellule et du mépris pour ses pères qu'il regarde comme des personnes lâches et peu spirituelles. Elle le rend mol et sans vigueur dans tous les ouvrages qu'il doit faire dans sa cellule. Elle ne lui permet pas de se tenir dans sa solitude et de s'y appliquer à la lecture. Il se plaint souvent que depuis tant de temps qu'il est religieux il a fait si peu de progrès et il dit, en murmurant qu'il ne peut espérer d'en faire davantage tant qu'il demeurera avec telles et telles personnes qui lui font peine. Il se plaint, il gémit de perdre ainsi le fruit de tous ses travaux, de demeurer inutile au lieu où il est, de n'y édifier personne par son exemple ou par ses paroles, lui qui pourrait ailleurs conduire les autres et servir si utilement les âmes.

Il loue les autres monastères qui sont éloignés du sien. Il les trouve heureux, il en parle à tout le monde comme de lieux bien plus propres pour son salut, et plus avantageux pour la vie religieuse. Il représente toutes les personnes qui y sont, comme des personnes d'une conversation très agréable. Il ne trouve au contraire rien que d'incommode et d'importun au lieu où il est. Personne de tous ceux qui y sont ne l'édifie, il dit même qu'on a peine à y trouver de quoi vivre, si on travaille beaucoup. Enfin il déclare qu'il ne croit pas son salut en assurance pendant qu'il demeurera en ce lieu. Que c'est fait de lui s'il demeure davantage dans cette cellule et s'il ne la quitte promptement pour aller ailleurs.

Il se figure vers les onze heures ou le midi qu'il est si las, et qu'il a tant besoin de nourriture, qu'il semble qu'il ait fait un très long chemin, ou qu'il ait travaillé excessivement, ou qu'il ait passé deux ou trois jours sans manger. Il jette les yeux sur toutes les avenues des chemins, il regarde de tous côtés avec inquiétude, s'il ne lui arrive point d'hôte et il gémit de ce que personne ne vient le voir. Il sort souvent de sa cellule et y rentre aussitôt. Il lève à tout moment la tête pour regarder le soleil, et il s'étonne qu'il soit si lent à se coucher. Ainsi ayant l'esprit agité, et tout rempli de ténèbres, il est réduit dans une si grande inutilité et devient si incapable pour le bien, qu'il croit qu'il ne lui reste plus d'autre remède pour sortir de cette langueur que d'être visité de quelque frère, ou de se laisser aller au sommeil.

Sa paresse lui fait prendre aussi le dessein de prévenir ses frères, de leur rendre des visites de charité et de civilité, d'aller voir des malades ou des solitaires qui sont fort éloignés de lui. Elle lui représente de faux devoirs de piété ; qu'il doit s'informer où est un tel homme ou une telle femme, qui sont ses parents, et qu'il les doit voir. Que c'est une charité d'aller voir souvent une telle qui est une femme si sainte et si religieuse, principalement dans l'abandonnement général où elle est de tous ses parents. Que c'est une oeuvre très sainte que de lui fournir de quoi subsister lorsque ses plus proches la négligent, et qu'enfin il vaut mieux s'occuper dans ces actions de piété, que de demeurer inutilement dans sa cellule sans y pouvoir faire aucun fruit. Ce solitaire misérable se trouve si enveloppé dans les

artifices du démon, que ne pouvant plus résister à la paresse, il se laisse aller à dormir, ou sort de sa cellule pour vaincre l'ennui qui le déchire en allant visiter quel-qu'un de ses frères, et usant d'un remède qui augmente même sa maladie au lieu de la diminuer. Car ce fier ennemi dont nous parlons attaque bien plus souvent celui qu'il espère de vaincre, aussitôt qu'il combattra contre lui, et qui met son salut non dans la victoire ou dans un généreux combat, mais uniquement dans la fuite. Il le presse et le poursuit jusqu'à ce que ce déplorable solitaire s'accoutumant de plus en plus à sortir de sa cellule, oublie enfin le but de sa profession qui n'est autre que le regard et que la contemplation de cette divine pureté qu'on ne peut acquérir que dans le silence et dans le repos de la solitude.

Ainsi ce lâche soldat de Jésus-Christ, renonçant à cette guerre sainte et fuyant devant son ennemi, s'embarrasse dans les affaires du monde, et se met en état de ne plaire plus à celui au service duquel il s'était d'abord donné sans réserve. (Inst., X, 2, 3. P. L., 49, 363.)

Description par Évagre. Le démon de l'ennui qu'on nomme aussi le démon de midi est le plus redoutable des démons. Il attaque le moine vers la quatrième heure et il continue le siège de l'âme jusqu'à la huitième heure. D'abord il s'efforce de montrer que le soleil est lent et même qu'il n'avance pas du tout, que le jour est de cinquante heures. Ensuite il amène continuellement le moine à regarder à la fenêtre; plus encore ; il le force à sortir de la cellule, à fixer les yeux sur le soleil, à calculer à quelle distance on est de la neuvième heure, et à regarder de tous côtés si quelque frère se présente. Bien plus, il lui inspire l'aversion du pays qu'il habite, du genre de vie qu'il y mène, et en particulier du travail des mains. Puis il l'amène à croire que la charité a fui du coeur de ses frères, qu'il n'a personne auprès de qui chercher consolation. Si par un malheureux hasard quelqu'un en ce temps-là lui est désagréable, le démon fait grandir sa haine. En outre il le pousse à désirer un autre pays, où il trouvera facilement ce dont il a besoin, une occupation plus facile où il réussira. Il ajoute que pour plaire à Dieu, peu importe le lieu qu'on habite, que partout on peut adorer la majesté divine. Il joint à cela le souvenir des parents et de l'ancienne manière de vivre. Il fait voir la longueur de la vie, met devant les yeux les labeurs d'une vie toute consacrée à Dieu. Enfin il met en mouvement tous les artifices, pour ainsi dire, pour que le moine abandonne sa cellule et avec elle le combat²⁵. (Evagre, De oct. vit. P. G., 40, 1271.)

²⁵ Évagre le Pontique (mort vers 400). Ordonné lecteur par saint Basile, diacre par saint Grégoire de Nazianze, il résidait à Constantinople et il était mêlé à la vie mondaine lorsque ses succès le compromirent en excitant la jalousie d'un grand personnage. Obligé de s'enfuir, il se réfugia à Jérusalem où il fut accueilli par Mélanie, qui le dirigea vers l'Égypte. Il passa à Nitrie et aux cellules seize années d'une très rude pénitence. Il eut de nombreux et fervents disciples. Le fait de son origénisme pose d'importants problèmes. Quelle part a-t-il eue dans la diffusion des idées origénistes? A quelle dose étaient-elles mêlées à son enseignement ascétique? Il est probable que ses élèves peu curieux de théories ne s'assimilaient que les principes de conduite. Espérons que le P. Cavallera nous donnera bientôt le résultat de ses travaux sur ce grand maître.

Description par Saint Nil. Le moine pris d'acédie regarde assidûment vers la fenêtre, et son imagination lui représente des visiteurs. La porte a grincé sur ses gonds, le voilà debout! Il a entendu parler, et il est déjà penché au dehors pour se rendre compte; il ne quitte la fenêtre que pour se rasseoir et tomber dans la somnolence. Pendant qu'il lit, sa tête vacille souvent et il se laisse aisément aller au sommeil; il se frotte le visage, il s'étire, ses yeux quittent le livre et se fixent sur le mur; il revient à son livre, lit quelques instants, court des yeux à la fin des phrases, se livre à des travaux inutiles, compte les feuillets, calcule le nombre des cahiers, blâme la calligraphie et les ornements, puis repliant le manuscrit, il le met sous sa tête et s'endort d'un sommeil léger, car l'appétit va l'exciter et lui donner une nouvelle occupation²⁶. (Nil, De oct. vit. P. G., 79, 1159.)

Description par Climaque. La vie commune des monastères est contraire à l'acédie; mais les anachorètes l'ont pour compagne inséparable dans leur solitude, elle ne les quitte point avant leur mort; et elle ne finit point avant la fin de leur vie les combats qu'elle leur livre à toute heure. Lorsqu'elle voit la cellule de quelqu'un de ces solitaire elle sourit en elle-même, et s'approchant de lui, elle établit sa demeure près de la sienne.

Le médecin visite les malades au matin ; mais cette langueur intérieure vient visiter vers le midi ceux qui s'exercent dans la vie religieuse.

Elle excite à satisfaire avec soin aux devoirs de l'hospitalité, et elle conjure tous les frères de faire beaucoup d'aumônes en travaillant fortement des mains. Elle exhorte les autres avec ardeur à visiter les malades, les faisant ressouvenir de cette parole de Jésus-Christ : « J'étais malade et vous m'êtes venu visiter. » Elle les porte à aller voir ceux qui sont dans la tristesse et l'abattement d'esprit; leur inspirant de consoler et de fortifier les faibles lorsqu'il n'y a rien de plus lâche ni de plus faible qu'elle-même.

-
- -

Quand nous sommes à l'office et dans la prière, elle nous fait souvenir de quelques affaires nécessaires et pressées, et toute déraisonnable qu'elle est, elle s'efforce de tout son pouvoir de nous tirer par quelque raison spacieuse de cette occupation si sainte.

Ce démon nous cause trois heures avant le repas, des frissons, des maux de tête, des chaleurs de fièvre, et des douleurs dans les intestins. Et quand l'heure de none est venue, il nous réveille en nous donnant un peu de relâche ; puis la table étant couverte, il nous fait sauter avec joie de dessus le lit pour y aller. Mais lorsqu'ensuite le temps de l'office et de la

²⁶Dans les écrits groupés sous le nom de saint Nil, une anthologie des Pères recueillerait de belles pages. C'est là qu'on trouve la belle définition de la prière retenue par nos catéchismes « l'élévation de notre âme vers Dieu ». Mais l'attribution de ces œuvres est contestée. Elles n'auraient pas pour auteur un Nil, abbé du Sinaï.

prière est venu, il commence tout de nouveau à nous rendre le corps pesant. Et lorsque nous prions il nous plonge dans le sommeil, et par des bâillements qu'il excite à contre-temps, il nous empêche de prononcer des versets entiers. (Clim., XIII, 5-9; P. G., 88, 859.)

CHAPITRE VII. CHARITÉ

I. — Pourquoi nous aimons le prochain

Des anachorètes séparés du monde par des centaines de lieues d'un affreux désert ne perdent pas l'amour des hommes rachetés avec eux, et après des années d'isolement ils sont prêts, comme Paul le premier ermite, à exprimer l'affection et la joie lorsqu'un de leurs semblables se présente à eux.

D'autre part, les cénobites et même les membres des colonies semi-hérémitiques rencontraient les mêmes excitants et les mêmes obstacles à la charité qui se trouvent dans les relations ordinaires du monde. Aussi recevons-nous d'eux l'enseignement intégral de la charité, sur sa nature, son fondement, son importance, ses applications multiples, les occasions et manières d'y manquer et de s'y soustraire.

La facile et prompte adaptation de leurs maximes à notre situation présente est une marque d'un esprit supérieur aux préoccupations passagères, de leur connaissance du fond de nature commun à tous les siècles et à tous les climats.

Les solitaires ne sont pas les vrais disciples du Seigneur s'ils n'aiment pas les autres comme eux-mêmes. Les vertus sont trompeuses qui prétendent marcher sans la charité. Cassien nous rapporte la leçon de l'abbé Nesteros, un des premiers maîtres qu'il trouva sur la terre d'Égypte, à Panéphyse.

Macaire, administrateur de l'hôpital d'Alexandrie illustre dans une charade vivante la parole : Faites-vous des trésors qui ne passent pas. Précurseur des fondateurs d'asiles, d'hospices, d'orphelinats, avec la sainte audace, qui constraint les riches insouciants à verser l'impôt de la charité, il leur dit comme à la vierge avare en leur montrant les vieilles femmes, au visage rongé par le cancer : « Voilà votre trésor, vos émeraudes, vos hyacinthes ! »

Le saint vieillard Bisarion qui a donné son dernier vêtement au mendiant qu'il vient de rencontrer, s'excuse de sa nudité en montrant le livre des Évangiles : « Voilà celui qui m'a dépouillé ! »

Le fondement de la sublime confusion qui nous fait désigner du même mot les devoirs envers l'homme et les devoirs envers Dieu, Antoine, Apollon, Jean l'aumônier, Dorothée nous le découvrent : c'est Dieu reconnu dans le prochain.

L'abbé Nestéros expose le commandement nouveau. Nous voyons de même dans l'Évangile, qu'étant prêt de retourner à son Père et voulant laisser auparavant à ses disciples, comme son testament et sa dernière volonté, il leur dit : « Je vous fais un nouveau commandement, qui est de vous entr'aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. C'est en cela, dit-il, aussitôt, qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » Il ne dit pas si vous faites des miracles, mais si vous avez de l'amour les uns pour les autres ; ce qu'il est certain qu'on ne peut faire sans être comme lui, doux et humble. C'est pourquoi, nos Pères n'ont jamais cru que des religieux fussent véritablement dans la piété et exempts de la vaine gloire, lorsqu'ils faisaient profession devant les hommes de chasser les démons et qu'ils publiaient dans le peuple par une vanité insupportable le don qu'ils avaient en effet, ou que leur présomption leur faisait croire qu'ils avaient reçu. Celui, dit l'Écriture, qui s'appuie sur le mensonge repaît les vents et il court après les oiseaux qui volent. Et il arrivera à ces personnes, ce qui est encore marqué dans les Proverbes : « Comme les vents, les nuées et la pluie se font visiblement reconnaître, de même ceux qui se glorifient dans un faux don. » Si donc nous voyons quelqu'un qui ait reçu cette grâce, nous devons estimer en lui non la grandeur de ses miracles, mais la sainteté de sa vie et nous ne devons pas considérer si les démons lui sont assujettis, mais s'il est rempli de cette charité dont saint Paul a décrit les effets et qu'il met au-dessus de tous les dons. (Coll., XV, 7. P. L., 49, 1003.)

Saint Jean s'excusait de répéter : « Aimez-vous les uns les autres », en disant : « C'est le précepte du Seigneur. » Bisarion s'excuse de sa nudité complète : « Voilà celui qui m'a dévêtu », dit-il, en montrant son volume des Evangiles, dont il va d'ailleurs se dépouiller pour en donner le prix aux pauvres.

Il y avait un saint vieillard, nommé Bisarion, qui n'ayant point de bien était extraordinairement charitable. Il n'avait pour tous habits, suivant la tradition de l'Évangile, qu'une tunique avec un petit manteau, et il partait toujours sous son bras le saint Evangile, soit pour connaître par là s'il obéissait exactement aux commandements de Dieu, ou qu'il voulût toujours avoir la règle qu'il désirait si fort accomplir. Tout le cours de sa vie a été si admirable, que quand il aurait été un ange du ciel, il n'aurait pas vécu plus parfaitement sur la terre.

Arrivant un jour dans un village, il vit en la place publique un pauvre qui était mort, et tout nu. Aussitôt il quitta son petit manteau, et l'en couvrit. Étant passé un peu plus avant, il vint à lui un autre pauvre tout nu. Sur quoi s'étant arrêté, il commença à délibérer, et à raisonner ainsi à soi-même : « Est-il juste qu'ayant, comme j'ai fait, renoncé au monde, je sois vêtu, et que mon frère gèle de froid? Et ne serai-je pas cause de sa mort, si je le laisse mourir de la sorte ? Que ferai-je donc? Dépouillerai-je ma tunique pour la diviser en deux, et lui en donnerai-je une partie? ou la donnerai-je tout entière à celui que Dieu a créé à son image ? Mais si je la divise, de quoi nous pourra servir à lui et à moi de n'en avoir

chacun qu'une partie ? et quel mal me pourra-t-il arriver, si dans l'exercice de la charité je vais au delà de ce que Dieu me commande? » Ce généreux soldat de Jésus-Christ ayant ainsi discouru en soi-même, il se résolut avec joie d'appeler ce pauvre sous un porche, où il se dépouilla pour le revêtir, et ainsi demeurant nu, il s'assit en se couvrant de ses mains, et en croisant les genoux, sans qu'il lui restât autre chose que cette divine parole, qui enrichit ceux qui la pratiquent, laquelle il portait sous son bras. La Providence de celui de qui elle procède fit que l'intendant de la Justice passant par là reconnut le saint vieillard, et dit à un de ceux qui l'accompagnaient : « N'est-ce pas là le bon père Bisarion? » lui ayant été répondu que oui, il descendit de cheval et dit au saint : « Qui vous a ainsi dépouillé, mon Père? » — « C'est celui-ci, lui répartit Bisarion, en lui montrant le saint Évangile. » Aussitôt l'Intendant quittant son manteau le mit sur les épaules de ce fidèle serviteur de Jésus-Christ, qui se retira à l'écart pour fuir la louange de celui qui était témoin de la bonne action qu'il avait faite, dont il ne voulait point d'autre récompense que celle que Dieu lui donnerait en secret lorsqu'il se cacherait au yeux des hommes.

Après avoir observé de la sorte tous les préceptes de l'Évangile, dont le parfait accomplissement était la seule chose qui remplissait son esprit, il rencontra en passant un pauvre, auquel n'ayant rien à donner il courut dans la place publique, où il vendit son livre des Évangiles, afin de lui faire la charité. Peu de jours après, son disciple nommé culas lui disant : « Qu'avez-vous fait de votre livre, mon Père ? » Il lui répondit avec un visage gai : « Ne vous fâchez point, mon frère, si par la confiance que j'ai aux promesses de Jésus-Christ, et par l'obéissance que je lui veux rendre, j'ai vendu le livre même où sont écrites ces paroles qui me disaient sans cesse : « Vends tout ce que tu as, et le donne aux pauvres. » Ce saint a fait plusieurs autres actions de singulière vertu; et Dieu veuille par sa grâce nous rendre dignes de participer un jour avec lui aux félicités éternelles. (Hist. Laus., 116. P. L., 73, 1198.)

Où sont les vrais trésors. Macaire et la vierge avare. Il y avait en Alexandrie une vierge, qui ne méritait pas de porter ce nom, laquelle paraissait humble par son habit, mais qui étant dans le fond du cœur superbe, insolente et avare, aimait plus l'or que Jésus-Christ. Elle ne donnait jamais rien, et non pas même une aumône.

Saint Macaire, prêtre et administrateur de l'hôpital des estropiés, voulant par une espèce de saignée le guérir de la maladie de l'avarice, il s'avisa d'une telle invention. Ayant dans sa jeunesse été lapidaire, il l'alla trouver, et lui dit : « Il m'est tombé entre les mains des émeraudes et des hyacinthes parfaitement belles; et je ne sais si elles viennent de quelque marchand, ou si on les a dérobées. Car elles n'ont point de prix, et valent plus que je ne puis dire. Celui qui les a les laisse néanmoins à cinq cents écus. » Elle se jeta aux pieds du saint homme, et lui dit : « Je vous prie de tout mon cœur, que nul autre que moi ne les achète. » Il lui répondit : « Venez donc jusqu'à mon logis, et vous les verrez. » — « Il n'est point nécessaire, répartit-elle, car je ne désire pas de voir celui qui les vend : mais voilà les cinq

cents écus que je vous donne pour les avoir. » Le saint, qui a vécu jusqu'à cent ans, et était encore au monde, quand nous fûmes en ce pays-là, ayant reçu cet argent, il l'employa aux besoins de l'hôpital. Il se passa beaucoup de temps sans que cette fille osât lui parler de ces piergeries. Enfin l'ayant rencontré dans l'église elle lui dit : « Dites-moi, je vous en supplie, ce que sont devenues ces piergeries pour lesquelles je vous ai mis cinq cents écus entre les mains ? » « Si vous désirez de les avoir, lui répondit-il, venez où je loge, car elles y sont. Que si lorsque vous les aurez vues vous n'êtes pas contente, je vous rendrai votre argent. » Lui ayant parlé de la sorte elle le suivit avec joie; et quand ils furent entrés dans l'hôpital, où le logement des femmes était en haut, et celui des hommes en bas, saint Macaire lui dit : « Lesquelles désirez-vous de voir les premières, ou les hyacinthes, ou les émeraudes ? » « Celles qu'il vous plaira », lui répondit-elle. Alors il la mena en haut et lui montra des femmes estropiées, et à qui divers maux avaient tout défiguré le visage, puis il lui dit : « Voilà les hyacinthes. » Il la mena ensuite en bas : « Voilà les émeraudes : et je ne crois qu'on en puisse trouver de plus grand prix. Que si vous n'êtes pas satisfaite, vous n'avez qu'à reprendre votre argent. » Ces paroles firent tant de honte à cette fille, qu'elle s'en retourna sensiblement touchée de douleur, de voir qu'elle n'avait pas fait cette aumône par l'esprit de Dieu, mais comme y étant contrainte, et elle employa depuis cela tout son bien en de bons et saints usages. (Heracl., 2. P. L., 74, 255.)

Dieu vu dans le prochain. Faire du bien aux hommes, c'est atteindre Dieu lui-même. Parole d'Apollon allant aider un de ses frères, de Jean l'aumônier désignant les pauvres comme ses maîtres, d'Antoine qui fait le portrait du Christ en réunissant les traits de vertu des solitaires.

Lorsque quelque solitaire priait le saint abbé Apollon de l'assister dans son travail et dans son ouvrage, il allait aussitôt avec une grande joie et disait ces belles paroles : « Je vais travailler aujourd'hui avec Jésus-Christ mon roi pour le salut de mon âme. Car c'est elle qui en recevra la récompense. » (Pélage, XVII, 3. P. L., 73, 1040.)

•
• -

Saint Jean ayant été élevé, non par les hommes, mais par la volonté de Dieu sur le trône de la grande ville d'Alexandrie si chérie de Jésus-Christ, il commença par une telle action à faire connaître qui il était, Il fit venir les économes et le diacre, et leur dit en présence de tous ceux qu'il honorait de sa confiance : « Il ne serait pas juste, mes frères, que nous eussions plutôt soin des autres que de Jésus-Christ. » Tous ceux qui se trouvèrent présents en grand nombre étant extrêmement touchés de ces paroles, et écoutant quelle en serait la suite, il continua ainsi : « Allez donc par la ville et faites-moi un rôle exact de tous mes maîtres. »

Ces personnes ne sachant qui étaient ceux dont il voulait parler, et ne comprenant pas qui pouvaient être les maîtres de leur patriarche, ils le supplièrent de le leur dire. Sur quoi il répondit cette parole angélique : « J'appelle mes maîtres et mes aides ceux que vous nommez pauvres et mendians, puisque ce sont eux qui nous peuvent aider véritablement et nous donner le royaume du ciel. » Ce que le saint imitateur de Jésus-Christ avait ordonné ayant été promptement exécuté, il commanda à sou économe de donner chaque jour à tous les pauvres, dont le nombre était de sept mille cinq cents et davantage, ce qui leur était nécessaire pour vivre. (Vit. S. Joan. El. P. L., 73, 342.)

-
- -

Nous voyons tous les jours, disait saint Antoine, qu'un religieux excelle par la science, un autre par le discernement, un autre par la patience, d'autres par l'humilité, d'autres par la continence et les autres par la simplicité. Celui donc qui veut composer le miel spirituel doit comme une abeille très habile, recueillir le sue de chaque vertu chez celui qui est parvenu à y exceller.

Ainsi, quoique nous ne voyions pas encore que Jésus-Christ est tout en tous, selon l'expression de saint Paul, nous pouvons en cette manière le trouver en tous par parties. C'est de lui qu'il est dit que Dieu l'a fait notre sagesse, notre justice, notre sainteté, notre rédemption. Puisque nous trouvons dans l'un la sagesse, dans l'autre la justice, dans l'autre la douceur, ou la chasteté, ou l'humilité, ou la patience, nous avons le Christ dans les saints qui sont ses membres ; tous concourent dans l'unité de la foi et de la vertu à devenir l'homme parfait, en formant la plénitude de son corps par la réunion de leurs différentes qualités. (Inst., V, 4. P. L., 49, 208.)

-
- -

Mais si vous voulez connaître ce que nous devons avoir devant les yeux, lorsque nous nous trouvons ensemble. C'est premièrement de conserver entre nous une charité sincère; car comme dit un ancien Père, vous voyez Jésus-Christ votre Seigneur et votre Dieu, en voyant votre frère. Secondement, c'est d'entendre la parole de Dieu, parce qu'elle nous touche d'une manière plus vive, lorsque nous sommes tous assemblés pour l'écouter. Car souvent un frère apprend par les questions que les autres nous proposent, ce qu'il n'a jamais su, et enfin, c'est pour nous mieux connaître nous-mêmes, et savoir ce que nous sommes.

Par exemple, si on se rencontre à table avec quelques-uns de ses frères, c'est une occasion qui se présente, dans laquelle on pourra reconnaître ce que l'on est, si on considère au cas que l'on serve quelque viande qui soit bonne et bien apprêtée, si on a la force de s'en abstenir,

si on peut s'empêcher de prendre une portion meilleure et plus grande que n'est celle de son frère, ou bien de choisir le morceau le plus gros et lui laisser le plus petit, lorsqu'il arrive que la nourriture a été partagée. Car il y en a qui n'ont point de honte de mettre devant leurs frères les portions les plus petites, et de prendre les plus grandes pour eux. Mais quelle différence peut-on faire entre ces sortes de portions, qui puisse donner matière à distinctions si viles et si basses et à des envies d'avoir plus que son frère, et d'agir en cela contre son devoir? Il faut encore faire attention si on est capable de se priver de manger des mets et des viandes différentes que l'on a devant soi, de crainte que la diversité ne fasse commettre quelques excès scandaleux; si on ne donne point trop de liberté à sa langue; si on voit que son frère étant plus estimé et mieux traité que l'on est, on n'en a point de jalousie ; si quelqu'un parlant à un autre, se répandant en beaucoup de discours, et se conduisant d'une manière désordonnée, on ne s'y arrête point, mais sans le juger on s'attache à quelqu'un qui ait plus de vertu et de mérite que lui, s'étudiant à imiter saint Antoine, lequel allant visiter ses frères, s'il voyait en eux quelques bonnes qualités, il les conservait dans son coeur afin de les mettre en pratique, prenant de l'un la ferveur dans le travail, d'un autre l'humilité, d'un autre la mansuétude, d'un autre l'amour de la solitude et du repos, en sorte qu'il assemblait les différentes vertus de plusieurs dans sa personne. (Dorothée, XXI. P. G., 88, 1795.)

II. — La pratique,

Dans les gens qu'il rencontre eu bourg lorsqu'il va vendre ses corbeilles, dans les cultivateurs chez qui il fait la moisson, comme dans les curieux qui pénètrent jusqu'à sa grotte, le moine reconnaît Jésus-Christ qui lui demande secours et protection. Il n'est pas déconcerté si l'intérêt du prochain lui demande une exception à ses habitudes sévères.

Paphnuce qui a depuis des années renoncé au vin se soumet à la fantaisie d'un chef de brigands et trinque avec la troupe. Ephrem quitte les joies de la contemplation et devient la providence de la ville d'Edesse affamée.

Voici le bon Israélite venu sur le tard parmi les spirituels, après des années données au négoce, un certain Apollon incapable d'étude, dormant aux conférences. Il monte une petite pharmacie, il fait le tour des cellules, découvre et soulage les malades, c'est la soeur visiteuse de la paroisse monastique de Nitrie.

Les détails héroïques des vies qui se dépensent dans les hospices de Saint-Jean-de-Dieu nous les trouvons déjà racontés dans la notice d'Euloge, avec la description des accès de démence de son malade.

La patience de cette dame d'Alexandrie, dont Athanase n'avait pas deviné la haute vertu, peut être donné en exemple aux religieuses qui se donnent au service des pauvres ou des vieillards, dépouillés même des noms qui feraient connaître leur origine.

Discréption et charité sont connexes. D'art de la direction ne sera pas donné à un homme qui ne sait pas pénétrer les coeurs. Pacôme, le maître du discernement, rayonne de tendre, active, compatissante charité. Il prend sur lui les charges, trop lourdes pour les épaules de ses inférieurs. On le sait accessible à toutes les confidences et à toutes les plaintes. Vous avez entendu déjà l'apostrophe naïve du novice, lorsqu'il vient visiter le monastère : « Depuis que vous êtes parti, on ne nous a rien servi de cuit ! » Cette confiance nous éclaire sur la condescendante sollicitude du fondateur de Tabenne.

Bonté condescendante. Paphnuce et les brigands. Le saint abbé Paphnuce, qui ne buvait jamais de vin, allant par les champs et étant fort fatigué du travail du chemin, rencontra une troupe de voleurs, qui buvaient ensemble. Celui qui en était le chef l'ayant reconnu, et sachant qu'il ne buvait point de vin, lui dit en lui présentant d'une main un verre de vin, et tenant de l'autre son épée nue : « Si tu ne bois cela, je te tuerai. » Le saint vieillard qui, pour accomplir le commandement de Dieu, voulait gagner à son service l'âme de cet homme, prit le verre, et but le vin. Ce qui toucha si fort ce voleur, qu'il lui demanda pardon, et lui dit : « Pardonnez-moi, mon Père, le déplaisir que je vous ai fait. » Le saint vieillard lui répondit « J'ai confiance en mon Dieu qu'il se servira de cette rencontre, pour vous faire miséricorde et en ce monde et en l'autre. » A quoi ce voleur répartit : « Et moi j'espère qu'à commencer dès ce moment, Dieu me fera la grâce de ne faire de ma vie tort à personne. » Ainsi le saint gagna ce voleur, et ensuite tout le reste de la troupe, en s'abandonnant pour l'amour de Dieu à leur volonté. (Pélage, XVII, 12. P. L., 73, 975.)

La famine à Édesse. Vous avez sans doute entendu parler d'un diacre de l'église d'Édesse, nommé Ephrem, puisqu'il tient rang entre ceux qui ont mérité que les serviteurs de Jésus-Christ écrivent leurs actions. Ayant mené une vie sainte et toute spirituelle, il se rendit digne de connaître sans étude, et par un pur effet de la grâce, ce que la théologie nous enseigne en cette vie, et ce que la bénédiction nous fait voir en l'autre. Après avoir vécu fort tranquillement, et édifié pendant plusieurs années, tous ceux qui le venaient voir, il sortit enfin de sa cellule, pour la raison que je vais dire. La ville d'Édesse étant tombée dans une extrême famine, la compassion qu'il eut des pauvres gens de la campagne qui mouraient de faim, le fit résoudre d'aller vers les plus riches de la ville, auxquels il dit : « Pourquoi n'avez-vous point pitié de tant de personnes que la nécessité fait périr, et ne songez-vous point que vous vous damnez vous-mêmes, en laissant moisir le bien que vous pourriez et devriez employer à les assister? » Eux qui ne cherchaient qu'une honnête excuse, lui répondirent : « Nous ne savons à qui confier l'argent qu'il faudrait pour leur acheter du pain, d'autant que chacun ne pense qu'à son profit particulier. » Il leur répartit : « Quelle opinion avez-vous de moi ? » Or il était avec raison dans une très grande estime, et très générale. C'est pourquoi ils lui répondirent : « Nous savons que vous êtes un homme de Dieu. » — « Si vous avez cette créance, répliqua le serviteur de Jésus-Christ, vous pouvez donc me confier

votre argent sans crainte, et je veux bien, pour l'amour de vous, me rendre administrateur d'un hôpital, pour recevoir tous ces pauvres misérables. » Ayant ensuite reçu l'argent qu'ils lui mirent entre les mains, il fit un parc enfermé de pieux, où on dressa jusqu'au nombre de trois cents lits. Là il nourrissait ceux qui mouraient de faim; il assistait les malades, sans abandonner un seul de ceux qui donnaient encore quelque espérance de vie; il ensevelissait les morts; et pour tout dire en un mot, il n'oubliait rien de tout ce qui pouvait dépendre de sa charité et de ses soins, dans l'emploi de l'argent qui lui avait ainsi été confié. Ayant passé un an dans cet exercice, la moisson fut si grande, que l'abondance succéda à la famine; et alors ce saint homme n'ayant plus sujet de demeurer davantage, s'en retourna dans sa cellule, où il mourut un mois après, Dieu ayant voulu sur la fin de sa vie, lui offrir cette occasion d'acquérir une si riche couronne. Il a laissé aussi d'excellents écrits, qui témoignent assez quelle a été son éminente sagesse. (Héracl., 28. P. L., 74, 313.)

Apollon l'infirmier. Un nommé Apollon, que l'on nommait le Marchand, ayant renoncé au monde et étant allé demeurer sur la montagne de Nitrie, il ne put apprendre aucun art, ni s'appliquer à aucune étude, à cause qu'il était déjà avancé en âge, et voici quel fut son exercice durant vingt ans qu'il passa sur cette montagne. Il allait non sans beaucoup de peine, acheter de son argent en Alexandrie toutes sortes de médicaments, qu'il distribuait à tous les solitaires dans leurs maladies. On le voyait depuis le point du jour jusqu'à l'heure de none courir de monastère en monastère pour voir s'il n'y avait point de malades. Il leur portait des raisins secs, des grenades, des oeufs, du pain blanc, et les autres choses dont les malades ont besoin. Ainsi ce serviteur de Jésus-Christ trouva moyen de mener jusqu'à sa vieillesse une manière de vie qui lui était propre, et lorsqu'il fut prêt de mourir, il laissa tous ces biens terrestres que la charité lui faisait amasser pour le soulagement de son prochain, à un antre, semblable à lui, et le pria d'en vouloir user de la même sorte. Car y ayant cinq mille solitaires sur cette montagne, qui est un lieu désert et sauvage, ce secours et cette assistance leur sont non seulement utiles, mais nécessaires. (Héracl., 7. P. L., 74, 352.)

Histoire d'Euloge. Saint Antoine réconforte la charité d'Euloge. Celui-ci presque poussé à bout par l'ingratitude et les violences d'un estropié à qui il s'est donné tout entier, l'emmène avec lui d'Alexandrie en Thébaïde. « Ne perdez pas la couronne à laquelle vous allez être bientôt appelés! » Sur cette réponse du patriarche, Euloge revient résolu à tout supporter, le malade revient guéri ou calmé. Leur sainte mort à tous deux.

Cet Euloge qui avait fort bien étudié, étant touché de l'amour de Dieu et du désir de vivre éternellement, renonça à tous les embarras du siècle, et distribua son bien aux pauvres, à la réserve d'un peu d'argent, à cause qu'il ne pouvait travailler. Un jour il trouva exposé sur le pavé de la place publique un pauvre estropié^[^27] qui n'avait ni pieds ni mains, mais à qui la langue seulement était demeurée, pour pouvoir demander l'aumône à ceux qui passaient

par là. Euloge s'étant arrêté le regarda fixement, et parla ainsi à Dieu dans son coeur, comme par une espèce de voeu : « Seigneur, je veux pour l'amour de vous, prendre cet estropié avec moi, et je vous promets de l'assister et de le nourrir jusqu'à sa mort, afin que je me puisse sauver par son moyen. Donnez-moi donc, ô Jésus-Christ, mon cher Maître, la patience qui m'est nécessaire pour lui pouvoir rendre ce service. » Puis s'approchant du pauvre, il lui dit : « Voulez-vous bien que je vous reçoive dans ma maison, et que je vous nourrisse et vous assiste? » Il lui répondit : « Plût à Dieu que vous daigniez me faire cette charité, dont je reconnais n'être pas digne. » « — Je m'en vais chercher un âne, dit Euloge, afin de vous emporter. » Euloge l'ayant emmené dans sa petite maison prit autant de soin de lui que s'il eût été son propre père. Car il le lavait, l'huilait, le réchauffait, et le portait de ses propres mains, le traitant beaucoup mieux que sa condition ne le méritait, et le nourrissant aussi bien que ses infirmités le demandaient, ce que cet estropié reçut comme il devait durant quinze ans.

Mais au bout de ce temps le démon s'étant rendu maître de son coeur afin de priver Euloge de la récompense qu'il pouvait espérer d'une si bonne oeuvre, et de dérober à Dieu les actions de grâce qui lui étaient dues, il le fit murmurer contre Euloge, jusqu'à lui dire mille injures, et lui donner mille malédictions. Euloge essayant d'adoucir son esprit, lui répondait : « Mon maître, ne parlez pas ainsi, je vous prie, mais, dites-moi en quoi j'ai pu vous déplaire, et je m'en corrigerai. » L'estropié répondait avec plus d'arrogance : « Je ne puis souffrir ces flatteries... Je ne veux pas, je ne veux pas demeurer ici : je veux qu'on me mène dans le marché. Quelle violence! Mène-moi où tu m'as pris. » Et il est sans doute que s'il eût eu des mains, il se serait étranglé, ou se serait passé une épée au travers du corps, tant il était agité par le démon. Euloge le voyant en cet état et ne sachant plus que faire, s'en alla demander conseil à des solitaires voisins. « Menez-le au grand homme », lui dirent-ils. Ils nommaient ainsi saint Antoine... Euloge suivant leur conseil flatta autant qu'il put l'estropié, et le mit sur une petite barque, puis sortit de la ville et le mena dans le monastère des disciples du grand saint Antoine, qui selon ce que Crosne nous raconta, y arriva le lendemain sur le soir, couvert d'un manteau de peaux... S'étant assis il appela l'un après l'autre tous ceux qui se trouvèrent présents : et comme il se faisait déjà tard, personne ne lui ayant dit le nom d'Euloge, il l'appela par trois fois en lui disant : « Euloge, Euloge, Euloge. » Sur quoi Euloge ne lui ayant point répondu, dans la créance qu'il avait que la parole s'adressait à quelque autre qui portait ce même nom, saint Antoine lui dit : « C'est vous, Euloge, que j'appelle, vous qui venez d'Alexandrie. » Euloge lui répondit : « Que vous plait-il de me commander? » Alors le saint lui dit

« Pour quel sujet êtes-vous venu ici? » « Ce-lui qui vous a révélé mon nom, répartit Euloge, vous a sans doute révélé aussi quelle est la cause qui m'amène. » « Il est vrai, répondit saint Antoine ; mais ne laissez pas de le dire en présence de tous les frères, afin qu'ils la sachent aussi. » Alors Euloge lui raconta son histoire... Lorsqu'il eut fini, le saint lui dit d'une voix

grave et austère : « Quoi, vous l'abandonnerez, Euloge? Mais Dieu qui est son Créateur ne l'abandonnera pas, encore que vous l'abandonniez, et lui suscitera quelque autre meilleur que vous qui le recevra. » Euloge entendant ces paroles trembla de crainte, et ne répondit pas un seul mot. Le saint le quittant s'adressa à l'estropié, qu'il gronda très rudement, en lui disant à haute voix : u Misérable, indigne que la terre te porte, et que le ciel te regarde : Ne cesseras-tu donc jamais de combattre contre Dieu, et d'aigrir l'esprit de ton frère? Ne sais-tu pas que c'est Jésus-Christ qui t'assiste par son moyen? Et comment as-tu donc le hardiesse de parler de la manière que tu fais contre Jésus-Christ? Car n'est-ce pas pour l'amour de lui qu'il s'est assujetti à te servir? » Ainsi les ayant reprise tous deux, il leur dit de s'en retourner...

En suite de ces paroles ils s'en retournèrent en grande hâte dans leur cellule, où ils vécutrent dans une parfaite charité; et quarante jours après, Notre-Seigneur appela à lui le bienheureux Euloge, qui fut suivi trois jours après par ce pauvre, lequel étant infirme et estropié de son corps avait l'âme forte et robuste, et la rendit à son Créateur après la lui avoir recommandée. (Héracl., 9. P. L., 74, 280.)

[^27] De Richeome dans La peinture spirituelle... Lyon, 1611. « Vous contemplez cet homme estropié n'ayant ni pieds ni jambes, tout Impotent et perclus et ressemblant plutôt à un terme de pierre ou à un tronc de bois qu'à une créature humaine, n'était qu'en son visage il porte la tronche d'un homme furieux et forcené. »

Ne pas se faire payer ici-bas. La sainte femme d'Alexandrie dont la patience est donnée en exemple, a compris que la vraie et parfaite charité ne veut pas de récompense terrestre. Elle demande à Athanase de confier à ses soins quelque personne insupportable et impossible à contenter. On n'a pas de peine à la servir.

Une sainte femme avait obtenu qu'Athanase lui confiait une veuve à soigner, et lui rendant tous les devoirs de la charité, elle remarqua

Que cette bonne veuve qui était douce et modeste extraordinairement, lui rendait à tous moments des témoignages de son extrême reconnaissance pour tous les bons offices qu'elle lui rendait. Elle s'en retourna aussitôt au bienheureux Athanase ; et se plaignit de ce qu'il l'avait mal servie. Ce saint prélat se doutant de la pensée de cette dame, commanda en secret qu'on lui donnât celle de toutes les veuves qu'on jugerait la plus bavarde, la plus colère, la plus pointilleuse et la plus violente.

Comme on n'eut pas tant de peine à choisir celle-ci que la première, on la mena aussitôt au logis de cette dame qui la reçut avec la même affection, et la servit avec le même soin que l'autre, et même encore avec plus de tendresse. Mais cette sainte femme ne reçut pour récompense de ses services que des injures, des médisances et des insultes continues. Cette veuve lui reprochait à tous moments par une calomnie détestable, qu'elle ne l'avait

demandée à l'évêque Athanase que pour la tourmenter, et non pas pour l'assister, et qu'en venant chez elle où elle espérait être mieux, elle avait passé au contraire, d'un état très doux à un état de travail et de souffrance.

La violence de sa mauvaise humeur, alla même jusqu'à la frapper; mais cette sainte dame la servant encore avec plus d'ardeur et de soumission, s'étudiait non à réprimer son insolence en lui résistant, mais à se vaincre elle-même en s'y assujettissant, et quoiqu'elle en reçût les traitements les plus rudes et les dernières indignités, elle s'efforça toujours néanmoins d'apaiser par un excès de douceur et d'humilité, la furie et les emportements de cette femme. Enfin, s'étant pleinement affermie dans la vertu par ces saints exercices, et se trouvant dans la possession de cette parfaite patience qu'elle avait tant désirée, elle retourna au saint prélat Athanase pour lui rendre de très humbles actions de grâces de la sagesse de son choix, et des avantages qu'elle avait reçus par cet exercice. Elle lui avoua qu'il avait parfaitement accompli son désir, et qu'il lui avait donné une très digne maîtresse de patience, qu'elle sentait que cette vertu s'était comme nourrie et fortifiée en elle par les injures continues que cette veuve lui disait. (Coll., XVici, 14. P. L., 49, 1114.)

Charité universelle. Pacôme en sympathie avec tous ses frères; il est partout où il y a une plaie à panser, un service à rendre.

Saint Pacôme aimait de telle sorte tous les serviteurs de Jésus-Christ qu'il compatissait à leurs peines avec une affection véritablement paternelle. Il exerçait de ses propres mains les œuvres de miséricorde envers les vieillards, les malades et les enfants; et personne ne fortifiait tant que lui leur esprit par des considérations spirituelles, à supporter patiemment les maux dont ils étaient affligés. Plusieurs avançant dans la foi et dans les bonnes œuvres par ses saintes instructions, et la plupart des frères dont le nombre croissait de jour en jour, s'efforçant d'imiter sa vertu, il en choisit quelques-uns qu'il établit sur les autres pour lui aider à gagner à Dieu les âmes de ceux qui de tous côtés les venaient trouver.

Or plusieurs, comme je l'ai dit, venant vers lui, et s'avançant diversement dans la vertu, il se remarquait de grandes différences entre leur manière d'agir. Ce qui fait que le saint vieillard suivant la règle qui lui avait été donnée du ciel, et se conduisant en toutes choses par la grâce de Jésus-Christ, ordonnait à chacun d'eux ce qu'il devait faire selon la connaissance qu'il avait de ses forces, et de la portée de son esprit. Il enjoignait aux uns de gagner leur vie par les ouvrages de leurs mains, aux autres de servir les frères, et il ne les faisait pas vivre en tout temps d'une même sorte, mais il les obligeait à une abstinence, ou plus étroite, ou plus modérée, à proportion de leur travail et de leur zèle.

Il commit aux plus anciens après lui, le soin de tout ce qui était nécessaire aux frères et à ceux qui venaient du dehors, et il les exhortait tous d'être très affectionnés à l'obéissance, leur disant que cette vertu était comme l'abrégué par lequel ils pourraient arriver facilement

au plus haut comble de la perfection, et cultiver dans lettes coeurs la crainte de Jésus-Christ, , puisque c'était plutôt vivre à Dieu, qu'à soi-même, que de produire avec humilité les fruits d'une humble obéissance.

Bien que ce saint homme se donnât tout entier aux occupations spirituelles, s'il arrivait que celui à qui il avait commis la conduite temporelle de la maison se trouvât absent, il faisait seul toutes choses comme s'il eût été le serviteur de tous les autres, et cela sans aucune ostentation ni vanité, qui corrompent d'ordinaire les meilleures actions des plus spirituels. Ainsi il ordonnait tout si sagement,, et demeurait dans une si profonde humilité, qu'il n'y avait aucun de ses frères qui n'en fût édifié. Il visitait avec soin tous les monastères, et lorsque venant revoir avec une affection paternelle ses chers enfants, il les trouvait attentifs à accomplis l'oeuvre de Dieu, on ne saurait exprimer la joie qu'il ressentait de leur avancement dans la vertu. (Vit. Pac., 25. P. L., 73, 245.)

III. — Fioretti.

Les leçons les plus suavement persuasives nous viennent de ces ennemis de la chair dont l'intransigeance nous scandalise. Nous ne voulons pas comprendre que le grand ennemi de la charité étant l'amour de nos aises et la recherche de notre satisfaction, celui qui a l'habitus de chercher ce qui le contrarie, ouvrira facilement les yeux sur les besoins du prochain et sera tout prêt au sacrifice que celui-ci attend. Et nous sommes surpris de ces menus gestes des géants de l'ascèse comme à la découverte de la flore du désert, mignonnes feuilles, pétales de miniature qui tirent sève et couleur du sol aride et des rochers brûlés par l'implacable soleil, douces teintes des fleurs de chardon, souriant parmi ces épines qui sont le pâtureage des chameaux.

La compassion de Macaire pour la hyène et son petit aveugle, la peau de brebis dont elle lui fait présent, que Macaire transmet à Mélanie paraissent des traits empruntés aux fioretti²⁷.

De la cellule de Macaire d'Alexandrie part la grappe de raisin qui fait le tour des habitations de Scété.

Nous reconnaissions la sagesse et la rectitude de leurs vues sur le but à atteindre, la hiérarchie des vertus et la priorité des dettes de charité. Les violences qu'on se fait à soi-même ne doivent pas blesser, ni, même par ricochet, atteindre le prochain. On rompt le jeûne, on va contre une habitude de privations qui est devenue chère, pour tenir compagnie à un hôte. Cassien nous fait remarquer que, les Syriens n'étaient pas fidèles à cette coutume d'Egypte. Un moine sait dissimuler ses privations pour mettre à l'aise ses convives. « C'est la sixième fois que je me mets à table aujourd'hui pour recevoir divers frères et j'ai encore appétit. »

²⁷Cfr. Introduction, p. XXXIII.

La marque de la parfaite charité est qu'elle se dérobe et s'ignore. Plus encore que par les petites attentions et les prévenances ingénieuses, nous sommes gagnés à l'admiration affectueuse des maîtres par leurs aimables tromperies, leurs bienfaits cachés, leur souci de ne pas faire d'obligés, d'épargner aux frères la pensée qu'ils sont à charge.

Nous lions ce dernier bouquet sur le parallèle fait à deux reprises entre la constance d'une âme tendue vers la lutte continue et l'imperturbable bonté d'un cœur qui s'est fait inaccessible à l'impatience. « Depuis que j'ai pris cet habit je n'ai jamais mangé de viande », dit Hilarion. — « Pour moi, dit Epiphanie, je ne me suis jamais endormi gardant un sentiment d'aversion. »

Tout pour les malades ! Le soin des malades dans une communauté. Qu'on ne prenne pas leurs désirs pour des exigences déraisonnables. Leçon donnée par Pacôme.

On rapportait d'un vieillard de Scété qu'étant malade, il désirait manger du pain frais. Un frère l'apprenant, prit aussitôt sa peau de bique, en enveloppa un pain et ayant traversé le désert, le changea dans un bourg d'Égypte pour un pain frais et l'apporta au vieillard. Ses frères admiraien ces pains, mais le vieillard n'en voulait pas tâter, disant que c'était le sang de son frère. Alors les autres vieillards le prièrent en disant : « Au nom du Seigneur, prends de ce pain pour ne pas laisser inutile le sacrifice qu'a fait ton frère. » Alors le malade se rendit à leur désir. (Pélage, XVII, 17. P. L., 73, 976.)

•
• -

Un frère atteint de maladie mortelle était couché dans une cellule non loin de celle de Pacôme. Il demanda au supérieur du monastère qu'on lui donnât un peu de viande, vu son état d'épuisement. Il éprouva un refus. Il demanda alors qu'on le portât chez Pacôme, se mit à ses pieds et lui exposa son aventure. Le grand ascète trouvant cette demande juste, d'autant que le malade n'avait nullement démerité, se répandit en gémissements. A l'heure du repas, comme tous étaient à leur place et qu'où lui avait servi sa portion, il s'abstint de boire et de manger et dit : « Où est donc écrite cette parole : Tu aimeras ton prochain comme toi-même? Ne voyez-vous pas ce frère qui a déjà l'aspect d'un mort? Pourquoi, avant même qu'il vous exposât sa détresse, l'avez-vous laissé sans vous occuper de lui ? Et quand il vous a exprimé son désir, comment l'avez-vous méprisé? Vous me direz : Tel n'est pas notre menu. Mais ne doit-on pas discerner le cas d'un malade ? Est-ce que tout n'est pas pur aux pure? Si vous n'étiez pas capables de reconnaître que cela était permis, pourquoi ne m'avoir pas soumis l'affaire? » Parlant ainsi il fondait en larmes.

Ce que voyant, les frères coururent acheter de la viande et la préparèrent. Alors Pacôme consentit à prendre sa réfection parmi les autres avec les légumes qu'on avait fait cuire. (Act.

Sanct. Maii, t. III, 309.)

Dévouement des cuisiniers. Voici l'action de frères que j'ai connus. Comme ils étaient de semaine pour le service de la cuisine on manqua totalement de bois et les frères devaient sa contenter d'aliments crus, et d'ailleurs l'abbé avait décidé cette xérophagie et tous s'y soumettaient de bon coeur. Mais les semainiers se seraient crus lésés et privés de la récompense d'un office de charité, si leur tour venu, ils avaient laissé les frères privés des mets ordinaires. Ils s'imposèrent alors un tel travail et de telles recherches que dans ces lieux arides et stériles, où il ne faut pas chercher des forêts comme dans ce pays (de Provence) et où pour avoir du bois on doit couper les arbres fruitiers, parcourant d'immenses étendues du désert qui va à la mer Morte pour recueillir les pailles, les épaves que le vent avait dispersées, les ramassant sur leur sein, ils purent préparer le repas régulier et ne permirent pas que les portions des frères fussent en rien changées. C'est ainsi qu'ils ne voulurent pas profiter de l'excuse que leur offrait aussi bien la décision du supérieur que la pénurie de combustible. (Inst., IV, 21. P. L., 49, 181.)

Les raretés et les primeurs. Macaire et la grappe de raisin. On nous dit aussi qu'une grappe de raisin ayant été apportée à saint Macaire, sa charité qui lui faisait rechercher, non pas ce qui lui était commode, mais ce qui le pouvait être aux autres, la fit porter à un frère qu'il croyait en avoir davantage de besoin que lui. Ce solitaire rendit grâces à Dieu de cette bonté du saint; mais ayant comme lui plus de soin de son prochain que de soi-même, il porta cette grappe de raisin à un autre et cet autre à un autre ; de sorte qu'elle fit le tour de toutes les cellules qui étaient dispersées dans le désert et fort éloignées les unes des autres, jusqu'à ce qu'elle retomba entre les mains du saint, sans que nul des solitaires sût que c'avait été lui qui le premier l'avait envoyée. Le saint reçut une extrême joie de voir une telle sobriété et une si grande charité dans tous ses frères et s'excita lui-même par cette considération à pratiquer plus que jamais les exercices de la vie spirituelle. (H. M., 29. P. L., 21, 453.)

Victoire héroïque sur la délicatesse. Un frère donnait ses soins à un vieillard. Celui-ci fut atteint d'un ulcère d'où coulait en abondance un pus infect. Le frère entendait sa nature se soulever et lui dire : « Retire-toi, tu ne peux pas supporter l'odeur de cette pourriture. » Mais pour faire taire cette tentation, il prit un vase et lavant la plaie du vieillard il recueillit l'eau, et il en buvait quand il avait soif, et il s'en désaltérait. Alors une voix lui dit : « Si tu ne veux pas fuir, du moins ne t'abreuve pas de ce poison. » Et le frère résistait et il buvait de l'eau recueillie du pansement.

Et Dieu voyant cette pratique de la charité, changea ce liquide en une eau très pure et appliqua au vieillard un remède invisible qui le gué-rit. (Pélage, XVII, 95. P. L., 73, 977.)

Danger de l'égoïsme. Les Sarrasins, dans une de leurs expéditions, pillèrent la demeure de Sisoés et du frère qui était avec lui. Comme tous deux marchaient dans le désert à la recherche de quelque nourriture, Sisoés rencontra du crotin de chameau, et l'ayant mis en pièces il y trouva deux grains d'orge. Il mangea un grain et mit l'autre dans sa main. Son frère l'ayant rejoint s'aperçut qu'il mâchait quelque chose. « Est-ce là ta charité, dit-il, tu trouves un aliment, tu le manges seul, sans m'appeler. » L'abbé Sisoés répondit : « Je ne t'ai pas fait de tort, mon frère, voici ta portion que j'ai gardée dans ma main. » (Apoph., Sisoès. P. G., 65, 402.)

Accepter les services maladroits.

Non donum amantis respicitur... N'est-on pas excusable de rebuter le maladroit qui met toute sa bonne volonté à vous rendre un service déplaisant? Voilà ce que pense le mondain. Le moine ne doit pas laisser passer cette occasion d'un acte de haute vertu. Qu'il accepte avec un sourire de gratitude!

Un vieillard était malade au point de ne pouvoir prendre aucune nourriture. Son disciple le pressa en lui disant : « Permets dans que je prépare un peu de galette », et le vieillard consentit. Il se trouvait dans la cellule un pot qui contenait un peu de miel et un autre pareil qui contenait de l'huile de lin qui était rance et qui ne pouvait servir qu'à la lampe. Le frère fit erreur et prépara le repas du père avec cette huile, pensant se servir de miel. Le père en ayant goûté ne dit rien et mangea en silence. La troisième fois que le frère lui en offrit il lui dit : « Mon fils, je ne puis manger. » L'autre voulant le persuader : « Vois comme c'est bon, père, j'en mange moi aussi. » A peine en avait-il goûté qu'il comprit ce qu'il avait fait; il se jeta à genoux, s'écriant : « Pardonne-moi, père, je t'ai empoisonné ! tu m'as mis ce péché sur la conscience en ne parlant pas, » Le vieillard lui répondit : « Ne t'attriste pas, fils, pour cela, si Dieu avait voulu que je fasse un repas succulent tu aurais mis du miel et non oet ingrédient. » (Pélage, III, 51. P. L., 83, 767.)

Et le bon saint homme qui a égaré ses frères, pourquoi prétendait-il se reconnaître entre les pistes du désert? On est bien tenté de le renvoyer à la pratique de la mortification personnelle. Croyez-vous avoir fait acte d'héroïsme en retenant l'expression de votre contrariété ? Vous avez encore à apprendre : admirez la ruse de l'abbé Jean qui fera croire au frère qu'il ne s'est pas trompé.

Le saint abbé Jean allant un jour avec quelques-uns de ses frères, et celui qui les conduisait s'étant égaré à cause qu'il était nuit, ils lui dirent : « Que ferons-nous, mon père? Car ce frère s'est égaré, et nous courons risque de mourir faute de savoir le chemin. » Il leur répondit : « Si nous lui . en parlons, nous l'affligerons; mais je témoigneraï être si las que je ne saurais plus du tout marcher, et ainsi je demeureraï ici jusqu'au jour. » Ce qu'il fit, et tous les autres avec lui, afin de ne point attrister ce frère en lui disant la faute qu'il avait faite. (Pélage, XVII,

7. P. L., 73, 974.)

L'art de panser les plaies intimes. Deviner, comprendre, excuser les peines des autres. Que le spirituel dans la force et le prestige de la jeunesse, à qui vont les frères comme au porteur d'un message nouveau, pense au chagrin du père spirituel qui, à la rareté des visites mesure le déclin de ses forces et de sa réputation.

Avant que l'abbé Poemen vint en Égypte, il y avait un vieillard entouré d'une grande vénération. Mais lorsque Poemen fut venu de Scété et se fut établi dans le voisinage, beaucoup venaient à lui, laissant les conseils du vieillard, qui en conçut de l'envie et le montra dans ses discours. Poemen ayant connu cela, en fut affligé et dit à ses frères : « Quel ennui nous donnent ces gens, en abandonnant ce saint pour venir à nous, hommes de rien. Que faire? Comment guérir cet homme vénérable?

Allons, préparons un petit festin, portons-le -chez lui avec un peu de vin, peut-être parviendrons-nous à l'amadouer. » Ils partirent et ayant frappé, ils dirent à son disciple : « Préviens ton maître que l'abbé Poemen vient demander sa bénédiction. » Mais le vieillard leur fit répondre : « Retirez-vous, car je n'ai pas le temps. Eux, bien affligés, insistèrent : « Nous ne partirons pas sans nous être mis à ses pieds. » Alors le vieillard ayant connu leur humilité et leur patience, ouvrit la porte et s'étant embrassés, ils mangèrent ensemble. Et le vieillard leur dit : « Ce qu'on m'avait rapporté de vous est au-dessous de la réalité. Vos actions sont cent fois plus que l'éloge qu'on fait. » Et il leur devint un ami très cher. (Pélage, XVII, 8. P. L., 73, 974.)

Bienfait dissimulé. Lorsque le bienheureux solitaire Siméon fut venu ici d'Italie, comme il n'entendait pas un mot de grec, un des anciens voulut le traiter charitalement comme un étranger, et couvrir néanmoins la charité qu'il lui ferait d'un prétexte de récompense.

Il lui demanda pourquoi il demeurait ainsi toute la journée sans rien faire, et comment il ne s'appliquait point à quelque travail, ce qui lui faisait conjecturer que l'égarement de l'esprit où l'on tombe dans l'oisiveté, joint au besoin des choses nécessaires à la vie, le ferait bientôt renoncer à la solitude, qu'on ne peut porter que lorsqu'on s'assujettit à gagner de ses propres mains de quoi vivre. Le solitaire Siméon lui répondit qu'il ne savait et ne pouvait rien faire de tout ce que les autres faisaient, et qu'il ne savait point d'autre métier que celui de copier les livres, ce qu'il était prêt à faire, s'il se trouvait quelqu'un dans toute l'Égypte qui eût besoin d'un livre écrit en latin. Ce saint vieillard ayant enfin trouvé l'occasion de pratiquer sa charité et son aumône sous couleur d'une récompense, dit aussitôt : « Voici, mon frère, un coup de Dieu, je cherchais il y a fort long-temps quelqu'un qui m'écrivît les épîtres de saint Paul en latin. Car j'ai un frère engagé à la guerre qui sait parfaitement cette langue, qui me presse il y a longtemps de lui envoyer quelqu'écrit de dévotion et à qui je

souhaite de faire tenir quelque partie du Nouveau Testament. » Siméon prit cette occasion avec joie, comme si Dieu la lui eût fait naître. Mais ce vieillard fut encore plus aise de cette couleur sous laquelle il pouvait librement exercer une action de charité.

Il lui fit venir aussitôt, non seulement tout ce dont il avait besoin pour lui-même sous prétexte de la récompense qu'il s'engageait de lui donner pour le travail de toute une année, mais encore du parchemin et tout ce qui était nécessaire pour écrire. Quand le livre fut achevé, il le prit sans qu'il s'en pût servir à rien, et qu'il en pût tirer aucun usage, parce que personne en ce pays ne savait le latin. Toute sa récompense fut celle que sa haute piété lui fit espérer de cette sainte adresse et d'une si grande dépense, c'est-à-dire de donner à ce solitaire ce qui lui était nécessaire pour vivre, sans le faire rougir de cette aumône, et la lui faisant mériter par son travail; et de l'autre de s'acquitter de cette charité, comme si t'eût été véritablement une dette. Il s'acquit ainsi auprès de Dieu une récompense d'autant plus grande, que par un saint artifice il procura à cet étranger, non seulement ce qui lui était nécessaire pour vivre, mais les instruments mêmes de son travail et le moyen de s'y employer. (Inst., V, 39. P. L., 49, 260.)

-
- -

Lorsque nous eûmes vu ces personnes, et que le désir de les imiter nous embrasait, le bienheureux Archébius, le plus estimé d'entre eux pour sa charité et son humilité, nous conduisit à sa cellule. Après qu'il nous eut demandé ce que nous désirions pour l'avenir, il feignit de vouloir quitter ce lieu, et il nous offrit sa cellule comme étant résolu de l'abandonner, et nous assurant que quand nous ne nous serions pas trouvés en ce lieu pour y loger, il n'aurait pas laissé de se retirer.

Le désir que nous avions de demeurer en ce lieu, et le témoignage d'un si saint homme fit que nous le crûmes sans hésiter. Nous reçûmes ses offres avec joie, et nous prîmes possession sa cellule et de tous les petits meubles qui y étaient. Après qu'il fut ainsi venu à bout de sa sainte tromperie, et qu'il n'eût demeuré que fort peu de jours pendant lesquels il préparait de quoi se faire une autre cellule, il quitta ce lieu. Mais il y retourna ensuite pour s'en bâtir une autre avec beaucoup de peine et de travail. Et quelque temps après, d'autres personnes étant venues qui brûlaient encore comme nous du désir de demeurer dans cette solitude, il les trompa de la même manière qu'il nous avait trompés, et leur laissa sa cellule avec tout ce qui y était.

Sa charité infatigable usa de ce saint déguisement jusqu'à trois fois, et il se rebâtit trois différentes cellules. (Inst., V, 37. P. L., 49, 256.)

La sympathie avec toute créature. Siméon l'ancien passa un très long temps dans la solitude n'ayant pour tout logement qu'une grotte, ne mangeant que des herbes, et étant entièrement privé de toute conversation humaine. Mais il parlait sans cesse au Dieu et au maître de l'univers; et il acquit par ses travaux un si grand trésor de grâces spirituelles, qu'il commandait même aux bêtes les plus cruelles et plus farouches, ce dont non seulement des fidèles, mais même des juifs ont été témoins. Car quelques-uns d'eux allant un jour en un bourg qui est au delà de notre province, il survint une telle pluie mêlée de vents et de tourbillons, que ne pouvant voir à se conduire il sortirent de leur chemin et s'égarèrent dans le désert, sans rencontrer ni une seule personne, ni un seul village, ni même une seule grotte. Se trouvant donc ainsi agités d'une aussi grande tempête sur la terre que s'ils fussent en pleine mer, ils arrivèrent enfin comme dans un port favorable à la grotte du divin Siméon, qu'ils trouvèrent dans toute la négligence qu'un homme peut avoir pour son corps, et n'ayant pour tout habit que quelques méchantes peaux de chèvres qui lui couvraient une partie des épaules. Il ne les eût pas plutôt aperçus qu'il les salua, car il était fort civil, et leur demanda le sujet de leur venue. Sur quoi, lui ayant dit ce qui leur était arrivé, et l'ayant prié de leur montrer le chemin du bourg où ils désiraient aller : « Ayez un peu de patience, leur répondit-il, et je vous donnerai des guides pour vous y mener ». Après s'être assis et avoir un peu attendu, ils virent venir deux lions qui au lieu d'avoir un regard farouche caressaient le saint, témoignant leur soumission. Alors en leur faisant signe il leur commanda de conduire ces étrangers, et de les remettre dans le chemin d'où ils s'étaient égarés. (Theod., 6. P.L., 74, 45.)

L'hospitalité. Le saint abbé Apollon nous donna aussi en particulier plusieurs autres instructions très salutaires touchant la manière dont on se doit conduire dans l'abstinence, la pureté d'esprit qu'il faut apporter dans la conversation, et l'affection qu'on doit avoir pour l'hospitalité. Il nous recommanda sur toutes choses de recevoir les frères qui nous viendraient visiter comme nous recevrions Jésus-Christ même ; et il disait que c'est de là que procède la tradition de se prosterner devant les frères qui nous viennent voir, comme si on voulait les adorer; parce qu'il . est certain que leur avènement représente celui de Notre-Seigneur, qui dit : « Lorsque j'ai été pèlerin vous m'avez reçu. » Et Abraham reçoit en cette manière ceux qui ne paraissaient être que des hommes mais dans lesquels il considérait son Seigneur. Il ajoutait que l'on doit aussi quelquefois contraindre les frères à donner du repos à leur corps, quoiqu'ils ne le désirent pas, et apportait pour cela l'exemple du bienheureux Lot, qui mena par force les anges loger chez lui. (H. M., 7. P. L., 21, 418.)

-
- -

Environ ce temps Denis prêtre et économie de l'église de Tantyre, lequel était extrêmement

ami de saint Pacôme, ayant appris qu'il ne recevait pas dans son monastère les solitaires des autres maisons qui le venaient voir mais les faisait loger dehors, fut touché d'un extrême déplaisir, et le venant trouver plutôt pour lui faire des reproches que pour lui donner des avis, lui dit : « Vous faites fort mal, mon père, en ne rendant pas également à tous les frères la charité que vous leur devez. » Le saint reçut cette correction avec une extrême patience, et lui répondit : « Dieu sait quelle est mon intention, et l'affection paternelle que vous avez pour moi, fait aussi que vous ne pouvez ignorer que je suis si éloigné de mépriser quelqu'un, que je n'ai jamais donné sujet de déplaisir à personne. Comment donc oserais-je faire ce que vous dites, puisque j'attirerais sur moi la colère de Dieu, qui dit si clairement dans l'Évangile : « Je tiendrai comme fait à moi-même ce que vous aurez fait au moindre de tous mes frères ? » Je vous supplie donc, mon révérend père, de recevoir cette véritable excuse, et de croire que je n'ai nullement fait ce que vous improuvez ni par éloignement, ni par mépris des solitaires qui me viennent visiter. Mais d'autant qu'ayant reçu dans cette maison un grand nombre de personnes, entre lesquelles il y en a plusieurs nouvellement converties à Dieu, je reconnaissais par expérience que leurs inclinations sont fort différentes, et j'en ai vu quelques-uns si ignorants de notre manière de vivre, qu'ils ne savent pas seulement quel est notre habit, et d'autres dans une telle simplicité qu'ils ne sauraient distinguer leur main droite d'avec leur main gauche. Ce qui m'avait fait juger plus à propos de recevoir au dehors avec tout l'honneur qui se peut les solitaires qui nous viennent visiter, sans croire par là leur manquer de respect, mais au contraire pensant leur en rendre un beaucoup plus grand, vu principalement qu'ils se trouvent aux heures de l'office pour servir Dieu avec nous, et puis s'en vont se reposer dans le logement qui leur est préparé, tandis que je donne ordre, autant que je le puis selon Dieu, de faire qu'il ne leur manque rien de ce qui leur est nécessaire. » Ce bon prêtre après l'avoir entendu parler de la sorte, approuva et loua sa conduite, et vit clairement qu'il agissait en toute chose par l'Esprit de Dieu. Ainsi recevant une grande consolation de l'éclaircissement qu'il lui avait donné, il s'en retourna avec joie. (Vit. Pac., 138. P. L., 73, 252.)

L'hospitalité de ces heureux temps ignorait la variété de traitement que le nationalisme ou la différence des langues tend à créer.

Apollon nous parla durant toute la semaine de la sorte que je viens de dire et nous tint plusieurs autres semblables discours de la manière de vivre des solitaires, en confirmant la vérité de sa doctrine par l'autorité de ses miracles. Lorsque nous eûmes pris congé de lui, il voulut nous accompagner un peu, et nous donna encore cette instruction : « Sur toutes choses, nous dit-il, mes très chers enfants, vivez ensemble dans une grande union, et ne vous divisez point les uns les autres. » Puis se tournant vers les solitaires qui étaient venus avec lui, il leur dit : « Lequel d'entre vous, mes frères, veut bien les conduire jusqu'au prochain monastère des pères qui demeurent dans ce désert ? » Sur quoi s'étant presque tous offerts avec grande affection, et voulant venir avec nous, il en choisit trois parmi ce grand

nombre, qui savaient fort bien les langues grecques et égyptiennes, afin de nous pouvoir servir d'interprètes, s'il arrivait que nous en eussions besoin, et nous édifier par leurs entretiens; et il leur ordonna de ne nous point quitter que nous n'eussions vu tous les pères et tous les monastères que nous désirerions, lesquels sont en si grand nombre qu'il n'y a personne qui les puisse tous visiter. Il nous laissa aller ensuite après nous avoir donné sa bénédiction en ces termes :

« Je prie le Seigneur de répandre du haut de Sion sa bénédiction sur vous; et que vous considériez durant tous les jours de votre vie quels sont les biens de l'éternelle Jérusalem ». (H. M., 7. P. L., 21, 419.)

Le devoir de l'hospitalité prime les résolutions de jeûne et la règle du silence.

Deux solitaires étant venus voir un saint vieillard qui passait d'ordinaire un jour entier sans manger, il les reçut avec joie et il leur dit : « Il est vrai que le jeûne a son mérite et sa récompense : mais celui qui mange par un pur mouvement de charité accomplit en même temps deux préceptes, l'un de renoncer à sa propre volonté et l'autre de bien recevoir ses frères. » (Pélage, XIII, 10. P. L., 73, 945.)

•
• -

Un solitaire en étant venu visiter un autre, il lui dit en le quittant : « Pardonnez-moi, mon père, de ce que je vous ai fait rompre votre règle. » « Ma règle, lui répondit ce saint homme, est de pratiquer la vertu d'hospitalité envers ceux qui viennent me voir et de les renvoyer en paix. (Pélage, XIII, 7. P. L., 73, 945.)

•
• -

Lorsque nous fîmes notre voyage de Syrie en Egypte, pour nous instruire des maximes des anciens solitaires de ces lieux, nous admirâmes la joie et la bonté avec laquelle on nous recevait partout. On n'observait point là ce que nous avons vu dans tous les monastères de la Palestine, où l'on attend à faire manger les frères qui les vont voir jusqu'à ce que l'heure des repas soit venue, excepté seulement les jours du mercredi et du vendredi, qui sont des jours consacrés. On rompait le jeûne en tous les endroits où nous allions, aussitôt que nous y étions arrivés.

Et comme nous nous informions auprès d'un de ces pères, pourquoi ils rompaient si indifféremment le jeûne de chaque jour, il nous répondit : « Je puis jeûner ici tous les jours, mais je ne puis pas vous avoir avec moi tous les jours; et vous m'allez quitter dans un moment. Quoique le jeûne soit utile et nécessaire, c'est néanmoins comme une offrande que

nous faisons librement à Dieu et par le pur mouvement de notre volonté. Mais c'est une nécessité inévitable de vous recevoir avec charité, et de rendre aux hôtes ce que la charité nous commande. C'est pourquoi recevant Jésus-Christ en vos personnes, je lui dois donner à manger; et lorsque vous m'aurez quitté il me sera aisé de reprendre ensuite sur moi par quelque abstinence extraordinaire l'indulgence que je me serai accordée pour mieux recevoir Jésus-Christ. Car les enfants de l'Epoux ne peuvent jeûner lorsque l'Époux est avec eux, mais lorsqu'il les a quittés, c'est alors qu'ils le peuvent faire. » (Inst., V, 24. P. L., 49, 242.)

Partager le repas des hôtes, c'est les mettre à l'aise et entretenir leur joie. Ingénieuses combinaisons : se priver en paraissant manger, ou compenser ensuite le régime exceptionnel par une rigueur plus grande.

Je trouvais là un des anciens qui me reçut, et qui m'exhortant à la fin du repas de manger encore un peu, lorsque je lui dis que je ne le pouvais plus faire, il me répondit : « Quoi, voilà la sixième fois que je me mets à table aujourd'hui pour recevoir divers frères qui me sont venus visiter : j'ai mangé avec eux, et je les ai exhortés à bien manger, et cependant j'ai encore faim. Et vous qui n'avez mangé de tout le jour, vous dites que vous ne pouvez plus rien prendre ? » (Inst., V, 25. P. L., 49, 244.)

-
- -

L'abbé Macaire pensant aux repas que par charité il prenait avec les frères, avait résolu de compter le nombre de verres de vin qu'il accepterait de prendre et de passer ensuite autant de jours sans boire même d'eau. Quand donc les frères lui offraient du vin il s'empressait de boire pour se mortifier ensuite par la soif. Son disciple l'ayant appris, divulga la pratique du père et demanda qu'on ne lui offrit plus de vin, montrant que c'était une pénitence qu'on lui offrait. (Pélage, IV, 26. P. L., 73, 868.)

La reine des vertus. Lequel des deux possède une vertu plus forte? Celui qui est constant à jeûner, ou celui qui reste patient en toute occurrence?

Lorsque le bienheureux vieillard Jean, supérieur d'un célèbre monastère, vint un jour voir le vieillard Paëse, qui demeurait dans une vaste solitude, et qu'il lui demandait, en s'entretenant avec lui comme_ avec son ancien ami, ce qu'il avait fait depuis ces quarante années qu'ils s'étaient séparés l'un de l'autre, et qu'il avait passées dans la solitude sans être jamais troublé d'aucun frère : « Jamais, lui dit-il, le soleil ne m'a vu mangeant durant tout ce temps » ; à quoi Jean lui répondit : « Et pour moi, il ne m'a jamais vu en colère. » (Inst., V, 27. P. L., 49, 245.)

-

• -

Un jour Épiphane, évêque de Chypre, envoya prier l'abbé Hilarion : « Viens ! que nous nous voyions encore une fois avant de quitter ce pays, » Ils se rencontrèrent en effet. Tandis, qu'ils mangeaient, on apporta un peu de volaille et l'évêque en offrit à Hilarion. Le vieillard lui dit : « Excusez-moi, depuis que j'ai pris ce saint habit, je n'ai jamais mangé de viande. » A quoi Épiphane répartit : « Quant à moi, depuis que je porte cet habit, je n'ai laissé personne prendre son sommeil qui eût quelque chose contre moi, et de mon côté je ne me suis jamais endormi gardant un sentiment d'aversion. »

Hilarion lui dit : « Pardonne-moi, ta philosophie est supérieure à la mienne. » (Pélage, IV, 15. P. L., 73, 866.)

IV. — Blessures entre frères.

En fixant notre attention sur ces dispositions charitables, sur la mise en commun de ces volontés de faire plaisir, nous croirions avoir trouvé en ces coins des déserts le séjour de la joie la plus suave et d'une paix inaltérable.

Nos auteurs cependant n'ont pas omis le chapitre des défauts. Ils n'ont pas à dénoncer de criants outrages à la loi divine, mais ils découvrent les mauvais sentiments qui se cachent et l'hypocrisie de paroles et de gestes qui prétendent ne pas blesser la charité.

Les occasions de heurts et de différends étaient aussi nombreuses dans un groupement Nitriote que dans une paroisse de campagne aux maisons dispersées.

Dans le petit monde fermé d'un monastère, les froissements se multiplient par les frôlements répétés, les contacts prolongés. La clairvoyance est aiguisée par l'habitude de l'examen, et le repliement sur soi-même concentre le venin des blessures.

Cassien ne voile pas le tableau des ravages exercés par les démons de l'envie, de la rancune, des mesquines vengeances. Il dénonce les attitudes hypocrites, les silences affectés, l'habileté perfide à exciter l'adversaire ou à piétiner le frère absent,

Comment ces fleurs empoisonnées peuvent-elles croître en des coeurs si pieusement cultivés? « Je suppose qu'un moine est toujours charitable. » Le moraliste scandalisé qui, devant ces révélations crierait à l'inefficacité ou à la malfaissance de cette culture, avouerait qu'il ignore la capacité de contradiction pratique et d'étranges compromis dont est douée la conscience humaine.

Ces vieux maîtres sont bien proches de nous. Ils connaissent notre fond de misère. Ils nous donnent déjà le sermon passe-partout sur les accrocs à la charité qui doit avoir sa place dans la retraite des dames de charité aussi bien que dans une retraite de religieuses. Pensera-t-on que ces exemples sont encore pris dans le monde dévot? Ceux qui ne sont

pas à la pratique d'une retraite annuelle seraient-ils plus soucieux du divin précepte? Si on ne trouve pas aussi souvent chez eux cette tactique mesquine inspirée par le désir de dissimuler, n'est-ce pas que les instincts égoïstes n'étant pas combattus, les atteintes à la charité s'étaient librement. Ne voit-on pas cette inconscience dans le peu de cas qui est ordinairement fait de la réputation des absents ? On ne pense pas à se reprocher une médisance, cela n'appartient guère en effet qu'à ceux qui s'entendent souvent rappeler la défense « Ne jugez pas! » Le penchant à condamner est si profondément enraciné, si communément encouragé et légitimé qu'il faut comme antidote la prédiction du jugement qui sera sans appel : « Le mal que vous avez fait à votre frère, vous en êtes puni comme fait à moi-même. »

La malice des inimitiés. Comme il n'y a donc rien qu'on doive préférer à l'amitié, il n'y a rien aussi qu'on ne doive faire et souffrir, plutôt que de se mettre en colère. Il faut tout mépriser, quelque utile ou nécessaire qu'il paraisse, pour éviter de tomber dans cette passion ; et aussi souffrir de bon coeur tout ce que nous regardons comme des maux, afin de conserver inviolablement le bien de la charité et de la paix, parce qu'il n'y a rien, ni de plus pernicieux que la colère, ni de plus précieux que la charité.

-
- -

Car comme le démon sème des inimitiés entre les personnes faibles pour de petites commodités temporelles, il tâche de même de semer des sujets de désunion entre les personnes spirituelles, par la diversité de leurs sentiments. C'est de cette contrariété d'opinions que naissent ensuite ces disputes que saint Paul condamne, et qui se terminent enfin par des ruptures manifestes, par la malignité du démon qui ne pouvait voir sans envie une union qui liait ensemble les frères et les amis. C'est ce que nous marque cette excellente parole du Sage : « Les contentions excitent la haine, et l'amitié protégera tous ceux qui ne disputent point. » (Coll., XVI, 7, 8. P. L., 49, 1023.)

-
- -

Un solitaire qui avait été fort offensé par un autre vint trouver l'abbé Sisoès, et après lui avoir conté l'outrage qu'il avait reçu, lui dit : « Mon père, je suis résolu de m'en venger. » Le saint vieillard le pria de laisser la vengeance à Dieu. Mais ce solitaire continuant à protester qu'il se vengerait hautement, ce saint homme lui dit : « Puisque vous êtes si résolu, au moins prions Dieu. » Et alors se levant il commença de prier tout haut en cette sorte : « Mon Dieu, il n'est besoin que vous preniez soin de nos intérêts, et soyez notre protecteur puisque ce frère soutient que nous pouvons et devons nous venger nous-mêmes. » Ce solitaire fut si touché de ces paroles, qu'aussitôt il se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, et lui promit

de ne vouloir jamais de mal à celui contre lequel il avait été si en colère. (Pélage, XIII, 10. P. G., 73, 971.)

-
- -

Un anachorète qui nourrit en son âme le souvenir des injures, est dans sa cellule comme un aspic est dans son trou, portant tout avec soi, comme le serpent, le venin mortel dont il est rempli. (Clim., IX, 13. P. G., 88, 844.)

-
- -

Et parce que souvent nous méprisons nos frères, lorsque nous les avons offensés ou affligés en disant qu'il n'y a point de notre faute, et que nous ne leur avons fait aucun mal, ce divin médecin de nos âmes qui connaît parfaitement le fond de nos coeurs, voulant arracher de nous jusqu'aux moindres racines de la colère, ne nous oblige pas seulement de pardonner à nos frères, et de nous réconcilier avec eux lorsqu'ils nous ont offensés, sans conserver le moindre souvenir de l'injure qu'ils nous ont faite; mais il veut encore et nous commande également que s'ils ont quelque chose contre nous, soit qu'ils aient raison ou qu'ils ne l'aient pas, nous laissions notre présent au pied de l'autel, c'est-à-dire que nous suspendions notre prière, que nous pensions auparavant à les satisfaire, et qu'après les avoir apaisés, nous allions ensuite offrir à Dieu des sacrifices purs et sans tache. Car Dieu ne prend point plaisir au culte que nous lui rendons, et il ne peut avoir notre service, agréable, lorsqu'il perd dans notre frère par la tristesse que nous lui causons, ce qu'il pourrait gagner dans nous. Il fait une perte qui lui est égale dans la perte de l'un des deux quel qu'il soit; parce qu'étant le Seigneur de tous, il a la même soif du salut de tous. C'est pourquoi lorsque notre frère a quelque chose contre nous, notre prière ne laisse pas d'être aussi inefficace, et d'être autant rejetée de Dieu, que si nous-mêmes conservions contre lui dans notre cœur des sentiments d'indignation et de haine. (Inst., VIII, 13. P. L., 49, 342.)

Aveuglés par la haine. Divers moyens dont usent les frères en colère pour rassurer leur conscience.

Illusions de ceux qui réservent leur indulgence aux personnes avec qui la communauté de vie ne les met pas en contact, de ceux qui gardent le silence mais entretiennent leur irritation, de ceux qui boudent comme des enfants et qui par colère s'imposent des abstinences.

Mais avec quelles larmes devrait-on pleurer cet abus, où nous voyons tomber quelques religieux, qui ayant été piqués des discours de quelqu'un de leurs frères, lorsque quelque personne sage les conjure de s'adoucir, en leur représentant que la loi de Dieu défend de

se fâcher contre son frère, répondent à toutes ces remontrances que si un païen, ou une personne du monde leur avait fait ce tort, ou leur avait dit cette parole, ils l'auraient dû supporter, mais qu'il n'y a pas moyen de souffrir son frère, lorsqu'il tombe dans un si grand péché, ou qu'il dit des injures si atroces. Quoi donc ! Ne doit-on avoir de la patience que pour les infidèles et les sacrilèges, et ne doit-on pas la témoigner envers tous ?

Mais il n'est pas bien étrange que l'imagination fausse dont ces personnes sont prévenues, les aveugle tellement, qu'ils ne voient pas même que le terme dont s'est servi le Fils de Dieu, est entièrement contraire à ce qu'ils soutiennent ? Car il ne dit pas : « Quiconque se fâchera contre un étranger sera coupable de jugement », ce qui peut-être aurait pu selon leur pensée, excepter nos frères, et ceux qui font profession de la même foi et de la même vie que nous ; mais il dit en termes exprès : « Celui qui se fâche contre son frère sera coupable de jugement. » Quoique nous devions donc, selon la règle de la vérité, regarder tous les hommes comme nos frères, néanmoins le Sauveur marque en ce lieu par le nom de frère plutôt celui qui est chrétien et qui vit comme nous, qu'un païen et un infidèle. (Coll., XVI, 17. P. L. 49, 1031.)

-
- -

Mais quel autre abus est-ce, que de nous croire quelquefois bien patients, parce que nous dédaignons de répondre à nos frères qui nous irritent, pendant que nous agrissons tellement leur colère par un silence aigre et affecté, ou par des gestes de mépris et de riaillerie, que ce langage muet les aigrit infiniment plus, que n'auraient fait tes paroles les plus sanglantes. Nous nous croyons innocents alors, et nous pensons n'être pas coupables devant Dieu, parce qu'il n'est rien sorti de notre bouche, qui nous peut faire condamner des hommes. Mais dans le discernement des péchés, Dieu n'agit-il égard qu'aux paroles, et ne discerne-t-il pas encore davantage la volonté ? Est-ce l'action seule qu'il condamne ; ou le dessein et l'intention du cœur ? Et n'examinera-t-il dans son jugement que la chaleur et l'emportement des paroles, et non cette colère superbe qui se cache souvent sous le voile du silence ? Ce n'est pas tant l'offense qui a donné lieu à la colère de son frère, que l'intention que l'on a eue en l'irritant, qui est détestable devant Dieu. C'est pourquoi il ne considérera pas tant en son jugement l'auteur de cette querelle, que celui qui y a mis le feu ensuite et qui l'a allumée et entretenue par sa faute.

Il ne faut pas tant considérer dans ceux qui pèchent la manière dont la faute s'est faite, que l'affection qu'ils ont au péché. Quelle différence y a-t-il devant Dieu entre tuer son frère d'un coup d'épée, ou lui causer la mort d'une autre manière plus secrète ; puisqu'il est toujours certain qu'il l'aura tué, ou par violence ou par artifice ? Suffirait-il pour être innocent, de n'avoir pas poussé un aveugle dans le précipice, puisqu'on est également coupable de sa mort, si on néglige volontairement de l'en retirer, lorsqu'il s'y jette de lui-même ? N'est-on

criminel que quand on étrangle un homme de ses propres mains; et celui qui lui a préparé la corde, ou qui ne la lui a pas retirée lorsqu'il le pouvait, n'est-il pas aussi complice de cet homicide?

Il ne nous sert donc de rien de nous taire durant la colère de notre frère, si nous ne nous imposons cette loi, qu'afin de faire par notre silence, ce que nous aurions fait par les paroles les plus outrageuses, si nous affectons durant ce silence de faire quelques gestes, qui redoublent la mauvaise humeur de celui que nous devions tâcher de guérir, et si nous prétendons alors d'être loués comme de modestie et de retenue, ce qui ne sert qu'à redoubler notre crime, puisque nous voulons tirer de l'avantage et de la gloire de la perte même de notre frère, dont nous sommes cause. Ce -silence alors est également mortel et à notre frère et à nous-mêmes; puisqu'il ne sert qu'à allumer davantage la colère de son coeur, et qu'il ne permet pas qu'elle s'éteigne dans le nôtre. (Coll., XVI, 18. P. L., 49, 1032.)

•
• -

Il y a encore une autre sorte de tristesse qui est si détestable, que je n'en parlerais pas, si je ne savais qu'il y a des solitaires qui y sont sujets, et qui se trouvant quelquefois en mauvaise humeur ou en colère, s'abstiennent de manger, avec une opiniâtreté invincible. Nous voyons et nous ne le pouvons voir sans rougir, que des frères qui, lorsqu'ils sont en paix, ne peuvent attendre plus tard à manger que jusqu'à sexte, ou au plus jusqu'à none, passent néanmoins sans peine quand ils sont fâchés, deux jours de suite sans manger, parce qu'alors ils supportent aisément le défaut de la nourriture en se nourrissant, et comme en se soûlant de la colère. Ainsi jeûnant alors, non pour obtenir de Dieu la guérison de leurs défauts et l'humiliation de leur coeur, mais par un orgueil et une opiniâtreté diabolique, leur jeûne devient une impiété et un sacrilège. Ils n'offrent plus en cet état leurs sacrifices à Dieu, mais au démon; et ils tombent dans ce reproche que Moïse faisait aux Juifs « Ils ont sacrifié aux démons et non à Dieu, ils ont adoré des dieux qu'ils ne connaissaient pas. » (Coll., XVI, 19. P. L., 49, 1034.)

La rancune. J'en ai vu d'autres qui par une dissimulation pernicieuse, faisaient semblant de souffrir avec patience ce qui les fâchait, et qui gravaient d'autant plus au dedans de leur coeur le souvenir de cette injure, qu'ils en étouffaient au dehors par leur silence tous les témoignages de ressentiment. Ceux-là m'ont paru encore plus malheureux que ceux qui s'emportent de fureur, comme ayant terni et effacé la blancheur et la simplicité de la colombe par l'humeur noire et trompeuse de ce serpent, dont nous devons nous garder avec un pareil soin que du démon de l'impureté, parce qu'il a comme cet autre, l'inclination de la nature qui le favorise, et qui travaille avec lui.

J'en ai vu de si transportés de colère, que même ils ne voulaient point manger, et qui par

cette abstinence indiscrette et déraisonnable ajoutaient un nouveau mal à leur premier mal, et un nouveau poison au premier poison. Comme au contraire j'en ai vu d'autres qui prenant leur colère pour une occasion juste et raisonnable de manger avec excès, déchargeaient toute leur fureur sur les viandes, et tombaient ainsi d'une fosse dans un précipice. Mais j'en ai vu de plus sages, qui comme de bons médecins faisant un mélange salutaire de ces deux choses si opposées gardaient le mi-lieu entre les deux extrémités, et se servaient très utilement pour adoucir leur colère de la satisfaction qu'ils accordaient à leur corps par une nourriture médiocre et tempérée. (Clim., VIII, 16, 17. P. G., 88, 830.)

Contre les mauvais jugements Ne jugez pas! La réputation du prochain est protégée par des défenses et des menaces. Certaines sévérités de nos maîtres peuvent étonner. On n'oserait cependant les attribuer à l'exaltation ou au scrupule.

Apprenons à ne pas les trouver excessives. C'est le même désir de perfection qui produit cette délicatesse extrême à l'égard des droits du prochain, et qui exige un compte rigoureux des offenses envers le Créateur.

Un saint vieillard disait : « Quoique vous soyez chaste, ne jugez pas pour cela celui qui a commis un péché d'impureté, afin de ne point contrevir à la loi aussi bien que lui, puisque le même qui nous a défendu de commettre une impureté, nous défend aussi de juger. » (Pélage, V, 10. P. L., 73, 911.)

•
• -

L'abbé Hypérique disait : « Il vaut mieux manger de la chair et boire du vin que de dévorer son prochain en déchirant sa réputation. Car comme le serpent par ses paroles empoisonnées chassa Ève du Paradis terrestre, de mère celui qui médit de son prochain, perd non seulement son âme, mais aussi l'âme de la personne qui l'écoute. » (Ruffin, 134. P. L., 73, 786.)

•
• -

Le feu n'est pas plus contraire à l'eau que ces jugements téméraires le sont à l'esprit de la pénitence. Et quand vous verriez une personne tomber en faute à l'heure même de la mort, ne la condamnez pas pour cela, puisque le jugement de Dieu est caché aux hommes. Quelques-uns étant tombés publiquement en de grands péchés se relevèrent depuis en secret par des actions de vertu beaucoup plus grandes que n'avaient été leurs crimes. Et ainsi ceux qui aimaien à médire des autres furent trompés, s'étant attachés à la seule fumée, que les actions scandaleuses de ces personnes avaient répandue aux yeux du monde, et n'ayant

pas vu la lumière secrète et divine dont le Soleil invisible avait depuis éclairé leurs coeurs.
(Clim., X, 8. P. G., 88, 848.)

-
- -

Dans un monastère se trouvaient deux frères de grande vertu qui avaient mérité de reconnaître chacun la grâce présente dans le cœur de l'autre. Il arriva qu'un certain vendredi l'un des deux sortit et vit quelqu'un qui mangeait; et il lui dit : « Comment, tu manges à cette heure un jour de vendredi ! » Le lendemain on célébrait la messe, comme c'est la coutume le samedi, le frère de ce solitaire l'ayant regardé fut tout attristé de ne plus voir en lui le signe de la grâce divine. L'ayant vu ensuite dans sa cellule il lui dit : « Qu'as-tu donc fait que je ne reconnais plus en toi la présence de la grâce ? » Il lui répondit : « Mais ni dans mes actions ni dans mes pensées, je ne trouve de péché. » Le frère l'interrogeant lui dit : « N'aurais-tu pas dit de parole désagréable ? » Alors le souvenir lui revint et il avoua : « Oui, hier, ayant vu quelqu'un manger, je lui ai dit : « Tu manges à cette heure et un vendredi ! » Voilà mon péché. Mais faisons pénitence pendant deux semaines et prions Dieu de me pardonner. » Ainsi firent-ils et au bout de deux semaines l'ami du moine coupable vit de nouveau la grâce qui était en lui, et ils rendirent grâces à Dieu qui seul est bon. (Pélage, IX, 12. P. L., 73, 911.)

L'indulgence. Remèdes au penchant universel à juger en mauvaise part : Considérer d'une part ses propres défauts, de l'autre les qualités du prochain.

Un solitaire disant à saint Poemen : « Mon père, comment peut-on s'empêcher de parler au désavantage de son prochain ? » Il lui répondit : « Il faut toujours avoir devant nos yeux le portrait de notre prochain, et le nôtre. Que si nous regardons attentivement le nôtre et en considérons bien les défauts, alors nous ferons cas de celui de notre prochain. Mais si au contraire nous estimons le nôtre, nous mépriserons le sien. Ainsi pour ne parler jamais mal d'autrui, il faut nous reprendre toujours nous-mêmes. » (Ruffin, 133. P. L., 73, 786.)

-
- -

Les Pères de Scété tenaient une réunion au sujet d'un frère coupable. L'abbé Pior gardait le silence. Puis il sortit, ayant rempli un sac de sable il le portait sur ses épaules, et ayant mis du sable dans un petit panier il le portait devant lui. Les Pères lui ayant demandé ce que cela voulait dire : « Le sac ce sont mes péchés; comme ils sont en nombre je les mets sur mon dos pour ne pas avoir à me lamenter et à pleurer sur eux; ce peu de sable dans le panier voilà les péchés de ce frère, ils sont sous mes yeux et je les considère pour juger le frère; je devrais plutôt mettre mes péchés par devant, penser à eux et prier Dieu de me

pardonner. » Les frères l'ayant entendu dirent : « C'est le chemin que nous devons tenir si nous voulons nous sauver. » (Ruffin, 136. P. L., 73, 786.)

-
- -

Un homme se trouve la nuit dans quelque endroit d'une ville, je ne parle pas d'un moine, mais de quelque habitant. Trois autres passent auprès de lui, l'un pense qu'il attend quelqu'un afin d'aller ensemble commettre une action impudique ; un autre croit qu'il est pour voler; et . le troisième s'imagine qu'un de ses amis ou de ses voisins lui a donné rendez-vous pour aller de compagnie à l'église y prier Dieu. Vous voyez, mes frères, que ces trois personnes ont vu ce même homme dans un même lieu, et cependant qu'elles ont formé sur lui des pensées fort différentes, Chacun en a jugé selon sa disposition particulière. Car comme les corps mélancoliques et cacochymes tournent la nourriture qu'ils prennent dans l'humeur à laquelle ils abondent, quoique cette nourriture soit bonne, et qu'elle ne soit point par elle-même la cause de ce dérèglement, et que ce soit seulement l'intempérie naturelle qui la corrompt, et qui la change, ainsi les âmes qui ont des habitudes vicieuses se font des blessures de toutes les choses qu'elles rencontrent, quoiqu'elles aient de la bonté, et qu'elles pussent leur être utiles. Mêlez par exemple, un peu d'absinthe dans un vaisseau rempli de miel, il ne manquera pas de lui communiquer toute son amertume. De même pour peu que nous ayons de malignité, nous gâtons le bien qui peut se trouver dans notre prochain, le regardant et en jugeant selon la mauvaise disposition où nous sommes.

Ceux qui ont une habitude de vertu sont semblables aux personnes qui ont un corps bien disposé, qui mangeant des choses capables de leur nuire, les changent par la bonté de leur tempérament en une nourriture saine, qui contribue à la conservation de leur santé ; ainsi une viande mauvaise ne leur fait aucun mal, (Dorothée, XVI. P. G., 88, 1798.)

V. — Les Saintes Amitiés.

Nous entendons bien le sens de ce mot de charité, nous admirons ce qu'il résume de biensfaits et de dévolements héroïques. Mais nous avons l'idée d'un autre sentiment, d'une affection qui s'adresse à l'intime d'une âme. Le coeur qui cherche en tous le Dieu jaloux, comment satisfara-t-il ce désir d'un autre coeur d'être aimé pour lui-même? « Ce parent, cet ami doit-il écarter toute considération personnelle, la pensée de ce qu'il a fait pour moi, de ce que je suis pour lui? Il me blessera en m'assurant de sa charité, c'est d'amitié que j'ai besoin. »

L'abbé Joseph n'éprouve aucun embarras à reconnaître la légitimité de ce désir. Le satisfaire c'est pratiquer la grande vertu à un degré supérieur.

On ne trouve pas chez les Pères l'insistance à prémunir contre les amitiés particulières

commune chez les spirituels du XVIII^e siècle.

Saint François de Sales pourrait s'appuyer sur Cassien quand il invoque l'autorité des anciens : « Saint Thomas, comme tous les bons philosophes, confesse que l'amitié est une vertu : or il parle de l'amitié particulière; puisque, comme il le dit, la parfaite amitié ne peut s'étendre à beaucoup de personnes. »

Dorothée éclaire ce problème des affections entre des âmes qui cherchent Dieu seul par la comparaison du cercle, où les rayons en se rapprochant du centre se rapprochent les uns des autres.

Reconnaissons cependant que la philosophie et les analyses de nos auteurs ne nous satisfont pas pleinement. Ils nous gênent parfois en rappelant la nécessité d'être rompu à l'abnégation pour pratiquer l'amitié. Ils paraîtraient oublier que la force du sentiment ne s'arrête pas à considérer les sacrifices qu'exige le bien d'un ami.

C'est quand l'idée de philosopher et de moraliser est loin de leur esprit qu'ils donnent de touchants témoignages de l'amitié dont sont capables les plus désireux de détachement.

Si les arguments et les explications des Pères ne nous satisfont pas pleinement, s'ils ne nous ont pas donné la théologie de l'amitié, ils ne nous laissent aucun doute sur la solution pratique du problème.

Cassien en appliquant à son amitié pour Germain les termes dont se servait Grégoire de Nazianze parlant de ses relations avec Basile : « On disait que nous étions une âme en deux corps », nous donne la justification des amitiés saintes.

L'amitié est une vertu. Le chrétien étend sa charité à tous ceux que le Christ a voulu sauver. Cependant il est des personnes que la Providence unit par les liens plus intimes, membres d'une même famille, âme rapprochées par les ressemblances des tempéraments, par, la communauté d'intérêts, par un « je ne sais quoi ».

On peut rendre à tout le monde des effets de cette charité dont le bienheureux Apôtre dit : « Pendant que nous en avons le temps, pratiquons le bien envers tous et particulièrement envers les frères dans la foi. »

Et on est tellement redevable de cette charité envers tout le monde qu'on la doit même à ses ennemis, à qui Jésus-Christ veut que nous la rendions. Mais pour cette charité d'affection, qu'on appelle l'amitié, on ne la rend qu'à peu de personnes et seulement à celles qui sont liées avec nous par un rapport de moeurs et de vertus. Ce n'est pas que cette affection ne se divise encore en plusieurs degrés...

Nous le voyons dans le patriarche Jacob, qui aimant ses douze enfants avec une tendresse vraiment paternelle, sentait néanmoins une inclination particulière pour Joseph : « Ses frè-

res, dit de lui l'Écriture, lui portaient envie parce que son père l'aimait. Non pas que cet homme si juste et qui était père, n'eût beaucoup d'affection pour ses autres fils, mais parce que son cœur se répandait avec plus de tendresse sur celui qu'il savait devoir être la figure du Sauveur.

C'est ce qui est marqué aussi de saint Jean. C'était le disciple que Jésus aimait, quoique Jésus aimât en même temps ses autres apôtres d'une affection très particulière, comme l'Évangile l'exprime en disant : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » Et au même endroit : « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » C'est pourquoi cette affection particulière de Jésus-Christ pour saint Jean ne marquait pas qu'il aimât faiblement les autres, mais qu'il aimait plus ardemment celui que le don de la virginité et la pureté d'un corps chaste rendaient plus aimable.

Car la charité vraiment réglée est celle qui n'ayant d'aversion pour personne, en aime néanmoins quelques-uns plus particulièrement, à cause de l'excellence de leur vertu et de leurs mérites et qui ressentant une affection générale pour tout le monde, se réserve un petit nombre de personnes choisies, pour les aimer avec une plus grande effusion de cœur et fait encore dans ce petit nombre choisi un second choix, par lequel elle s'en réserve quelques-uns qui tiennent le premier rang dans son amour et dans son cœur. (Coll., XXI, 14. P. L., 49, 1028.)

•
• -

Il y a plusieurs sortes d'amitiés qui lient diversement les hommes ensemble par une chaîne d'amour. Quelquefois la recommandation qu'on nous a faite d'une personne, nous ayant d'abord donné sa connaissance, nous lie après avec elle d'une manière très intime. Quelquefois l'engagement dans les mêmes affaires et la société dans un même commerce humain et civil, font contracter ensuite une amitié très étroite. Quelquefois la profession des mêmes arts, et les mêmes emplois de guerre ou de paix, ont été la première cause d'une union très particulière, jusque-là que ceux qui dans les forêts et les montagnes, ne se plaisent qu'à voler et répandre le sang humain, ne laissent pas d'aimer avec tendresse les compagnons de leur cruauté et de leur crime.

Il y a encore une autre sorte d'amitié qui vient de l'instinct de la nature, et de cette loi naturelle, qui fait que nous aimons nos concitoyens, nos femmes, nos parents, nos frères et nos enfants, et les préférions aux autres; et cette loi ne se borne pas aux hommes, mais s'étend aux bêtes et aux oiseaux. Car ils aiment leurs petits avec tant d'ardeur, que souvent pour les conserver et les défendre, ils n'appréhendent pas de s'exposer aux périls et à la mort. Enfin ces bêtes horribles, ces serpents pleins de venin, ces dragons volants, ces crocodiles et ces basilics, qui tuent même de leur vue, et ces autres monstres semblables que leur cruauté

et leur poison mortel séparent du reste de la terre, gardent néanmoins la paix entre eux, et respectent en quelque sorte cette liaison du sang et de la nature. Mais comme toutes ces amitiés sont communes aux bons et aux méchants, aux hommes et aux bêtes, il est certain aussi qu'elles ne peuvent pas toujours durer. Elles sont souvent désunies par la séparation des lieux, par l'oubli et la longueur des temps, par la diversité des occupations et des affaires. Et comme cette liaison n'était née que de la naissance et de la nature, ou de la société d'un gain, ou d'un plaisir, aussi le moindre accident suffit pour la rompre. (Coll., XVI, 2. P. L., 49, 1012.)

Ce qui prouve et entretient l'amitié. Les degrés de l'amitié. Les premiers fondements d'une véritable amitié consistent dans le mépris des biens du monde, et de tout ce qu'on y possède. Car ce serait une grande injustice, et une impiété même, si après avoir renoncé à la vanité du siècle, on préférerait quelque petit meuble qui nous en resterait, à l'amitié de nos frères, qui nous doit être si précieuse.

Le second degré, de renoncer entièrement à sa volonté propre, de peur qu'en s'estimant trop sage ou trop éclairé, on aime mieux suivre ses sentiments que ceux de son ami.

Le troisième, est de savoir sacrifier au bien de la charité et de la paix, tout ce que l'on croirait être utile et même nécessaire. En quatrième lieu, il faut être bien persuadé qu'il n'y a jamais aucun sujet ni juste ni déraisonnable, pour lequel il soit permis de se mettre en colère.

En cinquième lieu, il faut tâcher de remédier à la mauvaise humeur et à la colère que notre frère a conçue contre nous sans sujet, et l'adoucir avec autant de soins que nous ferions la nôtre propre; car si nous ne nous hâtons de la chasser de son âme, elle peut nous être aussi pernicieuse, que si nous étions nous-mêmes transportés envers les autres.

Enfin le dernier degré, qui est aussi la ruine la plus assurée de tous les autres vices, est de croire à chaque jour qu'on doit mourir avant qu'il se passe. Cette pensée nous empêchera non seulement d'avoir en nous aucune aigreur contre personne, mais réprimera même tous les mouvements des vices et de la concupiscence. Quiconque observera exactement ces six règles, ne pourra ni ressentir en lui l'amertume de la colère, ou la chaleur des disputes, ni en donner le moindre sujet aux autres. Mais dès lors qu'on cessera de les garder, et que cet esprit ennemi de la charité aura insensiblement répandu dans le coeur le venin d'une aversion secrète, l'amitié se refroidira peu à peu par de petites disputes et dégénérera enfin dans une rupture et une division manifeste.

Car en quoi celui qui marche dans le chemin que nous venons de tracer, se pourrait-il trouver en différend avec son ami, puisqu'il coupe la racine de toutes les disputes, qui ne naissent d'ordinaire que de petits sujets, en renonçant à tout, et ne possédant rien en propre, pour pratiquer ce qui se lit,dans les Actes, de l'union des premiers fidèles : « Toute

la multitude de ceux qui croyaient, dit saint Luc, n'avaient qu'un coeur et qu'une âme, et personne d'entre eux ne disait être à lui rien de ce qu'il possédait, mais toutes choses leur étaient communes. »

De plus, quel sujet de discorde pourra donner celui qui s'assujettissant en tout, non à sa volonté, mais à celle de son frère, sera un imitateur de Jésus-Christ, qui parlant en la personne de l'homme dont il s'était revêtu, dit : « Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé? »

A quelle contestation pourra être sujet celui règle ses propres lumières par les sentiments de son ami; qui ne les croit que lorsque son ami les approuve, et qui accomplit ainsi par l'humilité de son coeur cette parole de l'Évangile : « Néanmoins qu'il soit fait comme vous le voudrez, et non pas comme je le veux? »

Comment celui-là pourra-t-il causer la moindre tristesse à son frère, qui croira qu'il n'y a rien de plus précieux que la paix ? Et qui se souvient de cette parole de Jésus-Christ : « C'est en cela que l'on connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres », par laquelle Jésus-Christ nous donne comme une marque particulière pour reconnaître ses brebis en ce monde, et les discerner des autres ?

Qui pourrait encore être susceptible de quelque aigreur contre son frère, ou lui donner sujet de se fâcher, lorsqu'il est très convaincu, que la colère qui est de soi si pernicieuse et si détestable, ne peut avoir de cause qui soit juste, et qu'il sait qu'il peut aussi peu prier quand son frère est en colère contre lui, que s'il était lui-même en colère contre son frère ; car il se souvient avec frayeur de cette parole de Jésus-Christ : « Si vous offrez votre présent à l'autel, et que vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous ; laissez là votre présent devant l'autel, et allez vous réconcilier avec votre frère, et vous viendrez ensuite offrir votre présent. » Il ne vous servira de rien de l'assurer que, pour vous, vous n'êtes point en colère contre votre frère, et de croire que vous avez accompli le commandement de l'Apôtre « Que le soleil ne se couche point sur votre colère, et celui qui se met en colère contre son frère sera coupable de jugement », si en même temps vous négligez avec une dureté inflexible de remédier à la colère de votre frère que vous auriez pu apaiser par votre douceur. Car vous serez également puni, comme coupable de désobéissance au commandement de Dieu. Celui qui vous a commandé de ne vous point mettre en colère contre votre frère, vous a commandé aussi de ne point négliger celle où votre frère peut tomber. Il est indifférent à l'égard de Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, si c'est vous ou un autre que vous perdez. Il fait une perte égale ; si votre âme ou celle de votre frère se perd, comme le démon fait un gain égal, s'il gagne votre âme, ou celle de votre frère.

Enfin, comment celui-là pourrait-il avoir la moindre mauvaise humeur contre son frère, qui croit mourir tous les jours, ou plutôt à tous les moments? (Coll., XVI, 6. P. L., 49, 1021.)

A proportion que la charité nous rapproche de Dieu, elle nous unit à notre prochain.

Que pensez-vous que soient les monastères; sinon un même corps, dont les frères sont les parties et les membres ? Ceux qui exercent les charges et qui en ont les emplois principaux, en sont la tête, ceux qui veillent pour la direction dès autres en sont les yeux, ceux qui sont appliqués à la parole en sont la bouche, les oreilles sont ceux qui écoutent, les mains ceux qui exécutent les commissions et les ordres. Si vous êtes la tête, gouvernez ; si vous êtes les yeux, veillez; si vous êtes la bouche, parlez et rendez-vous utile par l'instruction; si vous êtes l'oreille, obéissez; si vous êtes la main, travaillez; si vous êtes le pied, servez et que chacun rende au corps son assistance et son service, autant qu'il est capable et essayez de vous entraîner les uns les autres, soit en apprenant à vos frères les vérités divines et en mettant la parole de Dieu dans leurs coeurs, soit en les consolant dans le temps des tentations, soit en leur donnant la main pour les secourir dans leurs travaux, en sorte que chacun s'efforce autant qu'il lui sera possible, de s'unir avec son frère car on s'unit à Dieu autant qu'on s'unit à son frère.

Je vous dirai à ce sujet un exemple tiré de nos saints Pères, afin que vous connaissiez mieux la force de ce que je viens de vous dire. Supposé qu'il y ait un cercle marqué sur la terre, c'est-à-dire une ligne tirée en rond à l'entour d'un point qui s'appelle un centre (car à proprement parler, on appelle un centre le milieu d'un cercle). Soyez attentifs à ce que je vous dis. Imaginez-vous que ce cercle est le monde, que le milieu de ce cercle est Dieu et que toutes les lignes droites tirées du cercle (ou de la circonférence) au centre, sont les voies et les conduites des hommes.

Ainsi d'autant plus que les saints rentrent dans le dedans du cercle par le désir qu'ils ont de s'approcher du centre, ils s'approchent de Dieu et à proportion qu'ils approchent de Dieu, ils s'unissent et s'approchent les uns des autres et d'autant plus qu'ils s'approchent les uns des autres, ils s'approchent de Dieu.

Il en est de même de la séparation : d'autant plus qu'on s'éloigne du centre, c'est-à-dire de Dieu, et qu'on se tire vers la circonférence du cercle, il est évident qu'on s'éloigne et qu'on se sépare les uns des autres et que d'autant plus qu'on s'éloigne les uns des autres on s'éloigne aussi de Dieu.

Voilà quelle est la puissance et l'ordre de la charité. Plus nous sommes au dehors, c'est-à-dire attachés aux créatures, moins nous aimons Dieu et plus nous sommes éloignés de notre prochain; et à proportion que nous aimons Dieu et que nous nous approchons de lui par la charité, nous nous approchons aussi de notre prochain et nous nous unissons à lui; comme d'autant plus que nous nous unissons à notre prochain, nous nous unissons à Dieu. (Dorothée, VI. P. G., 88., 1695.)

Cassien et Germain. Car depuis les premiers commencements de cette milice spirituelle dont nous faisons profession, nous n'avons jamais pu nous séparer l'un de l'autre ni dans le monastère ni dans le désert; et ceux qui savent dans quelle union nous vivons, ont dit souvent de nous deux, que nous étions qu'une âme en deux corps. (Coll., I, 1. P. L., 49, 483.)

-
- -

Le bienheureux abbé Joseph qui est l'un de ces trois que j'ai marqués dans ma première conférence, était d'une très noble famille, et des premiers d'une ville d'Égypte qu'on appelle Thmuis. Il savait parfaitement bien non seulement la langue d'Égypte, mais encore la grecque, et lorsqu'il parlait avec des personnes, qui comme nous n'avaient aucune connaissance du langage égyptien, il n'avait pas besoin de truchement, mais il s'exprimait parfaitement bien lui-même en parlant grec. Ce saint abbé ayant reconnu que nous désirions de lui avec passion quelque entretien spirituel, il nous demanda premièrement si nous étions frères. Et lorsqu'il sut que nous étions frères que par l'esprit, et non selon la chair, et que depuis le commencement de notre conversion, nous avions toujours été inséparablement unis, soit dans le monastère, soit dans les pèlerinages que nous avions tous deux entrepris, dans le dessein de nous avancer dans la vie intérieure et spirituelle, il commença son discours. (Coll., XVI, 1. P. L., 49, 1011.)

Postumien visitant les moines d'Égypte, est pris d'un vif désir de recevoir son ami Sulpice, qu'il a laissé en Gaule. Nous étions ensemble dans ma cellule, moi et mon ami Gallus, qui m'est bien cher, soit en mémoire de Martin dont il a été le disciple, soit pour ses qualités personnelles. Survint Postumien, à mon occasion revenu de l'Orient où il habitait depuis plus de trois ans qu'il avait quitté sa patrie. J'embrassai ce cher ami, je baisai ses genoux, ses pieds; nous fîmes, en pleurant de joie et tout hors de nous, un ou deux tours, puis jetant à terre des cilices, nous nous assîmes l'un à côté de l'autre. Postumien parla le premier et les yeux fixés sur moi : « J'étais, dit-il, aux extrémités de l'Égypte, lorsque je voulus revoir la mer. Un vaisseau de transport, chargé de marchandises pour Narbonne, allait mettre à la voile. Or la nuit suivante, je crus voir en songe ta main qui m'entraînait vers le navire et me poussait à y monter. Dès que l'aube chassa les ténèbres, je me levai du lieu où j'avais pris mon repos; j'avais l'esprit tout préoccupé de mon songe et je fus soudainement pris d'un tel désir de te revoir que, sans hésiter, je m'embarquai, Trente jours après j'arrivai à Marseille et dix jours après, ici même, tant mon amitié fut favorisée par une heureuse navigation. Mais enfin, après avoir à cause de toi, traversé tant de mers, parcouru tant de terres, laisse-moi maintenant te voir et t'embrasser sans témoin. » « Moi aussi, répondis je, durant ton séjour en Égypte, j'étais toujours avec toi par l'âme et la pensée, jour et nuit, je

songeais à toi et ton amour me possédait tout entier. » (Sulp. Sev., Dial., I. P. L., 20, 187.)

Exemple d'association amicale à l'épreuve de tous les accidents. Deux saints vieillards qui demeuraient dans une même cellule n'ayant jamais eu ensemble la moindre contestation, il y en eut un qui dit : « Feignons d'avoir quelque, différend ainsi que les autres hommes en ont. » L'autre répondit : « Je ne sais ce que c'est qu'un différend. » Sur quoi le premier répliqua : « Voilà une brique que je mets entre nous deux : je dirai qu'elle est à moi, et vous au contraire soutiendrez qu'elle est à vous; ainsi nous contesterons ensemble. »

Ils mirent donc cette brique au milieu d'eux; puis le premier disant : « Elle est à moi, » le second répondit : « Je pense qu'elle m'appartient. » — « Nullement, répartit le premier, mais elle est à moi. » — « Si elle est à vous, répliqua le second, prenez-la donc. » Ainsi ils se trouvèrent d'accord, et ne purent avoir aucune dispute. (Pélagie, XVII, 22. P. L., 73, 977.)

Ceux dont l'amitié garde la tombe. Mais le désir de jouir du même repos dans lequel Siméon avait vécu auparavant l'ayant fait résoudre de s'en aller au mont Sinaï et cela ayant été su, plusieurs excellents hommes qui embrassaient sa même manière de vivre le vinrent aussitôt trouver pour lui tenir compagnie. Après avoir marché durant plusieurs jours, lorsqu'ils furent arrivés dans les déserts de Sodome, ils aperçurent dans un lieu creux les mains d'un homme élevées en haut, ce qui leur fit craindre d'abord que ce ne fût quelque artifice du démon ; enfin lorsqu'après avoir beaucoup prié Dieu ils continuèrent de voir toujours la même chose, ils s'approchèrent de ce lieu où ils virent une petite fosse semblable à une tanière de renard, mais n'aperçurent plus personne, ares que celui qui avait ainsi les mains élevées vers le ciel, ayant entendu le bruit de leurs pas s'était retiré et s'était caché.

Alors le saint se penchant pour regarder dans cette fosse conjurait celui qui y était de se vouloir montrer à eux, s'il était homme, et non un démon qui voulût par ses illusions et ses impostures se moquer d'eux en leur faisant voir des fantômes. « Car, disait-il, nous sommes «les solitaires amis du repos, qui errons dans ce désert, où nous sommes entrés par le désir d'aller adorer le Dieu de l'Univers sur la montagne du Sinaï où il se fit voir à son serviteur Moïse, et lui donna les deux tables de la Loi : non que nous croyons qu'il soit renfermé dans aucun lieu, puisque lui-même nous a dit par un prophète : « Je remplis le ciel et la terre », ni que nous estimions que la terre et tous les hommes qui l'habitent ainsi que des sauterelles, le puissent comprendre, mais parce que ceux qui aiment véritablement et avec ardeur, ne désirent pas seulement voir ceux qu'ils aiment, mais se plaisent aussi dans les lieux où ils ont été et qui ont eu le bonheur de jouir de leur présence. »

Le saint ayant dit ces paroles et autres semblables, celui qui s'était caché dans cette fosse vint à paraître avec un regard assez sauvage, des cheveux pleins de crasse, un visage couvert de rides, des autres parties de son corps toutes desséchées, et un méchant habit fait avec des

feuilles de palmiers et tout déchiré. Après les avoir salués il leur demanda d'où ils venaient et où ils allaient : à quoi lui ayant répondu, ils lui demandèrent aussi d'où il était et ce qui l'avait porté à choisir une telle sorte de vie. « J'avais, leur répliqua-t-il, le même désir qui vous fait entreprendre ce voyage, et pour compagnon de mon dessein un de mes amis dont tous les sentiments étaient les miens. Et nous nous obligeâmes par serment, l'un envers l'autre, de ne point nous séparer même par la mort. Etant tombé malade en chemin, il rendit l'esprit en ce lieu-ci ; et moi pour ne pas manquer à mon serment je creusai la terre le mieux que je pus, et lui ayant donné sépulture, je travaillai à faire une autre fosse pour moi-même auprès de la sienne, où j'attends, comme vous voyez, la fin de ma vie, en rendant à Dieu le même service et les mêmes actions de grâces que je lui rendais auparavant. » (Theod., 6. P. L., 74, 47.)

Les appels de l'au-delà à ceux qui ont survécu. L'abbé Grégoire supérieur du monastère de notre saint père Théodore, nous dit : « Etant allé voir un jour le saint vieillard Sifine, anachorète qui avait quitté son évêché pour l'amour de Jésus-Christ, et était venu demeurer auprès du château de Bethabare à six milles du fleuve du Jourdain, après avoir frappé longtemps à la porte, son disciple me vint ouvrir et me dit : « Mon Père! le saint vieillard étant malade à la mort, il a prié Dieu de ne le point retirer du monde jusqu'à ce qu'il sût que vous fussiez de retour (car j'avais lait un voyage à Constantinople vers le très pieux empereur Tibère pour quelques besoins du monastère). M'ayant ainsi. parlé, il s'en retourna vers le saint vieillard pour lui faire savoir mon arrivée, et puis revint me trouver au bout d'une heure, et me dit : « Montez, mon père! » Nous montâmes et trouvâmes que le saint vieillard était expiré : ce qui me fit connaître, qu'aussitôt après avoir appris que c'était moi qui frappais à la porte, il avait rendu l'esprit. L'ayant embrassé, tout mort qu'il était, il me dit d'une voix basse : « Mon père, sois le bienvenu », puis se remit à dormir du sommeil des justes. Ayant fait savoir sa mort à ceux des environs, et leur ayant mandé de venir pour l'enterrer, comme ils travaillaient à faire sa fosse, son disciple leur dit : « Ayez, je vous prie, la charité de la faire plus large, afin qu'elle en puisse tenir deux. » Ce qu'ayant fait, il se mit sur la natte de jonc, qui tenait lieu de linceul à ce saint homme, et rendit son âme à Dieu. Tellement que nous en enterrâmes deux au lieu d'un, ce fidèle disciple n'ayant pu, même par la mort, être séparé de son cher maître. (Moschus, 22. P. L., 74, 166.)

•
• -

Voici ce que rapporte un solitaire touchant les dernières années de cette vie, Premièrement, il dit que saint Jean Climaque après avoir gouverné quelque temps (qu'il ne marque point) le monastère du Sinaï résolut de le quitter, et de retourner dans sa chère solitude qu'il avait prise depuis longtemps pour compagne et pour épouse. Ce qui montre combien

ce grand saint était éloigné de toute ambition de dominer, et qu'il était accoutumé à être toujours comme ravi en Dieu par le don d'une perpétuelle oraison, qu'il ne pouvait souffrir les occupations et les distractions de la charge de supérieur, qui blessaient son humilité d'une part, et troublaient son recueillement de l'autre.

Cet historien ajoute qu'en quittant la supériorité il établit pour son successeur en sa place un frère qu'il avait nommé Georges, qui était un solitaire de la même montagne du Sinaï. Ce qui nous découvre encore un merveilleux amour de la solitude en saint Jean Climaque, puisqu'il avait toujours vécu seul dans sa cellule jusqu'à ce que le solitaire nommé Moïse le forçât à le recevoir avec lui, et qu'il se tint toujours séparé de son propre frère, tant cette âme était morte, non seulement au monde, mais à soi-même, et détachée des plus naturelles et des plus tendres affections.

Et ce détachement paraît avoir été encore plus grand en ce que cet abbé Georges, son frère, était un saint comme lui, et selon l'apparence son aîné. Car un historien grec qui vivait alors, et qui a parlé des hommes illustres du Sinaï, parle de Georges comme d'un anachorète qui avait passé soixante et dix ans dans cette montagne qui montre qu'il pouvait être encore plus vieux que saint Jean Climaque. Et il en parle comme d'un prophète, ainsi que nous le verrons ci-après.

Lorsque saint Jean Climaque approcha des dernières heures de la vie, son frère le vint visiter, et lui dit tout fondant en larmes : « Quoi, mon frère, me laissez-vous ainsi après vous, sans secours et sans assistance ? J'avais demandé à Dieu que vous m'envoyassiez à lui avant que d'y aller vous-même, parce que je ne puis pas gouverner cette sainte famille sans vous. Et je suis aujourd'hui si malheureux de vous voir partir avant moi ! » A quoi le saint répondit qu'il ne s'affligeât point, et que s'il pouvait quelque chose près de Dieu il ne le laisserait pas un an dans le monde, mais l'attirerait à lui avant la fin de l'année. Ce qui arriva ponctuellement. Car l'abbé Georges partit de ce monde dix mois après, reconnaissant par sa propre expérience, combien était grand le mérite de son frère devant Dieu, et combien l'amitié d'un saint qui est dans le ciel peut servir à ceux qu'il a laissée sur la terre, pour les faire entrer plus tôt dans la jouissance de la même gloire.

Mais il arriva une chose remarquable à cet abbé quatre mois depuis la mort de son frère. C'est que Dieu l'éclaira de la lumière de prophétie, et lui fit voir que le bienheureux Pierre, patriarche de Jérusalem, et lui, partiraient du monde ensemble dans six mois : ce qu'il jugea si certain qu'il en donna avis à ce patriarche, lequel mourut en ce même temps aussi bien que lui, selon que Dieu le lui avait révélé. (Introd. ad Clim. P. G., 88, 610.)

VI. — Le monde au désert.

Aussi remarquable que le nombre des moines est la multiplicité de leurs relations avec l'Égypte habitée et avec les autres parties du monde chrétien. Attirés par le récit des mer-

veilles qui transforment le désert, beaucoup viennent y fixer leur vie. Accourent en plus grand nombre des pèlerins, qui resteront engagés dans les soucis du monde.

L'hospitalité n'est pas due seulement aux moines. Tous sont reçus avec égards et avec joie, on leur fait part des produits des jardins, on leur offre des provisions apportées des villes. On leur distribue aussi des avis salutaires. La durée du séjour n'est pas limitée, mais quand il se prolonge, les hôtes sont soumis à la règle du travail et on les initie à la vie spirituelle.

Les Pères ne pouvaient pas être indifférents aux nécessités de ceux qui étaient retenus dans le siècle.

Le cœur de Pacôme ne supporte pas que si près des monastères, des bergers et des paysans vivent dans l'idolâtrie ou l'ignorance des saints mystères. Il demande le secours du clergé, fait bâtir une église, usurpe même les fonctions de lecteur.

Plus extraordinaire est le zèle de Sérapion Sindonite qui se vend à des comédiens pour gagner leur âme et entreprend ensuite et sur terre et sur mer des voyages apostoliques.

L'ascendant des moines dont la plupart n'étaient pas dans les ordres n'empêchait pas l'humble et cordiale soumission aux évêques et au clergé. De savants historiens ont voulu établir qu'il y avait opposition entre la hiérarchie de l'Église et les solitaires guidés par le souffle de l'Esprit. Ces ingénieux systèmes ne s'appuient pas sur les vies des Pères. Quel démenti ils reçoivent des récits de la persécution arienne, des fuites d'Athanase auprès de ses amis du désert !

« Il est vraiment étonnant, est-il dit d'Antoine, que la faveur des princes se portât sur un homme caché à l'extrême du monde connu. » Déjà l'influence des solitaires s'employait au soulagement et à la défense des sujets des empereurs. Antoine écrit à Constantin de considérer que Jésus-Christ est le seul roi véritable et éternel et que tous les princes doivent avoir beaucoup de clémence et d'humanité, un très grand soin de rendre justice et d'assister les pauvres.

Jean de Lycopolis reçoit des ambassadeurs de Théodose, leur prédit sa dernière victoire et sa mort: qui va suivre de près.

En Syrie, l'action auprès de la puissance civile est encore plus souvent signalée. Avant de se soumettre à la pénitence imposée par Ambroise, Théodore avait reçu les avertissements et les reproches de Macédonien. Le souvenir des discours de l'ancien consulaire n'empêche pas d'admirer la hardiesse et la logique de cet ermite ignorant, descendu de la haute montagne au secours des habitants d'Antioche.

Nous voyons aussi en Syrie plus souvent qu'en Egypte les foules attirées par la profusion des faveurs miraculeuses répandues par les solitaires.

La bienfaisante action du Stylite ne devrait-elle pas lui concilier les sympathies de ces juges qui promptement le condamnent sans appel, sur le simple énoncé des étranges tortures auxquelles il se soumettait.

N'est-elle pas émouvante la prière de Théodorete écrit lorsque le Stylite est encore en vie, au temps où les prodiges de conversions se multiplient : « comparant les actes du saint à une ruche de miel, je n'ai fait qu'en prendre une goutte au bout du doigt pour en faire goûter la douceur à ceux qui liront ceci qu'il me fasse la grâce de régler ma vie sur les préceptes de l'Évangile ! »

De pareils apôtres n'avaient pas à parcourir l'univers : Romains, Grecs, Égyptiens, Juifs, Bédouins venaient à eux.

Le zèle qu'ils apprécient est selon l'esprit d'Éphrem qui, là où avait échoué la controverse, convertissait par sa douceur. Le canon des vies du désert n'a retenu ni la sévérité de Schnoudi²⁸ au monastère blanc, ni ses violences contre les bourgades païennes.

Un disciple de Macaire apostrophe un prêtre idolâtre : « Où cours tu ainsi, démon ? » Macaire lui, s'incline devant l'idolâtre et le convertit.

La cordiale hospitalité d'un moine gagne le cœur d'un manichéen. Cet autre pratique à la lettre le conseil de tendre la joue pour recevoir un second soufflet. Voilà les procédés de l'apostolat des moines.

L'hospitalité de Nitrie d'après Ruffin et Pallade. L'accueil fait aux âmes des visiteurs; initiation à l'ascétisme. Nous vîmes ensuite en Nitrie, qui est éloignée d'Alexandrie d'environ quarante milles, et est le lieu le plus célèbre d'entre tous les monastères de l'Égypte. Il tire son nom d'un bourg qui en est fort proche, où il y a très grande abondance de salpêtre. Et je crois que la providence divine l'a ainsi permis; d'autant que l'on y devait laver un jour les péchés des hommes, ainsi qu'on se sert du salpêtre pour laver les taches des habits. Il y a là environ cinquante diverses habitations qui sont toutes sous la conduite d'un seul père. Dans quelques-unes plusieurs solitaires demeurent ensemble, en d'autres ils sont en petit nombre, et en d'autres ils sont seuls, Mais quoiqu'ils soient ainsi séparés, ils ne laissent pas d'être inséparables par la foi et par la charité qui les unit dans un même esprit.

Aussitôt que nous approchâmes, et qu'ils reconnurent que c'étaient des frères étrangers, d'abord comme si ç'eût été un essaim d'abeilles ils sortirent tous de leurs cellules, et avec

²⁸Schnoudi, né vers 343, mort à 118 ans, gouverna au monastère blanc et au monastère rouge, près d'Atripé (aujourd'hui Sohag) 2.000 moines et 1.800 soeurs. Sa sévérité et l'intransigeance de son zèle sont en contraste avec l'esprit des monastères pacômiens très nombreux dans la même région. Est-ce pour cela que Pallade, qui a vécu non loin de Schnoudi, et nos autres auteurs grecs et latins ne donnent même pas son nom ?

une extrême gaieté vinrent en courant au-devant de nous, et la plupart d'eux nous appor-
tèrent du pain et des peaux de bouc pleines d'eau, selon ces paroles dont le prophète use
par manière de reproche : « Pourquoi n'êtes-vous pas allés au-devant des enfants d'Israël
avec du pain et de l'eau? » Ils nous menèrent ensuite à l'église en chantant des psaumes, et
puis nous lavèrent les pieds et les essuyèrent avec des linges, comme pour nous soulager de
la lassitude que le travail du chemin nous avait causée, mais en effet pour attirer dans nos
âmes une vigueur spirituelle par l'exercice de la charité qu'ils exerçaient envers nous.

Que dirais-je davantage de leur humanité, de leur charité, et du plaisir qu'ils prenaient à
nous témoigner leur affection par toutes sortes de devoirs et de services? Chacun s'efforçait
comme à l'envi de nous mener dans sa cellule ; et ne se contentant pas de satisfaire à tous les
devoirs d'hospitalité, ils nous donnaient des instructions de l'humilité qu'ils pratiquaient
si parfaitement, et de la douceur d'esprit et de ces autres biens de l'âme qui s'apprennent
parmi eux, ainsi que parmi des personnes retirées du monde, avec des grâces différentes
à la vérité; mais avec une doctrine toujours la même et toujours semblable. Nous n'avons
jamais vu en nul autre lieu, une si ardente charité; nous n'avons jamais vu en nul autre lieu,
la miséricorde s'exercer avec tant de ferveur et de zèle; et nous n'avons jamais vu en nul
autre lieu, une si parfaite et si admirable hospitalité; nous n'avons jamais vu aussi une si
parfaite méditation, une si grande intelligence des divines Ecritures, ni de si continues
occupations dans la science des saints, cela allant jusqu'à un tel point, qu'il n'y a pas un
d'eux qu'on ne prit pour un Docteur, en ce qui est de la divine sagesse. (H. M., 21. P. L., 21,
435.)

Deux genres de vie. Il y avait deux frères nommés Paëse et Isaïe, enfants d'un marchand
espagnol. Lorsque leur père fut mort, ils divisèrent ensemble leur bien, qui se trouva monter
à cinq mille écus sans les meubles et les esclaves. Ils délibérèrent ensuite ce qu'ils feraient,
et se dirent l'un à l'autre : « Mon frère, quelle sorte de vie embrasserons-nous? Si nous
continuons comme notre père a fait, d'exercer, le commerce, d'autres jouiront après notre
mort, et peut-être durant notre vie nous tomberons entre les mains des voleurs ou ferons
naufrage. Embrassons donc plutôt la vie solitaire, afin de conserver le bien que notre père
nous a laissé, et de ne pas perdre nos âmes. » Ils demeurèrent d'accord de ce dessein ; et ne se
rencontrèrent pas toutefois dans tous les mêmes sentiments. Car, ayant partagé leur argent
et le reste de ce qu'ils avaient, ils résolurent bien l'un et l'autre de n'avoir pour but que de
plaire à Dieu, mais en diverses manières. L'un, sans se rien réserver, donna tout ce qu'il avait
aux monastères, aux églises et aux prisons; et, ayant appris un métier pour gagner sa vie,
il employait tout son temps au travail et à la prière. L'autre ne disposa de rien de son bien,
mais ayant bâti un monastère et pris quelques autres solitaires pour y demeurer avec lui, il
exerçait l'hospitalité envers tous ceux qui y venaient, assistait tous les malades, retenait tous
les vieillards, donnait à tous les pauvres, et le samedi et le dimanche dressait trois ou quatre

tables où il recevait tous ceux qui étaient en nécessité. Après que ces deux frères furent morts, les autres solitaires parlaient diversement de la bénédiction qu'ils possédaient comme ayant vécu l'un et l'autre dans une parfaite vertu. Mais la vie de celui qui ne s'était rien réservé, plaisait davantage aux uns, et celle de celui qui avait distribué aux pauvres tout ce qu'il avait, agréait davantage aux autres. Sur cette contestation, et sur les diverses louanges qu'ils leur donnaient, ils s'en allèrent vers le bienheureux Pambon, et, après l'avoir informé du sujet de leur différend, le supplierent de leur dire laquelle de ces deux manières de vivre était la meilleure... « Ils sont tous deux parfaits devant Dieu puisque l'un a imité Abraham dans la vertu d'hospitalité, et l'autre le zèle du prophète Élie pour se rendre agréable à Dieu. » (Heracl., 2. P. L., 74, 263.)

Pratique du zèle apostolique. Pacôme. Voyant que quelques pauvres gens des lieux voisins qui passaient leur vie à paître des troupeaux, ne participaient point aux sacrements de Jésus-Christ, et étaient privés du bonheur d'entendre l'Écriture Sainte qu'on lit partout solennellement le samedi et le dimanche, il fit résoudre à saint Aprion évêque de Tantyre, de bâtir dans leur bourg qui était presque désert, une église où ils pussent s'assembler, pour y être rendus participants des divins mystères. Ce qui ayant été exécuté, et n'y ayant point encore d'ecclésiastiques ordonnés pour y faire l'office, ni de lecteurs, il venait dans l'église accompagné de ses solitaires, à l'heure que -le peuple s'y était assemblé, et leur lisait l'Écriture Sainte. Ce qu'il continua toujours depuis, lorsque le prêtre était absent, et il s'acquittait avec tant de joie de cette charge, et avait les yeux du corps et de l'esprit si attentifs à ce qu'il lisait, qu'il paraissait plutôt un ange qu'un homme. Plusieurs touchés de l'admiration de sa vertu, renoncèrent à l'idolâtrie pour se faire chrétiens. Car il avait une charité si parfaite et une compassion si grande pour le prochain, que lorsqu'il voyait des personnes qui par la tromperie du démon servaient les idoles, au lieu d'adorer le vrai Dieu, il gémissait de leur perte avec une douleur sans pareille, et versait des ruisseaux de larmes pour leur salut. (Vit. Pac., 26. P. L., 73, 246.)

Sérapion le Sindonite. Il y avait un autre Sérapion qu'on nommait Sindonite, à cause qu'il ne portait aucune autre chose qu'un méchant manteau pour se couvrir; et il demeura toujours dans un tel dénuement de toutes choses qu'on l'appelait aussi l'impossible. Étant instruit, il savait par cœur toute l'Écriture Sainte. Cette privation si absolue de tous les biens périsposables, et cette méditation continue des divines Écritures ne purent l'arrêter dans le repos de sa cellule, non qu'il fût poussé à en sortir par aucun désir terrestre, mais à cause qu'il se sentait pressé d'embrasser une vie apostolique.

Les Pères nous racontaient, qu'étant dans une certaine ville il se vendit à des comédiens étrangers pour le prix de vingt écus, qu'il cacheta et garda soigneusement. En servant ces comédiens, il ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau, et méditant sans cesse

l'Écriture Sainte, il gardait un continual silence. Il demeura avec eux jusqu'à ce qu'il les eût rendus chrétiens, et fait abandonner le théâtre. Le mari fut le premier à qui Dieu toucha le coeur, la femme le suivit quelque temps après; et enfin toute la famille se convertit. Avant qu'ils connussent quel était le mérite et la vertu de leur esclave, ils souffraient qu'il leur lavât les pieds. Mais après qu'ils furent baptisés, et eurent comme j'ai dit, renoncé au théâtre pour embrasser une vie honnête et chrétienne, alors ayant une révérence toute particulière pour lui, ils lui dirent : « Il est bien raisonnable, mon frère, que nous vous affranchissions, et vous mettions en liberté, puisque vous nous avez le premier affranchis d'une cruelle servitude.

»...

Après avoir fait plusieurs voyages, il vint en Grèce ; et ayant demeuré trois jours à Athènes, il ne se trouva personne qui lui donnât seulement un morceau de pain. Or il ne portait jamais d'argent, ni de sac ni de peau de brebis (selon la coutume des solitaires) ni de bâton, mais il avait pour toutes choses un méchant manteau. Le quatrième jour il se sentit pressé d'une extrême faim, parce que durant tout ce temps il n'avait mangé quoi que ce soit; et on peut juger combien une faim non volontaire est difficile à supporter, si elle n'est pas accompagnée d'une foi tout extraordinaire. Se trouvant en cet état, il monta sur un lieu de la ville assez élevé, où les personnes de condition ont accoutumé de s'assembler; et avec des larmes accompagnées de soupirs, il commença à crier : « Citoyens d'Athènes, secourez-moi je vous prie. » A ces paroles tous les philosophes qui se trouvèrent présents accoururent vers lui, et lui dirent : « Que demandez-vous? d'où êtes-vous? de quoi avez-vous besoin? » Il leur répondit : « Je suis Egyptien de nation, et solitaire de profession; et depuis que je suis absent de ma véritable patrie, je me suis trouvé pressé par trois créanciers, dont deux m'ont laissé en repos après les avoir satisfaits, et qu'ils n'ont plus rien eu à me demander, mais je ne puis trouver moyen de me défaire du troisième. » Ils le pressèrent fort de leur dire qui étaient ses créanciers, afin qu'ils les contentassent. « Où sont-ils, lui disaient-ils ? Qui sont ceux qui vous tourmentent de la sorte ? Faites-nous les voir, afin que nous vous secourions. » « C'est l'avarice, l'impureté, et la faim, leur répartit-il, dont les deux premiers m'ont quitté à cause que je n'ai point d'argent, que je ne possède rien dans le monde, et que j'ai renoncé à toutes sortes de délices, qui sont comme les nourrices de ces maux. Mais je ne puis me délivrer de la faim, y ayant quatre jours entiers que je n'ai mangé, et mon estomac me pressant de lui donner la nourriture ordinaire, sans laquelle je ne saurais vivre. » Ces philosophes, quoiqu'ils n'ajoutassent point de foi à ce qu'il disait, lui donnèrent une pièce d'argent, qu'il mit aussitôt sur la boutique d'un boulanger, et prit seulement un pain, puis sortit de la ville sans y retourner jamais, ce qui leur ayant fait connaître que c'était un homme véritablement vertueux, ils payèrent le pain à ce boulanger et reprinrent leur argent.

Étant venu en un lieu proche de Lacédémone, et ayant appris qu'un des principaux de la ville, dont les moeurs étaient fort bonnes, était manichéen, avec toute sa famille, il se vendit à lui comme il s'était vendu auparavant à ces comédiens. Deux ans après il le retira

de cette hérésie avec sa femme et tout le reste de sa famille, et les mena à l'Église. Ce qui leur donna tant d'affection pour lui, qu'ils ne le considéraient plus comme un esclave, mais l'honoraient et le respectaient davantage que s'il eût été leur propre frère ou leur propre père, et louaient et servaient Dieu avec lui. (Heracl., 14. P. L., 74, 305.)

La défense des opprimés. Macédonien et Théodore. Quelque temps après, la ville d'Antioche ayant par le mouvement et par l'inspiration du démon porté la fureur et la rage contre les statues et Théodore et de l'impératrice sa femme, l'empereur envoya les deux principaux chefs de son armée pour porter à ces malheureux citoyens l'arrêt et l'effet tout ensemble de leur entière ruine. Le saint ayant su l'état déplorable où cette pauvre ville était réduite, descendit de la montagne pour aller à son secours. Lorsqu'il y fut arrivé, ayant rencontré dans la place publique ces deux généraux, il les arrêta; et eux ayant su qui il était, descendirent aussitôt de cheval pour le sauver, lui baisèrent les mains et embrassèrent ses genoux. Alors il leur dit de demander à l'empereur, qu'il se souvint qu'il était homme aussi bien que ceux qui lui avaient fait cette offense; et que puis-qu'il doit y avoir de la proportion entre la nature de celui qui reçoit une injure et sa colère, il devait reconnaître que la sienne avait été excessive, quand elle l'avait porté pour venger l'outrage fait à ses images, de vouloir faire périr celles de Dieu, et faire mourir des corps vivants, parce qu'on avait abattu des statues de bronze, au lieu desquelles il était très facile et on était prêt à en faire d'autres, mais que quoiqu'il fût empereur, il n'était pas en son pouvoir de rendre la vie à ceux à qui il aurait fait donner la mort, et non seulement de leur rendre la vie, mais de former l'un de leurs cheveux. Ces paroles qu'il proféra en langage syriaque leur ayant été expliquées en grec, ils en demeurèrent étonnés et lui promirent de les rapporter à l'empereur. Or je crois que personne n'oserait nier que le Saint-Esprit ne les lui ait inspirées. Car autrement comment serait-il possible qu'un homme qui n'avait jamais étudié, qui avait été nourri dans les champs, qui passait sa vie sur les sommets des montagnes, qui était dans une simplicité tout extraordinaire, et qui ne savait point l'Écriture Sainte, eût pu leur parler de la sorte? (Theod., 13. P. L., 74, 66.)

Ascendant des thaumaturges. Guérison des âmes. Je parlerai maintenant de saint Mardon, puisqu'il a aussi augmenté dans le ciel le nombre des saints. Ayant résolu de passer sa vie à découvert, il se logea sur le haut d'une montagne, où il consacra à Dieu un temple autrefois dédié au démon, et y bâtit une petite cabane dont il se servait très rarement. Il ne se contentait pas de vivre dans les mêmes austérités que les autres, mais il en inventait de nouvelles, pour amasser de plus en plus de saints trésors. Et celui pour l'amour duquel il supportait tant de peines, le récompensait par des grâces qui allaient encore au delà de ses travaux. Il lui accorda dans une telle plénitude le don de guérir les maladies, que sa réputation s'étendant partout, on venait de tous côtés le trouver, et les effets faisaient voir que ce n'était pas sans raison qu'elle était si grande puisque sa bénédiction comme une céleste ro-

sée arrêtait le griffon, faisait cesser la fièvre, chassait les démons, et guérissait toutes sortes de maux par un seul remède. Car au lieu que les médecins en ont divers selon les diverses sortes de maladies, les saints n'emploient que la seule raison pour les guérir toutes.

Mais celui dont je parle ne guérissait pas seulement les maladies corporelles, il guérissait aussi celles de l'âme en faisant cesser l'avarice de l'un, la colère de l'autre, instruisant l'un dans les règles de la tempérance, et donnant des préceptes à l'autre pour vivre selon la justice, corrigéant l'inconstance de celui-ci, et réveillant la paresse de celui-là.

Par cette sainte agriculture il éleva plusieurs plantes dans la vertu, et fit pour l'offrir à Dieu cet admirable jardin que l'on voit maintenant dans la province de Cyr ; car ce Jacques si illustre et dont on peut dire avec tant de raisons ces paroles du prophète : « Le Juste fleurira comme un palmier, et ne sera pas moins fertile que le cèdre du Liban », fut l'une de ces excellentes plantes, comme aussi tous ces autres dont avec la grâce de Dieu je rapporterai particulièrement les actions. Saint Maron travaillant donc en cette sorte à ce bienheureux jardin, et guérissant tout ensemble comme j'ai dit les corps et les âmes, une maladie de peu de jours, qui fit connaître en même temps et la défaillance de sa nature et la vigueur de son esprit, termina sa vie. (Theod., 16. P. L., 74, 75.)

Sermon sur la toilette. Nous avons entendu parler des Gaulois occidentaux qui sont dans l'Europe et eu connaissance de ceux qui sont maintenant en Asie. Pierre était descendu de ceux-ci...

La Galatie fut le premier lieu de ses travaux. Puis il passa en Palestine. Ensuite il choisit pour demeure un sépulcre près d'Antioche. S'étant donc enfermé dans ce lieu, il y passa plusieurs années ne buvant que de l'eau froide, et ne mangeant que du pain, de deux jours en deux jours seulement. Un homme qui était possédé du démon étant venu à lui tout furieux, il le délivra par ses prières et sur l'instance qu'il lui fit de trouver bon qu'il ne le quittât jamais, mais qu'il le servît en récompense de l'obligation qu'il lui avait, il le reçut en sa compagnie. J'ai aussi connu cet homme, je me souviens de ce miracle; j'ai vu le service qu'il lui rendait et je les ai entendus tous deux parler de moi. Car Daniel, c'est ainsi qu'il se nommait, lui disant que j'aurais un jour aussi bien que lei le bonheur de le servir, le saint qui savait la grande affection que mon père et ma mère me portaient, lui répondit que cela ne serait pas. Il m'a souvent mis sur ses genoux et donné du pain et des raisins secs. Ma mère qui avait éprouvé les grâces singulières dont Dieu le favorisait, m'envoyait une fois par semaine recevoir sa bénédiction. Et voici par quelle occasion elle le connut. Elle avait un si grand mal d'un oeil que tous les remèdes dont on se peut aviser, ayant été pratiqués inutilement, et toute la science des médecins étant épuisée, une de ses femmes lui parla d'un miracle qu'elle avait vu faire au saint, en guérissant d'un semblable mal par le signe de la croix et par ses prières, la femme de Pergame qui était alors gouverneur des

provinces d'Orient. Ma mère se résolut aussitôt d'aller trouver cet homme divin, et comme elle était fort jeune, et n'était pas encore arrivée dans une parfaite vertu, il se rencontra que prenant plaisir à se parer, elle avait alors des pendants d'oreilles et des bracelets, et était richement vêtue, ce que le saint ayant remarqué, il commença par la guérir de cette trop grande curiosité, en lui parlant en cette sorte, car je veux rapporter ses propres paroles sans y rien changer : « Dites-moi, ma fille, je vous prie, si quelque peintre excellent avait fait un portrait selon toutes les règles de l'art, et l'avait exposé à la vue de tous ceux qui voudraient le regarder, il arrivait que quelqu'un qui ne connaîtrait rien à la peinture, voulût selon sa fantaisie porter jugement de celle-là, et qu'en y trouvant à redire il allongeât les traits des sourcils et des paupières, blanchît le visage et mit du rouge sur les joues : croyez-vous que ce peintre ne se mit pas en colère du tort qu'il recevrait par le changement qu'une main ignorante aurait apporté à ce qu'il aurait fait avec tant d'art? Ne doutez donc point que le Créateur de toutes choses, cet admirable ouvrier qui nous a formés, ne s'offense avec sujet de ce que vous accusez d'ignorance son incomparable sagesse. Car vous ne mettriez pas du blanc et du rouge si vous ne croyez pas en avoir besoin ; et vous ne sauriez croire en avoir besoin sans accuser de quelques défauts celui qui vous a donné l'être. Or sachez, ma fille, que son pouvoir est égal à sa volonté, puisque, comme dit David, il fait tout ce qui lui plaît. Mais le soin qu'il a de chacun de nous l'empêche de nous donner ce qui nous serait désavantageux. C'est pourquoi gardez-vous bien de rien changer à ce portrait qui est l'image vivante de Dieu, ni de tâcher de vous donner à vous-même ce que sa sagesse n'a pas, voulu vous donner, en vous efforçant d'acquérir contre son dessein une beauté fausse et non naturelle, qui rend coupables les plus chastes mêmes, parce qu'elle tend des pièges à ceux qui les voient. » Ma mère, dont les inclinations étaient excellentes, n'eut pas plutôt entendu ces paroles que Pierre la prit dans ses filets. Car celui-ci, aussi bien que l'autre de qui il portait le nom, péchait heureusement les âmes, et ainsi se jetant à ses pieds elle le supplia instamment de vouloir guérir son oeil. A quoi il lui répondit, qu'étant homme, et par conséquent d'une même nature qu'elle, et se trouvant outre cela accablé du poids de ses péchés, il n'osait espérer d'obtenir ce qu'il demandait à Dieu. Alors ma mère redoublant ses prières et lui disant toute éploreade qu'elle ne le quitterait point qu'il ne l'eût guérie, il lui répartit que c'était à Dieu qu'il se fallait adresser pour la guérir, et qu'il ne refuserait point les demandes de ceux qui l'invoquent avec foi, « Car sans doute, disait-il, il considérera la vôtre ; et ce sera à vous et non pas à moi qu'il accordera cette grâce. Si donc votre foi est sincère, ferme et pleine de confiance, donnez congé aux médecins : renoncez à tous les remèdes, et recevez celui-ci au nom du Seigneur. » En suite de ces paroles il mit la main sur son oeil, et en faisant le signe de la croix, il la guérit entièrement. Ainsi étant retournée dans sa maison elle n'eut plus besoin de remèdes, et elle quitta tous ses ornements, s'habillant depuis ce jour-là avec la simplicité qui lui était ordonnée par cet excellent médecin des âmes, quoi qu'elle fût encore si jeune qu'elle n'avait pas vingt-trois ans accomplis, et qu'elle n'eût point encore eu d'enfants, n'étant accouchée de moi que sept ans après, et n'en ayant jamais eu

d'autres. Ainsi elle reçut une double guérison par les instructions du grand et admirable Pierre et obtint la santé de l'âme et du corps, tant ses paroles étaient puissantes et tant ses raisons étaient efficaces. (Theod., 9. P. L., 74, 56.)

Le Stylite. Il donne aussi dans les fêtes publiques et solennelles une autre preuve de son incroyable patience. Car depuis que le soleil se couche jusques à ce qu'il se lève le lendemain, il demeure durant toute la nuit les mains élevées vers le ciel sans jamais fermer les paupières, ni sans chercher le moindre repos. Et au milieu de tant de travaux, de tant d'actions si extraordinaires et si éclatantes, et d'une telle multitude de miracles il demeure toujours dans une aussi grande modération d'esprit que s'il était le moindre de tous les hommes. Mais si sa modestie est grande, sa douceur ne l'est pas moins; et il ne se peut rien ajouter à la bonté avec laquelle il répond aux pauvres, aux artisans, aux paysans, et généralement à tous ceux qui lui vont parler.

Dieu qui lui est si libéral en toutes choses, lui a aussi accordé le don de science, comme il paraît par les exhortations qu'il fait deux fois chaque jour, dans lesquelles il parle avec un jugement et une sagesse admirables, et répand dans l'esprit de ses auditeurs par l'assistance du Saint-Esprit des instructions toutes saintes, pour les porter à ne regarder que le Ciel, à voler sur les ailes de leurs désirs, à renoncer à la terre, à se représenter incessamment le royaume que nous espérons de posséder, à trembler au bruit des menaces des supplices éternels, à mépriser les choses présentes, et à espérer les futures.

On voit aussi ce grand saint faisant la fonction de juge, rendre les jugements très justes et très équitables et il s'emploie à cette occupation et autres semblables après none. Car il est continuellement en prière durant toute la nuit et tout le jour, jusqu'à cette heure-là. Mais sitôt qu'elle est venue, il fait au peuple des exhortations toutes divines, il écoute leurs demandes, il accorde leurs différends, et guérit diverses maladies; puis quand le soleil se couche il commence à s'entretenir avec Dieu.

Mais parmi toutes ses occupations il ne néglige pas ce qui concerne l'Eglise, tantôt en combattant l'impiété des idolâtres, tantôt en terrassant la résistance opiniâtre des Juifs, et tantôt en dissipant les factions des hérétiques. Quelquefois aussi il écrit à l'empereur sur de semblables sujets, il éveille quelquefois le zèle des magistrats en ce qui regarde le service de Dieu; quelquefois, il exhorte même les prélats d'avoir davantage de soin des âmes qui leur sont commises.

En comparant les actions de ce saint jointes ensemble à une pluie qui tombe du ciel, tout ce que je viens d'en écrire n'en est qu'une goutte ; en les comparant à une ruche de miel, je n'ai fait autre chose que d'en prendre un peu au bout du doigt pour en faire goûter la grande douceur à ceux qui liront ceci ; et ce que chacun en publie, va extrêmement au delà de ce que j'en ai rapporté. (Theod., 26. P. L., 74, 107.)

Attitude envers les païens. Saint Macaire montant un jour sur la montagne de Nitrie, il commanda à son disciple de marcher un peu devant lui, ce que faisant il rencontra un prêtre idolâtre qui courait extrêmement fort, et qui portait un gros bâton, auquel il commença à crier : « Où cours-tu ainsi, démon? » Ce qui mit ce prêtre en telle colère, qu'il lui donna mille coups et le laissa à demi-mort. Ayant ensuite recommencé à courir, il rencontra assez près de là saint Macaire, qui lui dit : « Bonjour, bonjour, vous nous donnez beaucoup de peine. » Cet homme sétonnant de cette salutation lui répondit : « Qu'avez-vous remarqué de bon en moi qui vous oblige à me saluer de la sorte? » Le vieillard lui répliqua : « Je vous ai salué, parce que j'ai vu que vous étiez lassé de travail, et que vous couriez sans savoir où vous alliez. » Alors le prêtre lui dit : « Votre salutation m'a fait connaître que vous êtes un grand serviteur de Dieu, et m'a touché très sensiblement; au lieu qu'un autre malheureux solitaire que j'ai rencontré m'a dit des injures, dont je l'ai payé sur-le-champ en lui donnant quantité de coups. » Puis embrassant les pieds du saint, il ajouta : « Je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez fait solitaire. » Après cela ils s'en allèrent ensemble au lieu où ce frère était étendu sur la terre tout meurtri de coups; et parce qu'il ne pouvait pas se remuer ils le portèrent à l'église. Les frères furent extrêmement étonnés de voir saint Macaire mener ainsi avec lui ce prêtre idolâtre, auquel ils donnèrent l'habit de solitaire, et plusieurs païens à son imitation embrassèrent le christianisme.

Le même saint Macaire disait que les paroles insolentes et pleines d'orgueil font une mauvaise impression dans l'esprit même des gens de bien; et qu'au contraire les paroles humbles et douces changent même les méchants en bons. (Ruffin, 127. P. L., 73, 784.)

-
- -

Un moine habitait un coin du désert d'Égypte. Non loin de là était un manichéen qui était prêtre, ou du moins il était de ceux qu'on appelle 'prêtres dans cette secte. Comme il s'était mis en route vers un homme qui était dans la même hérésie, il fut surpris par la nuit à cet endroit même où vivait ce saint homme. Il hésitait à frapper et à demander un gîte, car il se savait connu du moine et il craignait un refus. A la fin cédant à la nécessité, il frappa. Le vieillard lui ayant ouvert, le reçut avec joie, le fit prier, lui donna à manger et le mena dormir. Et le Manichéen réfléchissait pendant la nuit, il s'étonnait de ce que ce moine n'avait eu aucune défiance à son sujet. « C'est vraiment un homme de Dieu », se disait-il. S'étant levé le matin il se jeta à ses pieds et lui dit : « Dès aujourd'hui je suis orthodoxe, je ne te quitterai pas. » Et il resta avec lui en effet. (Pélage, XIII, 11. P. L., 73, 945.)

Des philosophes voulaient mettre les moines à l'épreuve. Un moine passa portant de beaux vêtements. Ils lui dirent: « Viens donc ici ! » Le moine indigné leur répondit par des injures. Ensuite vint à passer un moine de haute taille, les traits et la démarche d'un paysan.

« Viens ici, lui crièrent-ils, méchant moine, méchant vieillard! » Il accourut et ils le soufflèrent; lui, leur présenta l'autre joue. Alors se levant ils s'inclinèrent en disant : « Voilà un vrai moine! » L'ayant fait asseoir ils l'interrogeaient : « Que faites-vous de plus que nous dans ce désert ? Vous jeûnez, nous aussi nous jeûnons; vous châtiez votre corps, et nous aussi; qu'y a-t-il que vous faites que nous ne fassions pas ? Et alors pourquoi rester au désert ? » Le vieillard leur répondit : « Nous mettons notre espoir en la grâce de Dieu et nous gardons notre âme en paix. » Ils lui dirent alors : « Pour nous, nous ne pouvons pas faire une pareille garde. » Et ils le laissèrent partir. (Pélage, XVI, 16. P. L., 73, 972.)

La sainteté dans le monde. Nous vîmes aussi le monastère de saint Paphnuce, qui était un vrai serviteur de Dieu, très célèbre en cette contrée et qui fut le dernier qui habita dans le désert proche d'Héraclée, ville fameuse de la Thébaïde. Nous apprîmes par le rapport très fidèle que ces bons Pères nous en firent, que ce saint homme qui menait sur la terre une vie toute angélique, ayant un jour prié Dieu de lui faire connaître auquel de ses saints il ressemblait, un ange lui répondit, qu'il était semblable à un certain musicien, qui gagnait sa vie à chanter dans un bourg proche de là. Ce qui l'ayant fortement surpris, il s'en alla en grande hâte dans le bourg y chercher cet homme, et l'ayant trouvé, il s'enquit de lui, ce qu'il avait fait de saint et de bon, et l'interrogea très particulièrement de toutes ses actions; à quoi il lui répondit, selon la vérité, qu'il était un grand pécheur, qu'il avait mené une vie infâme, et que de voleur qu'il était auparavant, il était passé clans le métier honteux qu'il lui voyait exercer alors.

Plus il lui parlait de la sorte, et plus Paphnuce le pressait de lui dire, si au milieu de ces voleries il n'avait point fait par hasard quelque bonne oeuvre. « Je ne le crois pas, lui répondit-il ; et tout ce dont je me souviens est, qu'êtant avec d'autres voleurs nous prîmes un jour une vierge consacrée à Dieu, laquelle mes compagnons voulant violer, je m'y opposai, et l'arrachai d'entre leurs mains et, l'ayant conduite de nuit dans le bourg d'où elle était, je la ramenai dans sa maison aussi chaste qu'elle en était sortie.

« Une autre fois, je rencontraï une belle femme errant dans le désert, et lui ayant demandé le sujet qui l'y avait ainsi amenée, elle me conta son malheur. Son mari et ses trois fils étaient prisonniers pour dette, ils subissaient de mauvais traitements, elle ne pouvait les secourir, elle-même n'ayant pas mangé depuis trois jours... de lui procurai les 300 écus qui lui permirent de délivrer son mari et ses enfants. »

Alors Paphnuce lui dit : « En vérité, je n'ai rien fait de semblable ; et j'estime toutefois que vous n'ignorez pas que le nom de Paphnuce est assez connu parmi les solitaires, à cause du grand désir que j'ai eu de m'instruire, et de m'exercer en leur sainte manière de vivre; et Dieu m'a révélé sur votre sujet, qu'il ne vous considère pas moins que moi. C'est pourquoi, mon frère, puisque vous voyez que vous ne tenez pas l'une des dernières places auprès de sa

Divine Majesté, ne négligez point de prendre soin de votre âme. » Cet homme n'eut pas plus tôt entendu ces paroles qu'il jeta les flûtes qu'il avait entre les mains, et le suivit dans le désert, où il changea l'art de la musique dont il faisait profession, en une harmonie spirituelle, par laquelle il régla de telle sorte tous les mouvements de son âme et toutes les actions de sa vie, qu'après avoir durant trois années entières vécu dans une très étroite abstinence, passant les jours et les nuits à chanter des psaumes et à prier, et marchant dans le chemin du paradis par ses vertus et par ses mérites, il rendit l'esprit au milieu des bienheureux choeurs des anges. Quelque temps après Paphnuce interrogea de nouveau le Seigneur qui répondit : « Tu ressembles au principal habitant du bourg le plus proche, » Il n'eut pas plus tôt ouï ces paroles, qu'il s'en alla en diligence le chercher, et lorsqu'il frappa à sa porte, cet homme qui avait accoutumé de recevoir tous les étrangers, courut au-devant de lui, le mena dans sa maison, lui lava les pieds, le fit mettre à table, et lui fit très bonne chère.

Durant qu'il mangeait, Paphnuce s'informait de lui : quelle était sa manière de vie, quelles choses il affectionnait le plus, et à quoi il s'exerçait. Sur quoi, répondant fort humblement, à cause qu'il aimait mieux cacher que de publier ses bonnes œuvres, Paphnuce lui dit pour le presser, que Dieu lui avait révélé qu'il était digne de passer sa vie avec des solitaires. Ces paroles au lieu de l'enfler de vanité, lui donnèrent une opinion encore plus basse de soi-même; et ainsi il lui répartit : « Certes, je ne sais aucun bien que j'aie fait. Mais puisque Dieu vous a révélé ce qui me regarde, je ne saurais me cacher devant celui auquel toutes choses sont connues. Je vous dirai donc de quelle sorte j'ai accoutumé de me conduire envers ceux avec lesquels je me trouve. Il y a trente ans passés que, sans que personne le sache, je vis en continence avec ma femme, et cela de son consentement. J'ai eu d'elle trois enfants. Ce n'a été que pour ce seul sujet que je l'ai vue ; et je n'en ai jamais vu d'autres. Je n'ai refusé de loger chez moi aucun de ceux qui ont voulu y venir et je n'ai souffert que personne m'ait prévenu à aller au-devant des étrangers pour les recevoir. Je n'ai jamais laissé sortir de ma maison un seul de mes hôtes, sans lui donner de quoi se nourrir durant le reste de son voyage. Je n'ai jamais méprisé aucun pauvre; mais je les ai tous secourus dans leurs besoins. Lorsque j'ai agi comme juge, je n'aurais pas considéré mon propre fils au préjudice de la justice. Le fruit du travail d'autrui n'a jamais trouvé d'entrée chez moi. Quand j'ai vu quelques contestations, je n'ai point eu de repos jusqu'à ce que j'aie remis la paix entre ceux qui étaient en différend... Voilà par la miséricorde de Dieu quelle a été la manière dont j'ai vécu jusqu'ici... ».

Une troisième fois, il entendit une voix du ciel qui lui répondit : « Vous êtes semblable à ce marchand qui vous vient trouver. Levez-vous promptement, et allez au-devant de lui. Car le voilà qui s'approche. » Paphnuce descendit à l'heure même de la montagne, rencontra un marchand Alexandrin qui amenait de la Thébaïde sur trois vaisseaux quantité de marchandises. Et parce qu'il était homme de grande piété, et qu'il prenait grand plaisir à faire de bonnes œuvres, il avait avec lui dix-sept de ses serviteurs chargés de légumes qu'il faisait

porter au monastère de l'homme de Dieu, ce qui était le seul sujet qui lui faisait chercher Paphnuce, lequel ne l'eut pas plus tôt abordé qu'il lui dit : « O âme très précieuse et digne de Dieu! que faites-vous? Vous qui avez le bonheur de participer aux choses célestes, pourquoi vous tourmentez-vous après les terrestres? Laissez-les à ceux qui n'étant que terre, n'ont de pensées que pour la terre; mais quant à vous, n'ayez point d'autre objet de votre trafic que le royaume de Dieu où vous êtes appelé, et suivez notre Sauveur qui vous doit bientôt appeler à lui. » Cet homme, sans différer davantage, après l'avoir entendu parler ainsi, commanda à ses serviteurs de donner tout ce qui restait de bien aux pauvres, auxquels il en avait déjà distribué la principale partie ; et suivant saint Paphnuce dans le désert, il fut mis par lui dans la même cellule d'où les deux autres étaient passés à Notre-Seigneur, et instruit de toutes choses. Là s'occupant et persévrant toujours dans les exercices spirituels, et dans l'étude de la divine sagesse, il alla bientôt comme eux, augmenter le nombre des justes.

Peu de temps après Paphnuce continuant à passer sa vie dans l'étude, et dans les travaux d'une très austère pénitence, un ange du Seigneur apparut à lui, et lui dit : « Venez maintenant, âme bienheureuse, et entrez dans les tabernacles éternels, dont vous vous êtes rendue digne. Voici les prophètes qui se préparent à vous recevoir. » Il ne vécut qu'un jour après; et quelques prêtres l'étant venu visiter, il leur raconta toutes les choses que Dieu lui avait révélées, il leur dit qu'il ne fallait en ce monde mépriser personne, soit qu'ils fussent engagés dans le ménage de la campagne, dans le trafic, ou dans le commerce, parce qu'il n'y a point de condition en cette vie dans laquelle il ne se rencontre des âmes fidèles à Dieu, et qui font en secret les actions qui lui plaisent. Ce qui fait voir que ce n'est pas tant la profession que chacun embrasse, ou ce qui paraît le plus parfait en sa manière de vie, qui est agréable devant ses yeux, comme la sincérité et la disposition de l'esprit jointe aux bonnes œuvres. Après qu'il leur eut parlé de la sorte sur divers sujets, il rendit l'esprit; et tous les prêtres et les solitaires qui se trouvèrent présents, virent très évidemment et très clairement les anges enlever son âme, en chantant des hymnes. et des cantiques à la louange de Dieu. (H. M., 16. P. L., 21, 391.)

Une ville monastique. Nous allâmes en une ville de la Thébaïde nommée Oxyrynce, où nous vîmes de si grandes merveilles de piété, qu'il est impossible de les raconter dignement. Toute l'enceinte de ses murailles est remplie de solitaires, et elle en est toute environnée au dehors. S'il y avait eu autrefois des édifices publiques, et temples dédiés à des fausses divinités, ils étaient alors changés en des habitations de solitaires. Ainsi on voyait par toute la ville plus de monastères que de maisons, et comme elle est extraordinairement grande et fort peuplée, elle enferme douze églises, dans lesquelles le peuple s'assemble; et outre cela il n'y a point de monastère qui n'ait sa chapelle. Il n'y a pas même une seule porte, une seule tour, ni un seul recoin, qui ne soit habité par des solitaires, qui chantant jour et nuit de tous côtés des cantiques à la louange de Dieu, rendent cette ville comme une église consacrée à

sa divine majesté. Il ne s'y voit pas un seul hérétique, ni un seul païen; mais ses habitants sont tous chrétiens et catholiques, en sorte que l'évêque peut aussi bien prêcher dans les places publiques que dans les églises. Les magistrats même, les principaux de la ville, et les autres habitants, mettent avec soin des gens à toutes les portes, pour prendre garde s'il ne viendra point quelque étranger, ou quelque pauvre; et aussitôt qu'il en paraît ils contestent à qui les mènera chez soi; pour leur donner tout ce qui peut leur être nécessaire.

Mais comment pourrais-je raconter de quelle sorte ils se conduisaient envers nous et les honneurs qu'ils nous firent lorsque nous voyant passer par leur ville, ils coururent pour nous recevoir comme si nous eussions été des anges.

Que dirais-je de ces solitaires et de ces vierges, dont il y a un nombre si incroyable dans cette ville, que son saint évêque nous assura, lorsque nous le lui demandâmes, qu'il n'était pas moindre que de vingt mille vierges, et de dix mille solitaires. Certes il n'y a point de paroles qui soient capables de représenter l'affection qu'ils nous témoignèrent; et je ne saurais, sans rougir de honte, vous dire les honneurs qu'ils nous rendirent, et comme quoi ils déchiraient nos manteaux, chacun nous tirant de son côté, pour nous emmener chez lui.

Nous vîmes plusieurs de ces saints Pères qui étaient favorisés de diverses grâces de Dieu, les uns dans l'administration de sa parole, les autres dans les exercices de la pénitence, et les autres dans le don de faire des prodiges et des miracles. (H. M., 5. P. L., 21, 408.)

CHAPITRE VIII. CONTEMPLATION

I. — L'éloge de la prière.

Les seuls mots de vie au désert évoquent le solitaire passant de longues heures prosterné dans l'obscurité de sa grotte ou les bras tendus vers le ciel brillant d'étoiles. On peut imaginer qu'un homme, ayant fui le tracas, l'agitation et le spectacle des misères morales, ne pratique d'autre ascèse que l'éloignement du monde. Mais comment concevoir sa vie sans une occupation intérieure? Son esprit, n'étant plus emporté par le mouvement des affaires et des plaisirs, déploiera son activité dans des régions que les sens n'atteignent pas, et sera attiré par les grands problèmes dont seule l'agitation mondaine peut détourner l'esprit.

Cependant la conversation du philosophe avec soi-même ne donnerait pas la vraie notion de la prière; encore moins le songe vague où le fellah prolonge ses loisirs, suivant en pensée par delà les derniers palmiers les hautes voiles des felouques qui remontent lentement le cours du fleuve.

Ce n'est pas à ces occupations de l'esprit, actives ou paresseuses, que vont les éloges des Pères. « La prière apprend toute chose », d'après Agathon. « C'est, dit Climaque, une familiarité sainte et l'union sacrée de l'homme avec Dieu, c'est le soutien et la conversation du

monde, la productrice des larmes et la fille des mêmes larmes qu'elle a produites. » Sans aller au bout de cette série de définitions admiratives nous voyons bien que dans la pensée des Pères la prière n'est pas un simple passe-temps ni un pur exercice de l'intelligence. Ce n'est même pas un devoir dont on s'acquitte seulement à des moments déterminés. La perfection de la prière, c'est à quoi tend toute la vie du solitaire. L'accès à la contemplation, c'est la meilleure part qu'il ambitionne d'obtenir. Cette conclusion de l'évangile de Marthe et de Marie, Cassien y revient souvent. Il n'y a pas d'autre fin que le solitaire, le chrétien parfait, doive avoir en vue; ou plutôt, toutes les autres fins lui sont subordonnées. En avançant dans l'étude des vertus, nous nous sommes élevés sans effort ni secousse de degré en degré. A l'entrée d'un chapitre nous ne perdions pas de vue les régions déjà parcourues et même en explorant de nouveaux plateaux, nous rencontrions des paysages familiers. La liaison de toutes les vertus à la prière est encore plus apparente.

Les vertus dépendent de la prière parce que nous devons demander la grâce sans laquelle nous ne pourrions les pratiquer; rappelons-nous le commentaire du « Deus in adjutorium ». Bien plus, il y a une liaison réciproque entre les travaux de l'ascèse et la prière. « Tout l'édifice des vertus ne s'élève que pour monter à la perfection de la prière, de même si la prière ne conserve cet édifice, il ne pourra subsister longtemps sans tomber. »

La prière est la forme supérieure et universelle des vertus, c'est le souffle qui active la germination des semences bénies et achève leur développement. La prière doit être continue. Adole sur le mont des Oliviers suit ce précepte à la lettre, demeurant continuellement debout, à jeun, en chantant et priant.

Mais pareille application exige des forces qui ne sont pas données à tous et nos maîtres suggèrent de la prière une idée plus attrayante et plus compréhensive.

Le vrai contemplatif prie lorsqu'il est engagé dans les occupations extérieures.

Prier sans cesse, c'est donc maintenir son âme par la charité dans la direction de la fin suprême. Qu'on s'élève à cette unité de vue, qu'on n'oublie pas la connexion de la prière avec toute les démarches de l'âme, si l'on veut saisir la spiritualité des pères et avoir le dernier mot de leur morale.

Dignité de la prière. Nous sentons le besoin du secours d'en-haut que nous devons solliciter, la prière est une demande. Cependant les Pères la considèrent plutôt en elle-même; son excellence est de nous élever à Dieu, d'entretenir, de rendre plus étroite l'union divine.

La prière étant considérée en elle-même est une familiarité sainte et une union sacrée de l'homme avec Dieu. Mais si on la considère selon l'efficace de sa vertu et selon les effets qu'elle produit, c'est le soutien et la conservation du monde, la réconciliation de l'homme avec Dieu, la mère et la productrice des larmes et la fille des mêmes larmes qu'elle a produi-

tes, la médiatriche de la rémission des offenses, le pont qui nous fait passer avec sûreté le torrent des tentations, le rempart contre les misères et les actions de cette vie, l'exterminatrice de tous nos ennemis invisibles, l'exercice des anges, la manne spirituelle qui nourrit tous les esprits, la joie des bienheureux dans la félicité de la vie future.

-
- -

La prière est une action du coeur, qui se renouvelle sans cesse et qui ne finit jamais. C'est la source des vertus. C'est le canal par lequel coulent les grâces et les dons du ciel. C'est un avancement insensible dans la vertu. C'est la nourriture de l'âme. C'est la lumière qui éclaire les ténèbres de l'esprit. C'est la ruine du désespoir. C'est un effet et une marque de l'espérance qu'on a en Dieu. C'est le bannissement de la tristesse. (Clim., XXVIII, 1, 2. P. G., 88, 1129.)

-
- -

Lorsque vous avez persisté longtemps à demander à Dieu quelque grâce sans l'avoir encore obtenue, gardez-vous bien de dire que vous n'avez tiré aucun fruit de vos prières, puisque l'assiduité même de vos prières est un très grand fruit. Car y a-t-il un bien plus excellent et plus sublime que d'être uni si étroitement à Dieu par l'oraison et de persévérer sans relâche dans cette union si sainte. (Clim., XXVIII, 33. P. G., 88, 1136.)

Marthe et Marie. Il n'y a qu'une chose vraiment nécessaire.

Il faut donc que le premier de nos soins et de nos efforts, et que le dessein continual de notre coeur soit de nous attacher invariablement à Dieu, et d'arrêter fixement notre esprit dans les choses divines. Tout ce qui ne tend pas là, quelque grand qu'il puisse être, ne doit tenir que le second ou le dernier rang, et nous doit même passer pour dangereux. Nous avons dans un même endroit de l'Évangile une excellente figure de ces deux choses, c'est-à-dire, d'une âme toujours appliquée à Dieu, et des actions qui la peuvent détourner de ce saint exercice : c'est dans l'histoire de ces deux soeurs, Marthe et Marie, qui représentent fort bien ce que nous disons.

Marthe était occupée à un ministère très saint, puisqu'elle ne travaillait que pour le service de Jésus-Christ et de ses disciples. Marie sa soeur était au contraire uniquement attentive à la doctrine toute céleste du Sauveur. Elle se tenait à ses pieds, elle les baisait, elle les parfumait du parfum précieux d'une sincère confession. Le Sauveur la préféra en cet état à sa soeur, et déclara qu'elle avait choisi la meilleure part, qui ne lui pourrait jamais être ôtée. Car Marthe se trouvant agitée de divers soins, quoique son occupation fût très sainte, elle s'adressa

à Jésus-Christ; et comme elle se voyait toute seule, et incapable de fournir à un si grand travail, elle le pria de commander à sa soeur qu'elle l'aïdât. « Approuvez-vous, Seigneur, lui dit-elle, que ma soeur me laisse ainsi seule dans ce travail' Dites-lui donc qu'elle me vienne aider! » Ce n'était point pour un ministère bas, ou pour quelque ouvrage vil et méprisable qu'elle demandait ce secours. Elle ne portait sa soeur à l'assister que dans une occupation très louable. Et néanmoins le Sauveur lui répondit: « Marthe, Marthe, vous vous empressez, et vous vous troublez de beaucoup de choses. Mais il n'en faut que peu, ou même qu'une seule. Marie, votre soeur a choisi la bonne part, et elle ne lui sera point ôtée. »

Vous voyez clairement que Jésus-Christ même établit la principale piété dans la théorie, c'est-à-dire, dans la contemplation de Dieu. Après cela quelque nécessaires et quelque utiles que soient les autres vertus, nous ne devons leur donner que le second lieu, puisqu'on ne les exerce, et qu'on ne les acquiert toutes que dans la vue et dans le désir de celle-ci. Quand Jésus-Christ dit « Vous vous empressez et vous vous troublez pour beaucoup de choses, quoiqu'il n'y en ait que peu, ou même qu'une seule qui soit nécessaire », il met visiblement le souverain bien de cette vie, non dans l'action, quelque louable qu'elle soit, et quelque fruit qu'elle puisse produire, mais dans cette unique et simple contemplation de lui-même ; et il assure que ce peu suffit pour arriver à cette parfaite béatitude, et à cette divine contemplation. Car l'âme qui veut s'élever vers Dieu doit s'appliquer premièrement à considérer et à imiter ce petit nombre de saints qui le sensent. Il faut qu'elle contemple Dieu en eux à mesure qu'elle se perfectionne, et qu'elle s'avance de jour en jour jusqu'à ce que par le secours de la grâce, elle devienne capable de contempler cet objet unique et souverain, qui est Dieu même. (Coll., I, 8. P. L., 49, 490.)

La continuité et la perfection de la prière, but unique du religieux. Toute la fin d'un solitaire, et sa plus haute perfection; tend à n'interrompre jamais son oraison, et à posséder autant que le peut la faiblesse d'un homme sur la terre une tranquillité immobile dans l'âme, et une inviolable pureté de cœur. C'est ce bien si précieux que nous tâchons de nous procurer par tous les travaux de notre corps et par la contrition de notre esprit. Il y a une liaison réciproque entre ces deux choses qui sont inséparablement unies entre elles. Car tout l'édifice des vertus ne s'élève que pour monter à la perfection de la prière, de même si la prière ne conserve cet édifice, et n'en soutient toutes les parties en les liant et les unissant ensemble, il ne pourra être ferme et solide, ni subsister longtemps sans tomber. Cette prière stable et continue ne peut s'acquérir sans ces vertus, et ces vertus qui en sont comme le fondement ne peuvent non plus acquérir sans elles leur dernière perfection. C'est pourquoi nous ne pouvons pas aisément parler de la prière, ni traiter tout d'un coup de sa principale et dernière fin, qui ne s'obtient que par la perfection de tout le reste des vertus, si nous n'examinons auparavant ce qu'elle nous oblige de racheter, ou de rechercher avant qu'elle se forme en nous, et si selon cette parabole de l'Évangile, nous ne supputons exactement tout

ce qui est nécessaire pour la construction de cette tour spirituelle si sublime et si élevée.

Mais quoi que nous puissions faire pour bâtir les murailles de cette tour, elles ne pourront soutenir le comble de cet édifice, si avant d'asseoir et de construire cette grande masse de bâtiments, nous ne rejetons tout ce qu'il y a de vicieux dans notre terre, et ne fouillons bien avant dans notre coeur, pour en arracher toutes les tiges des passions et en déterrer toutes les racines mortes, pour bâtir ensuite sur la terre ferme ; ou plutôt si nous n'établissons sur cette pierre évangélique les fondements inébranlables d'une simplicité et d'une humilité chrétienne, qui doivent soutenir cette tour et ce grand édifice des vertus, afin que n'étant plus exposés à tomber, ils puissent s'élever jusque dans le ciel. Celui qui s'appuie sur ce double fondement, méprise toutes les pluies des passions, des torrents impétueux, des persécutions les plus violentes et les tempêtes les plus cruelles des puissances de l'air. Son édifice demeure ferme parmi ces épreuves, et bien loin de tomber en ruine, il n'en reçoit pas même la moindre secousse. (Coll., IX, 1. P. L., 49, 769.)

-
- -

L'abbé du monastère qu'Épiphane, évêque de Chypre, de sainte mémoire, avait fondé dans la Palestine, lui ayant mandé que par l'assistance de ses prières, ils avaient soin d'observer leur règle et de dire exactement tous les jours tierce, sexte, none et vêpres, ce saint évêque pour lui faire connaître que cela ne suffisait pas, lui répondit : « Il paraît par ce que vous dites, que vous ne priez point aux autres heures, sans songer que les véritables solitaires doivent prier incessamment, ou louer au moins Dieu dans leur coeur. » (Pélagie, XII, 6. P. L., 73, 941.)

-
- -

J'ai aussi connu un nommé Adule, lequel étant venu à Jérusalem, entra dans une manière de vie si peu commune, et si extraordinairement austère, qu'elle allait comme au delà des forces humaines, et étonnait de telle sorte les démons mêmes, que les plus cruels d'entre eux n'osaient s'approcher de lui pour le tenter. Ses incroyables travaux et ses veilles le faisaient passer dans l'opinion de quelques-uns pour un fantôme. Car, durant le carême; il ne mangeait que de cinq jours en cinq jours; et durant le reste de l'année, que de deux jours en deux jours. Mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire dans ses extrêmes austérités, c'est que depuis le soir jusqu'à l'heure que les frères s'assemblent dans les chapelles, il demeurait continuellement debout, à jeun, en chantant et priant sur la montagne des Oliviers, d'où Notre-Seigneur Jésus-Christ monta au ciel, sans que jamais la pluie, ni la grêle l'en pussent faire sortir. Lorsque l'heure de la prière était venue, il allait avec un marteau heurter aux cellules de tous les frères, pour les faire assebler dans les chapelles, où il priait et chantait

deux ou trois antennes avec eux; puis quand le jour s'approchait, il s'en retournait dans sa cellule où se reposant jusqu'à l'heure de tierce, que le chant des psaumes l'éveillait, il en chantait jusqu'au soir. Il était souvent si mouillé que les habits que les frères lui ôtaient pour lui en donner de secs, dégouttaient comme si on les eût trempés dans la rivière. Voilà quelle a été la vertu d'Adole de Tarse, qui passa toute sa vie à Jérusalem où il mourut et fut enterré. (Héracl., 30. P. L., 74, 316.)

II. — Le corps en prière.

Les touristes qui se levaient en même temps que les religieux pour assister à l'office de nuit dans l'église de la Grande Chartreuse sentaient se réveiller en eux l'instinct de la prière et comme se former une âme de pèlerin. Les visiteurs de Nitrie n'étaient pas curieux du paysage ni de pittoresques assemblées nocturnes ; ils venaient chercher à sédifier, mais pour eux aussi les premières leçons qu'ils recevaient étaient celles de la prière vocale.

« Environ l'heure de none, il est permis à chacun de s'approcher des demeures des moines et d'écouter les hymnes et les cantiques que l'on chante à Jésus-Christ... Il y en a qui s'imaginent en les entendant que leur esprit est élevé vers le ciel et qu'ils sont dans un paradis de délices. »

Les chants s'élevaient des cellules et des divers oratoires particuliers. Les réunions à l'église pour la synaxe n'avaient lieu que le samedi et le dimanche.

La liturgie que Cassien avait trouvée était vénérable par son origine. Comme des controverses rituelles s'étaient élevées dans les premiers temps, un moine y avait mis fin, grâce à la séduction de sa voix harmonieuse, et avait donné la vraie forme du chant et des cérémonies. On avait reconnu en lui un messager céleste.

On n'avait pas à défendre contre les païens la légitimité d'un culte extérieur. Cependant Climaque donne une raison contre les contempteurs de la prière vocale qui ont surgi depuis : Notre esprit tend à s'harmoniser avec l'attitude que prend notre corps ; oublier les relations avec ce compagnon, quel déficit chez celui qui veut travailler au bien de l'âme !

Et aussi quelle injustice et quelle présomption dans le dédain pour ces prières que répète le paysan ignorant. De ce qu'il ne peut expliquer le sens des phrases apprises par coeur, a-t-on le droit de conclure que son âme ne saurait gagner les hauteurs? « Élevez les yeux de votre âme vers le ciel et si vous ne le pouvez, ceux de votre corps, étendez vos mains en croix sans les remuer. » Les Pères rappellent de diverses manières que c'est l'attitude de l'âme que Dieu regarde.

Dans l'histoire de Paul, nous voyons la pratique de compter les prières avec de petits cailloux et nous avons un avertissement contre cette illusion de vouloir déterminer exactement le degré de perfection atteint et la vanité des comparaisons entre saintes âmes.

La préoccupation d'assurer la dignité, la sincérité de l'hommage rendu à Dieu dans l'office public anime le petit traité liturgique de Cassien. Il connaît bien le secours que la régularité, l'exemple, l'émulation donnent à la piété des moines, mais il n'ignore pas les tentations qu'ils peuvent avoir d'alléger cette charge de l'office, surtout la tentation du sommeil. « Nous nous hâtons de nous prosterner pour prier, afin de terminer bientôt l'office... Nous comptons à chacun des psaumes combien il nous en reste encore à dire... »

La leçon qui a de tout temps été mieux retenue que les avertissements et les sermons, c'est le récit de la vision de Macaire et les diableries plus amusantes que terribles qu'il fait passer sur l'écran. L'exercice continual de la volonté, la lutte contre l'automatisme, nécessaire pour atteindre le plus humble degré de la prière, portent nécessairement plus haut et disposent à l'oraison.

La liturgie du désert. Les Egyptiens n'ont que douze psaumes à l'office. Ce nombre est dépassé dans d'autres régions.

Cassien donne la raison de la pratique égyptienne et montre la supériorité de ses maîtres.

C'est au temps de la ferveur primitive que ce nombre a été fixé. L'accroissement du nombre des psaumes est plutôt signe de déclin; en l'adoptant on semble admettre que les psaumes puissent être récités rapidement et sans attention.

Dans cette mesure discrète les Pères font paraître leur souci que la prière vocale reste la prière de l'âme.

Que dans toute l'Égypte et dans toute la Thébaïde on garde le nombre de douze psaumes.

Dans toute l'Égypte et toute la Thébaïde on s'en tient au nombre de douze psaumes, tant à la cérémonie du soir qu'à celle du matin; ensuite viennent deux leçons, l'une de l'Ancien, l'autre du Nouveau Testament. Cette pratique est respectée depuis plusieurs siècles dans toutes ces provinces, parce qu'elle n'est pas d'invention humaine, ayant été enseignée du ciel par le ministère d'un ange.

Dans un temps où subsistait encore la ferveur de l'Église primitive, des Pères vénérables s'étaient réunis en vue de fixer le nombre de psaumes que devaient réciter chaque jour les communautés et de laisser ainsi en héritage à leurs successeurs ce qui les maintiendrait dans la piété et dans une union parfaite. Tandis que ces Pères emportés par leur zèle et ne tenant pas compte de ce qui convient à une communauté où se rencontrent forcément des moines plus faibles, renchérissaient les uns sur les autres parlant de 50, de 60 psaumes et même encore plus, l'heure de la cérémonie du soir arriva et ils se disposèrent à accomplir le devoir quotidien. Alors un moine se leva et se tint au milieu pour psalmodier. Les autres restaient assis (comme c'était la coutume en Égypte), leur coeur tout attentif aux paroles de celui qui chantait. Or après qu'il eut chanté onze psaumes, en faisant une pause après

chacun d'eux, il acheva le douzième avec le répons de l'alleluia, et se soustrayant aux yeux de l'assemblée il mit fin à la cérémonie et en même temps à la controverse. (Inst., II, 4. P. L., 49, 83.)

Les Egyptiens n'ont que deux offices chaque jour. Ils entendent bien que le sacrifice de louange doit se poursuivre entre ces offices.

Les offices (tierce, sexte et none) auxquels nous sommes conviés par celui qui vient frapper à notre porte, les Pères d'Égypte les célèbrent en quelque sorte tout le long du jour, sans interruption et spontanément, en même temps qu'ils travaillent. En effet continuellement occupés d'un travail manuel, ils ne cessent jamais entièrement la méditation des psaumes et des autres parties de l'Écriture. Il n'y a donc chez eux, en dehors de l'office du jour et de l'office de nuit, aucune cérémonie publique, sauf le samedi et le dimanche, jours auxquels on se réunit à l'heure de tierce pour la communion. Une offrande continue est préférable à des offrandes faites seulement à certains moments; et un présent spontané vaut mieux que celui qu'on est appelé à rendre d'office; c'est ce que proclame David en s'en faisant gloire. « Je vous offrirai un sacrifice volontaire. » Et encore : « Seigneur! vous avez pour agréables les paroles que ma bouche profère librement. » (Inst., III, 2. P. L., 49, 112.)

Attitude extérieure et dispositions intimes. La dépendance mutuelle des deux substances incomplètes, comme diront les scolastiques, ne doit pas davantage être perdue de vue au temps de la prière dans la cellule.

Priant en son particulier le moine n'oublie pas qu'il a un corps. Ses gestes, les positions qu'il prend ont une influence sur son oraison.

Il pourra avoir des attitudes qui lui sont interdites à l'église.

« Humilions notre corps en nous prosternant à terre pour offrir à Dieu nos supplications et nos voeux... »

« Commencez vos prières par celle-ci : Ayez pitié de moi, Seigneur, car je suis faible et languissant. »

Ce sont déjà les prescriptions des « Exercices Spirituels » sur la manière d'entrer en méditation :

« Avant de commencer ma méditation, à un ou deux pas de l'endroit où je vais la faire, je resterai debout l'espace d'un Notre Père. J'élèverai mon esprit à Dieu... je ferai un acte de respect en m'humiliant en baisant la terre. »

Il y a différence entré la joie que reçoivent en l'oraison ceux qui prient ensemble dans une communauté de religieux et celle que ressentent les solitaires qui prient tout seuls dans leur solitude. Car celle-là peut être sujette à quelques élèvements de vanité par la vue et

la présence des frères au lieu que celle du solitaire est toute remplie d'humilité comme lui venant de la seule présence de Dieu et sans qu'il ait d'autre témoin que soi-même. (Clim., XXVIII, 24. P. G., 88, 1132.)

-
- -

Quand nous assistons debout avec plusieurs autres à l'office de l'église, contentons-nous d'humilier intérieurement notre âme en la même manière que les personnes suppliantes humilient extérieurement leur corps. Mais si nous prions seuls, et sans qu'il y ait des témoins de nos actions, qui nous puissent donner sujet de nous éléver par leurs louanges, ne nous contentons pas seulement de nous humilier au dedans de notre coeur, mais humilions aussi notre corps en nous prosternant à terre pour offrir à Dieu nos supplications et nos voeux. Car en ceux qui sont imparfaits, l'intérieur se conforme souvent à l'extérieur. (Clim., XXVIII, 27. P. G., 88, 1134.)

-
- -

Il est utile à ceux qui n'ont pas encore acquis la véritable oraison du coeur, de mortifier leurs corps dans les prières vocales et sensibles qu'ils offrent à Dieu, en étendant leurs mains, en frappant leur poitrine, en levant avec tendresse et affection les yeux vers le ciel, en jetant de profonds soupirs, et en priant toujours à genoux. Et comme il arrive souvent que nous ne pouvons faire toutes ces choses à cause des personnes qui sont présentes, les démons nous combattent principalement en ce temps, où n'ayant pas encore la force de leur résister, tant par la constance et la fermeté de l'esprit, que par la puissance intérieure et invisible de la prière, il est très difficile que nous ne cédions à la violence de leurs efforts. C'est pourquoi retirez-vous aussitôt si vous pouvez; cachez-vous pour un peu de temps dans un lieu secret; et là elevez les yeux de votre âme vers le ciel s'il vous est possible, et si vous ne le pouvez, au moins elevez-y ceux de votre corps. Étendez vos mains en croix sans les remuer, afin de confondre et de vaincre cet Amalec spirituel par cette figure salutaire. Criez vers celui qui a le pouvoir de vous sauver; et criez, non avec des paroles élégantes et étudiées, mais avec des termes humbles en commençant toutes vos prières par celle-ci : « Ayez pitié de moi, mon Dieu. Car je suis faible et languissant. » Alors vous éprouverez la puissance du Très-Haut, et par son secours invisible vous repousserez invisiblement ces ennemis invisibles. Celui qui s'est accoutumé à les combattre de cette sorte pourra bientôt les chasser, même par la seule prière du coeur. Car Dieu a accoutumé d'accorder cette seconde victoire pour récompense des premiers travaux à ceux qui le servent avec zèle. Ce qui est très conforme aux règles de sa justice et de sa sagesse. (Clim., XV, 69. P. G., 88, 899.)

Le silence. Parfait silence qui doit se maintenir dans une réunion nombreuse.

Une dévotion exubérante importune les voisins et peut donner un témoignage trompeur des dispositions intimes.

Lors donc que ces saints hommes s'assemblent pour célébrer l'office divin, tout le monde garde un si profond silence que quoiqu'il y ait un si grand nombre de personnes, on croirait néanmoins qu'il n'y a dans l'église que celui qui se lève pour chanter le psaume au milieu des autres. Ce silence se redouble lorsqu'on finit la prière; personne alors ne crache, ni ne se mouche, ni ne tousse, ni ne bâille. On n'entend point de soupirs qui puissent troubler ceux qui prient. On n'y entend point d'autre parole que celle du prêtre qui termine l'oraison; si ce n'est peut-être que quelque solitaire dans le transport violent de sa piété en laisse échapper quelqu'une par surprise, qui se soit imperceptiblement dérobée, et qui sorte de son coeur avec tant d'ardeur qu'il ne l'ait pu retenir, parce que son âme étant toute en feu, et ne pouvant plus se tenir comme resserrée au dedans d'elle-même, s'est déchargée au dehors par ses soupirs. Pour les autres qui, étant tièdes et lâches parlent et crient en priant, ou qui font sortir ces soupirs, ou qui se laissent aller à ces bâillements que nos Pères ont tant condamnés, ils font une double faute : premièrement parce qu'ils sont coupables de la profanation de leurs prières en les offrant à Dieu avec cette négligence; et parce qu'en second lieu ils peuvent par ce bruit troubler quelqu'un de leurs frères, qui sans cette distraction extérieure se serait peut-être appliqué à la prière avec plus de ferveur et d'attention. C'est pourquoi ces saints hommes veulent que nous terminions promptement cette prière, de peur que si nous y demeurions trop longtemps nous ne fussions en danger d'en interrompre l'attention et l'ardeur par quelque phlegme ou quelque crachat qui nous presserait de sortir. Ainsi lorsque notre prière est encore toute fervente, il faut se hâter de l'offrir à Dieu, et de la ravir comme d'entre les pièges de notre ennemi. Car quoique le démon soit toujours envenimé contre nous, et qu'il tâche à tout moment de nous nuire, il ne faut point douter qu'il ne redouble ses efforts, lorsque nous offrons à Dieu nos prières contre lui. Il tâche alors d'exciter en nous diverses humeurs pour troubler notre âme et pour la distraire, et il prétend ainsi l'attiédir et éteindre peu à peu le feu dont elle commençait à être embrassée. C'est pourquoi ces hommes si sages croient qu'il est beaucoup plus utile de ne faire que des prières courtes, mais de les réitérer souvent : afin que nous puissions d'un côté par ces fréquentes prières nous tenir inséparablement attachés à Dieu; et que de l'autre cette brièveté si utile nous donne moyen d'éviter tes flèches dont notre ennemi nous veut percer, principalement durant le temps de notre prière. (Inst., II, 10. P. L., 49, 97.)

Contre la précipitation. On doit s'arrêter aux paroles de la louange divine, les goûter, et les faire siennes.

Pour cette même raison, les psaumes même qui ont été choisis pour être chantés à la syn-

axe, ils ne cherchent pas à les achever en les récitant tout d'un trait. Mais, selon le nombre des versets, ils divisent le psaume en deux ou en trois et font des pauses pendant lesquelles ils se livrent à la ferveur de la prière. En effet ils ne se complaisent pas à réciter une multitude de versets, mais ils aiment à goûter le sens des phrases qu'ils prononcent, s'efforçant de pouvoir dire en vérité : « Je chanterai en esprit, je chanterai dans mon cœur! » (I Cor., XIV). Aussi jugent-ils plus profitable de chanter une série raisonnable d'une dizaine de versets que de dérouler tout un long psaume dans la confusion. Cette confusion vient parfois de la précipitation du chantre qui, considérant la longueur et le nombre des psaumes qui restent à chanter, ne s'applique pas à en faire distinguer le sens par les auditeurs, mais se précipite vers la fin de la synaxe. Enfin, s'il arrive qu'un jeune moine, emporté par sa ferveur, ou manquant de formation, commence à accélérer le mouvement, il est arrêté par l'ancien qui de la main donne un coup sur le siège où il est assis et fait ainsi lever tous les assistants pour l'oraison, empêchant qu'ils ne soient gagnés par l'ennui, en entendant une telle abondance de psaumes...

Ils partagent les douze psaumes de cette façon : s'il y a deux chantres, chacun en récite six; s'il y en a trois, chacun d'eux en a quatre. Mais un chantre n'en psalmodie pas moins de trois, et quel que soit le nombre des moines assemblés, ils ne sont pas plus que quatre à psalmodier. (Inst., II, 11. P. L., 49, 99.)

Dormir à propos. Le parfait solitaire s'endort au récit des bagatelles ou lorsqu'il entend les langues médisantes.

Le tiède se réveille quand on commence à raconter une fable.

Nous vîmes aussi un autre vieillard nommé Machétès qui demeurait assez loin des autres frères. Ce saint homme demanda longtemps cette grâce à Dieu et l'obtint enfin, que quelque long que pût être un entretien spirituel, il ne s'y endormît jamais; mais qu'aussitôt qu'on commencerait à dire une parole de médisance ou quelque discours inutile, il s'endormît aussitôt sans que cette parole envenimée pût seulement souiller son oreille. (Inst., V, 29. P. L., 49, 246.)

-
- -

Ce même vieillard nous découvrit encore en cette sorte que c'était le diable qui était l'auteur des fables et des discours inutiles et l'ennemi des entretiens spirituels. Comme il parlait un jour devant ses frères de quelques sujets pieux, et qu'ils les voyait si assoupis qu'ils ne pouvaient vaincre le sommeil, il changea aussitôt de discours et leur raconta une fable. Et ayant remarqué que le plaisir qu'ils y trouvaient les avait réveillés, et qu'ils y étaient attentifs, il leur dit en soupirant : « Nous avions jusqu'ici parlé de choses saintes et spiritu-

elles et vous êtes tombés dans un assoupiissement profond; et aussitôt que je vous ai conté une fable, vous en êtes tous sortis. Jugez de là qui est celui qui a porté envie à ces conférences saintes et spirituelles, ou qui est l'auteur de ces niaiseries. Car vous pouvez reconnaître aisément qu'il n'y en a point d'autre que celui qui se réjouissant du mal, ne cesse point de faire ses efforts pour empêcher les saints entretiens et pour conserver les inutiles. » (Inst., V, 31. P. L., 49, 247.)

Le nombre des oraisons. Paul croyait offrir le tribut que Dieu attendait de lui en faisant chaque jour 300 oraisons, qu'il comptait en tirant 300 petits cailloux de sa tunique. Il apprend qu'une simple villageoise fait 700 oraisons. Inquiet, il consulte Macaire. Il reçoit de cet insigne spirituel la réponse du bon sens : « Si vous êtes capable de plus, faites-le; mais considérez d'abord la qualité de vos prières. »

Il y a une montagne en Égypte nommée Phermé, qui est proche de la vaste solitude de Scété. Elle est habitée par environ cinq cents solitaires, entre lesquels il y en avait un, nommé Paul, qui était un homme excellent, et qui passa toute sa vie en cette manière. Il ne fit jamais aucun ouvrage, il ne se mêla jamais d'aucune affaire; et ne reçut jamais rien de personne, que ce qu'il fallait pour vivre durant un jour. Mais tout son ouvrage et tout son exercice consistaient à prier sans cesse. Il faisait chaque jour trois cents oraisons réglées, et portait sur lui pour cela trois cents petites pierres, dont il en mettait une à part à chaque oraison qu'il luisait. Étant allé trouver saint Macaire, surnommé le citadin, pour recevoir quelque consolation de lui, il lui dit : « Mon père, je suis extrêmement affligé. » Le saint l'ayant constraint de lui en déclarer la cause, il lui parla de la sorte : « Il y a dans un village une fille qui sert Dieu depuis trente ans, dont plusieurs m'ont rapporté, qu'elle ne mange que le samedi et le dimanche, et qu'elle fait chaque jour sept cents oraisons, ce qui m'oblige à me condamner moi-même de ce qu'étant un homme, et ayant beaucoup plus de force qu'elle, je n'ai pu jusqu'ici faire que trois cents oraisons par jour. » Saint Macaire lui répondit : « Voici la soixantième année que je ne fais que cent oraisons par jour, et que je travaille de mes mains pour me nourrir, et pour m'acquitter de ce que je dois envers mes frères, sans que néanmoins ma conscience m'accuse d'être négligent. Que si la vôtre vous reproche quelque chose, encore que vous en fassiez trois cents par jour, il est visible ou que vous ne priez pas avec assez de pureté, ou que vous en pouvez faire davantage ». (Heracl., 8. P. L., 74, 279.)

La vision de Macaire. Les Égyptiens se représentaient les démons sous les traits des nègres de l'Ethiopie qui apportaient dans leur paisible contrée les horreurs de l'invasion. Mais les démons savent se transformer; ils deviennent d'amusants petits Ethiopiens, ils se répandent parmi les moines pendant qu'ils récitent ou entendent l'office et multiplient les ingénieuses tentations.

Ceux qui l'avaient entendu de sa propre bouche nous assurèrent que le démon vint une

nuit frapper à la porte de sa cellule, et lui dit : « Levez-vous, abbé Macaire, afin que nous allions avec les frères faire les prières de la nuit. Ignorez-vous qu'il ne se fait point d'assemblée de solitaires dans laquelle nous ne nous trouvions? Venez seulement, et vous verrez de nos oeuvres. » Macaire se rendit à l'office de nuit, l'office durant toute la nuit, et là se mettant encore en prière il demanda à Dieu de lui faire connaître si ce que le démon lui avait dit était véritable. Aussitôt il vit dans toute l'église comme de petits enfants éthiopiens extrêmement laids, qui couraient de tous côtés, et allaient si vite qu'il semblait qu'ils eussent des ailes. Or la coutume est que tous les frères étant assis, il y en a un qui récite un psaume, et les autres l'écoutent ou répondent. Ces petits Éthiopiens courant donc, comme j'ai dit, deçà et delà, faisaient diverses malices à tous ceux qui étaient ainsi assis. Ils fermaient les paupières de quelques-uns, et ils s'endormaient aussitôt. Ils mettaient les doigts dans la bouche de quelques autres et ils les faisaient bâiller. Et alors même que, le psaume étant achevé, ces solitaires se prosternaient en terre pour faire oraison, ils ne laissaient pas de courir à l'entour d'eux, paraissant à l'un sous la figure d'une femme, à un autre comme bâissant quelque maison, à un autre comme portant quelque chose et ainsi à d'autres en d'autres manières ; ce qui faisait que ces solitaires durant leur prière roulaient dans leur imagination et dans leurs pensées tout ce que les démons leur représentaient comme en se jouant. Il y en avait néanmoins quelques-uns, qui comme par je ne sais quelle force supérieure les repoussaient de telle sorte, lorsqu'ils les voulaient ainsi tromper, qu'ils tombaient, les pieds contre terre, et que ne pouvant après cela demeurer debout, ils n'osaient plus passer auprès d'eux; au lieu qu'au contraire ils marchaient sur la tête et sur le dos de quelques autres des frères et, se moquaient d'eux parce qu'ils n'étaient pas attentifs à leur oraison. Saint Macaire ayant vu cela jeta de profonds soupirs et fondant en larmes en la présence de Dieu lui dit : « Regardez, Seigneur, de quelle sorte le démon nous tend des pièges. Parlez s'il vous plaît d'une voix tonnante, faites-lui sentir les effets de votre juste colère. » Lorsque la prière fut finie, le saint pour approfondir encore davantage la vérité de ce qu'il avait ainsi vu, fit appeler en particulier et l'un après l'autre tous ceux des frères auxquels il avait remarqué que les démons s'étaient ainsi apparus et leur demanda si durant leur oraison ils avaient eu quelque pensée ou de bâtiment, ou de voyage, ou d'autres choses selon ce qu'il avait reconnu que les démons les leur avaient représentées; chacun d'eux lui avouant que cela s'était passé de la sorte il connut que toutes ces pensées vaines et inutiles que l'on a durant l'office et dans la prière, arrivent par l'illusion des démons, et que ces Ethiopiens si affreux et si difformes sont repoussés par ceux qui veillent avec grand soin sur eux-mêmes, parce qu'une âme unie à Dieu, et qui dans le temps de l'oraison a une attention particulière vers lui, ne peut souffrir que rien d'étrange ni d'inutile entre dans elle, pour la distraire et pour la troubler. (H. M., 29. P. L., 21, 455.)

III. — L'art de prier.

L'assiduité aux offices célébrés en commun et à la récitation lente et solitaire des psaumes dans la cellule, donne le désir d'une connaissance plus intime de Dieu. Disons plutôt que ce goût de prière est déjà l'aube de l'oraison. « Vous êtes déjà arrivés à la porte d'une oraison si excellente.., c'est connaître à moitié une chose que de discerner ce qu'on doit demander pour la connaître, et un homme sera bientôt savant, lorsqu'il peut dire déjà ce qu'il ne sait pas » (Coll. X). « Tu ne chercherais pas ce qu'est l'oraison, si tu ne la faisais déjà. » Aussi bien n'y a-t-il pas de limite nettement marquée entre les deux sortes de prière, mentale et vocale; il n'y aurait pas de prière si l'esprit n'avait point de part à la récitation.

De l'art de prier les Pères connaissent les deux éléments, celui des procédés, des recettes et des conseils, et celui qu'on attend du maître intérieur.

Nous recevrons d'abord les données de leur expérience qu'ils ont formulées en préceptes.

Comment occuper l'esprit et le maintenir priant? Le moyen qui s'offre naturellement aux débutants est de se rappeler les leçons des maîtres, de se les redire, d'entrer ainsi dans leurs pensées. Ainsi font les disciples des rhéteurs et des philosophes. Les moines en refaisant la prière dont ils ont reçu la confidence, ne s'écartent pas de la sainte Écriture et des psaumes, modèle et thème de la prière chrétienne. Retenir les pensées qui ont spécialement frappé au cours de l'office, s'en laisser pénétrer, se les assimiler par une lente et continue considération, voilà l'enseignement de Cassien. Nous en voyons le fruit dans la manière dont le verset « Deus in adjutorium » est appliqué à toutes les situations où le moine peut se trouver. Sur cette autorité peuvent s'appuyer les disciples de saint Tenace aussi bien que les fervents de la prière liturgie

Il faut voir aussi quelles précautions l'âme doit prendre pour rester libre de se donner à cet exercice. Le conseil qui revient ici est celui qui a fait adopter la vie solitaire « Fuge, tace. » Il s'agit d'en faire l'application à l'occupation la plus sainte.

Avoir quitté la ville ne suffit pas, on doit garder sa cellule, pour y continuer la prière solitaire et nocturne du Maître.

Ne retournez pas en pensée dans le monde! Les sollicitations des souvenirs et de l'imagination sont pressantes. Écartez-les avec l'énergie de votre première fuite, comme ce religieux qui voulant affranchir sa prière du tribut des distractions, jette au feu le paquet de lettres attendues depuis longtemps et qu'il vient enfin de recevoir.

Mais ce n'est pas seulement au temps de la prière que le combat doit avoir lieu. Quels sont en définitive les objets qui ont le plus de puissance pour détourner notre esprit? Ceux auxquels nous sommes attachés. En rompant ces liens nous libérons notre prière.

Ainsi la maîtrise des facultés est le fruit naturel de l'abnégation et la facilité à s'élever est

en fonction de la pureté de l'âme.

On trouve déjà dans les textes que nous citons, et il serait facile de les compléter, les éléments communs aux diverses méthodes, leur insistence sur les dispositions lointaines à l'oraison, sur les précautions à prendre pour assurer le recueillement, les encouragements à ceux qui sont attaqués des distractions, l'éloge de cet effort de prière qui est lui-même une prière.

Apprenez-nous à prier! Germain s'adresse à l'abbé Isaac. Germain a entendu bien des exhortations; il est déjà dans l'habitude de donner du temps à la prière. Mais, pense-t-il, il doit y avoir un art de prier, comme il y a une grammaire et une rhétorique. Il entrevoit confusément les linéaments de ces préceptes : se faire une idée qui aide à concevoir Dieu, moyens de la développer, recettes pour la fixer dans l'esprit. Germain attend de l'abbé Isaac qu'il mette au point ces éléments et lui livre une méthode.

Mon père, dit l'abbé Germain, il est certain que votre première conférence nous avait fort étonnés, et c'est ce qui nous avait portés à souhaiter encore le bien de vous voir, mais celle-ci nous étonne bien davantage. Car plus nous nous sentons encouragés par vos discours à soupirer après un si grand bonheur, plus aussi nous nous trouvons abattus et sans espérance, en ne voyant pas le moyen d'arriver à un état si sublime. Il faut donc, s'il vous plaît, que vous nous permettiez de vous ouvrir notre cœur, et de vous dire franchement toutes les pensées qui nous viennent, lorsque nous sommes en nos cellules.

Il nous semble donc, mon père, que chaque profession et chaque art doit, avant que de pouvoir monter à la perfection, passer par des commencements qui soient aisés et faciles afin que ces premières instructions soient comme un lait pour s'y nourrir et s'y fortifier peu à peu, et pour s'élever comme insensiblement et sans peine du dernier degré de cet art, à sa plus haute perfection. Comment, par exemple, un enfant pourrait-il prononcer les syllabes et assembler les mots, s'il n'avait appris auparavant à bien connaître les lettres ? Ou comment pourrait-il lire couramment, et sans hésiter, celui qui ne peut qu'à peine lire trois mots de suite ? Comment pourrait devenir habile dans la rhétorique, ou dans la philosophie, celui qui ne sait pas encore les règles de la grammaire ? Nous croyons de même, mon père, que cet art divin qui nous apprend à nous tenir inséparablement attachés à Dieu, a aussi ses principes et ses fondements qu'il faut établir d'abord, et bien affirmer pour y asseoir ensuite cet édifice spirituel de la plus haute perfection. Que si vous nous permettez de vous dire nos pensées, quoique très informes, nous avons cru que ces fondements pouvaient être, d'après quelque objet et quelque idée qui remplit notre mémoire, et qui nous servit à concevoir Dieu, et à nous tenir en sa présence, et de chercher ensuite, comment on se peut fixer dans cette idée. Nous croyons, mon père, que tout est renfermé dans ces deux principes.

C'est pourquoi nous désirons savoir quelle peut être cette idée qui serait propre à nous

faire concevoir Dieu, et à le rendre présent en nous, afin que tâchant de nous la tenir toujours devant les yeux, nous puissions dès lors que nous l'aurions perdue de vue, la rappeler aussitôt et la recouvrer sans aucune peine, Car il arrive quelquefois qu'après nous être longtemps égarés dans nos prières, lorsque nous revenons à nous, comme d'un profond assoupissement, et que nous réveillant de notre sommeil, nous cherchons de rappeler ce souvenir de Dieu, qui était déjà tout étouffé dans nous, cette longue recherche nous lasse, et avant même que nous ayons retrouvé nos premières pensées, notre effort et notre attention se relâchent et se dissipent sans que notre esprit ait pu rien concevoir de spirituel. Il est visible que nous ne tombons dans ce désordre et dans cette confusion, que parce que nous n'avons rien d'arrêté que nous nous proposions comme un objet fixe et immobile, auquel nous puissions tout d'un coup rappeler notre esprit après cette dissipation, et le faire rentrer comme dans un port tranquille, après qu'il s'est longtemps égaré de sa route. C'est pourquoi il arrive que notre âme dans cette ignorance, et dans cette multitude d'embarras et de difficultés, se trouvant comme dans une ivresse continue, va d'objet en objet, et de pensée en pensée, sans qu'elle puisse même conserver longtemps celles qui sont bonnes, qui lui viennent plutôt par hasard que par son travail et sa recherche, parce que les recevant toutes sans choix comme elles se présentent, elle ne peut remarquer quand elles se retirent comme elle ne s'était point aperçue de leur entrée. (Coll., X, 8. P. L., 49, 828.)

L'initiation opportune Modèle du directeur, l'abbé Isaac, s'est gardé de donner à ses disciples des leçons que leur inexpérience les rendait incapables de saisir. Il les voit maintenant assez avancés pour qu'on leur ouvre la porte du sanctuaire.

Cette demande que vous me faites, si particulière et si spirituelle, est une marque que vous n'êtes pas fort éloignée de la pureté. On ne peut guère, je ne dis pas comprendre et concevoir cette matière, mais je dis même en former les difficultés que vous faites, qu'après avoir employé beaucoup de temps, et avoir fait beaucoup d'effets, pour tâcher de la pénétrer. Il faut avoir longtemps mené une vie réglée et exacte, qui nous donne enfin par une longue expérience la hardiesse de frapper à la porte de cette divine pureté, et qui excite en nous un désir ardent de la posséder. C'est pourquoi, puisque je reconnaissais par ce que vous venez de dire, que non seulement vous êtes déjà arrivés comme à la porte d'une oraison si excellente, mais que vous êtes même entrés au dedans, et que vous avez connu par votre expérience une grande partie de ce qu'elle cache de plus secret et de plus impénétrable, j'espérais que je n'aurai pas grande peine à vous faire entrer, autant que Dieu m'en fera la grâce, dans ce sanctuaire, et que vous n'aurez pas de peine à y contempler les choses que nous tâcherons de vous faire voir. C'est connaître à moitié une chose, que de discerner ce qu'on doit demander pour la connaître ; et un homme est bientôt savant, lorsqu'il connaît bien ce qu'il ne sait pas.

C'est pourquoi je ne crains plus de passer pour une personne ou légère, ou qui trahisse

la vérité qu'elle possède, en vous découvrant aujourd'hui ce que j'avais voulu dans notre dernière conférence vous cacher de la perfection et de l'excellence de la prière, puis-qu'aussi bien, étant en l'état où vous êtes, Dieu seul sans nos paroles et sans notre ministère, vous ferait comprendre plus de choses sur ce sujet que je ne vous en pourrais dire. (Coll., X, 9. P. L., 49, 830.)

La récitation de l'office et l'oraison. Quel a été jusque-là l'exercice intérieur des deux amis Germain et Cassien? Ils ont repassé dans le secret de la cellule les leçons reçues à la synaxe.

Trois extraits des « Institutions » rappellent et complètent ce que nous avons appris de la prière commune des moines. Réunis dans l'église, tous observent la loi du parfait silence, évitant même un mouvement qui pourrait le troubler. Tous sont attentifs tandis que l'un d'eux récite lentement le psaume. Lorsqu'il a fini ils se prosternent, puis se relèvent, les mains tendues vers le ciel, toujours en silence. On entend seulement quelques soupirs de frères à la piété plus expansive. Le moine oublie la présence de ses voisins, il est tout à Dieu. Nous saisissions le passage de la prière vocale à l'oraison. Revenu dans sa cellule, seul à seul avec le Seigneur, il garde présentes à l'esprit les paroles divines qui l'ont frappé. Il approfondit l'impression reçue et tout en tressant des nattes il donne cours aux saintes inspirations. Suivant le mouvement de la grâce il s'arrêtera plus ou moins longtemps aux diverses paroles. Le religieux qui à fréquenté à Manrèse retrouve ici les conseils sur les trois manières de méditer une prière ou un texte. On peut s'en tenir à cette méthode pour avancer dans la science de l'oraison et acquérir la facilité de l'entretien intérieur.

Qu'un seul verset puisse retenir l'attention d'un spirituel touché par la grâce, nous en avons la preuve dans la méditation de l'abbé Isaac sur le « Deus in adjutorium » que nous avons donnée à la fin du chapitre de la grâce²⁹.

Voici donc l'ordre que ces saints solitaires gardent dans le commencement et dans la fin de leurs oraisons. Lorsque le psaume qu'on récite est achevé, ils ne se jettent pas tout d'un coup et précipitamment à genoux, comme nous faisons en cette province, où avant même que le psaume soit fini, nous nous hâtons de nous prosterner pour prier, afin de terminer bientôt l'office. Comme nous voulons passer le nombre des psaumes qui a été réglé autrefois par nos anciens, nous comptons à chacun des psaumes qu'on récite combien il en reste encore à dire. Nous nous hâtons d'être bientôt à la fin de notre office, parce que nous pensais plus au soulagement de notre corps qui est fatigué par cette multitude de prières, qu'à l'utilité et à l'avantage que nous ,eu devons tirer pour notre âme. Ces saints solitaires d'Egypte ne se conduisent pas de la sorte. Avant que de se mettre à genoux, ils prient quelque temps, et se tiennent presque toujours debout. Ils se prosternent ensuite un, moment en terre com-

²⁹Tome I, p. 101.

me pour adorer Dieu, et se relèvent promptement; et étendant encore les mains comme auparavant, ils s'appliquent ainsi avec plus d'ardeur et plus d'attention à la prière. Ils disent qu'en demeurant longtemps prosternés en terre non seulement on est plus anisé aux distractions et aux égarements des pensées, mais qu'on est encore attaqué du sommeil avec plus de violence. Et plutôt à Dieu que nous ne fussions pas si convaincus de cette vérité par notre propre expérience, et par ce qui nous arrive tous les jours, lorsque nous souhaitons bien souvent que ces prosternements durent longtemps, plutôt pour nous reposer en cet état que pour prier? Que celui d'entre ces saints solitaires qui doit dire la collecte se lève de terre, tous les autres se lèvent en même temps. Il n'y en a pas un seul qui ose ni le prévenir en se mettant à genoux avant lui, ni demeurer encore en terre lorsqu'il s'en est relevé, et ils craignent qu'on ne croie qu'ils n'ont pas tant voulu suivre celui qui termine la prière, que faire eux-mêmes leur oraison en particulier.

Nous n'avons point encore vu pratiquer en aucun endroit de l'Orient ce qui se fait en cette province, où lorsque celui qui chante le psaume l'a fini, tous les autres se lèvent et chantent avec lui à haute voix : « Gloire soit au Père, au Fils, et au Saint-Esprit. » Mais dans l'Orient lorsque celui qui récite le psaume l'a achevé, tout le monde demeure dans le silence et passe à l'oraison; et ce n'est que l'antienne qu'on a coutume de finir par ce verset, qu'on ajoute pour honorer la Trinité. (Inst., II, 7, 8. P. L., 49, 91.)

Qui travaille prie. Ce nombre réglé de douze psaumes, ils en allègent en quelque sorte le poids en donnant quelque repos à leur corps. En effet, à l'exception de celui qui s'est levé pour réciter les psaumes, tous restent assis sur des sièges très bas, l'attention de leur cœur suspendue à la voix du chantre. Les jeûnes et le travail continual de jour et de nuit amènent une telle lassitude qu'ils ne peuvent réciter en restant debout même ce nombre de psaumes, et qu'ils ont besoin de ce soulagement...

Lorsque la récitation des prières de règle est terminée, chacun rentre dans sa cellule. Là, ils continuent à offrir le sacrifice de louange avec une particulière attention. Aucun ne se laisse reprendre par le sommeil, mais ils perséverent ainsi jusqu'à ce que la clarté de soleil étant revenue, le travail du jour succède à celui de la nuit. (Inst., II, 12. P. L., 49, 101.)

-
- -

Ils joignent encore à ces veilles l'ouvrage de leurs mains, de peur qu'ils ne soient surpris du sommeil comme les personnes qui demeurent dans l'oisiveté. Car comme ils ne se réservent aucun temps pour se reposer et pour suspendre leur travail, ils n'interrompent aussi jamais leurs méditations spirituelles. Ils exercent en même temps l'âme et le corps, et tâchent de joindre et d'égaler le bien de l'un avec les avantages de l'autre. Ils se servent pour arrêter les mouvements du cœur et l'instabilité des pensées, du travail extérieur des mains comme

d'un poids et comme d'une ancre immobile qui puisse raffermir leur âme et la retenir dans l'enclos d'une cellule comme dans un port assuré, afin que ne s'appliquant plus qu'à la méditation des choses saintes et à la garde de suspensées, elle s'empêche par cette vigilance non seulement de consentir à quelque chose de mauvais, mais de donner même entrée à une pensée inutile. De sorte qu'il est difficile de discerner qui des deux tient le premier rang; c'est-à-dire, si c'est pour se mieux appliquer à la méditation qu'ils travaillent toujours des mains, ou si c'est par ce travail continual qu'ils font de si grands progrès dans la piété, et qu'ils se sont acquis tant de lumières, et une si grande science. (Inst., II, 14. P. L., 49, 104.)

Prière vécue. Continuons à montrer la parenté des directions suivies aujourd'hui avec l'enseignement des primitifs.

Une disposition requise habituellement, qui est plus nécessaire à l'entrée de l'oraision et qui doit alors s'exprimer par les paroles ou l'attitude, c'est le sentiment de son indigence, l'aveu même d'impuissance et l'humble demande du secours nécessaire.

Est-ce autre chose que la pauvreté spirituelle de Cassien?

Autre conseil de saint Ignace : ne pas considérer les mystères dans le lointain de l'histoire ou d'un symbole de foi, mais s'en approcher, se faire comme témoin et même prendre part à l'action. N'est-ce pas ce que conseillait Isaac « que nous n'écoutions pas seulement ce que les personnes disent, mais que nous le voyions de nos yeux et le bouchions de nos mains »

Que l'âme donc s'attache sans cesse à cette parole, jusqu'à ce que par la méditation continue qu'elle en fera, elle devienne assez forte pour rejeter loin d'elle cette abondance de pensées, et y renoncer comme à des richesses intérieures et spirituelles, qui sont comprises dans ce renoncement qu'elle a fait à tout, afin que, se renfermant comme dans la pauvreté de ce verset, elle puisse aisément arriver à cette première des bénédicences évangéliques : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le Royaume du ciel est à eux. » C'est en cette manière qu'un homme devenant entièrement et spirituellement pauvre, accomplira cette parole du prophète « Le pauvre et l'indigent, Seigneur, loueront votre nom »; et en effet quelle pauvreté peut être plus grande et plus sainte que la pauvreté de celui qui reconnaissant qu'il n'a rien de lui, espère chaque jour de la libéralité d'autrui, ce qui lui est nécessaire pour vivre, et qui, dans unité que sa vie et sa subsistance dépendent à tous moments de la seule bonté de Dieu, qui la soutient, fait profession d'être un de ces misérables pauvres, et lui crie sincèrement tous les jours : « Pour moi mon Dieu, je suis un mendiant et un pauvre, mou Dieu assistez-moi! »

Le moine qui se maintient dans sa simplicité et son innocence se nourrira des mystères les plus sublimes, et s'étant par la force et par le sueur de cette divine nourriture, transformé dans toutes les affections qui sont exprimées dans les psaumes, il en recevra toutes les impressions, et les récitera, non plus comme ayant été composées par un prophète, mais comme

s'il, les composait lui-même, et qu'il offrit à Dieu sa propre prière, avec une profonde contrition de coeur, ou qu'au moins il crût ces psaumes faite exprès pour lui en particulier, et reconnût clairement que toutes les vérités qui y sont enfermées n'ont pas seulement été accomplies en David, mais qu'elles s'accomplissent encore, et se vérifient tous les jours eu sa propre personne.

Car nous comprenons tout autrement l'Ecriture Sainte, et nous pénétrons pour dire ainsi jusque dans ce qu'elle enferme , de plus intérieur et de plus secret, lorsque notre propre expérience non seulement connaît, mais prévient même tout ce qu'elle dit, et que le sens de ses mystères et de ses énigmes nous est découvert plutôt par ce que nous sentons nous-mêmes, que par tout ce que les hommes nous en peuvent dire. Car passant dans le même mouvement et dans la même impression qui ont fait autrefois composer un psaume, nous en redevenons comme les auteurs, nous le prévenons plutôt que nous ne le suivons. Nous comprenons ce qu'il dit, plutôt par le coeur que par l'esprit. Nous ne faisons plus presque que nous souvenir en le méditant, de ce qui se passe tous les jours, ou s'est passé en nous par l'artifice des démons; et nous nous rappelons dans la mémoire en les récitant, ou les maux que notre négligence nous a faits ou les biens que notre vigilance nous a acquis, ce que Dieu nous a donné par sa bonté, ce que le démon nous a ravi par sa malice, ce que notre oubli nous a dérobé, ce que notre fragilité nous a fait perdre, et ce que notre ignorance et notre peu de lumière nous a fait omettre.

Car nous trouvons toutes ces diverses affections exprimées clairement dans les psaumes, afin qu'y contemplant comme dans un miroir très pur toutes les choses qui nous arrivent, nous les puissions mieux reconnaître, et qu'ainsi ayant en quelque sorte fait naître les affections même, et les mouvements que nous sentons, nous n'écoutions pas seulement ce que ces psaumes disent, mais que nous le voyions des yeux, et le touchions comme des mains, que nous ne le regardions plus seulement comme des paroles dont nous avons chargé notre mémoire, mais comme des mouvements qui nous sont devenus naturels, et que nous les prononcions avec un profond sentiment du coeur, en pénétrant toujours le sens, non par la suite du texte, mais par la lumière de notre propre expérience. C'est le moyen d'arriver à cette haute perfection de la prière que nous avons représenté dans notre dernière conférence, autant que Dieu a daigné de nous en donner la forme, où l'esprit n'est plus occupé d'aucune image ou d'aucun fantôme, où il ne se sert même d'aucune parole ni d'aucun usage de la voix, mais se laisse aller à un transport, à des ardeurs et des mouvements qui ne se peuvent exprimer, où se sentant emporté hors de lui-même, et entraîné au-dessus de ses sens et de toutes les choses visibles, il n'offre plus ses prières à Dieu que par des soupirs et des gémissements ineffables. (Coll., X, 11. P. L., 49, 836.)

Rapprochez encore de la direction donnée par saint Ignace le conseil de Climaque : « Consolé par une parole, arrêtez-vous y sans passer outre. »

Ne faites pas de longs discours en parlant à Dieu, de peur que cette vaine recherche de paroles étudiées et inutiles ne dissipe l'attention de votre esprit, qui ne doit être attaché qu'à la vie de ce grand et divin objet. Une seule parole du publicain attira sur lui la miséricorde de Dieu. Et une seule parole pleine de foi sauva le larron. Les longs discours remplissent d'ordinaire de vaines images l'esprit de celui qui prie et confondent son attention au lieu que peu de mots sont capables de la recueillir.

Lorsque vous vous sentirez tout consolé et tout attendri par quelque parole que vous récitez dans vos prières, arrêtez-vous-y sets passer outre, puisque c'est une marque assurée que ,notre ange gardien prie avec nous. (Clim., XXXVIII, 14, 15. P. G., 88, 1131.)

Conditions du recueillement. Le lieu de l'oraison : « Il faut renfermer l'âme et le corps entre les murailles d'une cellule. » Ce conseil n'est pas contredit par les transports des saints en présence de la sature sortie des mens divines. Pour que ce cantique d'admiration s'élève spontanément, le coeur a dû prendre l'habitude de la prière en réalisant les conditions extérieures du recueillement. Il a dû se priver de l'usage de ses sens, avoir exercé le regard intérieur, avoir vu clair dans son fond paisible, comme le pécheur dans une eau tranquille.

Plût à Dieu, mon père, dit l'abbé Germain qu'il fût aussi facile de conserver toujours les pensées saintes et spirituelles, comme il est aisé d'en concevoir les semences. Car nous voyons tous les jours, qu'aussitôt qu'aller commençât à naître dans notre coeur ou par la méditation et le souvenir de l'Écriture, ou par la mémoire de quelques actions extraordinaires de vertu, ou par la considération des mystères, elles nous échappent en un moment et elles s'enfuient de nous en quelque sorte, sans que nous puissions les retenir. Si notre esprit fait de nouveaux efforts et cherche de nouveaux sujets de bonnes pensées, elles disparaissent encore aussi promptement que les premières, de sorte que notre esprit ne pouvant dans cette agitation continue et dans ce flux et reflux de pensées demeurer ferme et arrêté, et étant incapable par lui-même de se fixer dans ces pensées saintes, il semble qu'il y a quelque lieu de croire que lors même qu'il s'arrête davantage à quelques-unes, elles naissent plutôt dans lui, comme par hasard, qu'il ne les forme par son application et son travail.

Car comment pourrions-nous croire qu'il est en notre pouvoir de les faire naître, puisqu'il n'est pas en notre pouvoir de les retenir? Mais ne nous arrêtons pas là maintenant, s'il vous plaît. J'aurais trop peur que l'éclaircissement de cette nouvelle matière ne nous jetât trop loin et ne vous fit trop interrompre le sujet de l'oraison que vous avez déjà commencé. Nous la réserveron donc pour un temps plus propre et vous continuerez, s'il vous plaît, mon père, à nous parler de la prière. Nous avons un désir extrême de nous informer de toutes ses qualités. C'est un sujet trop important, puisque saint Paul nous exhorte à prier toujours. C'est pourquoi, mon père, nous vous conjurons de nous parler d'abord de la qualité de la prière, c'est-à-dire de nous expliquer quelle est cette prière qu'on doit toujours avoir dans

le cœur et, après nous l'avoir fait connaître, de nous apprendre le moyen de nous y occuper sans relâche. Car nous voyons assez qu'il ne faut pas en ceci une médiocre application du coeur. L'expérience nous le fait assez connaître tous les jours, et encore bien davantage, le discours que votre sainteté vient de nous faire, par lequel vous réduisez toute la fin d'un religieux et le plus haut point de la vertu à la persévérance et à la perfection de la prière. (Coll., IX, 7. P. L., 49, 779.)

-
- -

C'est pourquoi il est d'une extrême importance, à celui qui veut acquérir la pureté du coeur, de choisir des lieux qui ne le puissent jamais tenter par leur fertilité à les cultiver, qui ne le fassent point sortir malgré lui de sa cellule et qui ne l'excitent point à venir travailler à la campagne, de peur que la liberté d'un si grand air ne dissipe tout le recueillement de ses pensées, ne détourne cette droite intention de son âme, et ne lui fasse perdre de vue ce but qu'il se doit toujours proposer. On ne peut éviter ce malheur, quelque attentif et quelque vigilant qu'on puisse être, qu'en renfermant l'âme et le corps entre les murailles d'une cellule, afin que chaque religieux étant dans ce repos céleste, puisse comme un excellent pêcheur se préparer, à l'imitation des apôtres, de quoi pouvoir vivre ; qu'il voie sans faire de bruit dans le fond paisible de son coeur, cette foule de pensées qui sont comme des poissons qui y nagent, qu'il jette le filet comme du haut d'un rocher, d'où considérant attentivement tout ce qui se passe au-dessous de lui, il tire comme avec l'hameçon, les pensées qu'il discernera être les meilleures, et rejette les autres comme des poissons qui sont mauvais, et qui ne peuvent faire que du mal. (Coll., XXXIV, 3. P. L., 49, 1287.)

-
- -

Je me souviens de volis avoir dit dans notre première conférence que chaque âme s'élève dans la prière à proportion de la pureté qu'elle a, et qu'elle se sépare de la vue et du souvenir de toutes choses terrestres et sensibles, à mesure qu'elle se purifie davantage et selon qu'elle est capable de voir par ses yeux intérieurs Jésus, ou humble et encore dans son corps mortel, ou glorifié et venant dans la majesté de sa gloire. Car celui-là ne pourra pas voir Jésus lorsqu'il viendra dans la splendeur de son royaume, qui étant encore engagé dans cette faiblesse des Juifs, ne peut pas dire avec l'Apôtre : « Quoique nous ayons connu Jésus-Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus comme tel. »

Ceux-là seulement peuvent contempler sa divinité avec des yeux très purs, qui s'élevant au-dessus de toutes les oeuvres et de toutes les pensées basses et terrestres, se retirent et montent avec lui sur cette montagne élevée de la solitude, où Jésus-Christ dégageant les âmes du tumulte des passions et les séparant du mélange de tous les vices, les établit dans

une foi vive et les fait monter au plus haut comble des vertus, où il montre ensuite à découvert la gloire et la splendeur de son visage à ceux qui ont les yeux du coeur assez purs pour le contempler. Ce n'est pas que Jésus ne se laisse voir aussi de ceux qui demeurent dans les villes ou dans les bourgs, c'est-à-dire qui sont engagés dans la vie active et dans les actions de charité. Mais ce n'est pas dans cette gloire et dans cette majesté éclatante qu'il ne montre qu'à ceux qui peuvent monter comme saint Pierre, saint Jacques et saint Jean sur la montagne des vertus. C'est ainsi qu'autrefois il apparut à Moïse et qu'il parla à Élie dans le fond d'une solitude. Jésus-Christ a voulu lui-même nous confirmer cela par son exemple et nous tracer en sa personne le modèle d'une parfaite pureté. Car encore qu'il fût la source inépuisable de toute la sainteté et qu'il n'eût aucun besoin comme nous de la retraite et de la solitude pour l'acquérir, puisqu'étant la pureté même, il ne pouvait recevoir la moindre altération de la multitude et de la contagion des hommes, lui qui au contraire, purifie et sanctifie quand il lui plaît tout ce qu'il y a d'impur et de contagieux dans les hommes, il se retire néanmoins tout seul sur une montagne pour y prier. Il voulait nous apprendre par cette retraite à nous séparer comme lui du trouble et de la confusion du monde, lorsque nous voudrions offrir à Dieu des prières parfaites et les pures affections de notre coeur, afin qu'étant encore dans une chair mortelle, nous puissions nous conformer en quelque façon à cette souveraine béatitude, qu'on promet aux saints dans l'autre monde et à regarder Dieu comme nous tenant lieu de tout en toute chose. (Coll., X, 6. P. L., 49, 826.)

Souvenirs importuns. On se fait violence en cherchant le silence profond, en fuyant même la lumière du jour. Il faut savoir aussi aller contre les affections légitimes, les soucis du zèle, lorsqu'ils excitent au temps de la prière des préoccupations importunes.

Je crois qu'il ne sera pas inutile de rapporter aussi l'action d'un solitaire qui s'appliquait à avoir grand soin à purifier son coeur et à contempler les choses célestes. On lui apporta un jour, après quinze ans de retraite, plusieurs lettres de la part de son père, de sa mère, et de beaucoup de ses amis qui demeuraient dans la province du Pont.

Ce saint religieux prenant ce gros paquet de lettres pensa longtemps en lui-même, et dit : « Combien cette lecture me va-t-elle faire naître de pensées qui me porteront ou à une joie ridicule, ou à une tristesse inutile? Combien de fois le jour détournera-t-elle mon coeur de la contemplation à laquelle je tâche de m'appliquer, pour me faire souvenir de ces personnes qui m'écrivent. Combien me faudra-t-il attendre de temps avant que de sortir de ce trouble et de cette confusion où je vais entrer, et combien me faudra-t-il travailler pour rentrer dans la tranquillité et dans la paix où je tâche depuis tant de temps de m'établir, si mon esprit étant touché de cette lecture se retrace le visage et les paroles de ceux que j'ai quittés il y a si longtemps et recommence à les voir en quelque sorte, et à demeurer encore de coeur avec eux. Que me servira-t-il de m'être retiré d'eux de corps si je suis avec eux en esprit? Que me servira-t-il après avoir banni leur souvenir de ma mémoire, en renonçant au monde

pour vivre comme si je n'y étais plus, si je ne laisse pas ensuite de revivre en quelque sorte au monde, et de donner entrée à des choses que j'avais déjà étouffées? » Lorsqu'il repassait toutes ces pensées en lui-même, il ne se put résoudre non seulement à ouvrir une seule de ces lettres, mais non pas même à décacheter le paquet, de peur qu'en se souvenant des noms de ceux qui lui écrivaient, ou en se représentant seulement leurs visages, il ne perdît son application avec Dieu. Il le jeta donc au feu, en la même manière qu'on le lui avait donné, et dit en même temps : « Allez, toutes les pensées de mon pays, brûlez toutes avec ces lettres, et ne tâchez pas davantage de me faire retourner à des choses auxquelles j'ai renoncé ». (Inst., V, 32. P. L., 49, 248.)

Difficultés d'être maître de nos pensées. Ces difficultés viennent de la légèreté de notre esprit. Nous quittons volontiers une considération pour une autre, nous changeons encore, le mouvement s'accélère de psaume en psaume, de l'Evangile à saint Paul..., nous parcourrons toute l'Écriture Sainte. La vraie prière s'arrête longtemps à la même pensée.

Autre comparaison : il y a une légèreté en enviable, l'âme comme une plume qui a été mouillée et appesantie par la boue, ne peut être saisie par le souffle de l'esprit et reste collée aux objets terrestres.

Quelques solitaires demandant à l'abbé Agathon, laquelle de toutes les vertus était la plus difficile à pratiquer, il leur répondit : « Je crois que c'est celle de l'oraision, parce que lorsque nous voulons prier Dieu, il n'y a point d'effort que les démons ne fassent pour interrompre notre prière, à cause qu'ils savent que rien n'est si puissant pour les désarmer et les empêcher de nous nuire. C'est pourquoi en tous les autres travaux que nous entreprenons dans la vie religieuse, quelque continuels et pénibles qu'ils puissent être, nous ne laissons pas de jouir de quelque repos, mais il ne se passe pas un moment dans la prière, que nous n'ayons toujours beaucoup à combattre ». (Pélage, XII, 2. P. L., 73, 941.)

-
- -

Car notre âme se peut comparer à une plume très légère, qui en se conservant dans sa sécheresse sans être mouillée par aucune eau ou aucun accident extérieur, peut s'élever au ciel par sa légèreté naturelle, soutenue du moindre souffle de l'air. Mais s'il arrive qu'elle soit un peu mouillée, ou même qu'elle soit trempée dans l'eau, elle en deviendra aussitôt appesantie; et bien loin de suivre sa légèreté, le poids de cette humidité qui la pénètre, la fera aussitôt tomber en terre. Il en est de même de notre âme. Tant que le vice ne s'en approche pas, ou que le soin des choses de la terre ne l'appesantit point, et qu'elle n'est point souillée par l'eau sale des plaisirs bourbeux de ce monde, sa pureté et sa légèreté naturelle soutenue du souffle du Saint-Esprit, l'élèvera à la contemplation de Dieu, et lui fera quitter la terre pour ne vivre plus que dans le ciel et dans la méditation des choses invisibles.

C'est pourquoi nous devons extrêmement peser cet avis de Jésus-Christ. «Prenez-garde, que vos coeurs ne s'appesantissent point par la gourmandise, par l'excès du vin, par les soins de ce monde. » Si nous voulons donc que notre prière pénètre non seulement le ciel, mais ce qui est même au-dessus du ciel, faisons en sorte que notre âme étant purifiée de tous les vices de la terre et de toutes les ordures des passions, rentre dans la légèreté que Dieu lui a donnée. (Coll., IX, 4. P. L., 49, 774.)

-
- -

Car nous sentons tous les jours qu'aussitôt que nous commençons de penser à quelque verset d'un psaume, il s'échappe insensiblement, et nous admirons nous-mêmes que nous passions si vite d'un endroit de l'Écriture à un autre. Quand notre esprit commence encore à s'y appliquer, avant que nous layons plu approfondir, notre mémoire est emportée par un autre passage qui se présente, et qui nous fait perdre la méditation de celui qui le précédait.

De celui-là l'esprit tombe encore dans un autre, et roulant ainsi de psaume en psaume, de l'Évangile à saint Paul, des apôtres aux prophètes, des livres de morale aux livres historiques, il ne fait qu'errer et que courir par toute l'étendue de l'Écriture. Il ne peut rien retenir ou rejeter à son choix. Il n'examine rien à fond. Il n'établit rien de certain sur tout ce qu'il lit; il entrevoit confusément et superficiellement quelque chose; et au lieu de pénétrer dans le sens intérieur, de s'y appliquer et de s'en nourrir, il ne fait que l'effleurer au dehors, et il le quitte lorsqu'à peine il a commencé à le goûter. Ainsi étant toujours dans l'égarement, toujours dans l'instabilité, toujours dans l'agitation, il est, dans l'église, même au temps de la prière et du sacrifice, dans une distraction continue qui le rend comme ivre, et incapable de s'acquitter comme il faut de ses devoirs. Si par exemple nous prions, nous pensons à un psaume ou à quelque lecture que nous aurons faite.

Si nous chantons un psaume, il nous viendra dans l'esprit autre chose que ce qu'il contient. Si nous lisons, nous nous trouverons distrait par la pensée de ce que nous avons fait, ou de ce que nous devons faire. Ainsi notre esprit se conduisant d'une manière irrégulière, et faisant tout sans ordre et à contre-temps, il s'abandonne comme au hasard à tout ce qui se présente à lui, sans pouvoir ni retenir en soi ce qui lui plaît davantage, ni s'en occuper solidement. (Coll., X, 13. P. L., 49, 840.)

Oraison et détachement, influence réciproque. Si l'on veut développer l'aptitude à monter, qu'on veille à ne pas souiller la pureté de l'âme par des paroles inconsidérées!

Non seulement aux temps fixés pour la prière, mais dans tout le cours de la journée, on préservera cette pureté de l'âme par l'éloignement de tout ce qui ne mène pas à Dieu.

Le détachement dispose à l'oraison, de l'oraison naît le détachement: ces relations entre

la pratique de la vertu et la facilité à prier sont rappelées fréquemment et avec Insistance, c'est l'exhortation à la prière continue, reçue dès la première conférence de Cassien.

Je crois, répondit le saint vieillard Isaac, qu'il est impossible de bien comprendre toutes les différentes sortes d'oraisons sans une grande pureté du cœur, et sans une assistance particulière de la grâce et de la lumière du Saint-Esprit. La prière est aussi diversifiée dans ses espèces, qu'une âme, ou pour mieux dire, toutes les âmes ensemble le sont dans leurs dispositions et dans leurs états. Ainsi quoique nous reconnaissions franchement que notre esprit soit trop grossier pour voir et pour distinguer nettement toutes ces différences, néanmoins je ne refuse pas d'essayer de vous les expliquer, autant que le peu d'expérience que j'ai de ces choses, le pourra permettre. Car la prière, pour le dire ainsi, se transforme dans tous les états de l'âme. Elle se proportionne au degré de pureté dans lequel nous nous sommes élevés, et aux dispositions différentes dans lesquelles les divers accidents de la vie, ou notre attention particulière à Dieu nous peut mettre.

C'est pourquoi il est certain qu'une même personne ne peut former toujours des prières semblables et uniformes. On prie autrement lorsqu'on est dans la joie, ou lorsqu'on est dans une tristesse et dans un accablement qui nous fait perdre toute l'espérance. On prie autrement lorsque tout nous réussit heureusement dans la piété, ou lorsqu'on est attaqué par des tentations très violentes, lorsqu'on demande à Dieu le pardon de ses péchés, ou lorsqu'on le prie de nous redoubler ses grâces, de nous accorder quelque vertu, ou de nous délivrer de quelque vice, lorsqu'on pense à l'enfer et à la terreur du dernier jugement, ou lorsqu'on s'anime par l'espérance des biens éternels ou par le désir de les posséder, lorsque nous nous trouvons dans quelques dangers, et que nous sommes réduits à quelques extrémités, ou lorsque nous sommes dans la paix et dans l'assurance, enfin lorsque Dieu nous révèle ses saints mystères, ou lorsqu'il nous laisse dans la stérilité et dans une sécheresse de pensées, aussi bien que de vertus. (Coll., IX, 8. P. L., 49, 779.)

-
- -

Un autre saint vieillard disait : « Comme nous ne pouvons voir notre visage dans l'eau trouble, ainsi notre âme ne peut contempler Dieu dans la prière, si elle ne se purifie auparavant de toutes les pensées vaines qui la remplissent de nuages. » (Pélage, XII, 13. P. L., 73, 942.)

-
- -

Il arrive souvent qu'une personne qui a reçu de Dieu le don d'une parfaite oraison et qui en a goûté les grâces et les douceurs, souille la pureté de son âme par une parole inconsidérée.

rée et qu'ensuite, elle ne trouve plus dans ses prières ce qu'elle y cherche et ce qu'elle avait accoutumé d'y trouver auparavant. (Clim., XXVIII, 54. P. G., 88, 1138.)

-
- -

Puisque vous désirez d'être encore instruit, dit l'abbé Isaac, je veux bien vous redire en peu de mots ce que je crois le plus sûr pour arrêter l'égarement de notre coeur. On peut remarquer pour cela trois choses principales : la veille, la méditation et la prière. L'assiduité et l'application continue à ces trois exercices établissent bientôt notre esprit dans une fermeté immobile et inébranlable.

Il y faut néanmoins joindre le travail des mains qui soit continual, en ne le destinant pas à notre avarice particulière, mais aux sacrés usages qu'en doit faire le Monastère, afin que retranchant ainsi tous les soins de cette vie, nous rappelions toute notre intention à l'accomplissement de cette parole de saint Paul : « Priez sans relâche. » Car celui qui ne prie que lorsqu'il est à genoux prie bien peu; mais celui qui lors même qu'il prie se laisse emporter aux égarements et aux distractions de son coeur, ne prie point du tout. C'est pourquoi avant même que de prier, nous devons tâcher d'être dans la même disposition où nous souhaitons que Dieu nous trouve lorsque nous prions. Car il faut nécessairement que l'état où est l'esprit avant qu'il prie, passe et continue encore dans sa prière, et qu'il y trouve selon qu'il était disposé auparavant, ou des pensées basses qui le portent vers la terre, ou des pensées saintes qui l'élèvent vers le ciel. (Coll., X, 14. P. L., 49, 842.)

IV. — L'Inspiration.

Comment les Pères auraient-ils négligé cet élément de la prière que ne peuvent suppléer ni conseils ni méthodes? Par leurs observations répétées sur la pureté du regard intérieur, ils ont mis en évidence la supériorité des leçons sans paroles données à l'intime du coeur. C'est que même en serrant davantage et en complétant les conseils méthodiques, nous ne trouverions pas le secret de l'oraison, de la prière fervente ni mémo de la plus simple prière. Les règles de la prosodie ne font pas un poète. La prière elle aussi est chose d'inspiration, d'une inspiration transcendante, il lui faut le souffle d'en-haut.

Ce secours est indispensable. L'appréciation du rôle de la grâce dans l'oraison ne porte pas trace d'influence pélagienne, à moins de trouver le semi-pélagianisme dans l'assurance réitérée, que le ciel ne manquera pas à la bonne volonté.

Il faut bien distinguer de la science spirituelle cette autre science que peut acquérir un philosophe, ou celui qui commente l'Écriture comme un chef-d'œuvre humain. Que le moine lui-même, en qui on suppose présent un foyer de lumière spirituelle, ne mesure pas l'action de l'esprit divin à la facilité qu'il peut avoir d'exprimer de belles pensées. Les chrétiens

peu familiers avec l'enseignement des spirituels confondent souvent révélation sensible et communication de la grâce. Dieu a bien des manières de nous appeler et de nous parler sans faire de miracle. Les bons conseils donnés par les saints, ceux donnés par les objets inanimés, par le jeu des événements nous mettent déjà dans les régions surnaturelles.

La joie et la paix nous font sentir que nous respirons une atmosphère divine. Mais l'aridité, l'ennui, le sentiment du vide, ne sont pas des marques que le contact divin a cessé. Les alternatives de clarté et de ténèbres pourraient égarer une âme inexpérimentée.

L'histoire des sectes illuministes montre la nécessité de prémunir contre les illusions ceux qui se guident aux lumières les plus intérieures. A ceux déjà apportés au chapitre de la Discrédition nous ajoutons quelques exemples d'hommes vertueux trompés par le démon.

Ce sont des cas isolés. Il ne paraît pas que les victimes de ces prestiges diaboliques aient fait école. Fait considérable, à la louange des Pères Égyptiens : le faux mysticisme qui a fait des ravages en Syrie et en Orient, et dont on voit des manifestations bruyantes à toutes les périodes de l'histoire religieuse, ne s'est pas développé ni acclimaté parmi eux.

L'ambition de Macaire. Il se propose de ne plus laisser son esprit redescendre sur la terre. Après trois jours d'efforts, il y renonce. Dieu le préserve de la vanité en lui faisant sentir que les grâces d'union ne dépendent pas de la volonté des hommes.

Cet homme, qui semblait être impassible, nous disait aussi une autre fois « Après avoir exactement accompli tous les devoirs de la vie solitaire et religieuse, il me vint un autre désir purement spirituel, qui fut de mettre durant cinq jours mon esprit en telle assiette, que rien ne le pût séparer de Dieu et qu'il n'eût point d'autres pensées que de lui seul. Je fermai ensuite le dedans et le dehors de ma cellule, afin de n'être point obligé de répondre à qui que ce fût, et me tenant debout, je commençais sur les huit heures du matin à dire à mon âme : « Prends garde à ne point descendre du ciel. Tu as là les Anges, les Archanges, les Chérubins, les Séraphins et toutes les Puissances célestes. Tu y as ton Dieu, créateur de toutes choses. N'en pars donc point, ne descends point au-dessous des cieux et ne te laisse point aller à des pensées basses et terrestres. » Ayant passé de la sorte deux jours et deux nuits, le démon en conçut une telle rage, qu'il vint comme une flamme de feu, et brûla tout ce qui était dans ma cellule et même la natte de jonc sur laquelle j'étais debout, en telle sorte que je croyais brûler moi-même; ce qui m'ayant enfin touché de crainte, je me départis le troisième jour de la résolution que j'avais prise, ne pouvant davantage tenir ma pensée dans cette parfaite union et je descendis dans la considération des choses du monde, Dieu le permettant ainsi, de peur que je ne m'enflasse de vanité. » (Héracl., 6. P. L., 74, 274.)

Science surnaturelle. L'abbé Théodore offre un exemple des lumières que jette une vie vertueuse sur le texte des Livres Saints. Les efforts que la grâce demande à l'ascète, néces-

saires pour montrer les degrés supérieurs de l'oraison, le sont également à qui veut avoir la vraie science de l'Écriture.

Des spirituels d'âges postérieurs dénonceront, parfois non sans malice, les illusions et les incompréhensions de docteurs devenus savants par la seule étude des livres. Ici le jeune Cassien est mis en garde contre la présomption que peut donner une certaine science acquise. On se croira un spirituel parce qu'on peut parler des choses spirituelles. « Ce sont deux choses différentes, d'avoir quelque facilité de parole et de contempler les mystères par l'oeil d'un coeur pur et éclairé. »

Nous avons vu aussi l'abbé Théodore qui était un homme d'une grande sainteté, et extrêmement habile, non seulement dans tout ce qui regarde la science de la pratique, mais encore l'intelligence de l'Écriture, qu'il n'avait point acquise par l'étude et par la lecture, ou par les belles lettres du monde, mais uniquement par la pureté de son coeur. Car il savait à peine quelques mots de la langue grecque, et il ne la parlait qu'avec difficulté. Ce saint homme cherchant une fois l'éclaircissement d'une question très difficile, demeura en prières sept jours et sept nuits sans discontinuer, jusqu'à ce que Dieu lui en eût enfin donné l'éclaircissement.

Lorsque quelques solitaires témoignaient un jour à ce saint homme l'étonnement où ils étaient de cette grande lumière qu'il avait, et qu'ils lui demandaient l'explication de quelques endroits de l'Écriture, il leur dit qu'un religieux qui désirait pénétrer dans le sens de l'Écriture Sainte, ne devait point consumer son esprit à lire les commentaires, mais qu'il devait plutôt employer tous ses soins à se purifier de ses vices. Quand ces vices auront été bannis de l'âme, les yeux du coeur n'ayant plus ce voile, commenceront à contempler sens effort, et comme naturellement les merveilles renfermées dans l'Écriture.

Car le Saint-Esprit ne nous a pas donné ces livres, afin qu'ils nous fussent inconnus et inintelligibles. C'est nous-mêmes qui nous les obscurcissons en couvrant les yeux de notre coeur par le voile de nos péchés. Lorsque ces yeux intérieurs ont recouvré leur première santé et leur naturelle vigueur il nous suffit de lire ces livres saints pour en avoir l'intelligence, sans que nous ayons besoin de ces commentaires, comme les yeux de notre corps, lorsqu'ils sont sains et purs, n'ont point besoin d'aucun secours étranger pour voir. La raison même qui fait que ces auteurs s'entre-combattent, et tombent dans tant de différentes erreurs, est que la plupart d'entre eux se hâtent de donner des sens à l'Écriture, avant que d'avoir travaillé à purifier leur âme. Ainsi l'impureté de leur coeur les jetant dans des sentiments tout différents et contraires à la foi, elle les empêche de bien comprendre la lumière de la vérité. (Inst., V, 33, 34. P. L., 49, 249.)

-
- -

Lorsque nous parlons de Dieu par l'Esprit de Dieu, notre parole est celle de Dieu même, qui est toute pure et toute sainte et subsiste éternellement; au lieu que celui qui parle de Dieu par son propre esprit et non par une connaissance qui lui vienne de l'esprit de Dieu, n'en parle que par des conjectures, qui n'ont point de solidité ni de subsistance. (Clim., XXX, 23. P. G., 88, 1158.)

-
- -

C'est pourquoi si vous avez un désir sincère de vous éléver à la science spirituelle, non par un mouvement de vaine gloire mais par un véritable désir de purifier vos coeurs, enflammez-vous d'ardeur pour jouir d'abord de cette bénédiction : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu », afin que de là vous puissiez passer à cette science dont l'ange parle ainsi à Daniel : « Ceux qui seront savants brilleront comme la splendeur du firmament; et ceux qui instruisent plusieurs personnes de la justice, reluiront comme des astres dans toute l'éternité. » Et dans un autre prophète : « Faites luire sur vous la lumière de la science, pendant que vous aurez le temps. » Comme je remarque déjà en vous une grande ardeur pour la lecture, hâtez-vous d'acquérir promptement tout ce qui regarde la morale et cette science de pratique sans laquelle on ne peut s'élever à cette pureté de contemplation, qui n'est donnée pour récompense qu'à ceux qui après une infinité de travaux, sont enfin arrivés à la perfection non par les discours ou les instructions des autres, mais par leurs propres actions. Car ils n'acquièrent pas l'intelligence par la méditation de la loi, mais par le fruit de leurs œuvres. Ils disent avec David : « Vos commandements m'ont donné l'intelligence. » Et après s'être purifiés de toute l'impureté de leurs passions, ils disent avec confiance : « Je chanterai et j'aurai l'intelligence dans une voie pure et sans tache. » Celui-là chante, et comprend ce qu'il dit, qui demeure ferme dans la voie pure par la pureté de son cœur. C'est pourquoi si vous avez quelque désir de préparer dans votre âme un temple à cette science spirituelle, purifiez-vous de toute la contagion des vices, et dégagez-vous de tous les soins de ce monde. Car il est impossible qu'une âme qui tient encore tant soit peu aux soins du siècle, mérite le don de la science, qu'elle puisse être féconde en des pensées et des sens spirituels, ou retenir avec quelque fermeté les lectures saintes qu'elle fait.

Prenez donc bien garde, mes enfants, et vous particulièrement, Cassien, à qui votre jeunesse rend ce que je m'en vais vous dire plus difficile à observer, que si vous voulez que votre lecture ne vous soit point inutile, et que tout le fruit de vos saints désirs ne se dissipe point par l'élévation, vous imposiez à votre bouche un silence éternel. Car c'est là le premier pas de cette science actuelle, et tout le travail de l'homme, dit l'Ecclésiaste, est à régler sa bouche. C'est pourquoi il est bon que vous ayez toujours un grand soin d'écouter et de retenir toutes les paroles et les instructions de vos anciens, en tenant toujours votre cœur ouvert,

et votre bouche fermée, et; vous hâtant plutôt de faire exactement ce qu'on vous aura dit, que d'enseigner ce que vous savez. Car en apprenant aux autres ces saintes vérités, on est exposé à la vaine gloire ; mais en les pratiquant dans le silence, on n'en retire que le fruit d'une intelligence spirituelle. C'est pourquoi dans les conférences que vous aurez avec les anciens, ne prenez jamais la liberté de parler que pour leur demander l'éclaircissement d'une difficulté dont l'ignorance vous serait dangereuse, ou pour acquérir une connaissance qui vous serait nécessaire.

Car il y a des personnes vaines qui font semblant d'ignorer ce qu'elles savent fort bien, afin de faire connaître leur habileté par des questions adroites et affectées. Mais il est impossible que celui qui s'applique à la lecture des choses saintes, pour s'acquérir de l'estime, obtienne jamais de Dieu le don d'une vraie science. Car quiconque est maîtrisé par cette passion, est, par une suite nécessaire, l'esclave de plusieurs autres, et principalement de celle de la vaine gloire. Ainsi, s'étant laissé vaincre dans ces premiers combats auxquels il est exposé pour pouvoir acquérir le règlement des moeurs et la pratique de la vertu, il ne pourra plus s'élever à cette science et cette contemplation spirituelle, qui naît de ce premier état comme de sa source. Soyez donc toujours prompt à écouter, et lent à parler, de peur de tomber dans le malheur que marque Salomon dans ses proverbes, lorsqu'il dit : « Si vous voyez un homme léger et inconsidéré dans ses paroles, sachez qu'il y a plus à espérer d'un insensé que de lui. » (Coll., XIV, 9. P. L., 49, 965.)

La prière toute pure. Voici résumée dans une instruction de Jean de Lycopolis, la doctrine sur la relation entre la pureté de la conscience et la faculté d'atteindre Dieu : « Le but de la vie solitaire est d'offrir à Dieu des prières si pure que la conscience du solitaire ne puisse rien lui reprocher... que l'on ne s'imagine nulle forme en Dieu... pur esprit qui peut bien se faire sentir... mais non pas être compris, être limité. »

La principale chose à quoi les solitaires doivent travailler est d'offrir à Dieu des oraisons si extrêmement pures que leur conscience ne leur puisse rien reprocher, ainsi que Notre-Seigneur nous l'apprend dans l'Évangile par ces paroles : « Lorsque vous êtes en prière, si vous vous souvenez d'avoir reçu quelque déplaisir de votre frère, pardonnez-lui de tout votre coeur, puisque si vous ae le faites, votre Père qui est dans le ciel ne vous pardonnera point aussi vos fautes. » Si donc, comme je l'ai déjà dit, nous nous présentons devant Dieu avec une conscience pure et exempte de tous ces défauts et de toutes ces passions dont j'ai parlé, nous pourrons voir Dieu autant qu'il peut être vu en cette vie et éléver vers lui dans nos prières l'oeil de notre entendement pour contempler sinon du corps et avec des regards sensibles, au moins de l'esprit et par une connaissance intellectuelle, celui qui est invisible. Car que nul ne se persuade de pouvoir contempler sa divine essence telle qu'elle est en elle-même et ne forme pour cela dans son esprit quelque image qui ait du rapport à une figure corporelle. Que l'on ne s'imagine nulle forme en Dieu, ni aucunes limites qui le bornent;

mais qu'on le conçoive comme un pur esprit, qui peut bien se faire sentir et pénétrer les affections de nos âmes, mais non pas être compris, être limité, ou être représenté par des paroles. Ce qui fait que nous ne devons approcher de lui qu'avec un profond respect et une très grande crainte, ne le considérer par nos regards intérieurs crue d'une telle manière que notre âme sache qu'il est infiniment élevé au-dessus de toute la splendeur, de toute la lumière, de tout l'éclat et de toute la majesté qu'elle est capable de concevoir, quand même elle serait toute pure et exempte de toutes les taches et les souillures de la volonté corrompue.

Il faut que ceux qui font profession de renoncer au siècle et de suivre Dieu, travaillent principalement à ce que je viens de dire, suivant cette parole du psalmiste : Apprenez et considérez que je suis le Seigneur. Car celui qui le connaît autant qu'un homme le peut connaître, acquerra ensuite d'autres connaissances, même des plus grands mystères, puisque plus son âme sera pure, et plus Dieu lui révélera de choses et lui découvrira ses secrets, parce qu'alors il se considérera comme son ami et comme il considère ceux dont notre Sauveur dit dans l'Évangile : « Je ne vous nomme plus mes serviteurs, mais mes amis », et ainsi il lui accordera comme à un ami qui lui est très cher, l'effet de toutes ses demandes. Les anges et tous les bienheureux esprits qui sont dans le ciel, le chériront aussi comme étant l'ami de Dieu et de leur maître ; ils satisferont à tous ses désirs et on pourra dire de lui véritablement : Que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni aucune autre créature ne seront capables de le séparer de l'amour de Dieu qui réside en Jésus-Christ. (H. M., 1. P. L., 21, 397.)

Tous enseignés par Dieu. (S. Jean, VI, 45.) Les Pères ne confondent pas action surnaturelle et action miraculeuse. Ils n'excitent pas le désir de merveilles opérées sur les sens, paroles, visions, etc... mais ils enseignent que Dieu s'adresse à toutes les âmes. Ils apprennent à discerner sa voix et à entretenir les communications avec le ciel.

Dieu a diverses manières d'appeler au désert, diverses manières de converser avec l'âme solitaire.

Prenant la voix d'un conférencier, ou d'un chantre, ou donnant son accent aux objets inanimés, au moment qu'il a choisi il sait dire au religieux gagné par la joie des larmes ou par la crainte : « Je suis là ! »

Pour expliquer donc plus particulièrement ces trois sortes de vocations dont nous venons de parler, la première est lorsque Dieu nous appelle immédiatement par lui-même, la seconde, lorsqu'il nous appelle par un homme qu'il nous envoie et la troisième lorsque nous exposant à quelque grand péril, ou à quelque grand mal, il nous force en quelque sorte de nous convertir à lui.

Dieu nous appelle immédiatement par lui-même, lorsque par ses inspirations divines il nous touche le cœur, et que nous trouvant dans un profond assouvissement, il nous

réveille tout d'un coup, nous fait aimer notre salut, nous inspire le désir et l'amour de la vie éternelle, nous exhorte à le suivre, et nous y pousse par une componction salutaire. C'est ainsi que nous voyons dans l'Écriture qu'Abraham sortit par le commandement de Dieu, de son pays, et du milieu de sa parenté, quand Dieu lui dit : « Sortez de votre terre et de votre parenté, et de la maison de votre père. » Ce fut aussi de la sorte que Dieu appela à lui le grand Antoine; et sa conversion n'eut point d'autre principe que Dieu même. Car ayant un jour entendu cette parole de l'Évangile en entrant dans une église : « Qui ne hait pas son père et sa mère, et ses enfants et sa femme, et ses terres et sa vie même, ne peut être mon disciple, si vous voulez être parfait, allez et vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et venez ensuite après moi et me suivez », il en fut percé jusqu'au coeur. Il crut que ce commandement de Dieu s'adressait particulièrement à lui, et renonçant à tout ce qu'il possédait, il se résolut de suivre Jésus-Christ, sans y avoir été poussé par la parole et l'instruction d'aucun homme.

Le second degré de vocation est celui que avons dit se faire par l'entremise des hommes, lorsque l'exemple des saints, ou leurs instructions nous touchent, et nous enflamme du désir de notre salut. C'est de cette voie que je reconnais que la grâce de Dieu s'est voulu servir pour m'appeler à lui, m'ayant si fort touché autrefois par les vertus et les paroles de ce grand saint dont nous venons de parler, que j'embrassai ensuite la profession religieuse, et me sacrifiai à la vie qu'il avait choisie. C'est aussi de cette manière, comme nous le voyons dans l'Écriture, que les enfants d'Israël furent délivrés autrefois de la servitude de l'Égypte par l'entremise de Moïse.

La troisième manière dont Dieu nous appelle, est celle qu'on peut dire être mêlée de nécessité et de violence, comme il arrive lorsqu'au milieu des richesses et des plaisirs du monde, qui occupent tout notre cœur, nous nous trouvons surpris et accablés tout d'un coup de quelque accident funeste, et qu'ainsi étant frappés, ou par un grand péril qui nous menace, ou par la perte de notre bien, ou par la mort des personnes qui nous étaient les plus chères, nous sommes forcés en quelque sorte par l'adversité de nous jeter entre les bras de Dieu, que nous avions méprisé dans notre prospérité.

Il y a dans l'Écriture beaucoup d'exemples de cette vocation accompagnée de quelque sorte de nécessité. Car nous y voyons que Dion pour punir les crimes des enfants d'Israël, les livre entre les mains de leurs ennemis, qu'ils sont réduits aux dernières extrémités sous leur domination cruelle, et que l'excès de leurs maux les fait rentrer en eux-mêmes pour se convertir à Dieu. (Coll., III, 4. P. L., 49, 561.)

Diversité des Touches divines. Mais qui est l'homme, quelque expérience qu'il ait, qui soit capable de rapporter toutes les différentes espèces de ces componctions ineffables qui enflamment l'âme, et qui lui font former des prières si ferventes et si pures? Je vous en

rapporterai ici quelques-unes, autant que Dieu me fera la grâce de m'en souvenir, pour vous servir seulement d'exemple. Souvent en récitant un verset de quelque psaume, nous nous trouvons tout d'un coup dans le mouvement d'une prière toute de feu. Quelquefois la voix d'un de nos frères qui est tout ensemble nette et édifiante, nous fait passer de l'assoupiissement où nous étions, dans une fervente application à la prière.

Nous savons aussi que la psalmodie grave et modeste a souvent donné de la ferveur dans l'église à ceux qui étaient présents. Souvent aussi les exhortations et les entretiens spirituels d'un homme de Dieu, réveillent les âmes lorsqu'elles sont abattues et leur inspirent une ardeur nouvelle pour la prière. Quelquefois même la mort d'un de nos frères, ou de quelque personne que nous aimons, nous fait entrer dans une profonde compunction. Le souvenir de notre ancienne tiédeur et de notre négligence passée, nous inspire aussi quelquefois une chaleur sainte et extraordinaire. Ainsi tout le monde peut voir par ce peu que je viens de dire, que Dieu a une infinité de moyens pour nous réveiller, quand il lui plaît, de notre assoupiissement, et de nous faire rentrer par sa grâce, dans un renouvellement de ferveur. (Coll., IX, 26, P. L., 49, 802.)

-
- -

Comme il y a plusieurs sortes différentes de lumières qui frappent les yeux des hommes, ainsi le Soleil intelligible répand plusieurs illuminations différentes dans nos âmes. Car il les éclaire tantôt par les larmes extérieures et sensibles de la pénitence qui sortent des yeux du corps, tantôt par des gémissements intérieurs et spirituels qui sortent du fond de l'âme, tantôt par une joie qui procède d'avoir entendu la parole sainte, et tantôt de celle qui se forme d'elle-même dans l'esprit, tantôt du repos de la solitude, et tantôt de l'obéissance. Outre ces diverses sortes d'illuminations, il y en a une autre toute singulière, qui par un ravissement d'extase met l'âme en présence de Jésus-Christ d'une manière secrète et ineffable, et la remplit d'une lumière spirituelle et céleste. (Clim., XXVI, 145. P. G., 88, 1066.)

Dieu se cache. Ces émotions bienfaisantes ne durent pas toujours. Elles font place à l'indifférence, à la sécheresse, à lennui, au trouble.

D'où l'étonnement, l'inquiétude, les plaintes: « Comment peut-il se faire que Dieu soit si loin ? Quel est le crime dont il me punit ? Que puis-je faire ? Que Sais-je devenir ? »

Ces maîtres de discréction savaient donner la parole encourageante et le conseil opportun. Les réponses générales qu'ils nous ont laissées n'ont pas la précision des règles du discernement des esprits suivies de nos jours. Mais elles en donnent la substance et la description même de ces états dissipent les conclusions déprimantes. On est prévenu contre le découragement lorsqu'on est averti que ces alternatives sont le lot de toutes les âmes à la recherche

de Dieu.

Écoutons Germain, l'ami de Cassien, exposant à l'abbé Isaac les fluctuations de son âme.

Souvent le souvenir de mes péchés me faisant verser beaucoup de larmes, je me suis vu tout d'un coup si transporté de cette joie dont vous parlez, et que Dieu produisait en moi par sa visite, que l'excès même de cette joie me persuadait que je ne devais point désespérer qu'il ne me pardonnât toutes mes fautes. Et il est vrai, mon père, que je ne trouverais rien au monde de plus heureux et de plus excellent que cet état, s'il était en notre pouvoir de nous y mettre. Mais quoique je fasse quelquefois des efforts extrêmes pour tâcher d'exciter en moi cette componction et ces pleurs, et que je rappelle pour cela avec soin dans ma mémoire tous mes péchés, et tous les égarements de ma vie, tous mes efforts sont inutiles.

Il me semble alors que mes yeux soient de pierre, et qu'ils soient tellement durs qu'on n'en puisse faire sortir une goutte d'eau. Ainsi autant j'ai de joie quand je me trouve dans cette abondance de larmes, autant j'ai de douleur quand je vois que je ne puis plus pleurer de nouveau lorsque je le veux. (Coll., IX, 27. P. L., 49, 804.)

•
• -

Ce fut donc à ce bienheureux abbé Daniel que nous nous adressâmes pour apprendre de lui, pourquoi, lorsque nous sommes dans nos cellules, nous sentions quelquefois une si grande ferveur, une joie si ineffable, des lumières et des connaissances si saintes et si abondantes, que non seulement la parole, mais la pensée même ne les pouvait suivre, que notre oraison était alors pure et ardente, et que l'âme remplie de fruits spirituels sentait, lors même qu'elle priait en dormant, que ses prières étaient efficaces, et qu'elles s'élevaient jusqu'au trône de Dieu.

D'où venait aussi que d'autres fois nous nous sentions, sans aucune cause apparente, si plongés dans une profonde mélancolie, et si remplis d'une tristesse déraisonnable, que non seulement notre esprit devenait tout sec et stérile sans pouvoir produire aucune bonne pensée, :mais que notre cellule nous devenait insupportable, nos lectures sans goût, nos prières sans attention et sans arrêt, notre esprit sans application et tout égaré, et tenant quelque chose de celui d'un homme ivre sans que nos soupirs et nos efforts puissent rappeler notre âme dans son assiette ordinaire; et que plus nous la voulons attacher et fixer en Dieu, plus elle s'emporte et dissipe en mille distractions et mille pensées, et devient tellement sèche et stérile, et comme incapable de porter aucun fruit spirituel, que ni le royaume des cieux, ni la crainte de l'enfer ne la peut réveiller de cette léthargie mortelle et de ce profond assoupissement. (Coll., IV, 2. P. L., 49, 585.)

Pourquoi la désolation ? Nos Pères nous ont appris trois raisons de ces sécheresses de l'âme dont vous me parlez. Car elles viennent ou de notre négligence, ou des attaques du démon, ou de la conduite de Dieu qui veut éprouver ses serviteurs. Elles viennent par notre négligence, lorsqu'ayant donné lieu par notre faute à quelque tiédeur, nous tombons dans l'indifférence, et ensuite dans le relâchement et dans une paresse, qui fait que nous étant rempli l'esprit de pensées mauvaises, nous rendons la terre de notre cœur fertile en épines et en ronces, qui privent l'âme de tout fruit spirituel, et l'empêchent de s'appliquer à la contemplation et à l'oraison. Elles viennent par les attaques du démon, lorsqu'êtant quelquefois appliqués au bien intérieurement, cet esprit de malice se glisse dans notre âme par ses subtilités artificieuses, et fait que nous quittons nos meilleures résolutions, ou insensiblement et sa nous en apercevoir, ou par un ennui qui ne en sépare malgré nous.

Quand ces sécheresses viennent de la conduite et de la disposition de Dieu, il le fait pour deux raisons. La première, afin que nous abandonnant pour un peu de temps, cette vue humble que nous avons alors de notre faiblesse, nous empêche de nous éléver de pureté de cœur qu'il nous avait donnée en nous visitant de sa grâce, et que l'expérience que nous faisons de ce que nous sommes lorsqu'il nous a abandonnés, nous fasse reconnaître que nous ne pouvons ni par nos soupirs ni par notre travail, rentrer dans ce premier état de joie et de pureté, et que cette première joie ne venant point de nos efforts, mais de sa seule grâce, nous devons encore la lui demander, et ne l'attendre que de sa seule miséricorde.

La seconde raison est que Dieu veut par là éprouver notre fidélité, notre persévérance et la fermeté de nos désirs. Il veut nous faire connaître à nous-mêmes avec quelle ferveur d'esprit, et quelle persévérance dans l'oraison nous devons lui redemander la présence de son esprit lorsqu'il s'est une fois éloigné de nous, afin qu'ayant appris combien on doit travailler pour acquérir de nouveau cette joie si pure et si spirituelle, nous nous efforçons avec plus d'ardeur et de vigilance, à la conserver dans nous. Car on est d'ordinaire plus négligent à garder ce qu'on croit plus aisément à retrouver. (Coll., IV, 3, 4. P. L., 49, 587.)

Les illusions. Le conseil de s'abandonner à la direction de l'Esprit ne peut être donné en public sans qu'on rappelle le danger d'être trompé et la nécessité de contrôle de l'humilité et de l'obéissance.

Le cas de Sérapion serait plutôt décourageant. Cependant, sans nous présumer plus habiles et plus clairvoyants que ses guides, nous serions portés à supposer qu'une série de questions, posées sans apparence d'interrogatoire, auraient amené ce saint homme à s'exprimer plus exactement et à découvrir la vérité qu'il possédait en réalité.

L'abbé Daniel nous atteste d'ailleurs l'indulgence du Juge Omnipotent à l'égard des simples qui sont tombés dans quelque erreur.

Il se trouva donc dans ce grand nombre de solitaires qui étaient prévenus de l'erreur an-

thropomorphiste un abbé nommé Sérapion, consommé dans toutes sortes de vertus, et recommandable par l'austérité de sa vie. Son ignorance en ce point de doctrine nuisait beaucoup à tous ses frères; et plus il les passait par le mérite de ses grandes vertus, et par l'autorité de sa vieillesse, plus aussi son erreur leur était dangereuse, et pouvait davantage altérer la pureté de leur foi.

Comme le saint prêtre Paphnuce tenta longtemps de le gagner, mais inutilement, parce que Sérapion regardait l'opinion si orthodoxe de ce saint abbé comme une opinion nouvelle, qu'il n'avait point reçue de la tradition, le diacre Photin, homme très savant, arriva du profond de la Grèce dans ce désert, pour y voir les solitaires. Le bienheureux Paphnuce le reçut avec toute sorte d'amitié et de respect. Et pour confirmer la foi et la vérité contenue dans les lettres de Théophile il le pria de lui dire en présence de tous les frères, comment les églises de l'Orient entendaient cet endroit de la Genèse : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Ce saint diacre lui répondit sans hésiter, que tous les évêques de ce pays n'entendaient point cela à la lettre, ni d'une manière grossière, et rapporta beaucoup d'endroits de l'Écriture, pour prouver que cela ne se devait pas entendre de la sorte.

Il montra clairement combien il était indigne de croire que cette majesté invisible de Dieu, si auguste et si incompréhensible, pût être bornée par quelque chose qui eût la forme et la ressemblance d'un homme, puisqu'elle était toute simple, sans composition, sans corps, sans figure, et que l'œil ne la pouvait voir, comme l'esprit ne la pouvait comprendre. Enfin il lui parla si fortement sur ce sujet, que le bon vieillard Sérapion, se rendit à ses raisons, et reconnut ainsi cette vérité catholique établie par toute la tradition de l'Eglise. L'abbé Paplhuze ressentit à ce changement une joie infinie, et tous les solitaires de ce désert n'en eurent pas une moindre. Nous fûmes ravis de voir que Dieu n'eût pas permis qu'un si grand homme, qui avait vécu si exemplairement durant tant de temps dans le désert, persistât jusqu'à la mort dans une erreur, où sa seule ignorance et sa simplicité l'avaient engagé, et nous nouâmes tous pour lui en rendre de très humbles actions de grâce. Durant notre oraison, ce bon vieillard se trouva si surpris de voir que ces images anciennes et ces fantômes accoutumés qu'il se représentait en Dieu lorsqu'il priait, s'effaçaient de son esprit, que s'abandonnant tout à coup aux soupirs et aux larmes, et se jetant par terre, il cria en soupirant à haute voix: « Hélas! que je suis misérable, ils m'ont enlevé mon Dieu! Je ne sais plus maintenant à quoi je me dois attacher, ou qui je dois adorer, ou à qui je puis m'adresser. » (Coll., X, 3, P. L., 49, 823)

V. — Les sujets de méditation.

Nous aurions un moyen de pénétrer la prière intime des Pères s'ils nous avaient laissé un cours suivi de méditations. En effet les écoles de spiritualité peuvent être distinguées par les mystères auxquels leur attention va de préférence, et il est aisément de parcourir un livre

de méditations de reconnaître la famille d'âmes à laquelle appartient l'auteur, et les maîtres qu'il a fréquentés.

Mais ni les laïcs ni les moines de ces temps n'avaient à leur service de pareils mentors, pas plus que des manuels de retraite.

La traduction de leur discours intérieur est encore incomplète et imparfaite.

Les grandes vérités, la mort, la fin des temps, le châtiment éternel, sont plus souvent rappelés, sans doute parce que plus faciles à exposer et plus aptes à frapper les esprits.

C'est le thème habituel des exhortations qui nous ont été livrées.

Nous savons que l'aliment ordinaire de leur piété était l'Ancien et le Nouveau Testament. Mais nous ne la voyons pas occupée du détail des scènes de la vie de Jésus, comme le sera la dévotion du moyen âge dans « les Méditations de la vie du Christ ».

La personne du Sauveur est présente à leur pensée, nous l'entendons invoquée dans les moments critiques du combat « Donnez-moi, ô Jésus-Christ, mon cher Maître, dit Euloge, la patience qui m'est nécessaire pour supporter cet estropié. » Antoine chasse les démena en son nom. Salaman, que se disputent deux villages, répète : « Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ. » L'abbé Isaac veut que le moine comme un hérisson spirituel se tienne à l'abri sous la pierre évangélique, c'est-à-dire qu'il se renferme dans le souvenir de la Passion de Jésus-Christ. Nous avons donc les témoignages multiples des relations habituelles des solitaires avec la personne du Verbe Incarné mais nous n'avons pas la confidence de leur conversation. Constatons une fois de plus qu'il ne faut pas juger seulement des sentiments profonds d'un homme ou d'un âge par ce qui nous est laissé décrit, et que des silences ne doivent pas nous faire déprécié la prière des simples et des temps primitifs.

Tous sont appelés. Tous sont appelés à la conversation divine. Qu'aucun n'objecte son ignorance ! Le manque de culture importe peu.

Il est bien vrai qu'un fellah devenu moine ne saura pas répéter ce que les anciens ont dit à la conférence. Ne concluez pas qu'il n'a pas profité, qu'il perd son temps s'il se tient seul en prière, ou que dans son travail, il n'aura pas plus de dévotion qu'avant sa conversion. Un verset suffit à la piété de Pambon comme au repentir de Thaïs. Comment ces paroles, toujours les mêmes, leur sont toujours nouvelles, c'est leur secret.

-
- -

Quelques solitaires demandant à saint Macaire, en quelle manière ils devaient prier, il leur répondit : « Il n'est pas besoin d'user de quantité de paroles; mais il suffit d'étendre

les mains vers le ciel et de dire : Seigneur, que votre volonté et votre bon plaisir soient accomplis! Et lorsque nous nous sentons combattus et pressés de quelque tentation, il faut dire : Secourez-moi, mon Dieu. Car il sait bien ce qui, nous est nécessaire. » (Pélage, XIII, 10. P. L., 73, 806.)

-
- -

Un solitaire disant à un bon vieillard : « Mon père, je prie souvent nos anciens pères de me donner des avis et des instructions salutaires pour ma conduite, mais je suis si malheureux que je ne retiens rien de ce qu'ils me disent. » Le saint homme qui avait deux cruches vides dans sa cellule, lui dit : « Mon fils, prenez l'une de ces cruches; mettez-y de l'eau; lavez-la; puis remettez-la en sa place. » Le frère ayant fait cela deux fois de suite, le vieillard lui dit de lui apporter ces deux cruches; ce qu'ayant aussitôt fait il lui demanda laquelle des deux était la plus nette. « C'est, lui répondit le solitaire, celle où j'ai mis de l'eau et que j'ai lavée. » Alors le vieillard lui dit : « Mon fils, il est ainsi de votre âme. Car celui qui entend souvent la parole de Dieu, encore qu'il ne retienne pas les réponses qu'on fait à ses demandes, est beaucoup plus pur dans le cœur que celui qui ne daigne pas s'informer de ce qui regarde son salut. » (Pélage, X, 92. P. L., 73, 929.)

-
- -

Pambon était sans doute bien jeune et ne savait pas lire, lorsqu'il s'adressa un jour à un solitaire pour apprendre de lui quelque psaume. Le frère lui ayant dit le premier verset du psaume 38° : « J'ai dit en moi-même : je veillerai sur moi en toutes choses, pour ne point pécher par la langue », il ne voulut pas apprendre le second verset et s'en alla, disant que le premier lui suffirait, et qu'il se contentait de tâcher de l'apprendre par la pratique. Six mois après le même solitaire lui faisant des reproches de ce qu'il ne l'avait point vu tout ce temps, il répondit qu'il n'avait pu encore apprendre à pratiquer le verset qu'il lui avait dit, et beaucoup d'années après, un de ses amis lui demandant s'il l'avait enfin appris, il lui répondit qu'à peine en avait-il pu venir à bout en dix-neuf ans. (Socrate, IV, 23. P. G., 67, 514.)

Où va leur pensée. L'abbé Étienne ne peut satisfaire par de longs discours la sainte curiosité de ses visiteurs, et cependant, jour et nuit il ne pense à autre chose qu'à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A propos de Pierre le Galate, Théodore justifie la pratique catholique des pèlerinages. C'est l'amour pour la personne du Sauveur qui conduit Pierre en Palestine.

-
- -

Trois anciens solitaires étant allés trouver l'abbé Etienne, qui était prêtre, et lui parlant de ce qui regarde le salut, voyant qu'il ne leur répondait point, ils lui dirent : « D'où vient, mon père ! que vous demeurez dans un tel silence, puisque nous ne venons ici que pour apprendre de vous des choses utiles et profitables à nos âmes ? » Il leur répondit : « Excusez-moi, s'il vous plaît. C'est que je n'ai rien entendu de ce que vous avez dit : et tout ce que je vous puis dire, est que, je ne pense jour et nuit à autre chose et n'ai sans cesse devant les yeux que Notre-Seigneur Jésus-Christ, attaché pour nous sur la croix. » Ces paroles les ayant extrêmement édifiés, ils s'en retournèrent, (Moschus, 10, P. L., 74, 149.)

-
- -

La Galatie fut le premier lieu où saint Pierre s'exerça dans les travaux de la vertu. De là il passa en Palestine, pour voir les lieux où s'est accomplie la passion de notre Sauveur, et y adorer le Dieu qui nous a rachetés par son sang; non qu'il le crût enfermé dans un certain lieu, Isar il n'ignorait pas que sa nature est infinie, mais parce que ne se contentant pas que la saule pointe de son esprit jouit par la foi de ces délices spirituelles, sans que les sens y participassent, il désirait que ses yeux reçussent aussi la joie de voir et de considérer cet objet si cher et si agréable, ainsi qu'il arrive d'ordinaire qu'une personne qui en aime fort une autre n'a pas seulement la joie de la voir, mais regarde avec plaisir toutes les choses qui lui appartiennent, ce qui fait que l'épouse touchée d'un semblable amour pour son époux s'écrie dans le Cantique : « Mon bien-aimé est entre les autres hommes ce qu'un arbre chargé de fruits est entre les plantes stériles. Je me suis reposée à l'ombre de cet arbre et j'ai goûté de ses fruits si délicieux. » Cet homme admirable n'a donc rien fait en quoi on puisse trouver à redire, lorsque désirant de voir comme une ombre de cet époux, il allait voir le lieu d'où sont sorties ces eaux salutaires qui se sont répandues sur tous les hommes. (Théod., 9. P. L., 74, 56.)

Vérités toujours nouvelles. Dans nos « retraites de huit jours » et dans nos sermons de missionnaires, dans Dupont et dans le P. Lejeune, nous ne trouverons pas les grandes vérités rappelées avec plus de force et de pénétration que dans l'exhortation d'Evagre, ou dans le dialogue pathétique imaginé par Pacôme entre l'âme et le corps.

Nous ne pouvons lire une page de ces méditations sans rencontrer le nom de Jésus-Christ. En nous appliquant à retrouver dans ces mentions rapides la marque de leur attachement profond au Sauveur, nous suivons la méthode des apologistes qui apportent dans les paroles et les soupirs échappés aux martyrs la preuve la plus touchante de la foi à la divinité de Jésus

dans les premiers fidèles.

-
- -

Quelques-uns disent que l'oraison est encore plus utile et plus salutaire que la méditation de la mort. Mais pour moi, j'estime que ces deux pratiques saintes, quoique différentes entre elles, sont néanmoins unies ensemble, comme les deux natures, la divine et l'humaine, quoique différentes entre elles, sont néanmoins unies ensemble dans la seule personne de Jésus-Christ. (Clim., XXVIII, 50. P. G., 88, 1137.)

-
- -

Le saint abbé Évagre disait à ses frères : « Soyez retenus en toutes choses, et veillez sur vos sens, afin de ne vous point affaiblir en la résolution que vous avez prise de vivre dans le repos de la solitude, et d'y persévérer toujours. Et quand vous êtes assis dans vos cellules, rappelez vos pensées en vous-mêmes, et mettez-vous devant les yeux le jour de la mort, puisque c'est un puissant moyen de mortifier vos sens. Considérez en quel état vous serez réduits alors, et les douleurs que vous souffrirez. Songez quel est l'horrible malheur des damnés. Représentez-vous cet insupportable silence, ces profonds gémissements, ces craintes continues, ces combats intérieurs qui leur déchirent le coeur, ces douleurs présentes, cette cruelle attente d'être encore plus malheureux à l'avenir, et ces larmes amères qui ne diminueront ni ne finiront jamais. Souvenez-vous aussi du jour de la résurrection, imaginez-vous ce divin, terrible et épouvantable jugement. Songez quelle sera la confusion que les pécheurs recevront à la vue de Dieu et de Jésus-Christ en présence de tous les anges et de tous les hommes. Considérez que cette confusion sera suivie d'un feu éternel, d'un remords de conscience, qui comme un ver immortel ne cessera jamais de les ronger, des ténèbres de l'enfer, d'un grincement de dents, d'une frayeur épouvantable, et de tous les autres supplices que l'on se puisse imaginer. Représentez-vous d'un autre côté les récompenses qui sont réservées aux gens de bien, leur confiance en Dieu et en Jésus-Christ son Fils, dont tous les anges et tous les saints seront témoins, et que ces deux états si différents soient sans cesse présents à votre esprit. Gémissez en pensant au jugement des pécheurs, dans l'appréhension d'être compagnons de leurs misères. Et soyez pleins de consolation, de contentement et de joie en songeant aux récompenses que Dieu réserve pour les élus, afin de ne rien omettre de tout ce qui pourra dépendre de vous pour vous approcher des uns, et vous éloigner des autres. Et soit que vous soyez dans votre cellule ou en dehors, prenez garde de n'oublier jamais ces choses ; mais ayez-les toujours présentes, afin d'éviter au moins par ce moyen, de tomber en de mauvaises et sales pensées. (Apoph., Evagre, 1. P. G., 65, 174.)

-
- -

Celui qui s'occupe toujours dans ces méditations saintes, acquiert la pureté de l'esprit, l'humilité du coeur, le mépris de la vaine gloire et s'efforce de renoncer à toute la prudence du siècle. Ainsi, mes très chers frères, il faut que l'âme qui est toute spirituelle, emploie continuellement sa sagesse à combattre la masse terrestre de sa chair et agisse si prudemment avec elle qu'elle l'oblige de consentir à ce qui est le plus parfait. Il faut le soir en s'en allant coucher qu'elle dise à toutes les parties de son corps : « Tandis que nous sommes ensemble, obéissez-moi puisque je ne vous conseille rien que de juste, et servons le Seigneur avec joie. » Il faut qu'elle dise à ses mains : « Il viendra un temps que toute votre force cessera, que vous ne pourrez plus être les ministres de la colère et que ne pouvant plus ravir le bien d'autrui, vous serez contraintes de demeurer en repos. » Il faut qu'elle dise à ses pieds : « Il arrivera un jour que vous ne pourrez plus marcher dans les voies de l'iniquité, ni courir pour faire de mauvaises actions. » Il faut qu'elle parle de la même sorte à toutes les parties de son corps, en général et leur dise : « Avant que la mort nous sépare de cette séparation causée par le péché du premier homme, combattons généreusement, demeurons fermes dans nos bons desseins et servons Jésus-Christ avec soin et avec courage, afin que lors de son second avènement il daigne essuyer de ses propres mains la sueur dont nous aurons été trempés durant quelques années en travaillant pour son service et nous donner la possession d'un royaume qui ne finira jamais. Versez des larmes, mes yeux, et faites connaître, ma chair, que si vous m'êtes assujettis, c'est par une noble servitude. » (Vit. Pac., 46. P. L., 73, 268.)

Les chrétiens s'approprient les sentiments exprimés dans le Pater. Les lignes de l'Evangile qui s'offrent le plus naturellement à qui veut apprendre à prier, sont celles qui contiennent la prière modèle, le Pater. Dans le commentaire qu'en donne l'abbé Isaac, on peut constater à quelle hauteur se tenait la pensée des solitaires. C'est au sens le plus spirituel qu'ils s'attachent. Ce qui les touche, c'est les relations filiales que Dieu permet à ses créatures, c'est les intérêts du Père céleste. Ils se montreraient même trop exclusifs, en écartant la demande des biens nécessaires à la vie du corps.

-
- -

Mais il y a une autre prière beaucoup plus sublime et beaucoup plus élevée que toutes ces quatre sortes d'oraisons dont nous venons de parler. Elle se forme par la contemplation de Dieu seul, et par l'ardeur d'une charité si embrasée, que l'âme étant comme fondue et abîmée dans l'amour qu'elle a pour Dieu, et se jetant dans son sein pour s'y plonger et s'y perdre, elle lui parle avec une familiarité toute divine, et s'entretient librement avec lui comme avec

son père. L'oraison que Jésus-Christ nous a prescrite, nous marque dès le premier mot, que nous devons tendre à cet état. « Notre Père », dit-il. Lors donc que nous -reconnaissons et que nous confessons par nos propres paroles, que le Dieu et le Seigneur de tout l'univers est notre père, nous déclarons assez par là que nous sommes passés de la condition des esclaves, à celle des enfants adoptifs de Dieu. Nous ajoutons ensuite, « qui êtes dans les cieux », afin que nous souvenant que la vie présente n'étant qu'un exil, et la terre où nous sommes, n'étant qu'une terre étrangère qui nous sépare de notre Père, nous l'ayons en aversion et en horreur; et que nous portions tous nos désirs à cette bienheureuse patrie où nous avouons que demeure notre Père, et sans rien commettre cependant, qui soit indigne de cette haute qualité et de cette adoption divine, ou qui nous privant de cet héritage paternel, comme des enfants qui ont dégénéré de leur père, nous exposé à la rigueur et à la sévérité de ses jugements.

Quand nous serons élevés et établis dans ce degré si sublime d'enfants de Dieu, nous nous sentirons aussitôt enflammés de ce désir si pieux, dont brûlent tous ses véritables enfants; et n'étant plus occupés à nos propres intérêts, nous ne chercherons plus uniquement que la gloire et l'honneur de notre Père, en disant : « Que votre nom soit sanctifié ! » Nous témoignons par là que tous nos voeux et toute notre joie est de voir que notre père soit honoré, et nous nous rendons ainsi les imitateurs de celui qui a dit : « Celui qui parle de lui-même, cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est véritable et il n'y a point d'injustice en lui. » C'était de ce zèle si ardent que brûlait celui qui a été appelé de Dieu même un vase d'élection, lorsqu'il souhaitait d'être fait anathème, et d'être séparé de Jésus-Christ, pourvu qu'il lui pût gagner beaucoup d'âmes, et que tout Israël se sauvant, augmentât l'honneur et la gloire de son père. Il souhaite hardiment de mourir pour Jésus-Christ, puisqu'il savait qu'on ne peut perdre la vie en mourant pour la vie. C'est ce qui lui fait dire aussi ailleurs : « Nous nous réjouissons de ce que nous sommes infirmes et vous autres puissants. » (Coll., IX, 18. P. L., 49, 788.)

-
- -

Nous disons ensuite : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain céleste », qu'un autre évangéliste appelle « notre pain de chaque jour ». Le premier assurément marque la dignité de sa substance et le distingue de toutes les créatures de la terre, au-dessus desquelles il est infiniment élevé par l'excellence de sa grandeur et sa sainteté. Et le second exprime ses propriétés et son usage particulier. Car en l'appelant le pain de chaque jour, il marque clairement que sans lui, nous ne pouvons recevoir ni entretenir un seul jour la vie de l'âme. Et par ce mot d'aujourd'hui, Jésus-Christ montre manifestement qu'on doit recevoir ce pain chaque jour et que ce qu'on nous en donna hier ne nous suffit point, si l'on ne continue de nous le donner aujourd'hui.

Il nous apprend donc par ce mot, que le besoin continual où nous sommes de cette nourriture, nous doit avertir de faire en tout temps cette prière, puisqu'il n'y a point de jour auquel nous n'ayons besoin de fortifier notre coeur par ce pain céleste. Néanmoins, ce mot d'aujourd'hui se peut entendre de tout le temps de cette vie, comme si nous disions à Dieu : « Pendant que nous sommes en ce monde, donnez toujours ce pain. » Car nous savons que vous ne manquerez pas de le donner éternellement dans le ciel à ceux qui l'auront mérité, mais nous vous conjurons de nous le donner en cette vie, parce que si nous ne le recevons de vous en ce monde, vous ne nous le donnerez jamais en l'autre. » (Coll., IX, 21. P. L., 49, 794.)

Les biens de ce monde. Vous voyez donc quel est le modèle de nos prières, que celui même que nous devons tâcher de flétrir nous a tracé. Il n'y est point parlé de richesses, ni d'honneur, ni de puissance et de force. On n'y demande point la santé du corps, ni les commodités de la vie. Car Dieu ne veut pas qu'un chrétien lui demande rien de vil et de bas, ni qu'on attende de l'auteur de l'éternité rien de temporel et de périssable. Si donc un homme au lieu de demander à Dieu par cette prière les grâces et les dons éternels, lui demande quelque chose de terrestre et de passager, il fera une injure insigne à sa magnificence et à sa libéralité toute divine, et il irritera plutôt son juge par une prière si basse, qu'il ne l'apaisera. (Coll., IX, 24. P. L., 49, 800.)

VI. — Les sommets.

Une des raisons de l'insuffisance de notre information sur le contenu de la prière des Pères est qu'en bien des cas sa sublimité ne leur permettait pas de nous en faire part. « Celui qui possède Dieu ne se propose point en lui-même quelque point particulier de méditation pour s'en entretenir dans l'oraison. Car c'est alors que l'Esprit-Saint prie pour lui et dans lui par des gémissements ineffables. »

Les disciples dociles à une sage direction s'assimilent les pensées et les aspirations de leurs maîtres. Mais il est une prière mystérieuse à laquelle tous ne sont pas élevés et dont la notion reste voilée à la plupart, « cette prière de feu qui est connue et éprouvée de si peu de personnes ou qui, pour mieux parler, est ineffable. »

Déjà nous avons vu des ascètes luttant uvée des adversaires que nos regards ne pouvaient atteindre, recevant des encouragements dont nous n'avons pas l'expérience.

En les considérant se mouvoir dans les régions mystiques, nous apprécions les distances qui les séparent de notre prière.

Les grands athlètes, Antoine, Arsène, Macaire ont goûté le repos sur ces sommets. Mais l'idée de ces faveurs ne doit pas être associée seulement à de grands noms. Nous aimons

l'étonnement de Macaire, trompé d'abord par l'extérieur des deux jeunes moines et découvrant la hauteur de leur contemplation. En même temps qu'à ces deux frères notre admiration doit aller à la multitude des mystiques inconnus.

Cassien mettant en parallèle les deux genres de vie du solitaire et du cénobite, assigne comme but au solitaire les degrés les plus élevés de l'oraision. Et c'était le sentiment commun que les anachorètes atteignaient ces hauteurs. L'âme comme libérée des soins matériels, ils ne pensaient plus à la réfection de leur corps. Comme on leur portait au début de la semaine les sept rations quotidiennes de deux petits pains, on pouvait supputer par le nombre de pains qu'ils laissaient intacts la durée de leurs ravissements.

Quelles indications nous ont-ils données sur ces états transcendants ? Nous n'avancerons pas, comme nous l'avons fait à propos de l'ascétisme, que la doctrine mystique a fait peu de progrès depuis eux.

« La prière du religieux n'est point parfaite, lorsqu'en la faisant, il connaît et il s'aperçoit lui-même qu'il prie. »

Avec cette définition de saint Antoine nous recueillons quelques paroles d'âmes favorisées de grâces supérieures.

Par ces confidences hésitantes, bégayantes, par ces traits rapides, par l'émotion de ces tâtonnements, notre inexpérience est peut-être plus touchée, plus rapprochée de la conscience du mystère dans lequel nous vivons tous.

Parmi ces pages qui parlent de la vertu consommée nous plaçons l'éloge de la charité.

En effet Cassien et après lui Climaque présentent en même temps comme le but suprême la charité parfaite et la contemplation sublime. Atteindre au plus haut degré de l'oraision, c'est, atteindre le plus haut degré de l'amour.

« La charité, la souveraine paix de l'âme, l'adoption qui nous fait enfants de Dieu, ne sont différentes l'une de l'autre que de nom. »

L'union à Dieu dans l'amour, c'est l'anticipation de la béatitude.

Paraphrasant saint Paul dans une apostrophe enflammée à la charité, Climaque voit d'un seul regard la pratique des vertus du voyageur et le bonheur suprême dont il jouira quand la foi et l'espérance n'auront plus d'objet.

Désirs de monter. Après l'entretien sur l'oraision dominicale l'abbé Isaac amène au seuil de la théologie mystique. Ceux qui se sent rendus familiers les sentiments exprimés par Jésus-Christ dans le Pater, seront disposés à des dons plus précieux, à cette prière de feu que Notre-Seigneur nous a tracée quand il passait les nuits sur la montagne.

-
- -

Quoique cette prière semble renfermer toute la perfection, comme ayant été composée et prescrite par Jésus-Christ même, elle élève néanmoins ceux qui se la sont rendue familière à un état encore plus sublime, dont nous avons parlé auparavant. Car elle les conduit à cette prière toute de feu, qui est connue et éprouvée de si peu de personnes ou qui, pour mieux parler, est ineffable parce qu'elle est au-dessus de l'esprit et du sentiment de tous les hommes. Elle ne se forme point par le son de la voix ni par le mouvement de la langue ni par la prononciation des paroles, mais l'âme seule éclairée par la lumière du Saint-Esprit, s'explique à Dieu non par les faibles paroles des hommes, mais par une effusion et une multiplication de mouvements et d'affections qui sortent du cœur comme d'une source abondante; et étant ainsi élevée vers lui, elle lui dit en un moment tant de choses à la fois, qu'elle ne peut lorsqu'elle retourne dans son état naturel, ni les exprimer par ses paroles ni les suivre par ses pensées.

C'est cette oraison si sublime que Notre-Seigneur nous a tracée, lorsqu'il passait la nuit en prières sur une montagne, ou lorsqu'il priaît dans un profond silence, comme il fit au jardin dans son agonie, où il fut tout trempé d'une sueur de sang, par le transport d'une attention et d'une douleur inimitables à tous les hommes. (Coll., IX, 24. P. L., 49, 801.)

L'esprit qui souffle au désert. Nous recueillons les indices des grâces sublimes départies au bienheureux Arsène. Des traits semblables avaient révélé le mérite d'Antoine, de Pacôme, de Macaire.

Mais il y avait une foule d'autres solitaires que l'on ne pensait pas à surprendre en extase, comme les deux frères que Macaire voit au milieu des anges.

Nous inclinons à généraliser cette remarque. Pour les habitants du désert ces grâces supérieures étaient les grâces ordinaires.

Arsène. Un frère étant venu à Scété à la cellule de saint Arsène et regardant par la fenêtre vit le saint vieillard comme tout en feu. C'était en vérité un frère digne de voir les merveilles de Dieu. Il frappa ensuite à la porte et Arsène étant sorti et le voyant tout étonné, il lui demanda s'il y avait longtemps qu'il frappait et s'il avait vu quelque chose, il lui répondit que non. Arsène s'entretint quelque temps avec lui et le renvoya. (Apoph., Arsène, 23. P. G., 65, 95.)

-
- -

L'abbé Daniel rapportait de saint Arsène que le soleil se couchant les samedis derrière lui, lorsqu'il était en oraison les mains étendues vers le ciel, il ne cessait point de prier en cette posture, jusqu'à ce que cet astre venant le lendemain à se lever, lui frappât les yeux. (Apoph., Arsène, 30. P. G., 65, 98.)

-
- -

Il passait ordinairement les autres nuits sans dormir et lorsque le jour s'approchait, comme il voulait se reposer un peu pour satisfaire à la nature, il disait au sommeil : « Viens ici, mauvais serviteur. » Puis il fermait les yeux et ayant comme à la dérobée un peu dormi tout assis, il se levait incontinent. (Apoph., Arsène, 14. P. G., 65, 91.)

-
- -

Tout le temps de sa vie Arsène, tandis qu'il était assis à son travail avait un linge à sa portée pour sécher les larmes qui coulaient de ses yeux.

A la nouvelle de sa mort, l'abbé Poemen dit : « Heureux abbé Arsène! tu t'es pleuré toi-même en ce monde; car celui qui ne pleure pas en ce monde sur ses péchés, pleure dans l'autre éternellement. » (Apoph., Arsène, 41. P. G., 65, 106.)

Isidore. Il avait une telle intelligence des Écritures Saintes, et une si grande lumière dans les choses de Dieu, que même dans les heures du repas lorsqu'il mangeait avec les frères il était ravi en esprit, sans pouvoir parler ni se mouvoir. Et quand on le priait de dire ce qui lui était arrivé dans ses extases, il répondait : « Mon esprit s'étant appliqué fortement à quelque pensée, il s'y est laissé emporter. » Je l'ai vu souvent pleurer à table (Héracl., 1. P. L., 74, 251.)

Mystiques inconnus. Deux jeunes hommes s'étant présentés comme disciples à saint Macaire il avait voulu les renvoyer, parce qu'ils paraissaient fort délicats. Sur leurs instances il leur avait dit de construire une cellule et leur avait donné ses directions. Le saint vieillard voyant qu'ils s'avançaient de jour en jour dans la pratique des bonnes œuvres, et qu'ils venaient souvent à l'église où ils demeuraient longtemps en oraison dans un grand silence, il désira de savoir au vrai quelles étaient leurs occupations. Ayant donc jeûné toute une semaine, il pria Dieu qu'il lui plût de les lui faire connaître, et puis les étant allé trouver il frappa à la porte de leur cellule; la lui ayant ouverte, et connaissant que c'était l'homme de Dieu qui venait les visiter, ils se prosternèrent en terre comme pour l'adorer. Après avoir fait oraison selon la coutume et s'être assis, l'aîné fit signe au plus jeune, lequel sortit aussitôt, et lui, en continuant de travailler à son ouvrage demeura toujours assis sans dire une seule parole. A

l'heure de none, son frère revint avec ce qui était nécessaire pour leur nourriture; et alors lui ayant fait un autre signe, il apporta une petite table sur laquelle il mit trois petits pains, et se tint debout sans dire mot. Après qu'ils eurent mangé ils dirent à saint Macaire « Mon père, vous en retournerez-vous aujourd'hui? » « Non, leur répondit-il, mais je passerai la nuit avec vous. » Alors ils mirent pour lui dans un des coins de la cellule une natte faite de jonc, et se couchèrent sur une autre dans un autre coin comme pour se reposer et pour dormir. Saint Macaire adressa encore sa prière à Dieu afin qu'il lui plût de lui faire reconnaître plus particulièrement quelle était leur manière de vivre. Aussitôt le dessus de la cellule s'étant comme ouvert, une lumière aussi claire qu'elle pourrait être en plein midi remplit toute la cellule sans que les deux frères s'en aperçussent. Quand ils crurent que le saint vieillard dormait, ils se levèrent, et ne pouvant le voir, quoique de son côté, il les vit fort bien; ils se mirent en oraison en étendant les mains vers le ciel. Le vieillard les considérant attentivement aperçu les démons qui venaient ainsi que des mouches pour s'asseoir sur la bouche et sur les yeux du plus jeune, et un ange du Seigneur qui avec une épée tranchante des deux côtés les empêchait et les chassait. Mais quant à l'aîné il vit qu'ils ne pouvaient en aucune sorte approcher de lui. Le point du jour venant ils se jetèrent tous deux sur leur natte ; et saint Macaire se levant comme s'il n'eût fait que de s'éveiller, ils se levèrent aussi comme s'ils fussent sortis d'un long sommeil. L'aîné des deux frères s'approchant de lui, lui dit : « Aurez-vous agréable, mon père, que nous chantions des psaumes? » S'étant mis ensuite à chanter, le vieillard aperçut qu'à chaque verset qu'ils disaient il sortait de leur bouche comme des globes de feu qui s'élevaient vers le ciel. Quand ils eurent achevé matines, saint Macaire les pria de vouloir prier Dieu pour lui. Sur quoi, sans lui rien répondre, ils se jetèrent à ses pieds pour se recommander à ses prières. Et ainsi le saint reconnut que l'aîné était parfait devant Dieu et que les démons faisaient encore la guerre au plus jeune. Peu de jours après l'aîné changea les travaux de la terre contre le repos du ciel ; et son frère ne lui survécut que de trois jours. (Ruffin, 195. P. L., 73, 802.)

-
- -

Un jour l'abbé Evagre dit à l'abbé Arsène : « Comment se fait-il que nous qui avons reçu l'instruction et acquis la science, nous n'avons point de vertus et que ces grossiers fellahs de l'intérieur en sont très riches? » Arsène lui répondit : « Parce que nous donnons notre attention aux disciplines de la science mondaine nous n'acquérons rien; et ces paysans, eux, par leur propre labeur acquièrent les vertus. » (Pélage, X, 5. P. L., 73, 912.)

Le mystique doit-il livrer son secret? Pouvons-nous rassembler les éléments d'un traité de mystique? L'insistance de Cassien en développant cette idée que pour comprendre un mystique il faut avoir éprouvé la même action divine que lui, restreindrait singulièrement le

nombre des lecteurs et n'encouragerait pas les privilégiés de grâces supérieures à se confier au grand public. « Il leur arriverait ce qui arriverait à un homme qui ayant mangé du miel en voudrait faire concevoir la douceur à un autre qui n'en aurait jamais goûté ». (Coll., XII,13.)

-
- -

Le premier degré de l'oraison consiste à rejeter par la seule vue de l'esprit les pensées de distraction qui le dissipent dans la prière au moment qu'elles se présentent. Le second degré consiste à retenir notre esprit dans la méditation des paroles et des prières que nous récitons. Mais le dernier et le plus parfait degré consiste en un transport de l'âme et en un ravissement de l'esprit en Dieu, (Clim., XXVIII, 23. P. G., 88, 1132.)

-
- -

Car il faut avouer que les dons que la bonté ineffable de Dieu fait à ses fidèles serviteurs, lorsqu'ils sont dans un corps d'argile et de boue, sont tout à fait grands et admirables, et qu'ils ne se peuvent comprendre que de ceux qui les ont éprouvés eux-mêmes. C'est de ces grâces prodigieuses que s'occupait le prophète David, lorsque les considérant par la lumière d'un esprit purifié, il s'écrie en sa personne, et en la personne de ceux que Dieu a élevés à un état si parfait « Vos œuvres sont admirables, et mon âme en est dans le ravissement. » Ce grand prophète n'aurait rien dit ni de grand ni de nouveau, s'il avait dit ces paroles dans une autre vue, et par un autre sentiment et si par ces ouvrages de Dieu il en avait entendu d'autres que ne sont ceux dont nous parlons. Car il n'y a personne à qui la seule vue du monde et des créatures ne fasse connaître aisément que les ouvrages de Dieu sont admirables.

Mais il y a d'autres miracles que Dieu opère tous les jours dans ses saints, et qu'il fait éclater sur eux avec une magnificence toute divine. Nul n'entre dans la connaissance de ces merveilles invisibles, que celui qui les ressent dans le fond de son cœur; et l'âme qui les connaît et qui en jouit est tellement surprise dans le secret de sa conscience de l'excès de ses dons, qu'elle ne trouve plus ni de pensée pour s'en entretenir, ni de parole pour les exprimer, lorsqu'elle sort de cette ferveur qui l'embrasait, et redescend dans l'usage commun de la vie, et dans la vue des objets grossiers et terrestres. Car quelle est l'âme qui puisse s'empêcher d'admirer les miracles que Dieu opère en elle-même, lorsqu'après avoir été assujettie à un désir insatiable de manger, et avoir recherché avec une extrême avidité les viandes les plus délicates et les plus somptueuses, elle se voit tout d'un coup tellement affranchie de cette passion, qu'elle a peine même à prendre, quoique rarement, ce peu de nourriture la plus vile et la plus grossière dont elle se sert, pour n'accabler pas entièrement la nature?...

Et pour ne point parler ici de ces opérations de Dieu toutes secrètes et toutes cachées que chacun des saints éprouve en soi-même, qui ne sera surpris d'admiration, lorsqu'il considère cette joie céleste et spirituelle dont Dieu comble souvent l'âme lorsqu'elle l'espère le moins, et ces transports d'une consolation divine et ineffable dont nos coeurs sont tellement transportés, qu'ils passent tout d'un coup de la paresse et du profond sommeil où ils languissaient auparavant, dans une allégresse incroyable et une prière pleine d'ardeur. C'est là cette joie dont saint Paul disait autrefois : « Que l'œil ne l'a point vue, que l'oreille ne l'a point entendue et que le cœur de l'homme ne l'a pu comprendre. » C'est-à-dire le cœur de celui qui étant encore enveloppé des vices de la terre, n'est encore qu'un homme, et attaché aux affections et aux inclinations humaines sans avoir des yeux intérieurs pour contempler ces dons de la magnificence de Dieu. Enfin le même apôtre dit ensuite tant de lui-même que de ceux qui lui ressemblent, et qui comme lui se sont déjà séparés de la conduite ordinaire des hommes. « Pour nous autres, Dieu nous a révélé toutes ces choses par son esprit. » (Coll., XII, 12. P. L., 49, 891.)

Confidences. « La prière n'est pas parfaite, tant que le religieux s'aperçoit lui-même qu'il prie. n voilà une définition négative donnée par Antoine. Nous chercherons en vain dans les nombreux écrits de la famille des Vitae Patrum des précisions sur les degrés de passivité, des analyses, des descriptions ex professo ou des classifications. Leur vocabulaire mystique n'est pas en avance sur celui de la théologie de cette époque.

Avec de saintes âmes qui ont vécu à des époques plus savantes, nos amis pourraient s'excuser de leur silence sur la répugnance à faire entrer dans le cadre de divisions logiques l'infinie souplesse de la grâce qui s'adapte à la diversité des âmes. Mais les quelques paroles qui trahissent leurs expériences ont un sens sur lequel nous ne pouvons nous méprendre et elles éveillent le goût de l'ineffable.

Le ton des homélies de Macaire est bien différent de celui des apophthegmes qui lui sont attribués. Cette différence, même en dehors des considérations d'histoire et de philologie, pose la question de leur authenticité. Aussi ne faisons-nous qu'un seul emprunt à ces pages de très haute inspiration.

-
- -

Mais pour vous faire concevoir ce que c'est qu'une véritable prière, je n'ai qu'à vous rapporter, non mes sentiments, mais ceux du bienheureux Antoine, que nous avons vu souvent si appliqués à la prière, qu'il arrivait quelquefois que le ravissement où il avait passé la nuit et cette grande ferveur d'esprit où il se trouvait, lui faisait dire au soleil levant : « Soleil, que tu m'es importun. Pourquoi m'empêches-tu? Il semble que tu ne te lèves que pour me dérober ma véritable lumière. »

Ce saint homme disait de l'oraison cette parole toute céleste et plus qu'humaine. La prière d'un religieux n'est point parfaite lorsqu'en la faisant, il connaît et il s'aperçoit lui-même qu'il prie. Et pour prendre la liberté d'ajouter quelque chose à cette parole admirable, nous rapporterons ce que notre expérience nous a appris, des marques par lesquelles nous pouvons reconnaître que Dieu a exaucé nos prières. (Coll., IX, 31. P. L., 49, 807.)

-
- -

Parfois un moine se mettant à genoux, son cœur est soudain rempli de la vertu d'En-Haut, son âme exulte en la compagnie du Seigneur comme l'époux, selon la comparaison d'Isaïe.

Il arrive aussi qu'un homme engagé dans les affaires toute la journée, s'il veut donner le soir à l'oraison, le voilà soudain saisi dans la profondeur de son être par la douceur et la vie divine, l'âme sort d'elle-même pour ainsi dire et elle est portée dans les régions supérieures; alors tous les soucis de choses terrestres sont ensevelis dans l'oubli; l'esprit est captivé par les choses du ciel, infinies, incompréhensibles, par des merveilles qui ne peuvent être exprimées en paroles humaines, à tel point que l'âme éclate en ce désir : « Oh! si je pouvais quitter la terre, et m'envoler lorsque je suis dans l'acte de la prière! »

Question : Est-ce que tous parviennent aux états de ce genre?

Réponse : La grâce, en vérité, mêlée à la nature humaine dès l'âge de la tendre enfance est comme enracinée; on dirait qu'elle est comme une partie de la nature et qu'elle adhère à l'homme substantiellement. Mais elle dispose l'homme de diverses façons. Regardez le feu : parfois il s'anime et devient ardent, d'autres fois il se ralentit et devient plus faible; et sa lumière suivant les moments brille d'une vive clarté ou baisse tristement. Il en est de même de ce foyer de la grâce, tandis qu'il reste allumé, la grâce devient plus éclatante et ce sont les ardeurs de la charité divine, une sorte d'ivresse ; ensuite sa clarté se voile.

Dans cette lumière divine à certains a été montrée la forme auguste de la croix qui a marqué son empreinte à l'intime de leur être.

Un jour un homme en prière fut pris par l'extase, il se trouva transporté près de l'autel de l'église. On lui présenta trois pains qui semblaient fermentés dans l'huile. Et plus il mangeait, plus les pains grossissaient et se multipliaient.

D'autres ont vu apparaître un vêtement splendide, comme on n'en voit point sur la terre, et comme les mains humaines ne peuvent pas en confectionner. Ce vêtement était semblable à celui dont était couvert le Seigneur sur la montagne, devant Jean et Pierre, brillant comme les éclairs; et ceux qui l'ont vu étaient dans une admiration profonde.

Ouvrant les yeux à cette lumière, l'homme est plongé dans la douceur de la contemplation, il n'est plus maître de lui-même, il devient comme un étranger et un barbare à l'égard du monde présent, ayant acquis la science de la dilection et des mystères les plus cachés. Ainsi l'homme arrivé au sommet de la perfection, il est comme soustrait à l'empire du péché.

Mais voilà qu'ensuite la grâce paraît se retirer et que la puissance ennemie jette un voile sur elle ; elle ne disparaît cependant pas tout à fait, et elle se tient au plus intime de l'être. (Mac.³⁰, hom. 8. P. G., 34, 527.)

Les expériences de Climaque. Les extraits des homélies de Macaire sont une transition aux lignes mystiques de Climaque; l'épithète convient à ses confidences sur « le changement produit dans une âme pure, lorsque le Seigneur vient se montrer à elle, quoique d'une façon invisible », sur les démarches du Seigneur qui semblable à une mère « se cache pour se faire chercher de son enfant », « sur le corps transformé et devenant comme incorruptible ».

Climaque dans la paraphrase du « cerf altéré » image de l'âme qui soupire après l'union divine, montre sa dépendance de l'école Égyptienne. Il reproduit le trait emprunté par l'abbé Pasteur à une histoire naturelle fantaisiste, trait laissé du côté par les auteurs subséquents, comme le seront des emprunts faits à Pline par saint François de Sales. Nous avons là un exemple des nombreuses citations implicites qui, jointes à son auto-biographie, attestent que l'abbé du Sinaï est un disciple des Pères d'Egypte.

Si la présence d'une personne qui nous est chère fait un changement sensible dans notre esprit et dans notre corps et nous remplit d'une joie et d'une gaieté qui paraît même sur notre visage, quel changement ne fera point la présence du Seigneur dans une âme pure, lorsqu'il vient se montrer à elle d'une manière invisible. (Clim., XXX, 16. P. G., 88, 1157.)

-
- -

La douleur vive et profonde de la pénitence reçoit la consolation de Dieu ; comme la pureté du cœur reçoit l'illumination du ciel. Cette illumination est une impression forte et efficace qui ne se peut expliquer; que l'on voit de l'œil de la grâce sans la voir par celui de la raison. Cette consolation est un rafraîchissement de l'âme affligée, qui comme un enfant pleure et crie en elle-même avec tendresse et avec amour. Ce rafraîchissement est un renouvellement de l'âme accablée de douleur, lequel par un effet merveilleux change des larmes amères et cuisantes en des larmes douces et agréables.

³⁰Le recueil d'homélies auquel nous empruntons ces pages était attribué sans conteste à Macaire jusqu'à ce que Dom Villecourt y reconnut l'œuvre d'un hérétique messalien de Mésopotamie. Ses conclusions sont contestées, en particulier par le Dr Mason et par le P. Stigmair (*Zeitschrift für Kathol. Theologie*, 1925, p. 244). Sans entrer dans la discussion, notons que l'influence hétérodoxe n'est pas très apparente puisque pendant des siècles les auteurs spirituels ont tenu les homélies en haute estime, sans faire de réserves.

Les larmes qui sont produites par la pensée de la mort produisent la crainte. A cette crainte succède la confiance; de cette confiance naît la joie; et cette joie finissant en quelque sorte sans qu'en effet elle finisse jamais, elle produit la fleur céleste du divin amour.

Repoussez de votre coeur toutes les joies extérieures qui se viennent présenter à vous, et repoussez-les avec la main de l'humilité, comme n'en étant pas digne, de peur que les recevant trop facilement, vous ne receviez le loup au lieu du pasteur (c'est-à-dire la joie du démon au lieu de celle de Jésus-Christ)...

Lorsqu'une âme religieuse qui est à l'égard de Dieu ce qu'un petit enfant est à l'égard de son père, commence à le connaître par une lumière intérieure, dont il l'éclaire, elle est toute remplie de joie quand elle le voit; mais lorsque son père céleste s'éloigne d'elle pour un temps par une sage dispensation de sa bonté, et de l'amour qu'elle lui porte, et que revenant ensuite il se montre à elle tout de nouveau, elle est touchée de joie, et de tristesse tout ensemble; de joie, parce qu'elle revoit cet objet de son affection et de ses désirs ; et de tristesse, à cause qu'elle a été trop longtemps privée de la vue d'une beauté si divine et si adorable. Une mère se cache pour se faire chercher de son enfant et elle est ravie de joie lorsqu'elle voit qu'il la cherche avec douleur. Elle l'instruit de cette sorte à demeurer inséparablement attaché à elle, et l'enflamme d'un nouvel amour pour elle. « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende cette vérité », dit Notre-Seigneur. (Clim., VII, 56-58, 60. P. G., 88, 816.)

•
• -

Celui à qui Dieu a fait cette grâce de le mettre en cet état si sublime, est, dès ici-bas, quoique revêtu encore d'une chair mortelle, le temple vivant de Dieu, qui le conduit et le gouverne toujours dans toutes ses paroles, ses actions et ses pensées, qui par la lumière intérieure dont il éclaire son âme, lui fait comme entendre la voix de la volonté divine et l'élevant au-dessus de toutes les instructions des hommes, lui fait dire avec David : « Seigneur, quand irai-je jouir de la vue bienheureuse de votre gloire? Car je ne puis plus supporter la violence de ce désir qui me presse et qui me consume et je soupire après cette beauté immortelle que vous m'aviez donnée avant que le premier péché de désobéissance nous eût assujettis à la mort. » (Clim., XXIX, 11. P. G., 88, 1158.)

•
• -

L'âme dégagée des liens du corps. Ceux qui sont arrivés à ce degré d'amour qui les rend égaux aux anges, oublient souvent de prendre la nourriture qui est nécessaire à leur corps et je pense même que d'ordinaire ils n'ont point le désir du manger qui est si naturel à tous les hommes. Et certes, on ne doit pas le trouver étrange, puisque nous voyons souvent que

même les gens du monde ne pensent point à manger lorsque quelque désir plus violent les possède.

Je crois encore que les corps de ces personnes qui sont devenues comme incorruptibles ne sont pas si sujets que les autres aux maladies ; parce qu'ayant été purifiés par cette flamme toute pure de l'amour divin qui a éteint celle de la concupiscence, ils ne sont plus sujets à aucune corruption. Et je crois aussi que lorsqu'ils mangent, ils n'y peuvent prendre aucun goût ni aucun plaisir. Car l'eau qui est dans la terre ne nourrit pas plus une plante en humectant ses racines, que ce feu du ciel nourrit ces âmes en les consumant. (Clim., XXX, 18, 19. P. G., 88, 1158.)

-
- -

L'abbé Poemen disait : Nous lisons dans les psaumes que le cerf ne désire pas avec plus d'ardeur de désaltérer sa soif dans une fontaine, que notre âme désire de goûter les délices de son Dieu. Or comme les cerfs après avoir mangé des serpents dans le désert, et que leur venin s'est répandu dans tout leur corps se sentent embrasés d'une telle ardeur, qu'ils cherchent partout des fontaines pour l'éteindre, de même les solitaires étant embrasés dans la solitude par l'ardeur du venin des malins esprits, désirent de rencontrer au jour du dimanche de claires fontaines, c'est-à-dire le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour être purifiés de l'infection d'un poison si redoutable. (Pélage., XVIII, 17. P. L., 73, 983)³¹.

La contemplation et l'amour pur. Perfection de la prière, perfection de la charité.

La charité est comme un essai de la béatitude. La charité parfaite regarde Dieu en lui-même et non dans son bienfait, et le bienfait divin est abondant à proportion de ce désintéressement. Sans exclure la considération de son propre bonheur, celui qui a été amené par l'Esprit aux dispositions les plus saintes, s'oublie lui-même pour ne voir que le bon plaisir divin.

Nous entendons et Cassien et Climaque, nous rapprochons le début des collations du dernier sommet où parvient l'abbé du Sinaï; rappelant une fois de plus que le grand maître de l'ascétisme dirige les désirs vers la charité comme vers le but suprême, nous écoutons cet enseignement poétisé par celui en qui nous aimons à entendre toute l'école et que nous nommerions volontiers le dernier des Pères du désert.

La charité, la souveraine paix de l'âme et l'adoption qui nous fait enfant de Dieu, ne sont différentes l'une da l'autre que de nom. Car ces trois choses ainsi que la lumière, le feu et la flamme, concourent toutes trois ensemble pour produire le même effet. (Clim., XXX, 9. P.

³¹Cfr. Clim., XXX, 14. P. G., 88, 1156.

G., 88, 1156.)

-
- -

Il y a trois choses qui empêchent d'ordinaire les hommes de s'adonner au vice : la crainte de l'enfer et la sévérité des lois, l'espérance et le désir du ciel, l'amour du bien et l'affection des vertus. Car la crainte chasse le mal et la contagion des vices, selon ce qui est écrit : « La crainte du Seigneur hait la malice. » L'espérance de même nous retire de tous les péchés, selon cette parole des psaumes : « Tous ceux qui espèrent en Dieu, ne pécheront point. » Enfin, l'amour ne tombe point dans le vice, puisque saint Paul dit : « Que la charité ne tombe point, elle couvre la multitude des péchés. » C'est pourquoi saint Paul renfermant le salut dans ces trois vertus : « Ces trois choses, dit-il, demeurent présentement es cette vie la foi, l'espérance et la charité. » La foi fait fuir le mal par l'appréhension des supplices de l'enfer. L'espérance retirant notre coeur de la vie présente, nous fait mépriser tous les plaisirs du corps par l'attente des biens du ciel. Et la charité nous échauffant le coeur, et nous portant à l'amour de Jésus-Christ et des vertus spirituelles, nous fait rejeter tout ce qui y est contraire avec aversion et horreur.

Quoique ces vertus semblent n'avoir toutes que la même fin qui est de nous retirer des choses illicites, elles sont néanmoins extrêmement différentes l'une de l'autre, par la qualité des effets qu'elles produisent. Car les deux premières sont des vertus d'hommes et particulièrement de ceux qui étudient la perfection, et qui n'ont pas encore conçu en eux-mêmes une véritable affection pour les vertus. Mais la troisième est proprement une vertu de Dieu ; c'est-à-dire, qu'elle est propre à ceux qui sont transformés dans l'image et la ressemblance de Dieu. Car il n'appartient qu'à cet Etre souverain de faire toujours le bien sans aucune crainte, et sans l'espérance d'aucun avantage, mais dans la seule vue de son extrême bonté. « Le Seigneur, dit Salomon, a fait toutes choses pour lui-même. » C'est sa bonté qui lui fait répandre tous les jours une si grande abondance de biens sur les bons et sur les méchants, parce qu'elle ne peut être ni lassée par la malice des hommes, ni irritée par leurs injustices, mais qu'elle demeure toujours parfaite sans être capable d'aucun changement. (Coll., XI, 6. P. L., 49, 852.)

L'amour mercenaire. Qu'il faut pour être parfait sortir du degré de la crainte qui est l'état de serviteur, et quitter même celui du mercenaire pour passer à celui des enfants. Exemple de l'enfant prodigue de l'Evangile.

Si quelqu'un donc veut être parfait, il faut qu'il sorte de ce premier degré de la crainte, qui est un état servile, dont il est dit : « Quand vous aurez tout fait, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » Il faudra qu'il passe ensuite au degré de l'espérance, où il cesse d'être esclave en devenant mercenaire, parce qu'il attend la récompense qu'on lui a promise et

que n'étant plus dans cette crainte basse de la peine de ses péchés qu'il croit pardonnés et reconnaissant que Dieu lui a fait faire quelques bonnes œuvres, dont il semble aussi qu'il attende la récompense qu'il lui en promet, il ne peut pas néanmoins monter encore jusqu'à cet amour désintéressé de fils, qui espère tout de la bonté de son père, avec une parfaite confiance, parce qu'il sait que tout ce qui est à son père est à lui. C'est cet état divin auquel l'enfant prodigue de l'Évangile n'osait aspirer, parce qu'ayant dissipé le bien de son père, il croyait avoir perdu le droit de porter le nom de son fils. « Je ne suis pas digne, dit-il, d'être appelé votre fils. » Après avoir envié aux pourceaux les cosses qu'on leur jetait selon la parole de l'Évangile et n'avoir pu même s'en rassasier comme il l'eût souhaité, c'est-à-dire après s'être nourri des vices les plus infâmes, il rentre tout d'un coup dans lui-même, il n'a plus que de l'horreur pour une nourriture si détestable et étant tourmenté par l'appréhension d'une faim si cruelle, il devient esclave en quelque sorte et ne pensant qu'à gagner quelque chose par son travail, il souhaite d'être mis au rang des mercenaires, comme il le témoigne par ces paroles : « Combien, dit-il, de mercenaires sont maintenant dans la maison de mon père, dans l'abondance de toutes sortes de biens et moi, je meurs ici de faim. Je retournerai chez mon père, je lui dirai : Mon Père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous, je ne suis plus digne maintenant d'être encore appelé votre fils : Traitez-moi comme un de vos mercenaires. » (Coll., XI, 7. P. L., 49, 853.)

Paul a été élevé à une très haute contemplation, il envisage l'union parfaite et continue, voilà son désir, il y tend de tout son être, et cependant oubliant son propre avantage, il accepte d'être éloigné du bien suprême. C'est la charité parfaite.

Ce grand apôtre ayant donc élevé ce bien suprême, infiniment au-dessus de tout le fruit qu'il pouvait faire par sa prédication, il se rabaisse néanmoins dans la vue de la charité, sans laquelle on ne peut mériter de jouir de Dieu, et ne refuse pas de se soumettre à cette séparation de Jésus-Christ, quoiqu'elle lui fût si pénible, parce qu'elle était encore nécessaire à ceux, à qui, comme il dit lui-même, il servait comme de nourriture, en leur donnant par les mamelles de sa charité, le lait d'une doctrine spirituelle et évangélique. Car il n'est déterminé à ce choix que par cette vertu héroïque, qui lui fait même souhaiter d'être anathème, afin de pouvoir sauver ses frères : « Je désirerais, dit-il, de devenir moi-même anathème, et d'être séparé de Jésus-Christ pour mes frères, avec lesquels je suis uni par le lien d'un même sang, qui sont les Israélites. » C'est-à-dire, je voudrais être condamné à des peines non seulement temporelles, mais même éternelles; et que tous les hommes, si cela se pouvait, jouissent de la gloire et de l'héritage de Jésus-Christ. Car je suis très assuré que le salut de tous les hommes est plus utile, et à Jésus-Christ et à moi-même, que le mien propre. (Coll., XXIII, 6. P. L., 49, 1252.)

L'âme transformée par la charité parfaite. Ainsi cette vertu qui fait toute la perfection des âmes en cette vie et qui néanmoins comme étant toujours imparfaite croît toujours

jusqu'à la mort, sanctifie l'âme d'une telle sorte (selon qu'un grand personnage qui en était instruit par sa propre expérience me le disait autrefois) et la détache si fortement de toutes les affections de la terre, qu'après l'avoir misé dans un port céleste, elle l'élève presque dès ce monde par une espèce de ravissement jusque dans le ciel pour y contempler et pour y voir Dieu. Ce qui a fait dire à David, qui l'avait aussi éprouvé lui-même, que ces âmes extraordinaires sont comme de puissants dieux de la terre souverainement élevés au-dessus d'elle. Et nous avons vu de pareils transports et de semblables ravissements en la personne de ce solitaire d'Égypte, qui tenait presque toujours les bras étendus en croix lorsqu'il priait avec ses frères. (Clim., XXIX, 5. P. G., 88, 1148.)

-
- -

L'amour divin nous obtient le don de prophétie et la grâce des miracles. C'est un abîme inépuisable d'illuminations divines. C'est une source de flamme, qui à mesure qu'elle se répand dans notre cœur, le brûle et le consume davantage par la soif ardente qu'elle lui cause. C'est ce qui compose toute la béatitude des anges. C'est ce qui fait croître en gloire et en connaissance dans l'éternité.

« Dites-nous maintenant, ô la plus belle et la plus excellente des vertus, où vous menez paître vos saints troupeaux, où vous reposez durant la chaleur du midi. Éclairez-nous. Désaltérez-nous. Conduisez-nous et menez-nous par la main, puisque nous désirons de monter jusqu'à vous. Car vous régnez sur toutes les créatures. Vous m'avez blessé et percé jusque dans le fond de l'âme. Et je ne puis plus retenir le feu dont vous m'avez embrasé. Il faut que je le fasse sortir au dehors en vous louant, et que je finisse cet ouvrage par vos louanges. Vous dominez sur la puissance de la mer. Vous adoucissez et calmez entièrement quand il vous plaît la plus violente agitation de ses flots. Vous humiliez les superbes dans leurs pensées les plus orgueilleuses et les rendez semblables à un homme percé de plaies qui est tout languissant et tout abattu. Vous avez foudroyé vos ennemis par la force de votre bras et vous rendez invincibles ceux qui vous aiment.

« Je souhaiterais, ô grande vertu, d'apprendre de vous de quelle sorte Jacob vous vit appuyée sur cette échelle mystérieuse. Expliquez-moi, je vous prie, en quel état on doit être pour y monter et quel est l'assemblage de ces vertus, par lesquelles, comme par autant d'échelons célestes, les amateurs de votre beauté souveraine peuvent monter jusqu'à vous. Je désirerais fort de savoir aussi quel est le nombre de ces degrés et combien il faut de temps pour arriver jusqu'au dernier. Car Jacob qui lutta autrefois avec vous et qui mérita de voir cette échelle sainte, nous a fait assez connaître que ce sont les anges qui nous servent de guides pour y monter, mais il n'a pas voulu, ou pour mieux dire, il n'a pu nous éclairer des autres mystères que nous figurait cette vision. »

Lorsque j'eus achevé ce discours que je faisais en moi-même, il me sembla que cette reine m'apparut du haut du ciel et que parlant à l'oreille de mon âme, elle me dit : « Vous ne pourrez, ô amateur de l'amour divin, contempler tous les traits de ma beauté, jusqu'à ce que vous soyez dépouillé de ce corps terrestre, qui comme un voile épais et grossier la dérobe à vos yeux mortels. Contentez-vous maintenant d'apprendre que cette échelle est l'ordre et l'enchaînement spirituel des vertus qui la composent et que c'est moi qui suis appuyée sur le haut de cette échelle, selon cette parole du très saint interprète des secrets du ciel : « Que la foi, l'espérance et la charité sont les trois vertus de cette vie et que la charité est la plus grande d'entre elles. » (Clim., XXX, 34, 35. P. G., 88, 1160.)